3 1761 03935 0889

BRIEF
PQA
0014410

Presented to the

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

by the

ONTARIO LEGISLATIVE
LIBRARY

1980

Henri T. Tuckerman

it.
B

ATIVE
BOAR
rio.

26550

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

60539

LE TASSE

Lit. B

LA JERUSALEM DÉLIVRÉE

TRADUCTION DU PRINCE LEBRUN

Ontario.

TOME PREMIER

Henri T. Tanhueau

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1880

LIBRAR
SEP
15
1980
OF TORONTO
brief
PQA
0014410

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

CHANT PREMIER

Je chante les pieux combats et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. De nombreux exploits signalèrent sa prudence et sa valeur, des travaux nombreux éprouvèrent sa patience dans cette glorieuse conquête. En vain l'Enfer se souleva contre lui; en vain s'armèrent contre lui les peuples réunis de l'Asie et de l'Afrique : le Ciel protégea ses efforts, et il ramena sous les saints étendards ses compagnons errants.

O Muse! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon ; toi qui habites dans l'Olympe, au milieu des célestes chœurs; toi, dont le front est couronné d'étoiles immortelles, ô Muse! allume dans mon sein une ardeur divine, enflamme mes chants ; pardonne, si j'orne la vérité de fleurs, et si je répands sur mes vers d'autres charmes encore que les tiens !

Tu sais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse ; tu sais que la vérité, parée des grâces de la poésie, entraîne et subjugue les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons à un enfant malade les bords d'un vase abreuvés d'une douce liqueur : heureusement trompé, il boit des sucs amers, et doit la vie à son erreur.

O magnanime Alphonse, ô mon asile et mon port! toi qui sauvas des injures de la fortune et des écueils d'une mer en furie ma barque errante et à demi-brisée, daigne sou-

rire à des vers qu'au milieu de mon naufrage je fis vœu de te consacrer. Peut-être un jour viendra que ma muse, qui présage tes destins, osera chanter tes exploits ; et en les chantant, elle ne fera que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui, si jamais les Chrétiens sont réunis par les nœuds de la paix ; si jamais ils s'arment pour arracher une seconde fois au fier Musulman la glorieuse proie que ravit son injustice : oui, ce sera toi qui commanderas leurs armees ou guideras leurs pavillons. Emule de Godefroi, daigne écouter mes chants, et prépare-toi aux combats.

Déjà le soleil avait cinq fois parcouru son oblique carrière, depuis que l'ardeur d'un saint zèle avait entraîné les Chrétiens dans l'Orient. Nicée avait cédé à leur audace : la puissante Antioche, surprise par leur adresse, avait été défendue par leur valeur contre toutes les forces de la Perse. Maîtres de Tortose, l'hiver suspendait leurs efforts, et ils attendaient le retour du printemps.

Déjà cette saison qui enchaîne l'activité des guerriers touchait à sa fin, quand du haut de son trône, de ce trône qui s'élève autant au-dessus de la sphère étoilée que les étoiles s'élèvent au-dessus des enfers, l'Eternel abaissa ses yeux sur la terre; en un seul instant, un seul de ses regards embrasse l'univers et tous les êtres qu'il renferme.

Tout est présent à sa vue ; mais surtout elle se fixe sur la Syrie et sur les princes chrétiens. De ce coup d'œil qui pénètre les cœurs et qui éclaire les replis les plus tortueux, il voit Godefroi enflammé du zèle le plus pur. Ce guerrier plein de foi brûle d'affranchir Solime du joug de l'impie. La gloire, les empires, les richesses, tout est vil à ses yeux.

L'ambitieux Baudouin n'aspire qu'aux grandeurs humaines dont il est occupé tout entier. Tancrède, en proie à un amour funeste qui l'agite et le dévore, dédaigne la vie. Boëmond jette dans Antioche les fondements de son nouvel empire, établit des lois, crée les arts, et donne à ses sujets un culte pur et des vertus.

Profondément absorbé dans ces grands desseins, il ne paraît plus connaître d'autre gloire ni d'autres exploits. L'âme impétueuse de Renaud appelle la guerre, et s'indigne contre le repos. Ce ne sont point des trésors, ce n'est point un empire qui flatte ses vœux; il ne brûle que pour l'honneur; mais il brûle d'une ardeur immodérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe, son oncle, et son cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir sondé l'âme de ces guerriers et des autres princes chrétiens, le roi du monde appelle Gabriel, qui tient le second rang parmi les ministres de ses volontés. Gabriel, interprète fidèle entre Dieu et les justes, messager toujours agréable, porte sur la terre les décrets du Ciel, et reporte au Ciel les vœux et les prières des mortels.

« Va trouver Godefroi. Dis-lui de ma part : Pourquoi cette inaction ? Pourquoi Solime opprimée attend-elle encore ses libérateurs ? Qu'il assemble les chefs, qu'il hâte leur lenteur. Il sera leur général et leur guide. Je le choisis, et ils le choisiront; aujourd'hui ses égaux, et bientôt les exécuteurs de ses ordres. »

Dieu dit, et le fidèle Gabriel a déjà revêtu d'une forme aérienne son invisible substance. Il a pris une figure humaine, mais une majesté céleste brille dans ses regards. Il est dans cet âge qui sépare la jeunesse de l'en-

fance. Des rayons éclatants ornent sa blonde chevelure.

Des ailes agiles, infatigables, sont attachées à ses épaules. Elles sont blanches, et les extrémités en sont d'or. A l'aide de ces ailes, il fend les vents et les nues; il plane sur la terre et sur les mers. Déjà il a franchi les célestes barrières et les limites du monde. Ses ailes balancées arrêtent un moment son vol au-dessus du Liban.

Enfin, il se précipite vers les plaines de Tortose. Le soleil entr'ouvrait les portes de l'Orient; plus de la moitié de son disque paraissait encore plongée dans les eaux; déjà Godefroi offrait à Dieu son hommage accoutumé, lorsque, s'avançant à l'égal du soleil, mais plus brillant que lui, l'ange se présente à sa vue.

« Godefroi, voici la saison des combats; pourquoi diffères-tu d'affranchir Solime? Assemble les chefs de l'armée, gourmande leur paresse; Dieu t'a choisi pour les commander; ils t'obéiront d'eux-mêmes. C'est Dieu qui m'envoie; c'est sa volonté que je te révèle. Quelle confiance il doit t'inspirer! quel zèle doit enflammer ton âme et se communiquer à ton armée! » Il dit, et il est déjà dans le Ciel. A ce discours, à cet éclat, Godefroi, les yeux éblouis, reste interdit et étonné.

Mais enfin, sorti de son trouble, il songe et aux ordres qu'il a reçus et au Dieu qui les lui donne, et au ministre qui les lui annonce. Son zèle se ranime encore : il brûle de terminer une entreprise dont il est devenu le chef. Ce n'est point l'orgueil d'un vain titre qui enfle son courage; mais sa volonté s'allume dans la volonté du Ciel, comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite ses compagnons épars à se rassembler : les lettres, les courriers, volent de

tous côtés. Toujours au conseil il unit la prière. Tout ce qui peut ébranler, émouvoir une âme généreuse, tout ce qui peut réveiller la valeur assoupie, il le trouve dans son âme : et les ressorts puissants qu'il emploie entraînent et séduisent tous les cœurs.

Les chefs accourent; les autres les suivent. Boëmond seul reste dans ses Etats. Une partie est dans les murs de Tortose, d'autres campent dans les plaines qui l'environnent. Enfin, au jour marqué, tous les guerriers se réunissent et forment un conseil auguste et solennel. Godefroi est au milieu d'eux; la majesté brille sur son front, une noble éloquence éclate dans ses discours.

« Guerriers armés pour venger la querelle du Ciel, vous qu'un Dieu choisit pour relever son culte et ses autels; vous que guida son bras au milieu des armes, à travers les dangers de la terre et les écueils de la mer; vous qui avez soumis à sa loi tant de provinces rebelles; vous qui, parmi les nations vaincues et domptées, avez déployé ses enseignes victorieuses et fait triompher son nom!

« Ce n'est point sans doute l'amour d'une vaine renommée qui nous a fait abandonner nos femmes, nos enfants, notre patrie; ce n'est point pour commander à des peuples barbares que nous avons bravé une mer infidèle et les hasards d'une guerre lointaine : une gloire si commune, de si viles conquêtes, ne sont point le prix du sang que nous avons versé.

« Arborer nos étendards sur les murs de la cité sainte, arracher des Chrétiens au joug d'une servitude qui les avilit et les accable, fonder dans la Palestine un nouveau royaume, donner à la piété un asile assuré, rompre la barrière qui fermait à ses hommages et à ses vœux l'accès du saint tombeau, tels furent les objets de notre illustre entreprise.

« Nous avons affronté mille dangers, nous avons soutenu les travaux les plus rigoureux; mais nous aurons peu fait pour notre gloire, et rien encore pour nos desseins, si l'effort de nos armes s'arrête ici ou se dirige sur d'autres lieux.

« Que nous sert d'avoir entraîné toute l'Europe au fond de l'Asie, d'avoir porté la flamme dans ces vastes contrées, si tant de mouvements finissent par bouleverser des empires, et n'en élèvent point d'autres?

« Il n'élève point des empires, celui qui veut les poser sur de terrestres fondements. Entouré d'étrangers, d'infidèles, de païens, au milieu des Grecs jaloux et perfides, loin des secours de l'Occident, il verra s'écrouler son fragile édifice; et, accablé sous ses ruines et ses débris, il n'aura fait que creuser son tombeau.

« Les Turcs vaincus, les Persans défaits, Antioche soumise; noms fameux, nobles et brillants exploits! mais ces exploits ne sont pas les nôtres. Ils furent un bienfait du Ciel et l'œuvre de sa puissance. Si ses grâces ne sont dans nos mains que des instruments de revolte, si nous ne nous en servons que pour combattre ses desseins, je crains qu'il ne les retire, et que le bruyant éclat de nos victoires ne devienne la fable des nations.

« Loin, ah! loin de nous un si coupable usage de la faveur céleste! Marchons d'un pas toujours égal, et couronnons par une illustre fin la grandeur de notre entreprise. Les passages sont libres, les chemins sont ouverts, la saison seconde nos projets : courons, volons vers ces murs où le Ciel a marqué le terme de nos exploits. Qui nous arrête encore?

« Oui, princes, je vous l'annonce, et mes présages sont infaillibles : j'en atteste l'uni-

vers, j'en atteste les siècles à venir, j'en atteste les célestes puissances qui m'entendent; oui, les temps sont arrivés, et tout est mûr pour le succès de nos armes. Si nous tardons encore, le moment échappe, et bientôt notre victoire s'évanouit. Je vois déjà l'Egypte voler au secours de la Palestine et triompher de nos lenteurs. »

Il dit : à son discours succède un doux murmure. Après lui Pierre se lève; simple solitaire, Pierre était assis au milieu des princes, et de ses conseils il servait une entreprise dont il fut le premier moteur. « Ce que Godefroi vous invite à faire, moi je vous le conseille. Il n'y a plus à balancer. La vérité vous a été démontrée, vous la sentez, vous en êtes convaincus; je n'ai qu'un mot à vous ajouter.

« Quand je me rappelle ces discordes malheureuses, sources de tant d'affronts que vous avez reçus, ces divisions qui ont arrêté ou suspendu vos succès, ces lenteurs éternelles, j'en trouve l'origine dans le funeste et trop long partage d'une autorité qu'anéantit l'équilibre des opinions.

« Il faut un maître unique dont la sagesse distribue les récompenses et les peines : où le pouvoir est divisé, là le gouvernement flotte incertain, sans principes et sans règles. Ah! réunissez en un seul corps des membres qui ne tendent qu'à se rapprocher. Mettez dans la main d'un chef des ressorts qui conduisent et un frein qui arrête : armé du sceptre et du pouvoir, qu'il ait et les droits et la majesté d'un souverain. »

Ainsi parla le vieillard. O Dieu, ton souffle pénètre toutes les pensées, et embrase tous les cœurs : c'est toi qui inspiras le solitaire : c'est toi qui imprimas ses paroles dans l'âme de tous les chefs; tu étouffas en eux le sen-

timent de l'indépendance et cet orgueil si naturel de commander aux autres. Guillaume et Guelfe, les premiers, donnent à Godefroi le titre de général, auquel ils avaient le plus de droits de prétendre.

Tous les autres applaudissent. « Qu'il soit, disent-ils, l'âme de nos entreprises; qu'il nous commande; qu'il impose des lois aux vaincus; qu'arbitre de tout, il donne ou la guerre ou la paix; que ses égaux obéissent à ses ordres, et ne soient plus que les ministres de ses volontés. » Aussitôt la Renommée vole, et porte partout la nouvelle de cet illustre choix.

Godefroi se montre aux soldats; il paraît à tous digne du haut rang où le Ciel l'a placé. D'un front serein, d'un regard tranquille et modeste, il reçoit leurs hommages, il entend leurs applaudissements, il répond aux témoignages de leur amour et aux protestations de leur obéissance : ensuite il ordonne que, le lendemain, tous dans une vaste plaine se rassemblent en ordre de bataille.

Le soleil plus serein et plus lumineux reparaît à l'orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramène, les drapeaux flottent dans les airs, et tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils se rangent dans une vaste prairie. Bouillon paraît : infanterie, cavalerie, tout défile sous ses yeux attentifs à les distinguer.

O toi qui dissipes la nuit des ans et de l'oubli, toi qui conserves dans un dépôt fidèle les événements passés, Mémoire, redis-moi les noms des guerriers et le nombre de leurs soldats! Que leur antique renommée, perdue dans le silence, obscurcie par les années, revive et reprenne dans mes vers son premier éclat. Donne à ma langue des sons

que tous les siècles entendent, et qui retentissent encore au-delà des temps.

Les premiers qui s'avancent sont les Français, troupe d'élite formée dans l'Ile-de-France, dans ce pays riche et fertile que quatre fleuves arrosent : Hugues, le frère de leur roi, les avait commandés; mais Hugues n'était plus, et les fleurs de lis flottaient alors sous les ordres de Clotaire. Ce guerrier porte le nom des rois : sa valeur et ses exploits le rendent digne de ce rang.

Ils sont au nombre de mille cavaliers : mille autres les suivent; ils ont même discipline, même caractère, mêmes armes et mêmes traits : la Neustrie leur donna naissance. Robert est leur souverain et leur chef. Après eux déploient leurs enseignes Guillaume et Adhémar, tous deux princes, et pasteurs des peuples tous deux.

L'un et l'autre étaient sortis de l'ombre des autels; un casque presse leur longue chevelure, et leurs mains, consacrées à un ministère de paix, manient des armes cruelles. Sous le premier marchent quatre cents guerriers qu'Orange a nourris; le second en commande quatre cents autres, non moins courageux, auxquels la ville du Puy donna le jour.

Baudouin paraît après eux, et conduit douze cents Boulonnais : une partie avait suivi ses drapeaux : Godefroi, son frère, lui a confié les autres, depuis qu'il commande à tous les chefs. Un héros intrépide à la guerre et prudent au conseil, le comte de Chartres, guide après lui quatre cents guerriers.

Guelfe marche sur ses pas, Guelfe que son mérite élève à la hauteur de sa fortune : Italien d'origine, il compte dans la maison d'Este une longue suite d'aïeux; mais l'Allemagne lui donna un surnom et des Etats et

il soutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie reconnaît ses lois, et il commande aux régions que les Rhétiens et les Suèves occuperent jadis entre le Danube et le Rhin.

Cet héritage de sa mère fut agrandi par ses conquêtes. Ses soldats vont affronter la mort par ses ordres : avides de périls, ils aiment, dans la paix, les festins et les jeux, et ils tempèrent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille avaient suivi sa fortune; mais le fer du Perse en a déjà moissonné plus des deux tiers.

Paraît ensuite l'élite de ce peuple que pressent de tous côtés la France, l'Allemagne et la mer, et dont les fertiles sillons et les pâturages sont arrosés, et souvent inondés, par la Meuse et par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blancheur de leur teint. Parmi eux sont des insulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne; ils l'arrêtent par des digues profondes; mais souvent l'Océan brise ces barrières, et engloutit à la fois leurs vaisseaux, leurs trésors et leurs cités.

Ils composent ensemble mille guerriers, et marchent tous sous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'escadron plus nombreux des Anglais. Guillaume, le second fils de leur roi, les commande. Les Anglais excellent à lancer des traits. Avec eux est un peuple plus voisin du Pôle; sauvages habitants de forêts, leur patrie est l'Irlande, qui touche aux dernières limites du monde.

Tancrède vient ensuite : Tancrède, le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide, le plus beau de tous ces guerriers, si Renaud n'était pas avec eux. Une ombre légère se mêle à tant d'éclat; c'est un funeste amour, un amour né d'un coup d'œil au milieu des com-

bats, qui vit dans les chagrins et se nourrit d'amertumes.

On dit que ce jour que rendit à jamais célèbre la défaite des Perses par les Chrétiens, Tancrède, victorieux, lassé de poursuivre des ennemis qui fuyaient devant lui, chercha enfin un asile où il pût reposer ses membres fatigués et éteindre une soif brûlante. Il entre dans un sombre bocage où coulait une claire fontaine entourée de siéges de vert gazon.

Soudain une fille paraît à sa vue ; l'armure qui la couvre ne laisse voir que sa tête : c'était une Persane, une jeune guerrière, qui était venue dans cet asile chercher aussi l'ombre et le repos. Tancrède la voit, il la voit et l'admire; il est enflammé, il brûle pour elle. Cet amour, qui ne fait que de naître, déjà règne en tyran dans son cœur.

A la vue du guerrier, elle remet son casque, et elle fondait sur lui, si une troupe de Chrétiens n'était survenue. Cette fière beauté cède au nombre qui la menace; mais Tancrède vaincu conserve son image, elle vit dans son cœur; toujours plein de son idée, tout lui retrace ses traits et son attitude, et les lieux où il l'a vue; aliments éternels de la flamme qui le consume.

Le cœur gros de soupirs, les yeux mouillés de larmes, il marche la tête baissée, et fait lire dans son maintien son amour et son désespoir. Huit cents cavaliers sont sous ses ordres. Ils ont abandonné, pour le suivre, les coteaux fortunés de la Toscane et les plaines fertiles de la Campanie, pays charmants où la nature étale sa pompe et ses richesses.

Deux cents Grecs viennent ensuite; ils ne sont point couverts de fer : des cimeterres pendent à leur côté; un arc et des flèches résonnent sur leurs épaules. Leurs coursiers

agiles, infatigables, ne connaissent presque ni repos, ni nourriture; prompts à l'attaque, prompts à la retraite, errants et dispersés, leur fuite est encore un combat.

Tatin est à leur tête; Tatin, le seul des princes grecs qui osa s'associer à la fortune des Latins. O crime! ô honte! malheureuse Grèce, tu demeuras tranquille spectatrice d'une guerre qui se faisait sur tes frontières; ta faible politique attendait les événements pour se décider : vile esclave aujourd'hui, gémis sous le poids de ta chaîne, mais n'accuse point l'injustice du sort qui t'accable: il était dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs parut une troupe que l'honneur, le courage et les talents devaient placer avant toutes les autres. Ce sont ces foudres de la guerre, la terreur de l'Asie, héros invincibles, connus sous le nom d'Aventuriers. Fabuleux Argonautes, chevaliers errants plus fabuleux encore, vos exploits si vantés disparaissent devant ceux de ces guerriers. Mais qui sera digne de les commander?

Dudon les guide; sa verte vieillesse conserve toute la force de l'âge mûr : sa vigueur éclate encore sous ses cheveux blancs, d'honnorables blessures conservent la trace de ses exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naissance et de la valeur, tous y auraient prétendu; mais tous s'accordent à choisir pour leur chef celui qui avait livré le plus de combats et acquis le plus d'expérience.

Eustache paraît avec éclat dans cette troupe; Eustache, illustre par lui-même, plus illustre encore par Bouillon, son frère. On y voit Gernand: ce fils du roi de Norwége vante et ses titres et les couronnes et les sceptres qui l'attendent. Roger de Bernaville et Enguerrand y soutiennent leur antique gloire.

Genton, Raimbaud, deux Gérard, y brillent par leur courage et par leur audace.

On y remarque Ubalde et Rosemond, héritier du duché de Lancastre. Fier Obizon, héros de la Toscane, et vous, Achille, Sforce, Palamède, tous trois frères, tous trois l'honneur de la Lombardie, vos noms appartiennent à l'univers, et ils surnageront sur l'abîme de l'oubli : et le tien aussi, généreux Othon, toi dont le bras conquit ce fameux bouclier sur lequel était peint un enfant tout nu, sortant de la gueule d'un serpent.

Je n'oublierai point Gaston, Rodolphe, ni l'un et l'autre Gui, tous deux célèbres par leurs exploits. Evrard ni Garnier ne demeureront point ensevelis dans la nuit d'un injurieux silence. Où m'entraînez-vous encore, Gildippe, Odoard? Fidèles amants, tendres époux, toujours inséparables, vous vous suivez jusque dans les combats, et vos noms seront encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas, Amour, sous ton empire? D'une faible amante, tu fis une intrépide guerrière. Gildippe, attachée aux pas de son époux, combat à ses côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame; il n'est point de douleur, point de blessure qui ne se répète de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant frappe l'amante, et la vie de l'un s'écoule par la blessure de l'autre.

Mais Renaud, un enfant, efface tous les héros chrétiens. Sur son front majestueux éclate une douce fierté. Tous les regards sont fixés sur lui. Ses exploits ont devancé l'âge et surpassé les espérances; les printemps donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de son armure, la foudre à la main, c'est le dieu des combats : s'il ôte son casque, c'est l'Amour.

Sophie, la belle Sophie, lui donna le jour

sur les rives de l'Adige; et Berthold, le puissant Berthold, est son père. Il était encore au berceau quand Mathilde l'adopta : élevé sous ses yeux, il apprit tout ce qu'on enseigne aux enfants des rois; et il demeura toujours près d'elle jusqu'au moment où la trompette guerrière retentit du côté de l'Orient et enflamma son jeune courage.

Alors, et il n'avait pas encore trois lustres accomplis, seul il se dérobe aux mains qui l'ont nourri, et parcourt des routes inconnues : il traverse la mer Égée, il franchit les rivages de la Grèce, et vient dans des contrées lointaines se joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque et digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ses illustres neveux. Il y a déjà trois ans qu'il combat, et à peine un léger duvet ombrage son menton.

Aux cavaliers succède l'infanterie : Raimond commande la première bande; Toulouse obéit à ses lois. Du pied des Pyrénées, des bords de la Garonne et de l'Océan, quatre mille guerriers ont suivi ses pas; tous bien armés, tous formés à une discipline sévère, intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne peuvent avoir un capitaine plus brave, ni plus expérimenté.

Etienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours et Blois ont vu naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cèdent aux premières fatigues. Nés sous un climat riant et voluptueux, ils en ont la mollesse et la langueur. Ils sont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur s'affaiblit et s'éteint.

Alcaste vient ensuite, le regard menaçant, la démarche altière; tel on vit Capanée sous les murs de Thèbes. Six mille Helvétiens sont descendus avec lui du sommet des Alpes : ce peuple audacieux et fier a donné

des formes nouvelles et un plus noble emploi au fer qui traçait des sillons et déchirait le sein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux il va défier les rois.

A la tête de la dernière troupe flotte l'étendard où sont peintes la tiare et les clefs. Sous le brave Camille marchent sept mille soldats couverts d'armes éclatantes. Camille, fier de l'honneur de les commander, se flatte de faire revivre la gloire de ses aïeux et de montrer à l'univers que rien ne manque à la valeur romaine, ou que la discipline seule lui manque.

Godefroi satisfait appelle les chefs, et leur découvre le secret de ses projets : « Demain, leur dit-il, aux premiers rayons du jour, que l'armée s'ébranle, et que la cité sainte soit investie avant que l'ennemi nous attende. Allez, généreux guerriers, courez aux combats, ou plutôt à la victoire. » A ce discours hardi d'un héros plein de sagesse, tout s'agite, tous les courages s'enflamment, et leurs vœux impatients hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'est pas sans crainte; mais il la cache au fond de son cœur. Des avis trop certains lui ont appris que l'Egyptien marche vers Gaza, et qu'avec des forces redoutables il menace d'entrer dans la Syrie. Il connaît ce prince audacieux. Nourri dans les combats, il ne peut croire qu'il languisse aujourd'hui dans une molle oisiveté. Trop sûr de trouver en lui un ennemi opiniâtre, il parle ainsi à Henri, son messager fidèle :

« Monte sur une barque légère, et passe en Grèce; une main qui ne m'a jamais trompé m'écrit qu'un jeune héros, un rejeton de rois, y arrive pour s'associer à nos armes : c'est

le prince des Danois; il amène à sa suite des peuples qui habitent les climats glacés de l'Ourse.

« Peut-être le Grec artificieux et fourbe tentera de le faire retourner sur ses pas, ou de porter ses efforts et son audace dans des contrées éloignées de nous. Toi, ministre fidèle de mes volontés, toi, l'organe de la vérité, fixe ce prince au parti que lui dictent son intérêt et le nôtre. Dis-lui de ma part qu'il vienne; que tout délai flétrirait sa gloire.

« N'accompagne point ses pas : demeure auprès du monarque des Grecs pour hâter ce secours tant promis, ce secours que doivent nous garantir les traités. » Muni de ses instructions et des lettres du héros, Henri part. Bouillon, plus calme, commence à goûter le repos.

L'Aurore ouvre au Soleil les portes de l'Orient : on entend tout à coup le son des tambours et les éclats de la trompette guerrière : tout s'émeut, tout s'ébranle. Le tonnerre, qui promet une pluie bienfaisante à la terre altérée n'est point aussi agréable aux mortels que le fut à ces guerriers avides de combats le son des intruments belliqueux.

Dans l'ardeur qui les presse, tous s'assemblent, tous vont se ranger sous leurs chefs. Déjà l'armée est en ordre; les enseignes se déploient, et au milieu d'elles flotte triomphante l'enseigne de la croix, le gage de la victoire.

Le soleil a déjà mesuré une partie de sa carrière, ses rayons frappent les armes des soldats et en font jaillir des étincelles qui éblouissent au loin. L'air est tout en feu. Le choc des armes et le hennissement des chevaux retentissent dans la plaine.

Par les ordres du général, dont la sagesse

a tout prévu, des cavaliers se sont répandus dans la campagne et vont reconnaître le pays : des pionniers aplanissent la route, comblent les fossés et ouvrent les passages.

Il n'est ni force ennemie, ni rempart, ni torrent, ni forêt, qui puissent arrêter la course impétueuse des Chrétiens. Tel on voit le roi des fleuves, lorsque son onde en courroux s'enfle et s'élève, franchir ses rives et porter le ravage dans la plaine : il n'est plus de digue, plus de barrière qui s'oppose à son debordement.

Le roi de Tripoli avait seul des murs, des troupes, des trésors et des armes : seul il pouvait leur présenter des obstacles; mais il n'ose affronter la tempête : renfermé dans ses murailles, il offre des présents et demande la paix. Arbitre de tout, au milieu de ses Etats, Godefroi lui donne des lois et reçoit ses hommages.

Du sommet du Séir, de cette montagne qui, du côté de l'orient, domine la cité sainte, descendit dans la plaine une multitude de Chrétiens; hommes, femmes, enfants, ils apportent des dons aux vainqueurs. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs et leurs frères; ils admirent des armes inconnues; guides fidèles et sûrs, ils dirigent la marche de Godefroi.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il sait qu'une flotte amie en côtoie les bords et lui assure l'abondance et des secours. Au moyen de cette flotte, c'est pour lui seul que les moissons jaunissent dans les îles de la Grèce; c'est pour lui seul que Chio et la Crete voient mûrir leurs raisins.

La mer gémit au loin sous le poids des vaisseaux; l'onde écume sous la rame des barques légères. La Méditerranée n'offre plus d'asile au Sarrasin : il ne trouve partout que

l'esclavage ou la mort. Venise, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande et la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différents rivages. Cependant Godefroi a franchi les frontières de l'infidèle, et, d'une course rapide, il avance vers les lieux qu'arrosa le sang d'un Dieu.

Mais la messagère indifférente du mensonge et de la vérité, la Renommée, a répandu que les Chrétiens victorieux se sont rassemblés, que déjà ils sont en marche, et que rien ne les arrête. Elle détaille leurs forces, elle nomme les guerriers les plus distingués, elle raconte leurs exploits, et sa voix menaçante présage à l'usurpateur de Sion les plus sinistres destins.

La crainte du mal, plus cruelle que le mal même, s'empare de tous les cœurs. L'oreille avide, inquiete, recueille les bruits les plus incertains, les rumeurs les plus frivoles, et porte le trouble dans les âmes. Un murmure confus se répand dans la ville, dans les champs, et revient plus terrible augmenter les douleurs et les alarmes.

Cependant le tyran, à l'approche des périls qui menacent sa vieillesse, roule dans son cœur agité les projets les plus barbares. Aladin est son nom : nouvellement assis sur un trône usurpé, il y vit entouré de craintes et de soucis. Il est né cruel; mais l'âge avait adouci son farouche caractère. A la vue des Latins qui vont l'attaquer, de nouveaux soupçons ajoutent à ses vieilles inquiétudes; il craint les ennemis; il redoute ses sujets.

Dans une même ville habitent confondus deux peuples divisés par leur croyance : le

moins nombreux et le plus faible est soumis à Jésus-Christ; l'autre est sectateur de Mahomet. Quand Aladin, maître de Solime, eut résolu d'y établir le siége de son empire, sa politique diminua, pour l'infidèle, le poids des impôts, et en rejeta la surcharge sur les Chrétiens malheureux.

Trop sûr de leur haine, sa férocité, glacée par le froid des ans, se réveille plus terrible et plus aigrie. Jamais elle ne fut plus ardente et plus altérée de sang. Ainsi le serpent engourdi par les frimas revit plus dangereux au printemps. Ainsi le lion qui semble apprivoisé redevient, quand on l'offense, terrible et furieux.

« Je vois, dit le tyran, je vois dans ces infidèles les signes trop certains de la joie qui les possède; ils se repaissent de nos malheurs; il sourient à nos larmes. Peut-être ils trament sourdement des trahisons et des perfidies; peut-être ils conspirent contre ma vie, ou cherchent à introduire dans nos murs ce peuple ennemi qu'ils appellent leurs frères.

« Non, je ferai avorter leurs impies complots : j'éteindrai mon courroux dans leur sang; j'en inonderai Solime. J'égorgerai les enfants dans le sein de leur mère; je brûlerai leurs maisons, je brûlerai leurs temples; ce seront là leurs bûchers; sur cette tombe qu'ils adorent, au milieu de leurs sacrifices et de leurs vœux, je prendrai leurs prêtres pour mes premières victimes. »

Ainsi l'impie parle dans son cœur : cependant il ne suit pas ce penser mal conçu; mais s'il pardonne à l'innocence, ce n'est point pitié, c'est lâcheté. La crainte irrite sa fureur : une crainte plus puissante la dompte et l'arrête. Il tremble de fermer toute espérance aux traités, et d'aigrir, sans retour, un ennemi victorieux.

Ainsi le barbare modère les accès de sa rage insensée, ou plutôt il lui cherche d'autres aliments. Il désole les campagnes, il renverse les chaumières des laboureurs ; la flamme étend partout ses ravages ; il ne laisse au Chrétien ni aliment ni asile. Sa cruelle prevoyance trouble les fontaines et les ruisseaux, et mêle aux ondes pures de mortels poisons.

Cependant il fortifie Jérusalem. Déjà bien défendue de trois côtés, elle offrait seulement du côté du nord des remparts moins assurés. Au premier soupçon du danger qui le menaçait, le tyran a élevé de nouvelles murailles et rassemblé dans leur enceinte une foule de guerriers que lui fournissent ses Etats, et d'autres dont son or a payé les services.

CHANT II

Tandis que le tyran s'apprête aux combats, Ismen seul, un jour, se présente à sa vue : Ismen qui peut du fond des tombeaux rappeler une cendre inanimée et lui rendre le sentiment et la vie ; Ismen dont les sombres et magiques accents font pâlir jusque sur son trône le roi des Enfers ; Ismen qui commande aux démons, les fait servir en esclaves à ses noirs projets, les délie ou les enchaîne à son gré.

Adorateur de Mahomet, il fut jadis Chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté, son art impie et sacrilége en profane les rites, et confond deux lois que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui, du séjour ténébreux où il exerce une science ignorée, il vient, au bruit du danger commun, offrir à un roi méchant un conseiller encore plus sinistre.

« Prince, lui dit-il, elle vient fondre sur toi cette armée victorieuse, cette armée redoutée; mais faisons notre devoir : le Ciel donnera, l'univers donnera des secours à notre valeur. Ta sagesse a tout prévu; tu as rempli l'office d'un roi, l'office d'un capitaine; cette terre sera le tombeau de tes ennemis, si tous nous sommes dignes de toi.

« Moi, je t'offre ce que je puis; je viens partager tes travaux et tes dangers. Je te promets, et les conseils d'une vieillesse expérimentée, et toutes les ressources de mon art: je forcerai l'Enfer même de combattre pour toi. Mais écoute, prince, les secrets que je vais te révéler.

« Dans le temple des Chrétiens, au fond d'un souterrain inconnu, s'élève un autel; sur cet autel est l'image de celle que ce peuple imbécile révère comme une Déesse, comme la mère d'un Dieu mort et enseveli : une lampe toujours allumée brûle devant elle; un voile la couvre; autour sont suspendues les nombreuses offrandes qu'y consacrèrent les crédules dévots.

« Cette image, il faut que toi-même, de ta propre main, tu l'arraches de ce temple, que toi-même tu la places dans ta mosquée. Moi, j'emploierai des charmes si puissants qu'elle deviendra pour nos murs une garde sûre et fidèle : elle sera, dans tes imprenables remparts, le gage de la victoire et de la sûreté de ton empire. »

Il dit, et il persuade. Le tyran impatient vole à l'asile des Chrétiens : il écarte les prêtres. D'une main sacrilége il arrache l'image; il la porte dans ce temple où souvent d'un culte coupable et insensé on outrage le Ciel. Dans ce lieu profane, sur cette image sacrée, l'enchanteur murmure sourdement ses blasphèmes.

Mais, au retour de l'aurore, le gardien de ce temple impie cherche de ses premiers regards le précieux dépôt : il le cherche en vain : il court vers le tyran, que son récit irrite et enflamme. « Sans doute, s'écrie-t-il, une main inconnue l'a furtivement enlevée; cette main ne peut être que celle d'un Chrétien. »

Fut-ce en effet l'œuvre furtive d'une main fidèle? ou le Ciel, indigné qu'un lieu impur recélât l'image de sa reine, de la mère de son Dieu, fit-il éclater sa puissance? Adresse ou miracle, la renommée balance et n'ose affirmer. Mais, sans doute, le zèle des humains eût été impuissant, et la piété veut croire que ce fut un miracle du Ciel.

Bientôt des satellites se répandent dans les temples, dans les maisons des Chrétiens. D'un œil avide, curieux, ils en parcourent les recoins les plus secrets. On invite les délateurs par des récompenses; on effraye par les menaces les plus terribles ceux qui oseraient recéler le vol ou le coupable. L'enchanteur lui-même interroge son art, et emploie toutes ses ressources : vaines recherches, charmes inutiles! le Ciel trompe ses efforts et lui cache la vérité.

Le barbare Aladin, toujours prévenu contre les Chrétiens, honteux de ne pouvoir les convaincre, s'abandonne à toute sa haine. Enflammé de colère, possédé d'une rage furieuse, insensée, il veut se venger; il veut, à quelque prix que ce soit, éteindre son courroux. « Il périra, dit-il, oui, il périra ce coupable inconnu dans la perte commune de toute sa secte.

« Pourvu que le coupable meure, périsse le juste et l'innocent! Le juste! l'innocent! ah! tous sont coupables! jamais un seul parmi eux ne fut ami de notre nom. S'il en est un qui n'ait point trempé dans ce nouveau crime,

un crime ancien le rend digne de la mort. Allons, fidèles sujets, allons, prenez la flamme, prenez le fer. Brûlez, égorgez! »

Ainsi parla le tyran : ses ordres barbares, bientôt connus, portent l'épouvante parmi les Chrétiens : abattus, consternés, la mort est déjà présente à leurs yeux; ils n'osent ni fuir ni se défendre : ils ne tentent ni l'excuse ni la prière. Timides, irrésolus, ils s'abandonnent, mais tout à coup ils trouvent leur salut où ils l'attendaient le moins.

Une vierge était parmi eux, d'une âme élevée, d'un cœur digne d'une couronne. Belle, mais dédaignant sa beauté, ou n'y cherchant que ce qui donne du lustre à sa vertu, son mérite le plus grand est de cacher son mérite dans les murs d'une humble demeure. Là, seule et négligée, elle se dérobe aux yeux, aux louanges, aux hommages des mortels.

Mais il n'est point de barrière qui puisse cacher une beauté digne des regards et de l'admiration. Amour, tu ne le permis pas! tu révélas sa retraite aux désirs d'un jeune homme qu'enflammèrent tes ardeurs. Amour, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux; tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue : à travers mille barrières, au fond de l'asile le plus mystérieux, tu lui montres l'objet de son hommage.

Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : aussi modeste amant que sa maîtresse est belle, Olinde désire beaucoup, espère peu et ne demande rien : il ne sait ou n'ose découvrir sa flamme. Elle, de son côté, ne le voit point, ou ne distingue point ses feux, ou les dédaigne. Ainsi l'a servie jusque-là le malheureux Olinde, inaperçu, ou mal connu, ou dédaigné.

Cependant l'arrêt du tyran et le malheur

des Chrétiens vont troubler l'asile de Sophronie. A cette nouvelle, son âme généreuse conçoit une grande idée; elle veut sauver ses frères : son courage la presse, la pudeur la retient : enfin le courage l'emporte, ou plutôt, par un heureux accord, elle unit la pudeur et l'audace.

Seule, au milieu de la foule, cette jeune beauté s'avance; elle ne cache point, elle ne montre point ses attraits; les yeux baissés, la tête couverte d'un voile, elle marche d'un air modeste et assuré. L'œil incertain ne peut distinguer si elle est parée, si elle ne l'est pas; si c'est à l'art ou bien au hasard qu'elle doit l'éclat de ses charmes. Cette heureuse négligence est l'ouvrage de la nature, de l'amour, et du Ciel qui la favorise.

Objet de tous les regards, elle ne daigne regarder personne : elle paraît devant le tyran, et ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme; mais, intrépide, elle soutient son farouche aspect. « Suspends, lui dit-elle, ta vengeance et contiens ton peuple. Je viens te découvrir le coupable qui t'a offensé, je viens livrer dans tes mains la victime que demande ta colère. »

A cette noble hardiesse, à l'éclat inattendu de cette beauté fière et imposante, Aladin, presque confus, presque subjugué, réprime son courroux et adoucit ses sinistres regards: si son cœur eût été moins dur, si Sophronie eût été moins sévère, il en devenait l'amant. Mais une austère beauté ne prend point un cœur sans désirs; et l'espérance est le premier aliment de l'amour.

S'il ne sentit point de l'amour, le barbare sentit du moins de l'étonnement, de la curiosité, du plaisir. « Parle, dit-il, je défends qu'on attente à la vie de tes Chrétiens. — Le coupable, seigneur, tu le vois devant toi; ce

larcin est le crime de ma main. C'est moi qui t'ai ravi l'image, c'est moi que tu cherches, moi que tu dois punir. »

Ainsi la jeune héroïne dévoue ses jours au danger commun, et veut le rassembler tout entier sur sa tête. Généreux mensonge! quand la vérité eut-elle plus de droits à nos hommages? Le tyran balance suspendu, et pour la première fois son courroux est lent à s'enflammer : « Je veux que tu me découvres, dit-il, qui t'a donné ce conseil, quel a été ton complice ?

— « N'associe personne à une gloire qui m'appartient tout entière. Je n'eus que moi seule pour conseil, moi seule pour complice; moi seule j'ai tout exécuté. — Ainsi donc sur toi seule tombera ma colère et ma vengeance. — Ton arrêt est juste : l'honneur est à moi seule, seule je dois être punie. »

Le courroux du tyran se rallume. — « Où as-tu caché cette image? — Je ne l'ai point cachée, je l'ai livrée aux flammes; je l'ai dû pour la sauver des profanations et des outrages de l'impiété. Seigneur, ou tu demandes le coupable, ou tu demandes l'image enlevée? L'image, tu ne la reverras jamais; le coupable, tu le vois.

« J'ai dit le coupable; non, je ne le suis point : j'ai pu ressaisir le tresor que nous avait ravi ton injustice. » A ces mots, le tyran frémit d'un ton qui porte la menace, et sa colère n'a plus de frein. Vertueuse Sophronie, ta beauté, ta pudeur, ton courage, rien ne pourra le fléchir : en vain l'Amour, pour la défendre de sa fureur, lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit, et le barbare la condamne à périr dans les flammes. Déjà son voile, déjà ses chastes vêtements lui sont arrachés; des liens cruels serrent ses mains délicates; elle

se tait : son courage n'est point abattu; mais son âme est émue; sans pâlir, son teint se décolore, et n'a que plus de blancheur.

La fatale aventure est bientôt répandue dans la ville : tout le peuple accourt; Olinde accourt aussi. L'action est certaine; l'héroïne est encore inconnue : peut-être, hélas! ce sera son amante. Il arrive, il la voit l'innocence sur le front, mais déjà condamnée, déjà livrée aux ministres du tyran ardents à hâter son supplice : il s'élance, il se précipite à travers la foule.

« Non, seigneur, non, ce n'est point elle, c'est folie à elle de s'en vanter. Elle n'y pensa jamais; jamais elle ne l'osa. Femme, seule, sans expérience, elle n'a pu faire une action si hardie. Comment a-t-elle trompé les gardes? Par quelle adresse a-t-elle enlevé l'image révérée! Si elle l'a fait, qu'elle le dise. C'est moi, seigneur, c'est moi qui l'ai ravie. » Tant il aimait, hélas! l'insensible objet de son amour!

« Là où ta superbe mosquée reçoit et l'air et le jour, je suis monté la nuit, et, par d'inaccessibles routes, je me suis fait un étroit passage : c'est à moi que l'honneur appartient, c'est à moi que la mort est due. Qu'elle n'usurpe point mon supplice : ces fers sont à moi. C'est pour moi que cette flamme s'allume, pour moi que ce bûcher s'apprête.»

Sophronie lève les yeux, et jette sur Olinde un regard plein de douceur et de pitié. — « Que prétends-tu, malheureux innocent? Quel dessein, ou quelle fureur te guide ou t'entraîne? Ne suis-je pas capable, sans toi, de soutenir tout ce que peut la colère d'un mortel? J'ai un cœur aussi qui seul saura braver la mort, et n'a pas besoin d'un compagnon qui la partage. »

Ainsi elle parle à son amant; mais elle ne

peut fléchir son courage et changer sa pensée. O spectacle héroïque, où la vertu la plus généreuse lutte avec l'amour le plus tendre, où la mort est le prix du vainqueur, où la vie sera la peine du vaincu! A la vue de ce couple constant à s'accuser l'un l'autre, le tyran sent redoubler sa fureur.

Il se croit avili par leur audace, il croit que leur mépris du supplice est un outrage pour lui-même. « Je les en crois tous deux, dit-il; tous deux auront la victoire et la palme qu'ils demandent. » Les bourreaux, dociles à ses ordres, chargent Olinde de chaînes; les deux amants sont liés au même poteau : mais ils sont attachés dos à dos, et leurs regards sont cachés à leurs regards.

Le bûcher s'élève autour d'eux; déjà la flamme pétille : le malheureux Olinde adresse à la compagne de son supplice ces tendres plaintes qu'entrecoupent ses sanglots : « Les voilà donc ces liens qui devaient unir ma vie à la tienne? Le voilà ce feu qui devait embraser nos âmes d'une égale ardeur?

« Amour m'avait promis d'autres flammes et d'autres nœuds : et voilà ceux que le sort barbare nous réservait! Son injustice, hélas! n'a que trop bien su nous séparer pendant la vie; plus cruel, il nous réunit à la mort. Du moins, puisque tu devais périr d'une manière si funeste, mon bonheur sera de partager ton tombeau si je n'ai pu partager ton lit. Je plains ta destinée, ah! non pas la mienne : je meurs à tes côtés!

« O mort trop heureuse en effet, supplice délicieux! si ma bouche collée à ta bouche pouvait, avec mon dernier soupir, te donner mon âme et recevoir la tienne! » Ainsi Olinde déplorait son infortune. — Sophronie répond avec douceur :

« Ce moment, ami, demande d'autres pen-

sées et d'autres pleurs; souviens-toi de tes fautes, souviens-toi de la noble récompense que le Ciel promet à la vertu; offre à Dieu ton supplice; il n'aura plus que des douceurs : aspire au séjour éternel où le bonheur t'attend. Regarde ce beau ciel, regarde ce soleil qui nous appelle et qui nous console. »

Le païen attendri pousse des cris de douleur : le Fidele gémit et soupire. Je ne sais quelle impression nouvelle, inconnue, passe dans l'âme inflexible du tyran : il le sent, il s'en indigne, et de peur de se laisser fléchir, il détourne les yeux et se retire. Seule, ô Sophronie! tu ne partages point le deuil commun; et pleurée de tous, tu ne verses point de pleurs.

Cependant un guerrier paraît : il a un air imposant et altier. Son armure, ses habits étrangers, annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque, et attire tous les regards. A cette illustre marque, on croit reconnaître Clorinde; et c'est Clorinde elle-même.

Dès ses plus jeunes ans Clorinde a méprisé les amusements et les occupations de son sexe. Sa main superbe a dédaigné de s'abaisser à de vils travaux, et de manier l'aiguille ou le fuseau. Elle a fui la mollesse des villes pour ces retraites, asiles d'une vertu qui se conserve au sein même de la liberté. Elle arma son front d'orgueil; elle se plut à mettre de la rudesse dans ses traits; mais ses traits, tout rudes qu'ils sont, plaisent toujours.

Encore enfant, sa faible main apprit à dompter un coursier; elle mania la lance et l'épée; elle endurcit ses membres à la lutte, et déploya son agilité dans la course. A travers les forêts, à travers les montagnes, elle

suivit la trace des tigres et des ours. Dans les combats, c'était un lion; dans les bois, un chasseur infatigable.

Elle vient du fond de la Perse chercher et combattre les Chrétiens : ils ont déjà connu son bras. Plus d'une fois elle a semé leurs membres dans les plaines et rougi les eaux de leur sang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort : curieuse, elle presse les flancs de son coursier, elle veut savoir quel crime condamne ces malheureux au supplice.

La foule recule à son aspect : elle s'approche du bûcher; elle observe le silence de Sophronie, les gémissement d'Olinde, et un courage plus marqué dans le sexe le plus faible. Mais les larmes d'Olinde sont des larmes de pitié; s'il gémit, ce n'est point sur lui-même. Sophronie muette, les yeux fixés au ciel, même avant de mourir ne tient déjà plus à la terre.

Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux, elle leur donne à tous deux des pleurs; mais un sentiment plus vif l'intéresse à celle qui ne paraît point affligée. Elle est émue de son silence plus que des larmes de son amant. « De grâce, dit-elle à un vieillard qui est à ses côtés, de grâce, dis-moi quels ils sont? quel sort ou quel crime les a conduits au supplice? »

Elle dit, et en peu de mots le vieillard satisfait à sa demande. Etonnée de son récit, elle sent bientôt que tous deux sont également innocents. « Ils ne mourront point, ou mes prières, ou mes armes seront impuissantes. » Elle vole au bûcher, fait éteindre la flamme, et adresse ce discsurs aux bourreaux :

« Qu'aucun de vous n'ose remplir son cruel ministère, jusqu'à ce que j'aie parlé à votre

maître ! il n'accusera point votre lenteur, c'est moi qui vous en réponds. » Son aspect, son discours les émeut, et ils obéissent. Elle s'avance vers Aladin, qui lui-même porte ses pas à sa rencontre.

« Je suis Clorinde. Peut-être mon nom t'est connu. Je viens défendre tes Etats et venger comme toi notre croyance commune : ordonne, je suis prête à tenter tous les hasards. Les plus hautes entreprises n'étonneneront point mon audace, et je ne dédaigne point les plus aisées. Dans la plaine, au sein de tes remparts, tu trouveras partout le secours de mon bras. »

Elle dit. Aladin lui répond : « Généreuse héroïne, est-il une région si reculée, un pays si barbare, qui ne soit plein de ton nom et de ta gloire ! Sûr de combattre avec toi, je défie les alarmes, et je compte sur la victoire. Non, quand une armée entière se serait réunie à mes forces, je n'aurais pas un espoir plus certain.

« Déjà, déjà Godefroi tarde trop au gré de mon impatience. Tu demandes que j'emploie ton bras : je ne connais que les grandes, les difficiles entreprises qui soient dignes de ton courage ; je veux que mes guerriers t'obéissent, et que tes ordres soient leur loi. » Clorinde répond avec modestie à un discours qui la flatte.

« Tu seras étonné, sans doute, ajoute-t-elle, de me voir réclamer le prix de services que je ne t'ai pas encore rendus. Mais, pleine de confiance en ta bonté, j'ose, pour ma récompense, te demander la vie de ces malheureux. J'implore ta clémence ; et cependant, si le crime est incertain, je ne devrais implorer que ta justice. Mais je ne veux point les justifier ; je ne veux point faire valoir ici les

preuves multipliées qui me démontrent leur innocence.

« On veut ici que les Chrétiens aient ravi l'image. Moi, je me refuse à cette idée, et une raison puissante justifie mon opinion. Ce fut un crime, un sacrilége, ce que te conseilla ton enchanteur : c'en est un pour nous d'admettre des idoles dans nos temples, et encore des idoles étrangères.

« J'aime à reporter à Mahomet lui-même la gloire de ce miracle. Oui, c'est l'œuvre de sa puissance. Il rejette la profanation loin de son temple; il nous défend de souiller son culte par un mélange impur. Qu'Ismen emploie les enchantements, ce sont là ses armes : mais nous, guerriers, manions le fer, voilà notre seule science et notre seul espoir. »

Elle dit. Le cœur insensible d'Aladin résiste toujours à la pitié, mais il cède aux désirs de Clorinde. La raison, l'autorité de ses prières le persuade et le subjugue. « Je leur donne, dit-il, la vie et la liberté. Justice ou clémence; innocents, je les absous; coupables, je leur fais grâce. »

On détache leurs fers. Mais, ô prodige! l'amour d'Olinde a enflammé un cœur insensible. Déjà il est amant aimé; bientôt heureux époux, la flamme du bûcher devient pour lui le flambeau de l'hymen. Il voulut mourir avec Sophronie, et, par un généreux retour, Sophronie consent qu'il vive avec elle.

Mais le tyran soupçonneux craint pour ses Etats l'union de tant de courage et de vertu. Tous deux, par ses ordres, vont chercher loin de la Palestine un exil honorable. Il poursuit cependant le cours de ses cruautés : une foule de Chrétiens est jetée dans les fers; d'autres sont bannis. Désespérés, ils

s'arrachent en pleurant aux tendresses de l'amour, aux caresses de leurs enfants, aux derniers embrassements de leurs pères.

Séparation cruelle! Aladin ne frappe que sur ceux dont la vigueur et l'audace sont à craindre. Les femmes, les enfants, les vieillards, troupe faible et sans défense, sont dans ses mains le gage de la fidélité des époux, des fils et des pères. Ces malheureux errent dispersés, quelques-uns prennent les armes : le désespoir étouffe en eux les craintes et les sentiments de la nature. Ils vont se joindre à l'armée qui s'avance, et ils la rencontrent sous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs, ton territoire touche au territoire de Solime. Ah! combien, à ton aspect, les Chrétiens sentent de joie! ah! quelle impatience presse et transporte leur courage! mais le soleil a parcouru plus de la moitié de sa carrière; et Godefroi se refuse à l'ardeur qui les anime.

Déjà, par ses ordres, les tentes étaient dressées; déjà le jour allait se perdre dans l'Océan, quand on voit arriver deux seigneurs, dont l'habit est inconnu et la démarche étrangère. Tout, de leur part, annonce la paix et l'amitié. C'étaient les ambassadeurs du monarque égyptien; un noble et brillant cortége accompagnait leurs pas.

L'un d'eux est Alète. Du sein de la fange, sans aïeux et sans nom, il s'est élevé jusqu'au pied du trône. Eloquent, flatteur, insinuant, souple, changeant à chaque instant de mœurs et de caractère, il mêle adroitement l'artifice et la feinte. Grand artisan de calomnies, il accuse quand il ne paraît que louer.

L'autre est Argant le Circassien : aventurier inconnu à la cour d'Egypte, il s'y est assis au rang des satrapes. Sa valeur l'a

porté aux premiers honneurs de la guerre. Impatient, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, contempteur de tous les dieux, son épée est sa raison et sa loi.

Ils demandent audience, et sont admis devant Godefroi. Simple dans son air et dans ses vêtements, Godefroi était assis au milieu des chefs de l'armée : mais la vraie valeur brillant de son propre éclat n'a pas besoin d'ornement étranger : Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur, et le salue à peine.

Mais Alète, la main sur la poitrine, les yeux baissés, incline profondément sa tête, et lui rend tous les hommages que l'Egyptien paye à ses maîtres. Une éloquence plus douce que le miel coule de sa bouche; et les Chrétiens écoutent en silence son discours.

« Généreux guerrier, dit-il, seul digne de commander à tant de fameux héros, qui doivent à ta valeur et à ta sagesse les États qu'ils ont conquis et les palmes qu'il ont cueillies même avant qu'ils fussent réunis sous tes ordres, ta gloire ne finit point aux colonnes d'Hercule; déjà elle a retenti parmi nous, et la renommée a rempli l'Egypte du récit de tes exploits.

« Mais ces merveilles, dont nous sommes étonnés, donnent à notre maître moins encore de surprise que de plaisir. Il se plaît à les raconter; il aime en toi ce qui inspire à d'autres la jalousie et les alarmes. Il aime ta valeur; divisés de croyance, il veut au moins que vous soyez unis par le sentiment. Poussé par ce noble désir, il te demande la paix et ton amitié. Le lien qui vous attachera l'un à l'autre, ce sera la vertu, si la religion ne peut l'être. Mais, instruit que tu as pris les armes pour détrôner son allié, son ami, il a

voulu, avant que tu aies frappé les premiers coups, te découvrir par nous le secret de son âme.

« Si, content des conquêtes que tu as faites, tu consens à laisser en paix la Palestine et les Etats que couvre la protection de son sceptre, lui, de son côté, te promet de soutenir ta puissance encore chancelante. Unis ensemble, quelle force osera vous attaquer? Quand le Turc et le Persan pourront-ils espérer de réparer leurs désastres?

« Seigneur, la grandeur et la rapidité de tes conquêtes iront étonner les siècles les plus reculés. On vantera des armées vaincues, des cités détruites, tant d'obstacles surmontés, tant de routes inconnues ouvertes à ta valeur, les provinces les plus lointaines abattues, consternées au seul bruit de ta marche. Après tant d'exploits, peut-être tu peux encore agrandir tes Etats, mais en vain espèrerais-tu acquérir une nouvelle gloire.

« La tienne est à son comble, et tu ne dois plus l'exposer aux hasards d'une guerre incertaine. Vainqueur, tu ajouteras à tes possessions sans ajouter à ta gloire : vaincu, tu perds et tes Etats et l'honneur même. Ce serait une audace imprudente de donner tout au caprice de la fortune, quand la fortune ne peut presque plus rien pour toi.

« Peut-être de secrets ennemis, jaloux de ta grandeur et de ta puissance, nourriront par leurs conseils cette ardeur qui t'entraîne; peut-être flatté de l'espoir de vaincre encore, parce que tu as toujours vaincu, subjugué par ce désir brûlant, si puissant sur les grandes âmes, de commander à des nations tributaires et asservies, tu fuiras la paix plus que d'autres ne font la guerre.

« On te dira qu'il faut suivre cette large

route que t'ont ouvertes les destins, qu'il ne faut point quitter cette épée fameuse qui te répond de la victoire, jusqu'à ce que Mahomet tombe avec son culte, jusqu'à ce que tu aies fait de l'Asie un vaste désert. Douces flatteries, charmantes illusions, qui te conduiront peut-être à ta perte.

« Mais si la haine ne t'aveugle point, si elle n'éteint point le flambeau de ta raison, tu verras que, dans la guerre, tu n'as rien à espérer et tout à craindre, que la fortune, inconstante et mobile, verse tour à tour les succès et les revers, et que souvent du vol le plus élevé on tombe dans le plus affreux précipice.

« Dis-moi, si l'opulente, la puissante, la redoutable Egypte s'arme pour ta perte; si le Turc, le Perse, le fils de Cassan, se réunissent pour te combattre, quelles digues opposeras-tu à leur débordement? Où trouveras-tu du secours dans tes dangers? Peut-être tu comptes sur le Grec jaloux et sur la foi qu'il t'a jurée.

« La foi du Grec! hé! qui ne la connaît pas! Trahi déjà une fois, ou plutôt trahi mille fois par cette nation avare et perfide, apprends à la redouter: elle t'a refusé le passage, et tu crois qu'elle te donnera et son sang et sa vie?

« Peut-être tout ton espoir se fonde sur ces troupes qui t'environnent? Ceux que tu as vaincus séparés, tu te flattes peut-être de les vaincre encore unis et ligués! mais tu as vu la guerre et les maladies moissonner une partie de tes soldats; mais un nouvel ennemi, l'Egyptien, se joint aux Turcs et aux Persans que tu as défaits.

« Les destins t'ont promis que tu serais invincible dans les combats; et toi-même tu l'as lu dans les décrets du Ciel! Je veux le

croire avec toi : mais la famine t'attend. Quel refuge, quel asile te défendra de ce fléau? arme-toi contre elle de ta lance, de ton épée, et rêve encore la victoire.

« La flamme a tout ravagé; une sage prévoyance a tout détruit avant ton arrivée, toutes les productions de la terre ont été renfermées dans Solime et dans ses tours : toi, que ton audace a conduit jusqu'ici, où trouveras-tu des vivres pour tes soldats, des fourrages pour tes chevaux? Une flotte, dis-tu, t'en donnera; ainsi donc, esclave des vents, ta subsistance dépend de leur inconstante haleine.

« Peut-être aussi ta fortune commande aux vents, les délie, les enchaîne à son gré? Peut-être cette mer, sourde à nos prières et a nos cris, courbe sous toi seul ses vagues obéissantes? Peut-être encore tu te flattes que jamais l'Egypte, la Perse et la Turquie conjurées ne pourront opposer à ta flotte une flotte aussi redoutable?

» Il faut, seigneur, une double victoire pour assurer le succès de ton entreprise : une seule manquée entraîne ta honte et ta perte. Ta flotte battue te livre à toutes les horreurs de la famine; si toi-même tu es défait, en vain tes vaisseaux seront victorieux.

« Si, malgré de si puissants motifs, tu te refuses encore à la paix que te propose le puissant monarque d'Egypte, seigneur, pardonne à ma franchise; je crois à tes vertus, mais je ne crois plus à ta sagesse. Daigne le Ciel t'inspirer et te fixer à des conseils de paix! Puisses-tu rendre enfin le calme à l'Asie; et toi-même, après tant de combats, jouir du fruit de tes victoires!

« Et vous, compagnons de ses travaux et de ses conquêtes, illustres guerriers, n'allez

pas, trompés par les faveurs inconstantes de la fortune, vous précipiter dans de nouvelles guerres, et armer contre vous de nouveaux ennemis. Tels que le nocher échappé aux dangers d'une mer infidèle, reposez-vous enfin dans le port, et ne vous abandonnez plus au caprice des flots. »

Alète se tait. Les héros répondent à son discours par un sombre murmure : l'indignation éclate dans leurs gestes et dans leur maintien. Godefroi, d'un œil attentif, observe leurs mouvements. Enfin, sûr de leur aveu, il reporte ses regards sur Alète, et lui parle en ces termes :

« Ministre du roi d'Egypte, tu as, avec adresse, mêlé la flatterie aux menaces. Si ton roi m'aime, s'il loue nos exploits, je saurai répondre à ses sentiments ; quant à cette ligue que tu nous annonces, je te parlerai librement, et avec ma franchise accoutumée.

« Apprends que nous n'avons bravé les dangers de la terre et de la mer, et l'intempérie des saisons, que pour nous frayer un chemin jusqu'aux murs de la cité sainte, pour affranchir Solime du triste esclavage qui l'accable. Pleins de ce grand projet, jaloux de mériter la faveur du Dieu qui nous guide, nous ne craindrons point d'exposer une vaine gloire, nos Etats et notre vie.

« Ce n'est ni l'avare soif de l'or, ni l'ambition des conquêtes qui ont formé cette entreprise. Que le Ciel arrache de nos cœurs le germe de ces funestes poisons! qu'il ne souffre pas que ce germe impur infecte nos sentiments, et détruise nos vertus ; que toujours sa main nous conduise, cette main qui pénètre, qui amollit les cœurs, les échauffe et les embrase !

« C'est elle qui, à travers mille périls, a guidé nos pas, qui a devant nous abaissé

tous les obstacles; elle aplanit les montagnes, elle dessèche les fleuves; par elle l'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces; elle apaise les flots en courroux, elle retient et déchaîne les vents; pour nous elle ouvre et foudroie les remparts, pour nous elle moissonne et disperse les armées.

« D'elle naît notre audace, d'elle naît notre espoir; non de nos forces fragiles, non de nos flottes, non de tout ce que la Grèce nourrit de soldats, non de tout ce que l'Europe enferme de guerriers. Pourvu que jamais elle ne nous abandonne, nous ne devrons point craindre que les appuis nous manquent. Qui sait comme elle défend et comme elle frappe, ne cherche point d'autre secours dans ses dangers.

« Mais quand nos erreurs ou ses jugements impénétrables nous priveraient de son soutien, eh! qui d'entre nous ne se croirait heureux de trouver son tombeau près du tombeau d'un Dieu? Nous mourrons, et nous ne porterons point d'envie à ceux qui nous survivront. Nous mourrons, mais nous ne mourrons pas sans vengeance. L'Asie ne rira point de notre destinée, et nous ne pleurerons point notre mort.

« Ne crois pas cependant qu'avides de combats, nous fuyions, nous redoutions la paix: nous ne dédaignons point l'amitié de ton roi, nous ne rejetons point son alliance; mais tu sais si la Judée est soumise à son empire: pourquoi donc est-elle aussi l'objet de ses soins? Qu'il ne nous défende point de conquérir des royaumes étrangers, et que, tranquille au sein de ses Etats, il les gouverne dans une heureuse paix. »

Il dit, et sa réponse porte dans le cœur d'Argant le dépit et la rage; il ne peut les contenir: l'œil étincelant, il s'approche de

Bouillon : « Tu ne veux pas la paix, dit-il, tu auras la guerre ; tu la désires, puisque tu te refuses aux conditions que te propose notre souverain. »

Il prend un pan de sa robe, il y forme un pli, et, d'un ton plus insultant et plus farouche : « O toi, dit-il, qui braves les hasards les plus douteux, je t'apporte ou la paix ou la guerre ; choisis, mais choisis à l'instant. »

A ce discours, à ce geste outrageant, tous les héros chrétiens se lèvent ; tous, sans attendre la reponse de Bouillon, s'écrient : *La guerre! la guerre!* Le barbare déploie sa robe et la secoue. « Je vous la déclare, dit-il, et je vous la déclare mortelle. » A son air audacieux, terrible, on l'aurait pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus.

Il semble que de son sein sortent la fureur insensée et la discorde impie : ses yeux paraissent allumés du flambeau des Furies. Tel était sans doute ce mortel orgueilleux qui éleva contre le Ciel la tour d'erreur et de confusion : tel le vit Babel dresser sa tête altière, et menacer les étoiles.

« Nous acceptons, dit Godefroi, la guerre que vous nous déclarez : dites à votre maître qu'il vienne, qu'il se hâte, ou que du moins il nous attende sur les bords de son Nil.» Ensuite d'un air doux il les congédie, et leur fait d'honorables présents ; il donne à Alète un casque précieux, pris à la conquête de Nicée.

Argant reçoit une épée dont la poignée d'or est enrichie de pierreries ; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la matière même : le barbare, d'un œil distrait, en regarde la richesse et les ornements : « Tu verras bientôt, dit-il à Bouillon, l'usage que je fais de tes dons. »

Ils partent. « Séparons-nous, dit Argant : moi j'entrerai avant la nuit dans Jérusalem.

Toi, au retour du soleil, tu reprendras la route de l'Egypte. Ma présence ou mes lettres sont inutiles à la cour. Porte à notre maître la réponse des Chrétiens : moi, je ne puis quitter le théâtre des combats. »

Ainsi d'ambassadeur il devient ennemi : si sa demarche est régulière ou déplacée, si elle blesse ou ne blesse pas l'usage antique et le droit des nations, il n'y songe ni ne s'en occupe. Sans attendre la réponse d'Alète, impatient il marche à la faveur du silence et à la lueur des étoiles vers les remparts de Solime, et laisse son compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avait enveloppé l'univers de ses voiles sombres, le calme régnait dans les airs et sur les flots. Les animaux fatigués, les habitants des lacs et des mers, les hôtes farouches des antres et des forêts, les oiseaux et tous les êtres, livrés à un doux sommeil dans les secrètes horreurs de l'ombre et du silence, oubliaient leurs travaux, leurs plaisirs et leurs peines.

Mais les Chrétiens et leur chef ne ferment point la paupière, et ne goûtent point de repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route et les conduire a leur terme. D'un œil inquiet, attentif, ils examinent le ciel, et cherchent à surprendre les premiers rayons qui viendront éclaircir les ombres.

CHANT III

Déjà souffle un vent plus frais, avant-coureur de l'aurore : elle se lève, et mêle des roses célestes à l'or de ses rayons. Tous les

Chrétiens sont sous les armes. Le camp retentit de leurs cris. Ils appellent les trompettes, qui bientôt par des sons plus vifs et plus éclatants expriment la commune allégresse.

Bouillon, d'une main sage et prudente, gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir : avec moins d'efforts on arrêterait l'onde qui se précipite dans l'abîme de Carybde, ou l'impétueux Borée lorsqu'il ébranle le sommet de l'Apennin et submerge les vaisseaux. Godefroi ordonne la marche : elle est rapide, mais, dans sa rapidité, elle obéit toujours au son qui la règle et la mesure.

Tous volent, et leur vol n'est pas encore assez puissant au gré de leurs désirs ; il leur semble que la terre disparaît trop lentement sous leurs pas. Enfin le soleil, plus élevé, darde des feux plus ardents, et brûle les campagnes. Tout à coup Jérusalem paraît : tous se montrent Jérusalem ; mille voix confondues répètent *Jérusalem! Jérusalem!*

Tels on voit de hardis navigateurs qui, sur une mer ignorée, sous un pôle inconnu, vont chercher de nouveaux rivages : ils ont erré longtemps à la merci d'une onde trompeuse et des vents infidèles ; enfin ils decouvrent la terre désirée ; de loin, ils la saluent avec des cris d'allégresse, ils se la montrent les uns aux autres, et, à cet aspect, ils oublient leurs ennuis, leurs travaux et leurs peines.

A la douce joie qu'inspira cette première vue succède tout à coup une tristesse profonde, mêlée de crainte et de respect. A peine ils osent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choisit pour son séjour, où il mourut, où il fut enseveli, où, triomphant, il reprit sa dépouille mortelle.

De faibles accents, des paroles sourdes, entrecoupées de sanglots, de soupirs et de lar-

mes, expriment la douleur et la joie mêlées et confondues. L'air frémit et murmure. Ainsi, dans l'épaisseur des forêts, le vent souffle et résonne à travers le feuillage : ainsi battue par les rochers, brisée sur le rivage, l'onde siffle, gronde et mugit.

Les pieds nus, à l'exemple de leurs chefs, ils s'avancent vers Solime : tous ont dépouillé l'or et la soie; tous ont quitté leurs casques et leurs panaches; leurs cœurs humiliés, anéantis, ont banni l'orgueil et les vaines pensées. Les joues baignées de pleurs que la piété leur fait répandre, ils s'accusent encore de ne pas en verser.

« Les voilà donc, se dit chacun de ces guerriers, les voilà donc, ô mon Dieu! ces lieux inondés de ton sang; et mes yeux à leur aspect ne deviennent pas deux fontaines de larmes; et mon cœur tout de glace ne se fond pas encore! Cœur dur, cœur insensible, tu n'est pas brisé, tu n'es pas déchiré! ah! tu mérites de pleurer éternellement, si tu ne pleures pas aujourd'hui! »

Cependant un infidèle, qui du haut d'une tour observe et la plaine et les montagnes, aperçoit de loin un tourbillon de poussière. Bientôt c'est une nue qui roule étincelante, enflammée, et qui semble porter dans son sein la foudre et les éclairs. Enfin, il distingue des armes éclatantes, des hommes et des chevaux.

« Ciel! s'écrie-t-il, quel tourbillon de poussière obscurcit les airs! comme il s'allume! Allons, citoyens, aux armes! au combat! montez sur les remparts! L'ennemi s'approche! hâtez-vous! accourez! le voilà! Voyez cet horrible nuage dont le ciel est enveloppé. »

Les enfants, les vieillards, troupe faible et sans défense, le vulgaire des femmes qui ne

savent ni frapper ni combattre, allaient porter dans les mosquées leurs prières et leurs larmes. Les habitants les plus vigoureux, les plus braves, ont déjà pris les armes : on court aux portes, on vole aux remparts. Aladin est présent partout; il voit tout; à tout il étend ses soins.

Ses ordres sont donnés : il va se placer sur une tour élevée, d'où sa vue commande à la plaine et aux montagnes. De là il peut observer tout et se porter où sa présence est nécessaire. Herminie est avec lui : la belle Herminie qui, après la mort de son père et et la prise d'Antioche, a trouvé dans sa cour un asile honorable.

Cependant Clorinde cherche les Chrétiens; une foule de guerriers les cherche avec elle, mais elle les devance tous. Argant, caché dans un poste secret, se tient prêt à la soutenir. Par ses discours, et plus encore par son air intrépide, la guerrière anime l'audace de ses compagnons. « Allons, dit-elle, par un début héroïque, fonder l'espérance de l'Asie. »

Pendant qu'elle parle, un gros de Chrétiens qu'à entraînés l'appât du butin va rejoindre l'armée, avec les troupeaux qu'ils ont enlevés : Clorinde fond sur eux; leur chef qui l'aperçoit fond lui-même sur elle. C'est Gardon, brave guerrier, mais rival encore trop faible pour lui résister.

Ils se rencontrent; et du choc, Gardon renversé va mesurer la terre, aux yeux des siens, aux yeux des infidèles, qui tous jettent des cris de joie, et de ce premier succès tirent, pour le reste de la guerre, un heureux, mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi : sa main se multiplie et frappe cent coups à la fois. Ses guerriers la suivent dans le chemin qu'aplanissent ses efforts, et qu'a ouvert son épée.

Elle ressaisit le butin : les Chrétiens plient et se retirent, à pas lents, sur une hauteur où ils se rallient et se soutiennent. Alors, tel qu'un éclair qui s'élance du sein de la nue, le brave Tancrède, par les ordres de Godefroi, vole à leur secours.

A son air audacieux et terrible, à sa noble contenance, Aladin juge qu'il est un des plus distingués parmi les héros chrétiens : « Princesse, dit-il à Herminie, qui déjà sent palpiter son cœur, une longue guerre a dû vous apprendre à connaître ces guerriers jusque sous l'armure qui les couvre. Quel est celui dont la mine est si fière, et la démarche si hautaine ? » Elle veut répondre; le soupir vient sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux : elle retient cependant et ses soupirs et ses larmes : mais ses prunelles humides et brillantes, et ses lèvres qui frémissent, trompent ses efforts et trahissent son cœur.

Ensuite, cachant sous le voile de la haine un sentiment plus doux : « Hélas! je le connais trop bien : trop de raison, seigneur, ont gravé ses traits dans mon âme, et m'ont appris à le distinguer. Souvent je l'ai vu inonder les plaines du sang de mes sujets, et de leurs cadavres combler nos fossés. Ciel ! quels coups frappe le cruel ! il n'est point d'herbes, il n'est point de secrets qui guérissent les blessures qu'il a faites.

« C'est Tancrède : ah! s'il était un jour mon prisonnier! non, je ne voudrais point qu'il périt dans les combats; je le voudrais vivant; je voudrais qu'une douce vengeance calmât le transport qui m'agite. » Elle dit : avec ses dernières paroles s'échappe un soupir, qu'en vain elle veut étouffer. Aladin croit à la haine, quand Herminie n'exprime que l'amour.

Cependant Clorinde court a Tancrède qui

fond sur elle; tous deux ils s'atteignent à la visière : leurs lances volent en éclats, mais les liens qui attachent le casque de Clorinde sont brisés du coup : elle demeure la tête nue et désarmée, ses cheveux d'or flottent au gré des vents, et un guerrier redoutable devient une céleste beauté.

Ses yeux étincellent, ses regards sont des éclairs; mais doux, même dans la colère, que serait-ce, animés par les ris? Tancrède, où s'égarent tes pensées? où s'arrête ta vue? Ne reconnais-tu point ce visage adoré? Les voilà ces traits qui ont enflammé ton âme! ton cœur, où son image est gravée, te dira : Voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre et le frais à cette fontaine solitaire.

Il ne l'a reconnue ni à son casque, ni à son bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit; il devient immobile à sa vue. Clorinde se couvre la tête, et poursuit Tancrède qui cède et se détourne. Il charge d'autres guerriers; il promène dans la foule sa foudroyante épée : mais, toujours attachée à ses pas, Clorinde le poursuit. D'une voix menaçante elle crie : « Viens, arrête! » et lui présente deux morts à la fois.

Le guerrier, frappé, ne frappe point à son tour. Moins occupé de sa défense que de ces yeux d'où l'Amour lance d'inévitables traits : « Les coups que porte ton bras, disait-il en lui-même, se perdent dans les airs! mais ceux qui partent de ce beau visage ne tombent jamais en vain, et vont percer le cœur. »

Enfin, quoique sans espoir et résolu de mourir, il ne veut pas du moins emporter au tombeau le secret de son amour. Clorinde saura qu'elle va frapper un captif enchaîné, suppliant, tremblant à ses genoux. « O toi, dit-il, qui, au milieu de tant d'ennemis, semble n'avoir d'ennemi que moi, viens, sortons de

la mêlée; seuls à l'écart, nous pourrons nous éprouver et nous connaître. On verra mieux si ma valeur égale la tienne. »

Elle accepte le défi; et, sans songer à son casque qu'elle n'a plus, elle s'avance avec audace : Tancrède la suit, morne et abattu. Déjà elle était sous les armes, déjà elle l'attaquait: « Arrête, lui dit-il; avant le combat, fixons-en les conditions. »

Elle s'arrête : un amour désespéré rend Tancrède plus hardi. « Puisque tu ne veux point de paix avec moi, lui dit-il, les conditions seront que tu m'arraches le cœur! ce cœur qui n'est plus à moi demande la mort, si sa vie te déplaît. Depuis longtemps il est à toi : prends-le: je n'ai pas le droit de le défendre.

Voilà mon sein; que ne frappes-tu! faut-il du secours à ton bras? faut-il offrir à tes coups ma poitrine nue et sans défense? ma main ôtera ma cuirasse. » Le malheureux amant allait exprimer plus vivement encore ses douleurs; mais tout à coup les Infidèles se replient, et la troupe de Tancrède les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infidèles fuyaient devant les Chrétiens : un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger, épars au gré des vents : il lève le bras, il va la frappper par derrière. Tancrède pousse un cri, Tancrède accourt et oppose son épée à l'épée meurtrière.

Le coup n'est pas sans effet; Clorinde est atteinte d'une légère blessure ; quelques gouttes de sang teignent l'ivoire de son cou, et mêlent leur pourpre à l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrède furieux, le fer nu, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrède plus irrité le poursuit : tous deux volent comme le trait

dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a longtemps le regard attaché sur eux et ne pense point à les suivre : enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit; mais souvent elle présente le front aux Chrétiens, souvent elle les attaque : elle se tourne, se retourne, fuit et poursuit tour à tour : ce n'est ni une fuite ni une victoire.

Tel dans un vaste cirque on voit un fier taureau combattre contre des chiens; s'il leur présente ses cornes, ils se retirent; s'il fuit, tous reviennent sur lui plus hardis, et le poursuivent. Clorinde, dans sa fuite, couvre sa tête de son bouclier, et repousse encore les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More, dans ses jeux, se garantir, même en fuyant, des balles qu'on lui lance.

Déjà, et Sarrasins et Chrétiens étaient sous les remparts de Solime : tout à coup les Infidèles poussent d'horribles cris, font un grand circuit, reviennent sur l'ennemi et le pressent par derrière. Argant lui-même, avec sa troupe, s'ébranle et l'attaque en tête.

Le farouche Circassien sort des rangs, impatient de frapper le premier coup. Déjà un guerrier, renversé sous son cheval, a mordu la poussière, d'autres tombent à ses côtés; mais sa lance terrible se brise et vole en éclats. Argant prend son épée, enfonce les Chrétiens, tue, abat ou blesse tous ceux qu'il atteint.

Clorinde, son émule, a tranché les jours du brave Ardelion. Ce guerrier, dans un âge avancé, conservait une vigueur indomptée : il avait deux fils, appuis de sa vieillesse; mais appuis inutiles dans ce fatal instant. Aïcandre, l'aîné, atteint d'une blessure cruelle, ne peut veiller sur une tête si chère. Politerne, qui combattait encore à ses côtés, se sauve à peine lui-même.

Cependant Tancrède, qui n'a pu atteindre le barbare monté sur un coursier plus agile que le sien, reporte ses regards en arrière; il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens; il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers, troupe qui vole partout où le danger l'appelle, se précipite après lui.

Ce sont les Aventuriers : la fleur des héros, l'élite et le nerf de l'armée. Renaud, le plus courageux et le plus beau, les devance tous. L'éclair est moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à sa démarche fière, à l'aigle qu'il porte sur un champ d'azur. « Voilà, dit-elle au roi qui a les yeux attachés sur lui, voilà de tous les guerriers le guerrier le plus intrépide.

« Il n'a peut-être pas dans l'univers un seul rival digne de lui, et ce n'est encore qu'un enfant. Si l'armée ennemie comptait six guerriers aussi terribles, déjà l'Asie vaincue gémirait dans les fers des Chrétiens. Déjà les peuples du midi et les peuples de l'aurore trembleraient sous leurs lois, et peut-être le Nil, caché dans source, ne sauverait pas sa tête inconnne de leur joug.

« Renaud est son nom. Son bras irrité est plus redoutable pour nos murailles que les machines les plus terribles. Portez plus loin vos regards : voyez ce guerrier dont la cotte d'armes est or et vert. C'est Dudon. Illustre par sa naissance, illustre par ses exploits, il guide les Aventuriers : il est leur égal en valeur, et son âge l'a mis à leur tête.

« Cet autre, dont la démarche est si altière, et dont les armes sont brunes, c'est Gernand, frère du roi de Norwége. La terre ne porte point de mortel plus orgueilleux, et ce vice est le seul qui flétrisse l'éclat de ses actions. Ces deux guerriers qui portent une armure

blanche et des ornements tout blancs, c'est Gildippe et Odoard, amants, époux, fameux par leur valeur, fameux par leur tendresse et leur fidélité. »

Cependant le carnage s'anime; le sang ruisselle : Tancrède et Renaud ont rompu le cercle épais d'armes et de guerriers qui les entoure. Dudon et ses héros arrivent encore et multiplient les coups et la mort. Argant, Argant lui-même, sous les efforts de Renaud, chancelle, est abattu et se relève à peine.

Peut-être le barbare eût péri : mais dans ce moment le coursier de Renaud tombe, l'embarrasse, l'entraîne dans sa chute. Pendant qu'on dégage le héros, les Infideles se renorment et fuient vers Solime. Argant et Clorinde résistent seuls, et seuls ils font une digue au torrent débordé.

Ils marchent les derniers; l'effort des Chrétiens s'arrête sur eux, ou plutôt se ralentit. A l'ombre de leurs bras, les Sarrasins échappent au danger qui les presse. Cependant Dudon, ardent, poursuit la victoire; il pousse son coursier sur Tigrane, le renverse, et de son épée lui tranche la tête.

Algazar est vainement défendu par sa cuirasse. Le robuste Corban ne trouve aucune ressource dans son casque. Amurat perd, sous les coups du héros, une vie qu'il regrette Méhémet et le cruel Almanzor ont mordu la poussiere. Le fier Argant lui-même ne peut plus se garantir de ses coups.

Il frémit : quelquefois il s'arrête et se retourne, puis il cède encore : enfin tout à coup il revient sur Dudon, et d'un revers il lui ouvre, dans le flanc, une profonde et mortelle blessure. Le guerrier tombe : un cruel un dernier sommeil presse ses paupieres appesanties.

Trois fois il ouvre les yeux et cherche la

lumière. Trois fois, sur un bras, il essaye de se soulever; trois fois il retombe. Trois fois un voile épais s'étend sur ses paupières, qui enfin s'abaissent et se ferment. Une sueur froide se répand sur ses membres immobiles, et la main de la mort les raidit et les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point sur ce corps inanimé; il continue sa marche.

Cependant il se retourne vers les Chrétiens, et leur crie : « Guerriers, cette épée sanglante est celle qu'hier me donna votre général; vous lui direz quel usage j'en ai fait aujourd'hui; une pareille nouvelle le flattera sans doute. Il doit apprendre avec plaisir que la bonté de son présent en égale la richesse.

« Dites-lui que lui-même bientôt il en fera l'expérience; que s'il diffère encore de nous attaquer, j'irai le surprendre jusque sous sa tente. » A ce discours audacieux, tous les Chrétiens irrités s'ébranlaient pour fondre sur lui : mais déjà d'une course rapide il a rejoint sa troupe, et il trouve avec elle un asile assuré sous les murs de Solime.

Du haut de ces murs, les assiégés font pleuvoir des pierres : une nuée de flèches obscurcit les airs. Les chrétiens sont forcés de reculer, les Sarrasins rentrent dans la ville. Mais Renaud, relevé de sa chute, accourt au milieu des siens.

Il vient, enflammé de courroux, venger la mort de Dudon sur son barbare meurtrier. « Qui vous arrête encore? crie-t-il à ses compagnons, qu'attendez-vous? Puisque nous avons perdu le héros qui nous conduisait, que ne courons-nous le venger? Quoi! dans la juste colère qui nous anime, un fragile rempart sera une barrière pour nous?

« Non; cette muraille fût-elle d'un acier, d'un diamant impénétrable, jamais dans son

enceinte le farouche Argant ne trouverait un asile contre vos coups : allons à l'assaut! » Il dit, et lui-même y vole le premier. A l'abri de son casque, sa tête ne craint ni les pierres qu'on lui lance, ni la grêle de traits dont on l'accable.

Sur son front élevé respirent l'audace et la terreur : sa vue, jusqu'au sein des remparts, porte l'épouvante et l'effroi. Il encourage les Chrétieus, il menace les Sarrasins : mais tout à coup on vient donner un frein à son ardeur. C'est le sage Sigier, le miuistre sévère des ordres de Godefroi.

Il gourmande au nom du chef leur indiscrete ardeur; il leur commande de retourner aussitôt sur leurs pas : « Retirez-vous, dit-il, ce n'est point ici, ce n'est point dans ce moment que vous devez vous abandonner à votre courroux. Godefroi commande : obéissez. » A ces mots, Renaud s'arrête; mais il frémit, et son dépit mal caché éclate dans son air et dans son maintien.

Les Chrétiens se retirent; l'Infidèle, témoin de leur retraite, n'ose la troubler. Le corps du généreux Dudon ne restera point privé des honneurs suprêmes : ses fidèles amis, les yeux baignés de larmes, portent sur leurs bras ses dépouilles honorées et chéries. Cependant Bouillon, sur une hauteur, examine et la situation et les fortifications de Solime.

Solime est assise sur deux collines opposées et de hauteur inégale ; un vallon les sépare et partage la ville : de trois côtés elle est d'un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière douce et presque insensible : c'est le côté du nord : des fossés profonds et de hautes murailles l'environnent et le défendent.

Au dedans sont des bassins où se conserve la pluie, des canaux, et des sources d'eau

vive : les dehors n'offrent qu'une terre aride et nue; aucune fontaine, aucun ruisseau ne l'arrose : jamais on n'y vit éclore de fleurs; jamais arbre de son épais ombrage, n'y forma un asile contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six milles de distance, s'élève un bois dont l'ombre funeste répand la tristesse et l'horreur.

Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres et fortunées. A l'occident, la mer Méditerranée rougit sur le sable qui l'arrête. Au nord est Béthel qui éleva des autels au veau d'or, et l'infidèle Samarie. Behtléem, le berceau d'un Dieu, est du côté qu'attristent les pluies et les orages.

Pendant que Godefroi considère et la ville et sa situation et ses environs; pendant que de l'œil il mesure l'assiette de son camp, et qu'il détermine le côté qu'il pourra attaquer avec le plus d'avantage, Herminie l'aperçoit, et le montrant au roi : « Ce guerrier, dit-elle, que tu vois couvert d'un manteau de pourpre, dont l'air est si auguste et majestueux, c'est Godefroi.

« Vraiment né pour l'empire, il sait régner et commander; grand général, vaillant chevalier, il combat comme il ordonne : parmi cette foule de Chrétiens, je ne puis te montrer un guerrier plus intrépide, ni un homme plus sage. Il n'a de rivaux que Raymond au conseil, Renaud et Tancrède dans les batailles.

— « Je le connais, dit Aladin : je l'ai vu jadis en France, dans cette cour superbe où j'étais l'ambassadeur du roi d'Egypte. Je l'ai vu manier la lance dans les tournois; il était à peine sorti de l'enfance : mais déjà son air, ses discours, ses exploits, lui présageaient les plus hautes destinées.

« Présage, hélas! trop véritable! » A ces mots, Aladin se trouble et baisse les yeux; mais reprenant un air plus calme : « Quel est, dit-il, ce guerrier qui semble marcher son égal? Il est d'une taille moins haute, mais que ses traits ressemblent aux siens! — C'est Baudouin : sa figure annonce qu'il est son frère, et ses exploits encore mieux!

« Cet autre, qui est à côté de Godefroi et qui semble lui donner des conseils, c'est ce Raymond dont j'ai tant vanté la sagesse. Ce vieillard a blanchi dans la guerre parmi tous les Chrétiens, nul ne sait mieux que lui ourdir un stratagème. Celui que tu vois plus loin, dont le casque est tout brillant d'or, c'est Guillaume, le fils du roi d'Angleterre.

« Voilà Guelfe, digne rival des héros, illustre par son rang, illustre par sa naissance. Je le reconnais à ses larges épaules, à sa large poitrine. Mais mon cruel ennemi, l'homicide Boëmond, le destructeur de ma famille, mes yeux ne le rencontrent point parmi tous ces guerriers. »

Cependant Godefroi, après avoir tout reconnu, tout examiné, va rejoindre les siens : convaincu qu'en vain il attaquerait Solime par les côtés escarpés et d'un difficile abord, il fait dresser les tentes vis-à-vis la porte septentrionale et dans la plaine qu'elle regarde : de là il les prolonge jusqu'au-dessous de la tour angulaire.

Dans cet espace, il renferme presque le tiers de la ville. Jamais il n'aurait pu en embrasser toute l'enceinte; mais il ferme tout accès aux secours et fait occuper tous les passages.

Pour garantir son camp des sorties des habitants et des attaques de l'étranger, il le couvre par des tranchées; il fait creuser des fossés larges et profonds. Après avoir satis

fait à ces soins importants, il va rendre aux restes du généreux Dudon de pieux et tristes devoirs. Une troupe gémissante, éplorée, entourait le corps du héros.

Il reposait élevé sur un lit que ses fidèles amis avaient orné avec une pompe guerrière. A la vue de Godefroi, leurs regrets s'exhalent par des sons plus lugubres et plus perçants. Bouillon ne paraît ni serein ni abattu : toute sa douleur est dans son âme. Recueilli en lui-même, les yeux fixés sur le corps de Dudon, il garde quelque temps le silence : enfin il lui adresse ce discours :

« Généreux guerrier, ce n'est point à toi que nous devons des regrets et des larmes; tu n'es mort ici-bas que pour renaître dans le séjour de la félicité. Ces lieux, où tu as laissé ta dépouille mortelle, sont tout pleins de ta gloire et de tes vertus. Tu as vécu, tu es mort en héros et en chrétien. Heureux au sein de Dieu qui couronne tes travaux, nageant dans son immensité, tu t'enivres d'éternelles voluptés.

« Jouis de ton bonheur. C'est notre sort, non, ce n'est pas le tien qui demande nos larmes. En te perdant, nous perdons la plus belle partie de nous-mêmes. Mais si cet accident que le vulgaire appelle la mort nous enlève le secours de ton bras, tu peux du séjour des élus nous obtenir le secours de Dieu même.

« Mortel, nous t'avons vu combattre pour nous : immortel aujourd'hui, tu seconderas nos armes avec des armes invisibles et célestes. Accoutume-toi à recevoir nos hommages : sois notre refuge, notre asile dans nos dangers. Victorieux un jour et triomphants, nous irons acquitter dans les temples les vœux que nous t'aurons faits. »

Ainsi parla Bouillon : déjà la nuit obscure

avait éteint les derniers rayons du jour. Le sommeil vient charmer les ennuis et suspendre la douleur et les larmes des Chrétiens : mais leur chef, tout plein du siége de Solime, songe à construire des machines, et ne se livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il se lève avec le soleil, et lui-même il veut accompagner la pompe funèbre. A la vue du camp, au pied d'une colline, on a fait à Dudon un cercueil de cyprès; un palmier superbe le couvre de ses rameaux : on y dépose le corps du guerrier : les prêtres, par des chants et par des sacrifices, implorent la clémence céleste.

Aux branches du palmier sont suspendus des trophées et des armes que jadis, dans des combats plus heureux, Dudon avait conquises sur les Syriens et sur les Persans. Au tronc sont attachées sa cuirasse et son armure. On y grave ces mots : CI-GÎT DUDON. PASSANT, HONORE LES CENDRES D'UN HÉROS.

Après avoir rempli ce triste et pieux devoir, Bouillon envoie tous les travailleurs, sous une escorte sûre, dans une forêt voisine : elle est cachée dans des vallons : un Syrien l'avait fait connaître aux Français. C'est là que vont se préparer les instruments de la perte de Solime.

Animés d'un zèle égal, ils font gémir les arbres sous les coups redoublés de la cognée. Tous font à cet antique forêt des outrages qu'elle n'avait pas encore éprouvés. Le palmier sacré, le frêne sauvage, le funèbre cyprès, les sapins et les hêtres tombent sous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embrasse.

On abat et les ifs et les chênes qui virent mille fois renouveler le printemps et leur feuillage, qui mille fois résisterent, immobi-

les, à l'effort des vents conjurés. Les chariots gémissent, les essieux crient sous les fardeaux dont ils sont chargés. Au bruit des armes, aux cris confus des Chrétiens, les bêtes sauvages désertent leurs retraites, et les oiseaux abandonnent leurs asiles.

CHANT IV

Pendant que tout conspire à hâter les instruments destructeurs de Solime, l'éternel ennemi des humains lance sur l'armée chrétienne des regards allumés du sombre feu de l'envie : à la vue du zèle qui l'anime, sa rage s'enflamme; lui-même il se déchire de ses propres morsures, et tel qu'un taureau frappé du coup mortel, il exhale sa douleur par des soupirs et par des mugissements.

Bientôt il ne songe plus qu'à réunir sur les Chrétiens les plus cruels fléaux : il ordonne que dans son noir palais son horrible sénat s'assemble : insense! qui croit que sa fureur peut balancer les décrets de l'Etre-Suprême; qui ose s'égaler à lui, et qui oublie quels foudres, quels carreaux lance le bras d'un Dieu vengeur!

D'un son lugubre et rauque, l'infernale trompette appelle les habitants des ombres éternelles; le Tartare est ébranlé dans ses gouffres noirs et profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémissements. Tel, et moins bruyant encore, le tonnerre gronde, éclate et tombe : de moins terribles secousses font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans son sein s'agitent, s'allument et s'embrasent.

Soudain accourent les puissances de l'abîme. Ciel! quels spectres étranges, horribles, épouvantables! la terreur et la mort habitent dans leurs yeux : quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches; leurs cheveux sont entrelacés de serpents : leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies, des centaures, des sphinx, des gorgones, des scylles qui aboient et dévorent; des hydres, des pythons, des chimères qui vomissent des torrents de flammes et de fumée : des Polyphèmes, des Gérions, mille formes plus bizarres que jamais n'en rêva l'imagination, mêlées et confondues ensemble.

Ils se placent, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant : son front superbe, armé de cornes menaçantes, surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux; Calpé, l'immense Atlas lui-même, ne seraient auprès de lui que d'humbles collines.

Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect accroît la terreur, et redouble son orgueil : son regard, tel qu'une funeste comète, brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés. Une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue : sa bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme.

De cette bouche empestée s'exhalent un souffle empoisonné et des tourbillons de flamme et de fumée. Ainsi l'Etna, de ses flancs embrasés, vomit, avec un bruit affreux, de noirs torrents de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible Cerbère se

tait épouvanté : l'Hydre est muette ; le Cocyte s'arrête immobile, l'abîme tremble, et ses gouffres ténébreux répètent ces sinistres accents :

« Divinités de l'Enfer, vous qui méritiez mieux d'être assises au-dessus du soleil, dans ces régions d'où vous tirez votre origine ; vous que la grande révolution précipita jadis avec moi du séjour du bonheur dans ces horribles cachots, je ne vous rappellerai point les soupçons jaloux et les cruels dédains du tyran qui nous opprime, ni notre glorieuse et trop funeste entreprise. Arbitre de tout, il règne aujourd'hui sur les étoiles ; et nous, l'événement a décidé que nous étions des rebelles.

« Au lieu de ce jour pur et serein, au lieu de ce soleil, au lieu de ces globes lumineux qu'autrefois nous habitions, le barbare nous a renfermés dans cet abîme obscur : il ne nous permet plus d'aspirer à nos premiers honneurs, à notre félicité première. Et encore, ah ! cruel souvenir ! souvenir affreux qui aigrit mes peines et mes supplices ! dans cet immortel séjour sa haine appela l'homme, l'homme sa créature, cet insecte aussi vil que la fange dont il est né.

« C'était trop peu pour sa vengence : afin de mieux nous punir, il a livré à la mort son fils même. Il est venu ce fils ; il a brisé les barrières du Tartare ; il a osé porter ses pas dans notre empire, et nous arracher des âmes que le sort nous avait dévouées. Riche de nos dépouilles, il est retourné dans les cieux, et l'Enfer vaincu a servi d'ornement à son triomphe.

« Mais pourquoi renouveler encore de profondes douleurs ? Qui ne connaît pas ses injures et les affronts qu'il nous a faits ? En quel temps, en quel lieu le barbare a-t-il

suspendu le cours de ses outrages? Mais oublions d'anciens ressentiments; de nouvelles offenses doivent enflammer notre courroux. Eh! ne voyez-vous pas comme il tente de rappeler toutes les nations à son culte?

« Et nous, engourdis par nos malheurs, nous traînerons dans l'inaction des moments inutiles? un généreux courroux n'enflammera pas votre courage? et nous souffrirons que chaque jour le peuple soumis à ses lois s'agrandisse dans l'Asie, qu'il subjugue la Palestine, que le culte, que la gloire de notre oppresseur s'étendent encore, que son nom retentisse dans de nouvelles langues, qu'il soit chanté dans de nouveaux hymnes, qu'on le grave sur de nouveaux bronzes et sur des marbres nouveaux?

« Nous souffrirons que nos idoles tombent anéanties, que nos autels deviennent ses autels, qu'à lui seul on adresse des vœux, que pour lui seul l'encens brûle, qu'à lui seul on offre de l'or et des parfums? Et nous, pour qui jamais temple ne fut impénétrable, nous n'aurons plus un asile sur la terre; et privé du tribut accoutumé, errant au milieu d'un empire solitaire, votre roi règnera sur des déserts!

« Non. J'en jure par cette antique valeur qui respire et qui vit encore en nous. Ne sommes-nous pas tels que nous étions lorsque, armés du fer et de la flamme, nous disputions l'empire des cieux? Nous succombâmes, je l'avoue, dans ce combat; mais le courage ne manqua point à nos projets : la palme fut au plus heureux ; il nous resta la gloire d'une audace invaincue.

« Mais pourquoi vous arrêté-je encore? Allez, ô mes fidèles compagnons, ma force et mon appui! Allez, volez, anéantissez dans son berceau une puissance ennemie : éteignez

cette flamme naissante avant qu'elle ait embrasé la Palestine : mêlez-vous parmi eux, et, pour les perdre, employez tour à tour et la ruse et la force.

« Que ma volonté soit le destin. Que les uns errent dispersés ; que les autres tombent sous vos coups ; que d'autres, idolâtres d'un doux regard, esclaves d'un sourire, languissent plongés dans la mollesse et de honteuses amours : que rebelles et divisés, Chrétiens contre Chrétiens, eux-mêmes ils se déchirent et s'égorgent. Que tout le camp périsse exterminé, que les derniers vestiges en disparaissent. »

Il parlait encore, et déjà les esprits infernaux se sont élancés avec furie du sein de la nuit profonde vers le séjour de la lumière. Ainsi les vents mutinés et les bruyantes tempêtes s'échappent de leurs prisons, vont obscurcir le ciel, et portent sur la terre et sur la mer le ravage et la destruction.

Bientôt, les ailes déployées, ils se dispersent dans les différentes parties du monde ; et par de nouvelles ruses, par de nouveaux artifices, ils commencent à signaler leur funeste adresse. O Muse ! redis-moi quels furent les premiers fléaux dont ils frappèrent les Chrétiens ; quelles mains servirent leur fureur ! tu le sais : la renommée l'a publié ; mais à peine ses derniers accents ont retenti jusqu'à nous.

Sur le trône de Damas était assis le fameux Hidraot, magicien célebre : dès l'âge le plus tendre, Hidraot s'était adonné à l'art des devins ; et ce goût funeste était devenu sa passion. Mais que lui sert une science trompeuse, s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine ? Ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes, ni l'Enfer même, n'ont pu lui découvrir la vérité.

O chimère! ô profonde ignorance des mortels! que leurs jugements sont vains! que de ténèbres dans leur clarté! Hidraot a prédit que le Ciel préparait, dans l'Orient, la destruction et la mort de l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Egyptien couronné par la victoire et, dans son erreur, il veut que son peuple partage ses lauriers et ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens lui fait craindre une victoire funeste et sanglante. Il songe par quel art il pourra les affaiblir, et les livrer à demi-vaincus aux forces de l'Egypte et aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange des ténèbres vient verser dans son sein de nouvelles noirceurs et de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une nièce à laquelle tout l'Orient donne la palme de la beauté : elle a tous les attraits, tout l'art de son sexe; elle connaît tous les secrets de la magie; Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins, et veut qu'elle-même les conduise et les exécute.

« Objet de ma tendresse, lui dit-il, toi qui sous une blonde chevelure, sous les traits les plus enchanteurs, caches le courage le plus mâle et la prudence de l'âge le plus mûr, toi qui déjà m'effaces dans l'art dont je te donnai les premières leçons, je roule dans ma pensée un projet important : si tu me secondes, le succès est assuré. Que ta main fidèle et hardie achève une trame qu'a ourdie ma vieille prudence.

« Va dans le camp de nos ennemis; emploie, pour les séduire, tout l'art de ton sexe et tous les secrets de l'amour. Les yeux baignés de larmes, laisse tomber d'humbles prières; que des soupirs se confondent avec tes paroles et les entrecoupent. Beauté gémissante,

éplorée, fléchis les cœurs les plus obstines. Que le voile de la pudeur couvre l'audace de tes désirs; que dans tes mains le mensonge se peigne des couleurs de la vérité.

« Séduis, s'il se peut, Godefroi le premier. Qu'épris de tes regards, enivré de tes discours, il oublie auprès de toi la gloire et les conquêtes, et ne respire plus que l'amour. S'il t'échappe, enchaîne du moins les guerriers les plus distingués, entraîne-les à ta suite dans des lieux d'où il ne reviennent jamais. » Il entre ensuite dans des détails plus étendus. « Enfin, ajoute-t-il, pour ta religion, pour ta patrie, ose tout : une si belle cause rend tout légitime. »

Armide, fière de sa beauté, des avantages de son sexe et de son âge, se dévoue à l'entreprise. Dès que la nuit a répandu ses premières ombres, elle part et marche par des sentiers secrets et inconnus. En habit de femme, sans armes que ses attraits, elle se croit déjà sûre de la victoire, et voit à ses pieds des héros indomptés. Une adroite politique donne à son départ des motifs chimériques, et amuse le peuple par de vaines rumeurs.

Bientôt Armide est dans les lieux où sont dressées les tentes des Chrétiens. Au premier aspect de cette beauté s'élève un murmure confus, et tous les regards se fixent sur elle. Telle une comète, ou un astre inconnu, attire les yeux des mortels étonnés de son éclat. On s'empresse autour d'elle : on se demande quelle est cette belle étrangère, par quel motif elle est amenée.

Jamais Argos, jamais Chypre ou Délos ne virent une figure si parfaite, des traits si touchants. L'or de sa chevelure tantôt brille au travers du voile transparent qui la couvre, tantôt se dérobe au voile même et répand un plus vif éclat. Ainsi, quand le ciel

devient plus pur et plus serein, le soleil, du sein de la nue qui le captive, lance des rayons encore pâles; mais bientôt, dégagé de sa prison, il darde tous ses feux et redouble la clarté.

Ses cheveux flottent en ondes sur ses épaules, et le zéphyr, en se jouant, y forme des ondes nouvelles. Son œil, avare des trésors de l'amour et des siens, les cache sous sa paupière abaissée. Sur son teint l'incarnat de la rose se mêle et se confond avec l'ivoire; mais sur sa bouche, qui respire un souffle amoureux, brille le seul incarnat de la rose.

Sa gorge à demi-nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur, c'est là qu'Amour repose; c'est là qu'il lance et ses traits et ses feux. Deux globes, arrondis par la main des Grâces, s'élèvent et s'abaissent tour à tour : l'œil en découvre une partie, l'autre est cachée par une robe envieuse et jalouse, impuissante barrière qui résiste aux regards et ne peut arrêter la pensée : moins enchantée qu'avide de ce qu'on ne voit pas, l'imagination s'élance et pénètre les appas les plus secrets.

Tel qu'un rayon de lumière passe à travers l'onde et le cristal sans les diviser, telle l'imagination perce les voiles les plus sombres et les plus épais : elle erre au milieu des merveilles les plus cachées, les contemple à loisir, et les peint ensuite au désir qui brûle et s'enflamme encore davantage.

Armide s'avance au milieu d'une foule empressée qui la loue et qui la dévore des yeux. Elle aperçoit l'impression que fait sa beauté, et semble ne pas l'apercevoir; mais elle sourit dans son cœur, et déjà elle compte ses succès et ses victoires. Elle s'arrête un moment et demande à paraître devant Bouillon.

Eustache accourt : Eustache, le plus jeune des frères de Godefroi.

A l'éclat de cette beauté divine, le guerrier imprudent se précipite; semblable à cet insecte ailé qui va chercher la lumière et la mort, il veut contempler de plus près ces yeux qu'une douce pudeur tient abaissés. Il les voit; un feu soudain s'en échappe et l'embrase : plein de la hardiesse que son âge et l'amour lui inspirent :

« Madame, lui dit-il, si pourtant je dois vous appeler de ce nom, car vous n'avez rien de mortel : non, jamais le Ciel ne répandit sur une faible créature tant de grâces et tant d'éclat : que cherchez-vous? d'où venez-vous? Quel bonheur ou quelle infortune vous conduit en ces lieux? Dites-moi qui vous êtes? Faites que je vous rende les hommages, ou plutôt le culte qui vous est dû.

« — Vous louez trop, seigneur, une triste et malheureuse beauté : ce n'est déjà plus une mortelle que vous voyez; c'est une infortunée, morte aux plaisirs, et qui ne vit que pour la douleur. Etrangère, fugitive, sans autre bien que ma vertu, je viens dans ces lieux chercher un asile; je viens mettre aux pieds de Godefroi mes malheurs et une confiance que le bruit de sa bonté à fait naître.

« O vous, si vous êtes en effet généreux et sensible, daignez m'ouvrir un accès facile aupres de ce héros. — Il est juste, répond Eustache, que le frere de Godefroid soit auprès de lui votre introducteur et votre appui: non, beauté charmante, vos vœux ne seront point trompés; je vous réponds d'un frère qui m'aime et me considère, disposez de son pouvoir et de mon bras. »

Il dit, et guide ses pas dans l'asile secret où le pieux Bouillon, seul avec des guerriers choisis, se dérobe aux regards d'une foule im-

portune. Elle s'incline avec respect, et le front couvert d'une modeste rougeur, elle garde le silence : le héros calme ses craintes, rassure ses esprits et la console. Enfin, d'un son de voix dont la douceur enchante les sens, elle adresse à Godefroi ce perfide discours :

« Prince invincible, dont le nom vole avec tant de gloire dans tout l'univers ; vainqueur de tant de rois et de tant de nations qui s'honorent de tes fers et de leur défaite, partout on connaît ta vertu, tes ennemis mêmes l'estiment et la louent; elle fait naître leur confiance et les invite à implorer tes bontés et ton appui.

« Quoique née au sein d'une religion que tu as abaissée et qu'aujourd'hui tu veux anéantir, j'ose te demander le trône et le sceptre de mes aïeux : j'espère l'obtenir de ta valeur et de ta générosité. D'autres implorent le bras de leurs amis contre la fureur d'un étranger; et moi, c'est un fer ennemi que j'invoque contre mon propre sang, contre ce sang qui a juré ma perte.

« Oui, c'est toi que j'implore; c'est en toi que j'espère; seul tu peux me replacer au rang d'où j'ai été précipitée. Ce bras, funeste à tes ennemis, doit être aussi secourable aux malheureux. On ne vantera pas moins ta bienfaisance que tes triomphes, et, parmi tant de trônes abattus, on comptera encore pour ta gloire mon trône relevé par tes mains.

« Peut-être une croyance qui n'est pas la tienne sera-t-elle un titre à tes yeux pour dédaigner mes prières et mes larmes! mais si je ne crois pas à ta loi, je crois à tes vertus; ma confiance me donne des droits sur ton cœur, et ces droits ne sauraient être vains : j'atteste le Dieu suprême, ce Dieu que j'adore comme toi, jamais cause plus juste

n'obtint le secours de ton bras. Mais pour mieux t'en convaincre, entends l'histoire de mes malheurs, et des crimes qui les ont produits.

« Je suis fille d'Arbilan, qui régna sur Damas : né loin du trône, la belle Chariclée l'y fit monter en lui donnant sa main. Hélas! mes yeux n'ont jamais vu cette vertueuse mère. Les siens se fermèrent quand les miens s'ouvrirent à la lumière, et le jour funeste qui éclaira sa mort éclaira ma naissance.

« A peine un lustre s'était écoulé depuis qu'elle eut quitte sa dépouille mortelle, mon malheureux père succomba lui-même à son sort, et laissa mon enfance et les rênes de l'Etat entre les mains d'un frère qu'il chérissait de l'amitié la plus tendre : son attachement et ses bienfaits devaient lui assurer sa foi, si la vertu et la reconnaissancee habitaient dans le cœur d'un mortel.

« Chargé de ce double dépôt, il ne sembla d'abord occupé que de mon bonheur : tout l'Orient vantait sa fidélité incorruptible, sa tendresse, son amour vraiment paternel. Peut-être déjà, sous un masque imposteur, le cruel cachait ses ténébreux desseins; peut-être aussi que, destinant à son fils mes Etats et ma main, son cœur n'était pas encore ouvert au crime.

« Je croissais; son fils croissait avec moi, enfant indocile dont l'âme épaisse et grossière ne put être façonnée par l'éducation. Sous les dehors les plus hideux, il cache le cœur le plus vil; il a la bassesse de l'avarice et les hauteurs de l'orgueil; sauvage dans ses manières, corrompu dans ses mœurs, c'est un composé monstrueux de vices que ne rachètent aucunes vertus.

« Et c'était là l'époux que me réservait

mon fidèle tuteur! Plus d'une fois il m'annonça qu'il fallait avec lui partager et mon lit et mon trône; discours séduisants, ruse, adresse, il employa tout pour m'y faire consentir, mais jamais il ne put m'arracher la fatale promesse; jamais il n'obtint de moi que le silence ou le refus.

« Enfin, un jour il me quitte d'un air sombre et ténébreux, miroir trop fidèle de son cœur agité : je crus bien alors lire sur son front l'histoire de mes malheurs. Pendant l'horreur des nuits, des songes effrayants, des spectres hideux, vinrent troubler mon sommeil : une fatale horreur imprima dans mon âme le présage de mes infortunes.

« Souvent l'ombre de ma mère s'offrait à ma vue, pâle, défigurée et couverte d'un nuage de douleur. Hélas! qu'elle était changée! qu'elle ressemblait peu à ce que je l'avais vue dans ses portraits! « Fuis, ma fille, fuis, me disait-elle, la mort affreuse qui te menace. Pars; déjà je vois le poison, déjà je vois le fer dans la main d'un perfide prêt à t'égorger. »

« Que servaient, hélas! ces présages du péril qui s'approchait? Tremblante, irrésolue, ma timide jeunesse ne trouvait ni conseils ni secours. Sortir seule de mes Etats, aller mendier la pitié dans une terre étrangère, c'était pour moi un sort plus affreux que la mort même. Oui, j'aimais mieux perdre la vie dans les lieux qui m'avaient vue naître.

« Malheureuse, je craignais la mort et je n'osais la fuir! je craignais de déceler mes craintes mêmes et de hâter l'heure marquée pour ma perte. Ainsi, toujours inquiète et troublée, je traînais dans un long supplice le reste de mes déplorables jours : semblable à un infortuné qui croit voir à chaque instant

tomber le glaive fatal suspendu sur sa tête.

« Enfin, un jour (dois-je en rendre grâces au destin, ou le sort me réservait-il à de plus affreux revers?), un jour, l'un des ministres, dont mon père avait élevé l'enfance, se présente à ma vue, m'annonce que le tyran a juré ma perte, que le terme s'approche, que lui-même il a promis au barbare de m'apporter, dans le jour, la coupe empoisonnée.

« Il m'ajoute que la fuite seule peut dérober ma tête au coup qui la menace : lui-même il m'offre son secours, me rassure et m'encourage. Je me livre à ses conseils, et je me détermine à fuir au milieu des ténèbres, loin du tyran et loin de ma patrie.

« La nuit se lève plus noire et plus obscure, et couvre notre entreprise du secret de son ombre. Je pars avec deux de mes femmes que j'avais choisies pour compagnes de mon infortune : mais toujours mes yeux chargés de larmes se reportent sur les lieux où je commençai de respirer le jour; ils s'y attachent, et ne peuvent se rassasier d'une vue si chère.

« Mes regards et ma pensée m'y rappellent sans cesse, et mes pas m'en éloignent malgré moi. Tels des matelots qu'une tempête soudaine arrache à un rivage chéri luttent contre les flots qui les entraînent et cherchent encore des yeux cette terre qui se dérobe et s'enfuit. Toute la nuit et tout le jour qui lui succéda nous errâmes dans des lieux où jamais mortel n'imprima la trace de ses pas. Enfin, nous arrivâmes à un château assis sur les frontières de mon royaume.

« C'était le château d'Aronte; le fidèle Aronte qui m'avait sauvée et qui avait accompagné ma fuite. Cependant le traître, qui voit que sa victime échappe au coup mortel, entre dans des transports de fureur et de rage; il

rejette sur nous ses propres forfaits, et nous accuse, Aronte et moi, du crime qu'il a voulu commettre.

« Il publie qu'Aronte, séduit par mes présents, lui préparait un breuvage empoisonné; que j'ai voulu sa mort pour me délivrer d'un censeur importun, qui éclaire ma conduite et retient mes coupables penchants; qu'entraînée enfin par une passion infâme, je vais livrer à mille amants ma jeunesse et mes appas. Honneur sacré que j'adore, ah ! plutôt que d'être infidèle à tes lois, puisse la foudre me frapper et m'anéantir!

« Qu'affamé de mes trésors, altéré de mon sang innocent, le barbare ait juré ma perte, mon cœur s'en irrite; mais que d'un souffle impur il ose flétrir ma vertu, ah! c'est la plus cruelle des blessures. L'impie, qui craint le ressentiment de mes sujets, les abuse par des mensonges adroitement tissus, afin que leur bras, prêt à venger mon innocence, s'arrête dans la crainte de protéger le crime.

« Assis sur mon trône, le front ceint de mon diadème, le cruel ne met point de terme à l'infortune et à l'opprobre dont il veut m'accabler. Furieux, il menace de brûler Aronte dans son château, si de lui-même il ne vient lui demander des fers : et à moi, malheureuse! et aux compagnes de mon sort, ce n'est plus la guerre qu'il nous annonce, c'est la mort et l'échafaud.

« Il veut, dit-il, laver dans mon sang la honte que j'ai imprimée sur son front, et rendre à mon rang et à ma famille l'honneur et l'éclat que je leur ai ravis. Mais il ne craint en effet que de se voir enlever le sceptre qui m'appartient, et ce n'est que sur ma ruine qu'il croit pouvoir affermir son trône.

« Hélas! il ne réussira que trop dans ses coupables desseins. Oui, seigneur, si ton bras

ne me protége, mon sang éteindra sa colère que n'ont pu éteindre mes larmes. Malheureuse, innocente, sans ressource, sans appui, je me jette à tes pieds, j'embrasse tes genoux, je te demande et l'honneur et la vie.

« Je t'en conjure par ce bras qui anéantit l'orgueil et l'impiété, par ce bras vengeur de la justice, par tes victoires, par ces temples que tu as relevés et que tu vas secourir, daigne te laisser fléchir à mes prieres : que ta pitié me conserve à la fois et le sceptre et le jour. Ta pitié ! non, seigneur, je n'implore que ta raison et ton équité.

« Le Ciel t'a donné de vouloir être juste, et le destin de pouvoir ce que tu veux : en me sauvant, tu peux acquérir des Etats qui ne seront soumis à mes lois que pour obéir aux tiennes. De tant de héros, permets que dix seulement m'accompagnent. Seuls ils suffiront pour me rétablir sur un trône où me rappellent l'attachement des grands et la fidélité du peuple.

« Un des habitants les plus distingués de Damas, chargé de la garde d'une porte secrète, me promet de me la livrer et de m'introduire la nuit dans le palais même : il me garantit le succès si j'obtiens quelques secours de toi; si faible qu'il soit, il y comptera plus que sur une armée qui viendrait d'ailleurs, tant il estime le nom et la valeur des Chrétiens. »

A ces mots, elle se tait, et attend la réponse de Godefroi. Mais son attitude et son silence même parlent encore, et ont l'énergie de la prière la plus touchante. Godefroi balance incertain, et ne sait à quel parti s'arrêter : il craint les artifices des Sarrasins; il sait qu'infidèle à Dieu l'homme est toujours prêt à l'être à l'homme : mais une sensibilité

impérieuse, la vertu des grandes âmes, le presse et le domine.

D'autres motifs encore l'intéressent aux infortunes d'une reine qui l'implorent. Il sent combien il importe à ses projets de placer sur le trône de Damas une princesse qui, liée par ses bienfaits, lui ouvre les chemins, seconde ses desseins, et lui fournisse contre l'Egypte et ses alliés des troupes, des armes et des trésors.

Pendant qu'il flotte irrésolu et que, les yeux baissés, il pèse les motifs qui doivent le déterminer, Armide, les regards attachés sur lui, attend en suspens l'arrêt qu'il va prononcer : elle l'observe et l'étudie : la réponse tarde déjà trop au gré de ses désirs ; elle s'en alarme, elle en soupire ; enfin, le héros exprime un refus dont ses expressions adoucissent la rigueur.

« Madame, si une entreprise pour laquelle le Ciel même nous a choisis ne demandait pas ici nos bras et nos épées, vous pourriez fonder sur nous l'espoir le plus certain : ce ne serait pas une stérile pitié, ce seraient des secours prompts et efficaces que nous vous offririons. Mais notre premier devoir est d'affranchir le peuple de Dieu, et de rendre à ces murs sacrés leur liberté première. Ce serait un crime pour nous d'affaiblir notre armée et de ralentir le cours de nos victoires.

« Je vous promets, recevez pour gage de ma promesse une foi qui jamais ne fut donnée en vain, je vous promets que, si jamais nous arrachons à un joug odieux ces murs révérés, ces murs chéris des Cieux, nous suivrons l'impulsion de notre pitié, et nous vous rendrons le trône que vous avez perdu. Aujourd'hui, si je cédais à vos larmes, je serais un impie, et ma sensibilité serait un parjure. »

A ces mots, Armide s'incline, et les yeux collés contre terre, elle reste un moment immobile : bientôt elle lève vers le ciel ses regards affligés, et toute baignée de larmes, dans l'attitude de la douleur la plus profonde: « Malheureuse! s'écrie-t-elle : ah! quelle destinée fut jamais aussi constamment déplorable que la mienne! Pour que mon sort affreux ne change point, il faut que tout change dans la nature.

« Il n'est plus d'espoir pour moi : en vain je gémis et je pleure; la prière ne peut plus rien sur le cœur des mortels. Je dois peut-être espérer que ma douleur, qui n'a pu te fléchir, fléchira le barbare qui m'opprime? Je ne t'accuserai point d'inclémence; je n'accuse que le Ciel, auteur de mes disgrâces; il endurcit ta sensibilité, il rend ta pitié même inexorable.

Non, seigneur, non, ce n'est point toi, c'est mon destin qui me refuse le secours que j'implore. Destin cruel, impitoyable destin, arrache-moi encore les restes d'une odieuse vie! Hélas! c'était trop peu de m'avoir enlevé mes parents au printemps de leurs jours, il faut que tu me précipites de mon trône, et que tu enfonces le poignard dans le sein de ta victime!

« Partons, quittons des lieux où l'honneur ne me permet plus de m'arrêter. Mais où fuir? où cacher mon infortune? Quel asile me reste contre le tyran qui me poursuit? Il n'est point dans l'univers de retraite inaccessible à sa fureur. Mais pourquoi balancer? Je vois la mort, je ne puis la fuir; allons, ma main préviendra ses coups. »

Elle se tait : un noble et généreux dépit se peint dans ses regards. D'un air triste, indigné, elle se détourne et feint de s'éloigner. Ses larmes, des larmes de colère et de dou-

leur, coulent en abondance et semblent, aux rayons du soleil, des perles qui tombent de ses yeux.

Ses joues en sont inondées : tel paraît un lis lorsqu'aux premiers feux du jour le zéphyr épanouit son sein tout brillant des pleurs de l'aurore et d'un souffle amoureux le flatte et le caresse.

Mais de ses larmes naît un feu secret qui s'insinue dans les cœurs, s'y attache et les embrase. Amour! tout reconnaît ta puissance, tout sert à nourrir tes flammes ; mais, en faveur d'Armide, tu redoubles encore tes miracles.

Ses douleurs feintes arrachent de véritables pleurs et déchirent les cœurs les plus insensibles : tous s'affligent avec elle ; tous se disent à eux-mêmes : « Si elle ne trouve pas grâce aux yeux de Godefroi, il faut qu'en naissant il ait sucé le lait d'une tigresse, que les Alpes l'aient enfanté au sein du rocher le plus affreux, ou que la mer en courroux l'ait vomi sur une rive sauvage : le cruel! qui peut affliger d'un refus une beauté si touchante! »

Pendant qu'ils murmurent et n'osent parler, le jeune Eustache, tout brûlant d'amour et de pitié, s'avance et adresse à Godefroi ce discours hardi : « Mon frère, vous seriez trop dur et trop insensible si vous ne cédiez pas enfin à nos vœux, à nos désirs et à nos prières.

« Sans doute, il ne faut pas que les chefs abandonnent le siége, leurs troupes et leurs emplois : mais nous, guerriers isolés, qui ne recevons la loi que de notre courage, et qui ne commandons à personne, nous pouvons fournir à votre choix dix défenseurs d'une si juste cause.

« Venger l'innocence et la beauté, c'est tou-

jours combattre pour le Ciel; et les dépouilles d'un injuste usurpateur sont le plus noble trophée qu'on puisse consacrer à l'Etre suprême. Quand un intérêt certain ne m'entraînerait pas à cette illustre entreprise, je m'y dévouerais par devoir : j'ai juré de protéger un sexe faible et sans défense, et je remplirai mes serments.

« Ciel! si jamais, en France et dans ces heureux climats où règne la courtoisie, on disait que pour une cause si belle et si légitime nous avons craint de braver les dangers et les fatigues!... Ah! j'aime mieux déposer ici mon casque et ma cuirasse! Allons, guerriers sans courage, chevaliers sans honneur, quittons des armes avilies dans nos mains, et n'usurpons plus un titre que notre lâcheté déshonore. »

Il dit, et tous ses compagnons, d'une voix unanime, applaudissent à son discours; tous approuvent son conseil et en vantent l'utilité : ils environnent Godefroi, ils le pressent, ils le conjurent. « Je cède, dit-il, je me rends à tant de vœux réunis. Vous le voulez, la princesse tiendra de vous seuls un secours que ma raison ne peut lui accorder. Mais si vous en croyez Godefroi, modérez le zèle qui vous transporte. »

Il dit : chacun croit qu'il autorise ce qu'il ne fait que souffrir, et brûle d'être un de ceux que favorisera son choix. Que ne peuvent les larmes de la beauté? que ne peuvent des discours qu'une belle bouche prononce? Des lèvres d'Armide pend une chaîne invisible qui lie et attache toutes les volontés à la sienne.

Eustache la rappelle : « Suspendez, dit-il, ô beauté divine, le cours de vos douleurs; bientôt vous aurez le secours que demandent vos alarmes. » A ces mots, son front s'éclair-

cit; le sourire de la joie est sur ses lèvres; de son voile elle sèche ses yeux humides, et ses regards plus sereins embellissent la nature.

Ensuite, du ton le plus doux et le plus touchant, elle leur parle de sa reconnaissance et de leurs bienfaits : « Ils vivront éternellement, dit-elle, dans mon cœur, et les siècles en conserveront la mémoire. » Une éloquence muette, des gestes énergiques, rendent ce que ne peut exprimer sa langue. Enfin, sous un masque imposteur, elle cache si bien ses desseins, qu'ils échappent à l'œil le plus soupçonneux.

Fière de son premier succès, elle se livre à la fortune qui sourit à ses artifices, et se hâte d'achever son criminel ouvrage. Par ses regards, par ses attraits, elle prétend effacer tout ce que firent jamais Médée et Circé avec leurs enchantements. D'une voix de sirène elle se flatte d'endormir la prudence des plus sages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amants dans ses filets, elle emploie tous ses secrets et tous ses charmes. Sa figure, inconstante et mobile, varie et se décompose à son gré. Elle change à chaque instant et d'air et de maintien : tantôt la pudeur est sur son front et tient ses yeux baissés, tantôt elle promène ses regards avides : et tour à tour, armée du frein ou de l'aiguillon, elle presse l'amant timide ou retient l'amant indiscret.

Quand un guerrier modeste n'ose écouter ses désirs et cherche à éteindre ses feux, un doux sourire l'encourage : d'un œil satisfait et serein, Armide ranime son amour, et dans son cœur glacé rallume la flamme et l'espérance.

Réservée dans ses discours, avare d'un coup d'œil, elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier, et lui imprime la crainte

et le respect. Mais, à travers les dédains dont son front est chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour est alarmé, mais il n'éprouve point le désespoir, et il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle se tient à l'écart, compose son visage et son attitude et paraît absorbée dans la douleur. Des larmes naissent dans ses yeux et s'évanouissent; ses amants trompés pleurent autour d'elle, et l'Amour, qui se déguise en pitié, leur enfonce encore des traits plus cruels et plus perçants.

Soudain ce voile de douleur se déchire; l'espérance renaît sur son front : elle revient à ses amants, elle leur parle; son teint s'anime du feu de la gaieté; ses yeux en étincellent; un ris céleste dissipe le nuage épais dont sa tristesse avait enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire, enivrent leurs sens; leur âme succombe à tant de plaisirs, et semble prête à les abandonner. Amour, cruel Amour, tes amertumes et tes douceurs sont également funestes; et les mortels périssent toujours ou de tes maux ou de tes remèdes.

Ainsi brûlés et glacés tour à tour, passant à chaque instant du plaisir à la douleur, de la crainte à l'espérance, ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si, d'une voix faible et tremblante, ils osent murmurer leurs peines, simple et novice en amour, elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien, les yeux baissés, elle colore ses joues du rouge de la pudeur : les lis disparaissent sous les roses qui les effacent. Telle paraît l'aurore lorsqu'elle embellit le ciel de ses premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui se mêle et se confond avec la pudeur.

Si elle surprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater, elle fuit et se dérobe a l'amant interdit; puis reparaît, et tour à tour lui offre et lui reprend l'occasion d'avouer sa flamme. Ainsi, tout le jour, elle l'abuse, le fatigue par de vaines erreurs, et enfin lui ôte jusqu'à l'espérance : le malheureux soupire, semblable au chasseur qui, surpris par la nuit, perd la trace de la proie qu'il a poursuivie.

Tels furent les liens secrets dont Armide enchaîna mille et mille héros; ou plutôt telles furent les armes qu'elle employa pour les dompter et les asservir à l'amour. Amour! faut-il s'étonner si le fier Achille, Hercule, Thésée, cédèrent à ta puissance, quand des Chretiens armés pour venger la querelle d'un Dieu sont eux-mêmes arretés dans tes fers?

CHANT V

Tandis que la perfide remplit les cœurs d'une funeste ivresse, et que, ne se bornant plus au nombre de guerriers qui lui a été promis, elle se flatte d'en entraîner beaucoup d'autres sur ses pas, Godefroi songe à qui il confiera l'exécution de cette hasardeuse entreprise. Entre tant de héros qui tous méritent et tous désirent de le fixer, son choix balance suspendu.

Enfin sa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront au généreux Dudon un successeur pui prendra sur lui ce choix dificile; du moins personne ne pourra lui reprocher une injurieuse preférence, et il aura marqué à cette troupe brillante tous les égards et toute l'estime qu'il lui doit.

Il les appelle, et leur adresse ce discours : « Braves guerriers, mes sentiments vous sont connus; je n'ai point prétendu refuser à la princesse le secours qu'elle demande, mais j'ai voulu attendre, pour le lui accorder, le moment favorable. Cet avis, je vous le propose encore, et vous pouvez l'adopter : dans ce monde changeant et mobile, la constance est souvent à varier dans ses desseins.

« Mais si vous croyez toujours qu'il soit indigne de vous de ne pas courir au danger, si votre généreuse audace dédaigne un conseil que dicte ma prudence peut-être trop timide à vos yeux, il ne sera pas dit que, malgré vous, j'aie arrêté vos pas. Jamais ma main n'appesantira sur vous un pouvoir que je dois à vos suffrages.

« Pesez vous-mêmes les raisons et décidez à votre gré : mais, avant tout, je veux que vous donniez un successeur à l'infortuné Dudon, et un chef à votre troupe : lui-même choisira parmi vous dix guerriers; il n'en choisira que dix : soumis dans ce seul point a mes ordres suprêmes, je ne marque d'ailleurs aucunes bornes à son pouvoir. »

Il dit. Eustache, de l'aveu de ses compagnons, répond à son discours : « Seigneur, cette vertu lente dont les regards se portent dans l'avenir doit être la tienne; le courage et l'audace, voilà les nôtres. Ce sang-froid qui toujours marche d'un pas réfléchi, prudence dans un général, ne serait en nous que lâcheté.

« D'ailleurs, le danger auquel nous expose cette entreprise balance-t-il les avantages qu'elle nous procure? Dix guerriers iront donc, puisque tu le permets, tenter cette illustre aventure. » Ainsi du voile de l'intérêt public il couvre la passion qui l'entraîne;

et comme lui, ses compagnons cachent les désirs de l'amour sous le désir apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde d'un œil jaloux le fils de la belle Sophie; il admire en lui, mais il envie encore davantage cette valeur que rehussent les dons de la nature; il craint auprès d'Armide ce dangereux rival, et sa jalousie inspire à son cœur les moyens de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart, et par ce discours adroit il cherche à séduire sa vanité :

« Toi qui effaces la gloire de ton illustre père, et qui jeune encore égale déjà les guerriers les plus renommés, Renaud, dis-moi qui sera digne de nous commander? moi qui, soumis à regret au fameux Dudon, ne lui cédais qu'en faveur de sa vieillesse, moi frère de Bouillon, à qui dois-je obéir? je ne connais que toi.

« Egal de tous les guerriers par ta naissance, toi seul par ta gloire et par tes exploits tu mérites de m'être préféré : je n'en rougis point, Godefroi lui-même rendrait hommage à ta valeur et te cèderait la palme : c'est donc toi que je veux reconnaître pour mon chef, si tu n'aimes mieux être le vengeur de la princesse. Mais sans doute une gloire obscure et des exploits nocturnes ne flatteront pas ton courage.

« Ici tu sauras, avec plus d'éclat, employer ton bras et ta valeur. Si tu avoues mon zèle, j'engagerai mes compagnons à te décerner le rang suprême : pour moi, incertain encore et irrésolu, je te demande de me laisser le maître, ou de suivre Armide, ou de combattre à tes côtés. »

A ces derniers mots, une rougeur involontaire couvre ses joues; Renaud lit sur son front le secret qu'il veut cacher, et il en

sourit : pour lui, les traits d'Amour plus lents n'ont fait qu'effleurer son cœur; et, peu jaloux de suivre Armide, il souffre sans peine un rival.

Il est encore tout plein de la mort du généreux Dudon : il se croit avili si l'audacieux Argant survit encore longtemps à ce héros : il aime à entendre la voix de l'honneur qui l'appelle, et son jeune courage s'anime au son de la véritable louange.

« Je suis moins flatté, répond-il, d'obtenir les premiers rangs que de les mériter. Les sceptres, les dignités, ne furent jamais à mes yeux le prix de mes vertus, ni l'objet de mon ambition : mais si tu m'appelles à cet honneur, si tu penses que je doive y prétendre, je n'aurai point la faiblesse de m'en croire indigne, et j'estimerai une valeur que vous jugerez devoir récompenser d'un si beau titre.

« Je ne brigue point, je ne refuse point ce haut rang; et si je suis ton chef, tu dois compter sur mon choix. » Eustache le quitte et va plier à ses desseins la fierté de ses compagnons. Mais Gernand prétend lui-même à la première place. Son cœur est blessé des traits d'Armide; mais ce cœur altier ne balance point entre l'amour et la gloire.

Gernand descend de ces rois de Norwége qui commandèrent à de nombreuses provinces : tant de couronnes entassées dans sa maison, les sceptres de son père et de ses aïeux, nourrissent son orgueil. Renaud est né d'ancêtres qui, depuis plus de cinq siècles, se sont illustrés dans la paix et dans la guerre; mais, fier de ses propres exploits, il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand, qui pèse tout au poids de l'or, qui ne mesure que l'étendue des possessions

et ne voit qu'obscurité partout où ne brille pas une couronne, Gernand ne peut souffrir qu'un simple chevalier ose être son rival; il s'en indigne : la colère et le dépit qui le transportent ne connaissent plus de bornes ni de frein.

Un ange de ténèbres, qui voit la blessure profonde dont son cœur est atteint, s'insinue secrètement dans son sein, s'empare de ses pensées, les agite et les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime et la haine qui le dévore : sans cesse il fait retentir au fond de son cœur, qu'il pique et qu'il déchire, ces sinistres accents :

« Renaud ton rival! lui lutter contre toi, et t'opposer ses chimériques aïeux! Qu'il compte, le téméraire qui veut marcher ton égal, qu'il compte les peuples soumis à ses lois et les nations tributaires de son sceptre! Que sur les cendres de ses ancêtres il montre autant de couronnes qu'en portent aujourd'hui tes parents! Quelle audace dans le petit tyran d'un petit Etat, dans un homme né en Italie au sein de la servitude!

« Qu'il triomphe ou qu'il succombe, qu'importe! c'est déja une victoire pour lui d'avoir été ton rival. Que dira l'univers! Que Renaud a concouru avec Gernand! Le rang qu'occupait Dudon pouvait te donner autant de gloire et d'éclat qu'il en eût reçu de toi; mais il est avili depuis que Renaud a commencé d'y prétendre.

« Ah! si du séjour des immortels le généreux Dudon abaisse encore ses regards sur la terre, quel noble courroux doit l'enflammer, quand il considère ce jeune téméraire, quand il songe à son orgueil et à son audace, quand il voit un enfant sans expérience se mesurer avec lui, et aspirer au prix qu'avaient obtenu son âge et ses exploits!

« Il y aspire, il le demande, et, au lieu du châtiment qui lui est dû, il remporte et de l'honneur et des louanges. O honte! ô bassesse! on encourage son ambition; on applaudit à sa témérité. Mais si Bouillon le voit, si Bouillon permet qu'il obtienne le rang qui t'appartient, ne le souffre pas : non, tu ne dois pas le souffrir; tu dois montrer et ce que tu es et ce que tu peux. »

Au son de cette voix inconnue, son dépit s'allume et s'enflamme : déjà son cœur gonflé ne peut plus le contenir : il sort par ses regards, il s'exhale dans ses discours. Si quelque défaut se mêle aux vertus de son rival, il l'exagère, il le grosssit : sa fierté n'est qu'orgueil, son courage que témérité, démence et fureur.

Tout ce qui brille en lui d'illustre, de grand, de magnanime, il le couvre d'une ombre jalouse, et n'y voit que le faux éclat du vice. Ses plaintes retentissent aux oreilles mêmes de Renaud : rien ne peut arrêter sa colère et le mouvement aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'esprit ténébreux qui l'anime, qui fait mouvoir sa langue et dicte ses discours, sans cesse renouvelle ses injustes outrages, et fournit de nouveaux aliments à sa haine. Dans le camp est une vaste enceinte où se rassemble l'élite des héros; là, dans les tournois et les joutes, ils exercent leur force et leur adresse.

C'est là que la foule est plus nombreuse, qu'entraîné par sa destinée Gernand ose outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poison de l'enfer, telle qu'un trait acéré, blesse son ennemi, et se tourne dans sa blessure. Renaud le voit, il l'entend, la fureur se rend maîtresse de ses sens : « Tu mens! » s'écrie-t-il, et soudain, le fer nu, il se précipite sur lui.

Sa voix est un tonnerre; son épée est l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble; il voit la mort présente, il ne peut la fuir, rien ne peut le dérober à ses coups : mais l'aspect de tout un camp qui le regarde lui fait retrouver un reste d'audace et d'intrépidité : le fer à la main, il attend son ennemi et se met en défense.

Au même instant, mille épées brillent et étincellent, mille guerriers accourent, se heurtent et se pressent autour d'eux : des voix incertaines, des accents confus, frémissent et résonnent dans les airs. Tel, aux rives de l'Océan, le murmure des vents se confond avec les mugissements des ondes.

Mais rien ne peut ralentir l'impétueuse colère du guerrier outragé : tout plein de sa vengeance, il méprise les cris et les barrières qu'on lui oppose. Il se précipite au milieu des hommes, au milieu des armes; il promène dans la foule sa foudroyante épée; enfin, il s'ouvre un large chemin, et seul il affronte Gernand malgré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même, malgré la colère qui l'anime, il dirige ses coups vers son rival. Il les porte au cœur, à la tête, à la droite, à la gauche; sa main rapide, impétueuse, trompe l'œil qui la suit, et va percer l'endroit où elle est le moins attendue.

Enfin, il enfonce le fer dans le sein de son ennemi, l'en retire, et l'y plonge une seconde fois. Le malheureux tombe, et par une double blessure son âme s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet son épée encore toute sanglante, dépouille sa colère et sa vengeance, et se retire.

Cependant Godefroi arrive attiré par le tumulte et les cris : un spectacle cruel, inattendu, frappe ses regards. Il voit Gernand

couché sur la poussière, les cheveux souillés de sang, le visage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort. Il entend les soupirs, les gémissements et les plaintes des guerriers qui l'entourent. Interdit, étonné : « Quel est, dit-il, l'audacieux qui a bravé mes défenses et commis ce forfait? »

Arnaud, un des plus chers favoris de l'infortuné prince de Norwége, lui expose les circonstances de ce malheureux événement, et en les exposant les aggrave : « C'est Renaud qui l'a tué; c'est lui qu'une fureur insensée, allumée par le plus léger motif, a poussé à une action si atroce : le fer qu'il avait ceint pour venger Dieu, il l'a tourné contre le vengeur de Dieu même; il a méprisé ton autorité; il a bravé des lois publiques et connues.

« Les lois veulent sa mort, la mort lui est due; son crime la demande, son crime et le lieu où il l'a commis. Eh! s'il obtient grâce, son exemple encouragera l'audace : quiconque aura été offensé voudra prendre lui-même une vengeance qu'il doit attendre de la justice. Bientôt tout sera livré aux querelles et à la discorde. »

Il rappelle les exploits et les vertus du prince, il dit tout ce qui peut exciter l'indignation ou la pitié. Mais Tancrède paraît, et entreprend de justifier Renaud. Godefroi l'écoute; son regard sévère inspire plus de crainte que d'espérance.

« Seigneur, ajoute Tancrède, songe quel est Renaud, songe ce qu'on doit à son mérite, à l'éclat de son sang, à Guelfe son oncle. L'autorité ne doit pas s'appesantir également sur tous les coupables. La différence des rangs met de la différence dans les crimes, et l'égalité dans les peines n'est justice que quand il y a égalité dans les personnes.

« — C'est aux plus élevés, dit Godefroi, à donner aux autres l'exemple de l'obéissance. Tancrède, tes conseils sont funestes si tu veux que j'abandonne les grands à la licence; eh! quelle est donc mon autorité si je ne commande qu'à une vile populace? Sceptre impuissant, honteux empire! je n'en suis plus jaloux, s'il faut les tenir à ce prix.

« Le pouvoir me fut donné sans limites et sans bornes, je ne souffrirai point qu'il s'avilisse dans mes mains. Je sais aussi quand il faut varier les récompenses et les peines; je sais aussi quand il faut faire plier les petits sous la loi d'une parfaite égalité. » Il dit: Tancrède, enchaîné par le respect, garde le silence.

Rigoureux imitateur de l'antique sévérité, Raimond applaudit au discours de Godefroi. « C'est ainsi, dit-il, que l'autorité se fait respecter. Il n'y a plus de discipline quand le coupable échappe au châtiment, plus de commandement alors; et la clémence est vaine si elle ne repose sur la crainte. »

Tancrède, frappé de ces sinistres paroles, se retire, et, sur un coursier qui paraît avoir des ailes, il vole vers Renaud. Tranquille depuis qu'il a ravi à son ennemi l'orgueil et la vie, Renaud est rentré dans sa tente. Là, Tancrède le retrouve et lui fait un court et fidele récit.

« Les dehors de l'homme, ajoute-t-il, ne sont pas toujours l'expression vraie de ses sentiments, et le cœur des mortels est un abîme : cependant, si j'en crois les regards de Bouillon, si j'en crois ses discours, il veut te confondre avec le vulgaire des coupables, et te soumettre à toute la rigueur des lois. »

Renaud sourit, mais à travers le sourire éclate l'indignation : « Que l'esclave, dit-il, ou celui qui mérite de l'être, se justifie dans

es fers : moi, je suis né libre, j'ai vécu libre, je mourrai libre et avant que ces pieds ou ces bras soient chargés d'indignes chaînes. Cette main sait manier le fer et cueillir des lauriers, mais elle se refuse à de honteux liens.

« Si Godefroi n'a que des fers à me donner pour récompense, s'il veut me jeter dans un cachot comme un criminel obscur, s'il croit me jeter enchaîné dans une prison vulgaire, qu'il envoie les ministres de ses ordres, qu'il vienne lui-même, je l'attends ; la force et les armes jugeront entre lui et moi : il apprête à nos ennemis le spectacle d'une sanglante tragédie. »

A ces mots il demande son armure. Bientôt il est tout couvert de fer : il charge son bras de son pesant bouclier ; sa fatale épée pend à son côté ; ses regards étincellent, ses armes brillent comme l'éclair. Tel jadis on te peignait, ô Dieu des combats, descendant de l'Olympe, couvert de fer, d'épouvante et d'horreur !

Cependant Tancrède tente d'amolir son farouche courage : « Guerrier indompté, lui dit-il, je sais que rien ne peut résister à ton bras ; je sais que c'est au milieu des armes, au sein de la terreur que ta haute vaillance triomphe avec le plus d'éclat ; mais à Dieu ne plaise qu'aujourd'hui elle se déploie si cruellement pour notre malheur !

« Dis-moi quels sont tes desseins ? Veux-tu donc tremper tes mains dans le sang de tes amis et de tes frères ? Veux-tu, en immolant indignement des Chrétiens, percer le Dieu même dont ils sont les membres ? Un honneur passager, de vains égards pour une opinion qui, semblable aux flots de la mer, paraît et s'évanouit, pourront-ils plus sur toi que la foi, que l'amour d'une gloire qui nous immortalise dans le ciel ?

« Ah! je t'en conjure, au nom de notre Dieu, triomphe de toi-même ; dépouille ta fierté, ton orgueil; cède à l'orage. Non, ce ne sera point une lâcheté : ce sera le sublime effort d'une vertu qui t'assure la palme de la victoire. Si ma jeunesse méritait de servir aux autres d'exemple, je te dirais que moi aussi j'ai été offensé : mais je n'ai point armé mon bras contre des Chrétiens, j'ai su dompter mon ressentiment.

« Vainqueur de la Cilicie, j'y avais arboré l'enseigne de la croix : Baudoin arrive; il cache son ambition sous le voile de l'amitié, me trompe et s'empare lâchement de ma conquête. Je pouvais peut-être m'en ressaisir par la force des armes : j'eus le courage de ne point le tenter.

« Ton âme s'indigne contre l'idée de la prison; tu rougirais de voir tes bras chargés de fers honteux : tu veux suivre les lois et les usages que le vulgaire a consacrés sous le nom de l'honneur. Laisse-moi ici pour te défendre auprès de Godefroi : toi, va daus Antioche demander un asile à Boëmond. Il vaut mieux te dérober aujourd'hui à l'impétuosité d'un premier jugement.

« Bientôt, si l'Egypte ou quelque autre puissance infidèle s'arme contre nous, ta valeur, plus loin de nous, paraîtra plus brillante; privé de toi, le camp ne sera plus qu'un corps mutilé, sans vigueur et sans bras. » Guelfe qui survient applaudit à ce discours, et veut que Renaud parte sans différer.

Enfin le jeune guerrier fait céder à leurs conseils son dépit et son audace. Il ne refuse plus à l'amitié de sortir à l'instant de ce camp qu'elle redoute : une foule de compagnons attachés à son sort accourt auprès de lui, et tous veulent accompagner sa fuite. Il rend grâce à leur zèle, et, seul avec deux fi-

dèles écuyers, il monte sur son agile coursier.

Il part : son cœur est plein du désir d'une gloire immortelle et pure. Il brûle de courir à de hautes entreprises et de signaler son bras par de nouveaux miracles. Il veut, pour venger son Dieu, se précipiter au milieu des ennemis et s'y couvrir de palmes ou de cyprès : il veut parcourir l'Égypte et pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source inconnue.

Guelfe, après avoir reçu les adieux du jeune héros, court vers Godefroi d'un pas précipité. Le général l'aperçoit et lui crie : « Guelfe, c'est toi que je demande : déjà, par mes ordres, mes herauts ont été te chercher dans les différents quartiers. »

Il ordonne qu'on s'éloigne, et baissant la voix, il continue son discours. « Guelfe, il faut l'avouer, ton neveu obéit trop aux premiers transports de sa colere : comment excuser le crime qu'il vient de commettre? Que ne peut-on le justifier à mes yeux ! mais Godefroi commande à tous et doit à tous une égale justice.

« Gardien sévère des lois et de l'équité, j'en défendrai toujours les droits, et jamais dans mes jugements je ne plierai sous la tyrannie des passions. Si en effet, comme on le prétend, Renaud s'est vu forcé de violer mes défenses et de briser les liens de la discipline, qu'il vienne plaider sa cause, et qu'il humilie son orgueil devant le tribunal qui doit le juger.

« Qu'il y vienne libre : en faveur de son mérite je lui fais grâce des fers: c'est tout ce que je puis. Mais s'il balance, si son audace indomptée, qui ne m'est que trop connue, refuse de se soumettre, c'est à toi de l'amener, c'est toi d'empêcher qu'il ne force un

chef doux et modéré à devenir le juste et sévère vengeur des lois et de l'autorité blessées. »

Il dit; et Guelfe lui répond : « Seigneur, une âme que révolte l'infamie n'a pu sans repousser l'outrage entendre d'injurieux discours; s'il a immolé l'agresseur, eh! quel autre à sa place eût mis des bornes à une juste vengeance? quel autre eût compté ses coups et, dans le feu du combat, mesuré l'offense et la réparation ?

« Vous demandez qu'il vienne se soumettre à votre autorité suprême : il ne le peut plus; déjà d'une course rapide il s'est éloigné du camp : mais avec ce bras j'offre de prouver à son lâche accusateur, et à quiconque osera, comme lui, le calomnier, qu'il a tiré une vengeance légitime d'un injuste outrage.

« Oui, seigneur, il a dû punir l'orgueil du superbe Gernand. S'il est coupable, son seul crime a éte d'oublier votre défense : j'en gémis et je ne puis approuver son erreur. — Qu'il aille, dit Godefroi, porter ailleurs la discorde; je ne veux point que tu jettes ici la semence de nouvelles haines. Etouffons, je t'en conjure, les dernières étincelles d'un feu si dangereux. »

Cependant l'infidèle beauté pressait toujours le secours qu'on lui avait promis : le jour, elle employait l'adresse et la prière, les ressources de l'art et le pouvoir de ses charmes : quand la nuit, étendant son voile obscur, fermait dans l'occident les portes du jour, seule avec ses deux femmes et ses deux écuyers, elle se retirait sous une tente.

Mais, ni toutes les ressources de son art, ni ses discours séduisants, ni son air plus séduisant encore, ni cette beauté que jamais rien n'égala dans l'univers, cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés, rien

ne peut attacher le pieux Bouillon, rien ne peut allumer dans son cœur le feu d'un coupable amour.

En vain elle essaye de le charmer; en vain elle veut faire couler dans ses sens un doux et funeste poison; le héros, rassasié d'un monde qu'il méprise, détourne ses yeux des appas qu'elle lui présente. Le Ciel seul a ses vœux et ses désirs. Il échappe à tous les piéges, et trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obstacle ne peut écarter ses pas du sentier que Dieu lui a tracé. Armide le poursuit, nouveau Protée, elle se montre à lui sous mille formes différentes : son air et ses regards eussent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleste bouclier repousse tous ses traits loin de Godefroi, et lasse enfin sa constance.

Cette beauté qui, d'un coup d'œil, croyait embraser les cœurs les plus purs, oh! comme elle perd l'orgueil de ses pensées! Avec quel étonnement, avec quel dépit, elle voit échouer ses attraits impuissants! Enfin, elle se détermine à tenter de plus faciles conquêtes. Tel un général habile abandonne un siége qui épuise inutilement ses forces, et porte ailleurs ses efforts et son audace.

Tancrède aussi oppose à ses charmes une résistance invincible : un autre amour brûle dans son cœur et le ferme à une ardeur nouvelle. Ainsi contre les poisons Mithridate s'arma du poison même. Mais Bouillon et Tancrède sont les seuls qui résistent; tous les autres sont échauffés ou consumés du feu qu'allument ses regards.

Un triomphe imparfait humilie son orgueil et l'afflige; mais elle se console à la vue de tant de héros enchaînés dans ses fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ses desseins, elle songe à les conduire dans des

lieux plus sûrs, où elle leur donnera d'autres fers et d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroi pour le secours qui lui a été promis est enfin arrivé: d'un air respectueux elle aborde le héros : « Seigneur, lui dit-elle, le jour où tu devais acquitter ta promesse est expiré; si le tyran apprend que j'ai imploré ton appui, il armera lui-même pour sa défense, et préparera des obstacles à notre entreprise.

« Avant que la voix incertaine de la Renommée, ou des espions fideles, aient porté cette nouvelle jusqu'à lui, daigne choisir mes illustres vengeurs, et ordonne qu'ils partent avec moi. Si le Ciel protége encore l'innocence, s'il n'est point insensible aux vertus des mortels, je serai replacée sur mon trône, et, docile à tes lois, je suivrai ta destinée dans la paix et dans la guerre. »

Elle dit. Godefroi cède à des prières qu'il ne peut plus rejeter. L'impatience de la princesse le force à se charger du choix fatal qu'il veut éviter. Mais tous briguent la préférence, et leur émulation dégénère en importunité.

Armide, qui les voit et les pénètre, allume encore le désir qui les transporte; elle enfonce dans leur cœur l'aiguillon de la crainte et de la jalousie. Elle sait que l'amour tranquille languit et s'endort : semblable au coursier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre coursier qui le suit ou le devance.

Elle distribue, avec adresse, les tendres discours, les tendres regards, le doux sourire; il n'est point d'amant qui n'envie le sort d'un autre amant : toujours la crainte se mêle à l'espérance. Cette foule insensée, qu'agite un coup d'œil, court sans pudeur et sans frein; vainement Godefroi les gourmande et tente de les arrêter.

Jaloux de les satisfaire tous, Godefroi ne penche pour aucun : il est honteux de leur erreur, et s'indigne de leur folie : mais, désespérant de vaincre leur obstination, il leur propose enfin un moyen de les accorder. « Que vos noms, dit-il, soient inscrits sur des billets, qu'ils soient mêlés dans un vase, et que le sort en décide. »

Soudain les noms sont écrits : on les jette dans une urne; on les remue, on les agite : le premier qui paraît, c'est Artemidore, comte de Pembroke. Gerard vient ensuite; Venceslas les suit, Venceslas, jadis l'exemple des sages : aujourd'hui, en cheveux blancs, il soupire de ridicules amours.

Quelle joie se déploie sur le front de ces trois guerriers! leurs yeux sont tout brillants du plaisir dont leur âme est inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms sentent palpiter leurs cœurs : la sombre jalousie est dans leurs regards; incertains et tremblants, ils attendent l'arrêt du sort.

Gaston est le quatrième, Rodolphe lui succede, Olderic à Rodolphe : le septieme, c'est Guillaume de Roussillon, que suivent le Bavarois Everard et le Français Henri. Raimbaud est le dernier, Raimbaud qui depuis, vaincu par l'amour, abjura sa croyance et fut l'ennemi de Dieu dont il avait été le vengeur.

Brûlants de jalousie, d'envie et de rage, les autres accusent l'injustice de la Fortune. Ils t'accusent, Amour, d'avoir remis leur sort et ton pouvoir dans ses aveugles mains. En proie à des désirs qu'irrite la défense, plusieurs, en dépit du sort, veulent suivre les pas d'Armide, et n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à sa fortune, de braver pour elle les dangers de la mort. Par des paroles, par des soupirs qui

lui échappent, elle excite leur ardeur : elle se plaint, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, d'être forcée de partir sans eux. Cependant les dix guerriers se sont armés, et vont prendre les derniers ordres de Godefroi.

Le sage leur prodigue ses leçons : il les avertit de se defier d'un peuple infidèle, inconstant et léger; il leur enseigne par quel art ils pourront éviter les piéges et se dérober aux malheurs. Mais ces discours inutiles sont emportés par les vents, et l'Amour rit de ses conseils. Enfin, Godefroi reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuse, et entraîne à sa suite ces rivaux enchaînés, ornement de son triomphe. La foule de ses autres amants demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut et amena sous ses ailes le silence et les songes légers, la plupart, entraînés par l'amour, se déroberent en secret et suivirent ses traces.

Eustache est le premier : à peine peut-il attendre la nuit et les ombres : impatient, il s'échappe et marche dans l'obscurité sur les pas de l'aveugle guide qui le conduit. Il erre toute la nuit : enfin, aux premiers rayons du jour, il aperçoit Armide et ses guerriers dans un bourg qui leur a servi d'asile.

Il se précipite vers elle : Raimbaud l'a bientôt reconnu à son armure : « Qui t'amène en ces lieux? qu'y viens-tu chercher? — Armide. Si elle ne dédaigne point mon bras et mes hommages, elle n'aura ni defenseur plus intrépide ni esclave plus fidèle. — Qui t'appelle à cet honneur insigne? — L'Amour.

« J'ai été choisi par l'Amonr et toi par la Fortune. A ton avis, qui des deux a le titre le plus légitime? — Ton vain titre ne te ser-

vira de rien : sans mission et sans droit, inutilement tu tenteras de te mêler avec les vengeurs avoués de la princesse. — Eh ! qui osera me le disputer?

« Moi. » A ce mot, Raimbaud s'avance l'épée à la main : avec un dédain égal, avec une égale audace, Eustache s'avance à son tour. Mais Armide étend son bras, et, d'un coup d'œil qui maîtrise les âmes, elle arrête leur impétueux mouvement. « De grâce, dit-elle à Raimbaud, souffre un compagnon qui me donne un vengeur de plus.

« Si mon salut, si ma vie t'intéressent, pourquoi me priver d'un nouvel appui dans un si pressant besoin? Je rends grâce au destin qui t'amène, dit-elle à Eustache, pour défendre mes jours et venger mon honneur. Je serais aveugle, insensée, si je dédaignais un compagnon si généreux et un si noble appui. » Pendant qu'elle parle, elle voit accourir de nouveaux défenseurs.

Ils arrivent par des chemins différents; tous se regardent d'un œil mécontent et jaloux : Armide les accueille, leur sourit, et chacun croit lire sur son front qu'elle distingue ses sentiments et sa valeur. Cependant les ombres s'éclaircissent : déjà Godefroi s'est aperçu de la désertion de ses guerriers. De sinistres pressentiments du malheur qui les attend portent dans son âme le trouble et l'inquiétude.

Pendant qu'il est tout occupé, arrive un courrier haletant et couvert de poussière. Ses regards sombres, la douleur empreinte sur son front, annoncent qu'il est chargé de tristes nouvelles. « Bientôt, dit-il à Godefroi, la flotte égyptienne couvrira les mers : Guillaume, qui commande aux vaisseaux génois, m'a ordonné de t'apporter cet avis. »

Il ajoute qu'un convoi considérable, que la

flotte envoyait au camp, a été arrêté au milieu de la route; qu'une horde d'Arabes a tout à coup, dans le fond d'un vallon, attaqué l'escorte qui le conduisait, en a égorgé une partie et chargé les autres de fers; que personne n'a pu échapper à ces brigands;

Que l'audace et la licence de ces barbares errants ne connaissent plus de bornes; qu'ils se répandent, tels qu'un déluge, dans toute la campagne, et ne trouvent aucune digue qui les arrête; que, pour leur inspirer de la terreur et assurer les chemins qui de la mer de Palestine conduisent au camp, il est nécessaire d'envoyer contre eux des détachements.

En un moment, ces funestes neuvelles volent dans toute l'armée : le vulgaire des soldats redoute la famine et la voit avec toutes ses horreurs. Le sage Bouillon, qui ne retrouve plus leur courage et leur audace accoutumée, d'un air calme et tranquille cherche à les rassurer, et les console par ses discours.

« O vous, leur dit-il, qui, à travers mille obstacles, à travers mille dangers, avez franchi avec moi tant de climats divers, guerriers qui naquîtes pour venger la querelle du Ciel et réparer les pertes d'une religion sainte, vous qui avez triomphé des forces de la Perse et de la perfidie des Grecs, des monts et des mers, de l'hiver et de ses tempêtes, de la soif et de la faim, vous connaissez donc enfin la crainte?

« Ce Dieu qui dirige nos pas et qui nous fait mouvoir, ce Dieu éprouvé tant de fois dans de plus grands périls, ne peut donc vous rassurer aujourd'hui? Croyez-vous qu'il ait retiré son bras et détourné ses regards? Un jour, et ce jour n'est pas loin, vous acquitterez les vœux que vous lui avez faits, et

vous aimerez à vous rappeler les hasards que vous aurez courus. Allons, ranimez votre courage et réservez-vous pour les succès qui vous attendent. »

Ainsi Bouillon relève leur espoir abattu, et d'un visage riant et serein les calme et les console; mais il cache au fond de son cœur la cruelle inquiétude et les soucis dévorants: il songe comment, au milieu de la disette qui le menace, il nourrira son armée, comment il repoussera les efforts de l'Egypte et de ses flottes, quelle barriere, enfin, il opposera au brigandage des Arabes.

CHANT VI

Cependant la douce espérance console les assiégés et calme leurs alarmes: la nuit, à la faveur de ses ombres, leur amène sans cesse de nouvelles provisions : des armes, des machines de guerre, hérissent les remparts du côté du nord et présentent un front terrible et menaçant : les murs se sont élevés, et leur masse, solide, impénétrable, paraît braver tous les efforts et toutes les secousses.

L'infatigable Aladin fait toujours exhausser les remparts et fortifier les tours: soit que le soleil allume son flambeau, soit que les ombres obscurcissent le ciel, les travailleurs pressent les ouvrages : leurs bras fatigués s'épuisent à fabriquer de nouvelles armes; mais Argant, qui ne peut souffrir ces éternels préparatifs, aborde le monarque et lui tient ce discours :

« Jusqu'à quand nous retiendras-tu captifs dans ces murs ? Jusqu'a quand cacherons-nous notre honte et notre lâcheté? J'entends

gémir les enclumes sous le poids des marteaux, j'entends résonner les casques, les cuirasses, les boucliers; mais j'ignore à quel usage tu les destines. Cependant les brigands ravagent tes campagnes, pillent tes châteaux; personne n'ose arrêter leurs courses; le son de la trompette ne va pas seulement troubler leur sommeil.

« Rien ne dérange leurs repas et leurs fêtes : tranquilles tout le jour, ils reposent toute la nuit; et toi, par tes lenteurs, par ton indolence, par cette attente éternelle des secours de l'Égypte, tu hâtes la famine qui va nous livrer aux fers des ennemis, ou à une mort lâche et honteuse.

« Pour moi, je ne veux pas qu'une mort sans honneur ensevelisse mes jours dans un obscur oubli : je ne veux pas que le soleil, à son retour, me surprenne encore caché dans tes murs : que le sort fasse de ma vie ce qui en a été arrêté dans les célestes décrets; il ne sera pas dit au moins qu'Argant aura péri loin des combats, sans gloire et sans vengeance.

« Et pourtant si ta valeur première n'était point éteinte, s'il en restait encore quelques étincelles, ah! ce ne serait pas à une mort honorable au milieu des combats, ce serait à la vie, ce serait à la victoire que j'oserais prétendre. Allons ensemble, allons chercher notre ennemi et notre destinée! Souvent, dans les plus grands périls, les conseils de l'audace sont les conseils de la prudence.

« Mais si tu n'espères plus rien de l'audace, si tu crains d'exposer toutes tes forces aux hasards d'un combat, fais du moins que deux guerriers décident la querelle : pour faire plus sûrement accepter le défi au général des Chrétiens, que lui-même choisisse les armes,

qu'il fixe à son gré le lieu et les conditions du combat.

« Si l'ennemi qu'on m'opposera n'a que deux bras et une seule âme, quelque audacieux, quelque intrépide qu'il puisse être, tu ne dois craindre aucun revers pour une cause juste et défendue par Argant. Oui, cette main sera pour toi la fortune et le destin ; elle te donnera la victoire, reçois-la pour gage de ma promesse et de ta sûreté. »

Il dit. « Jeune audacieux, répond Aladin, quoique appesantis par l'âge, ces bras ne craignent point encore de manier le fer. Je n'ai point une âme assez vile, assez lâche, pour préférer une mort déshonorante à une mort illustre et généreuse, si je croyais, en effet, devoir redouter ces désastres et cette famine que tu m'annonces.

« Ciel ! éloigne de moi cette infamie. Mais un secret que ma politique cache aux autres, je vais le déposer dans le sein d'Argant. Soliman, qui brûle de venger l'affront qu'il reçut dans Nicée, a ramassé jusqu'au fond de la Lybie des hordes d'Arabes errants et vagabonds; il vient avec eux surprendre nos ennemis dans l'ombre de la nuit, et nous apporte des secours et des vivres.

« Bientôt il sera sous nos murs. Laissons, en attendant, les Chrétiens s'enivrer de leurs vaines conquêtes, et ne songeons qu'à conserver mon sceptre et le siège de mon empire. Modère, de grâce le feu de ton courage et ta bouillante audace ; attends le moment marqué pour ta gloire et pour ma vengeance. »

Au nom de Soliman, son antique rival, le fier Circassien est enflammé de colère, et s'indigne qu'Aladin se promette tant de ses efforts : « Seigneur, lui dit-il, tu feras à ton gré, ou la paix ou la guerre, je ne t'en parle

plus; temporise, attends Soliman, et flatte-toi que qui a perdu ses Etats défendra les tiens.

« Qu'il vienne, cet ange tutélaire, ce libérateur des croyants ! Pour moi, je crois me suffire à moi-même; je ne veux de liberte que de ma main : pendant que tout languit ici dans le repos, permets que je descende dans la plaine; puisque tu n'avoues point mon audace, j'irai en mon nom combattre les Chrétiens.

« — Tu devrais réserver pour un meilleur usage ta valeur et ton épée : tu peux cependant, si tu le veux, aller défier quelque guerrier ennemi. » Argant, sans balancer : « Va, dit-il au héraut, va dans la plaine, et a la vue de tout le camp des Chrétiens, porte a leur général mon défi.

« Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne de rester caché dans nos murailles brûle de montrer ce que peut son courage; qu'il est prêt à combattre dans cette plaine qui sépare la ville et le camp, et qu'il défie celui des Chrétiens qui compte le plus sur sa valeur.

« Qu'il ne se borne pas à un seul ennemi: qu'après le second et le troisième, le quatrième et le cinquième pourront encore se présenter; qu'illustre ou inconnu, tout Chrétien peut se mesurer avec lui; que le vaincu sera, suivant les lois de la guerre, l'esclave du vainqueur. » Il dit; soudain le héraut a revêtu sa cotte d'armes où l'or se mêle avec la pourpre.

Il part, il arrive en présence de Godefroi et des guerriers qui l'environnent : « Seigneur, dit-il, permets-tu à un héraut d'armes de remplir les ordres dont il est chargé? — Je le permets, parle sans crainte. — Tu verras, dit l'infidèle, si ma mission doit te plaire ou t'alarmer. »

Il continue, et d'un ton altier et imposant, il prononce le défi : tous les Chrétiens frémissent, tous font éclater leur indignation. « Le guerrier qui t'envoie, lui répond Bouillon, tente une pénible entreprise ; bientôt il en sentira tout le poids, et il n'ira pas jusqu'au cinquième adversaire.

« Qu'il vienne; le champ de bataille sera libre, il ne doit craindre aucun outrage : quelqu'un de mes guerriers combattra contre lui, et je te jure qu'il ne combattra qu'avec des armes égales. » Il dit; le héraut revole porter sa réponse au fier Circassien.

« Arme-toi, seigneur, lui dit-il; qui t'arrête? Les Chrétiens acceptent ton défi : les moins braves comme les plus intrépides brûlent de se mesurer avec toi. J'ai vu mille regards menaçants, j'ai vu mille bras armés : le général donnera une sauvegarde au champ de bataille. » Aussitôt Argant demande son armure.

Il la revêt avec impatience, et brûle de voler dans la plaine. « Il n'est pas juste, dit Aladin à Clorinde, qu'il parte seul et que vous restiez ici : prenez mille de nos guerriers avec vous; suivez ses pas, et de loin, à la tête de votre troupe, veillez sur lui. »

Il se tait : Clorinde et ses soldats s'arment et sortent de la ville : Argant les précède; il est sur un coursier, couvert de son armure accoutumée. Entre les murs et le camp s'étend un vaste terrain, dont la surface égale paraît faite exprès pour être le théâtre d'un combat.

C'est là que descend le farouche Argant; c'est là que seul il s'arrête à la vue de l'ennemi. Fier de son courage, de sa taille, de ses forces, son air respire l'orgueil et la menace. Tel Phlègre vit Encelade; ou tel parut le géant des Philistins dans le vallon témoin

de sa défaite. La plupart des Chrétiens, qui ne connaissent point tout ce que peut son bras, le voient sans terreur.

Godefroi n'a point encore fixé son choix : mais tous les vœux, tous les regards se tournent sur Tancrède. Parmi tant de héros, un suffrage unanime le désigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce son nom, et Bouillon semble applaudir.

Déjà tous cèdent à ce rival, et le vœu du général n'est plus un secret. « Va, dit-il à Tancrède, je te permets de combattre; réprime la fureur de ce barbare. » Tancrède, orgueilleux de ce choix, fait éclater sa joie et son audace; il demande son casque et son cheval, et, suivi d'une troupe nombreuse, il sort des retranchements.

« Il n'est point encore sur le champ de bataille où l'attend le Circassien ; tout à coup s'offre à sa vue l'altière Clorinde : sa noble contenance fixe ses regards : son habillement efface la blancheur de la neige qui couronne le sommet des Alpes. Elle a ôté la visière de son casque, et placée sur une éminence, on la découvre tout entière.

Tancrède ne porte plus ses regards aux lieux où Argant lève au ciel son front menaçant : l'œil attaché sur la colline où est la guerrière, il laisse son coursier marcher d'un pas tardif et lent : bientôt immobile, il s'arrête et semble transformé en rocher ; il est tout de glace au dehors, mais son cœur brûle; il n'a plus que des yeux et paraît avoir oublié le combat.

Argant qui voit que personne ne s'apprête à se mesurer avec lui : « Je suis venu, s'écrie-t-il, chercher un ennemi : en est-il un qui ose avancer et me combattre? » Toujours interdit, étonné, Tancrède regarde Clorinde

et n'entend rien. Othon alors pousse son cheval, et le premier il s'élance dans l'arène.

Othon avait lui-même aspiré à l'honneur de combattre le Circassien ; mais il avait cédé à Tancrède, et n'était sorti du camp que pour l'accompagner : cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets ne plus songer au combat, jeune, impatient, audacieux, il saisit avidement l'occasion qui lui est offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois, il fond sur le Sarrasin la lance en arrêt. Tancrède enfin se réveille, et s'arrache aux pensées qui l'absorbaient : « C'est à moi de combattre! s'écrie-t-il, demeure... » Mais déjà Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colère et de dépit : la rage est dans son âme et la rougeur sur son front; un autre combattre le premier! c'est pour lui le dernier des opprobres. Cependant au milieu de la lice le jeune guerrier frappe le casque du Sarrasin; le Sarrasin de son fer traverse le bouclier d'Othon et perce sa cuirasse.

Le Chrétien chancelle et tombe : Argant, plus fort, plus vigoureux, est à peine ébranlé : d'un ton superbe et dédaigneux il fond sur son ennemi abattu : « Rends-toi, lui dit-il, c'est assez pour ta gloire de pouvoir dire que tu as combattu contre moi.

« — Non, réplique Othon, un Chrétien ne quitte pas si tôt ses armes et son audace : un autre justifiera ma chute : moi, je veux ou me venger ou mourir. » Le visage en feu, la rage dans les yeux, Argant frémit et semble vomir la flamme. « Tu dédaignes ma courtoisie, dit-il, éprouve ma valeur. »

Il dit; et oubliant les lois de l'honneur et de la chevalerie, il pousse son coursier sur le Chrétien. Othon s'écarte, se détourne et

porte à son vainqueur un coup dans le côté: il en retire son fer tout sanglant. Inutile blessure qui n'affaiblit point ses forces et enflamme encore sa colère et sa fureur.

Argant arrête son coursier, retourne sur ses pas, et, plus rapide que l'éclair il fond sur son ennemi: de ce terrible choc, Othon sent ses jambes tremblantes se dérober sous lui: pâle, faible, presque sans haleine, il tombe palpitant sur la terre.

Cruel dans sa colère, le Circassien pousse son cheval sur le corps du vaincu : « Que tout orgueilleux, s'écrie-t-il, périsse comme le téméraire que je foule aux pieds! » A cette vue, Tancrède indigné ne balance plus: il veut qu'un coup illustre couvre sa faute, et que sa valeur reprenne tout son éclat.

Il s'avance en criant: « Ame vile, qui portes la bassesse jusque dans la victoire, quel honneur attends-tu d'une si lâche barbarie? Il faut que tu aies été nourri aux forfaits parmi les brigands de l'Arabie ou quelque horde encore plus sauvage. Fuis la lumière; monstre des forêts, cours y cacher ta cruauté.»

Il se tait: l'infidèle, impatient d'un affront écume de rage et de fureur : il veut répondre, mais un son confus sort de sa bouche, semblable au rugissement d'un lion irrité, ou tel que le bruit de la foudre lorsqu'elle déchire le sein de la nue et s'en échappe : ainsi les mots retentissent dans son sein enflamme et s'en arrachent avec violence.

Après que par des menaces ils ont tour à tour aigri leur colère et leur orgueil, tous deux avec une égale rapidité ils s'éloignent pour prendre leur essor. O Muse! donne à ma voix plus de force et plus d'éclat; verse dans mon cœur la fureur qui les anime; que mes sons rendent toute l'horreur de ce combat, et

que le bruit des armes retentisse dans mes vers.

Leurs lances sont en arrêt : ils se précipitent l'un sur l'autre; le lion qui s'élance, l'aigle qui font sur sa proie, le trait qui fend les airs, sont moins rapides : rien n'égala jamais leur furie : leurs lances se brisent sur leurs casques : mille éclats, mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre immobile; les montagnes en mugissent : mais ni choc ni le coup ne font plier le front des deux superbes rivaux. Leurs chevaux se heurtent, tombent, et font pour se relever de lents et pénibles efforts : les guerriers les abandonnent, prennent leurs épées et combattent à pied.

Chacun de la main suit la main de son ennemi, de ses regards cherche ses regards, mesure ses pas sur ses pas, varie l'attaque et la défense, trompe l'art par l'art, la feinte par la feinte, tourne, s'avance, recule, menace un côté, frappe l'autre, se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrède offre son flanc nu et désarmé; Argant va le frapper et laisse lui-même son côté gauche sans défense : Tancrède d'un seul coup repousse son épée, le blesse, puis se retire, se remet sous les armes et s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang; plein d'horreur et de trouble, transporté de douleur, il frémit, il soupire; il élève l'épée et la voix; il veut frapper, et lui-même est frappé à l'endroit où finit l'épaule et commence le bras.

Tel, dans les forêts qui couronnent le sommet des Alpes, l'ours, blessé par des chasseurs, s'élance furieux au milieu des armes.

affronte avec audace et les périls et la mort; tel le Circassien, percé d'une double blessure, couvert d'une double honte, tout à la colère et à la vengeance, ne connaît plus le danger et oublie le soin de sa propre défense.

Il réunit toutes ses forces, et imprime à son épée un mouvement si impétueux que la terre en tremble et l'air en étincelle. Tancrède ne peut plus attaquer : il se défend, il respire à peine; rien ne peut le garantir de l'impétuosité d'Argant ni de ses efforts.

Ramassé sous ses armes, il attend en vain que l'orage cesse : il recule, toujours le fier Sarrasin le presse avec la même furie : enfin, lui-même forcé de s'abandonner à ses transports, il fond, il se précipite sur son ennemi.

La raison et l'adresse cèdent à la colère, la fureur entretient leurs forces et les redouble. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce, qui ne déchire; la terre est couverte des débris de leurs armes : leurs armes sont teintes de sang, et le sang coule avec la sueur; leurs épées brillent comme l'éclair, éclatent comme le tonnerre et frappent comme la foudre.

L'un et l'autre peuple interdit, incertain, contemple un spectacle si atroce et si nouveau : partagé entre la crainte et l'espérance, il en attend la fin : leurs regards suivent les mouvements des guerriers; parmi tant de spectateurs, on ne voit aucun geste, on n'entend aucun mot : tous restent muets, immobiles, et l'agitation n'est que dans leur cœur.

Déjà les deux combattants étaient épuisés, et tous deux peut-être allaient trouver en combattant encore une mort prématurée : mais la nuit étend ses voiles obscurs, et tous les objets se perdent dans ses ombres. Des deux côtés un héraut s'avance et vient séparer les guerriers. Le Chrétien est Ari-

dée; l'infidèle est Pindore, sage vieillard qui avait porté le cartel d'Argant.

Tous deux, avec cette assurance que leur donnent l'usage antique et le droit des nations, ils étendent leurs sceptres pacifiques. « O guerriers, dit Pindore, vous avez acquis une gloire égale, vous avez montré une égale valeur; cessez le combat; respectez les ombres et le repos qu'elles amènent.

« Le soleil, en terminant son cours, doit terminer vos travaux, et la nuit doit donner la paix à toute la nature. Des cœurs généreux dédaignent des exploits nocturnes, ensevelis dans les ténèbres et dans le silence. — Je voudrais, dit Argant, ne combattre qu'à la clarté des cieux; mais l'obscurité ne me fera point abandonner le champ de bataille, si mon ennemi ne jure qu'il y reviendra.

« — Et toi, dit Tancrède, jure que tu reviendras toi-même, et que tu ramèneras ton prisonnier; ce n'est qu'à cette condition que je puis consentir à reculer la fin de notre querelle. » Tous deux ils jurent; et les hérauts, pour leur donner le temps de réparer leurs forces et de guérir leurs blessures, arrêtent que la sixième aurore les verra recommencer.

Ce terrible combat laisse au cœur des Chrétiens et des Sarrasins une impression profonde et durable d'étonnement et d'horreur; on ne parle plus que de l'audace et de la valeur des deux guerriers. On les compare, et le vulgaire, partagé dans ses opinions, ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en suspens que l'événement ait nommé le vainqueur, et décidé si la fureur l'emporte sur le courage, ou si l'audace cède à la bravoure. Mais personne ne prend au succès de ce combat un intérêt plus tendre,

personne n'en est plus occupé, plus agité que la belle Herminie, qui voit la moitié de sa vie soumise aux arrêts inconnus du destin.

Fille de Cassan, qui régna sur Antioche, Herminie vit tomber son trône sous l'effort des Chrétiens, et fut elle-même le prix du vainqueur. Mais Tancrède, généreux et sensible, respecta ses malheurs, les plaignit, et, au milieu des ruines de sa patrie, elle fut encore honorée comme une reine.

Ce héros consola sa captive, la servit, lui rendit sa liberté, ses diamants et ses trésors : mais sa jeunesse, sa beauté, ses vertus, son courage, enflammèrent le cœur de la princesse, et l'enchaînèrent des liens les plus forts que jamais Amour eût formés. Libre, elle regretta ses fers, elle regretta un vainqueur adoré et une prison chérie; mais l'honneur commande : elle obéit, et vient dans une terre amie chercher avec sa mère un odieux asile.

Elle vient à Solime; elle y est accueillie par le tyran de la Palestine : bientôt, couverte d'un lugubre voile, elle est réduite à pleurer sur le tombeau de sa mère; mais ni sa perte, ni son malheureux exil, ne peuvent arracher de son cœur le trait qui l'a blessé, ni éteindre l'ardeur qui la consume.

Elle aime, l'infortunée! elle brûle; mais, loin de l'objet de sa tendresse, le feu caché dans son sein se nourrit plutôt de souvenirs que d'espérances : plus il est secret, plus il s'enflamme. Enfin, le siége de Solime amène Tancrède et réveille son espoir.

A l'aspect de tant de nations si fières, si indomptées, tout est abattu, tout est consterné : Herminie seule éclaircit les ombres qui couvrent son front : d'un œil avide, curieux, elle parcourt l'armée chrétienne, elle

y cherche son amant; souvent elle l'y cherche en vain; quelquefois ses regards l'y rencontrent, et elle se dit : Le voilà, c'est lui-même !

Dans le palais des rois, près des remparts, s'élève une tour antique : du sommet on découvre le camp des Chrétiens; on commande à la plaine et aux montagnes. Là, dès que le soleil donne sa lumière au monde, jusqu'au moment où la nuit répand son obscurité, Herminie assise contemple les Chrétiens, s'entretient de son amour et soupire.

C'est de là qu'elle a vu le combat : son cœur qui palpitait semblait lui dire : Voilà l'objet de ta flamme, le voilà exposé à la mort. Ses regards inquiets suivaient tous les mouvements; à chaque coup que portait Argant, elle sentait dans son cœur le fer et la blessure.

Quand elle apprend la fin de cette journée, quand elle apprend que le combat doit recommencer, une crainte nouvelle vient glacer ses esprits : elle verse en secret des larmes; des soupirs échappent de sa bouche; pâle, défigurée, son visage est plein de douleur et d'épouvante.

D'horribles images la poursuivent et troublent ses pensées; le sommeil, plus cruel que la mort, lui présente les songes les plus effrayants, les spectres les plus horribles. Elle croit voir son amant sanglant, déchiré, elle croit l'entendre implorer son secours. Elle se réveille, trouve ses yeux humides et son sein baigné de ses larmes.

Ce n'est pas seulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite et l'alarme; elle craint les blessures que le héros a reçues, et rien ne peut calmer son inquiétude; de trompeuses rumeurs retentissent autour d'elle, et redoublent ses peines : elle voit déjà Tan-

crède couché, languissant, et sa paupière prête à se fermer.

Sa mère lui apprit à connaître les vertus secrètes des plantes; elle lui apprit, suivant l'usage de l'Orient, à tromper la douleur par des charmes et à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle de sa propre main porter le remède dans les blessures du héros qu'elle adore!

Hélas! elle voudrait guérir son amant, et c'est à l'ennemi de son amant qu'elle est forcée de donner ses soins! Quelquefois elle est tentée de verser sur les plaies d'Argant des sucs mortels, de funestes poisons; mais ses mains innocentes et pures se refusent au crime : elle désire au moins que les plantes, que les charmes, perdent leur force et leur vertu.

Elle ne craindrait point d'aller au milieu des Chrétiens : ses yeux sont depuis longtemps accoutumés à la vue des combats et du carnage. L'habitude des périls, les peines et les fatigues ont aguerri son âme : ce n'est plus une femme timide, qu'une ombre épouvante, qui frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour surtout, l'amour étouffe la crainte dans son sein. Pour suivre le penchant qui l'entraîne, elle irait, d'un pas tranquille, affronter dans les forêts de l'Afrique les monstres et les poisons : mais si elle ne craint point pour ses jours, elle doit craindre pour sa gloire. L'Honneur, l'Amour, deux puissants rivaux, se disputent son cœur et le déchirent.

« Jeune princesse, lui crie l'Honneur, toi qui, jusqu'à ce jour, as vécu soumise à mes lois, j'ai conservé ta vertu dans les fers des ennemis, et libre aujourd'hui tu voudrais perdre ce trésor qu'ont respecté tes malheurs! Qui peut allumer dans ton tendre cœur le feu

qui l'embrase? Quelles sont tes pensées? hélas! quel est ton espoir?

« L'estime publique, ce tribut de gloire qu'on paye à la sagesse et à la vertu, ne sont donc rien à tes yeux? Amante nocturne, tu iras au milieu des ennemis chercher le mépris et la honte? Ton superbe vainqueur te dira : « En perdant ton trône, tu as perdu tes sentiments : tu es indigne de moi : vil objet de ses rebuts et de ses dédains, tu seras livrée aux outrages de ses soldats. »

L'Amour, par de perfides conseils, la séduit et l'attire. Un monstre ne t'a point enfantée dans les forêts? Tu n'es point née au sein des glaces et des rochers? Jeune et sensible, ce n'est pas à toi de braver l'amour et ses feux. Pour fuir à chaque instant l'objet qui t'a charmée, pour rougir du nom d'amante, la nature ne t'a pas fait un cœur de fer et de diamant.

« Va, cours ou t'entraînent tes désirs! Tu crains un vainqueur cruel? Eh! ne l'as-tu pas vu partager tes douleurs, répondre à tes plaintes, s'attendrir à tes larmes? Lui, cruel! ah! c'est à toi que ce titre est dû, à toi qui balances encore à sauver ton amant! Barbare! ingrate! le généreux Tancrède languit, et tu n'es occupée qu'à soulager son ennemi!

Rends la vie au farouche Argant, afin qu'il aille porter la mort dans le sein de ton libérateur : voilà donc le tribut de ta reconnaissance et le prix des services qu'il t'a rendus! Tu peux encore prêter tes mains à ce ministère impie, et l'horreur de le remplir ne te donne pas des ailes pour fuir de ces tristes lieux!

« Quel plaisir pour ton cœur sensible, quel bonheur pour ton amour, si ta main, secourable à ton vainqueur, ranimait le flambeau de ses jours prêt à s'éteindre; si, rendu par

toi à la vie, Tancrède te devait le retour de sa beauté ! les roses de son teint renaîtraient pour toi, et, en adorant ses charmes, tu adorerais ton ouvrage.

« Sa gloire deviendrait la tienne, tu partagerais ses exploits : heureuse dans ses chastes embrassements, tu goûterais, avec lui, les plaisirs purs de l'hyménée : épouse honorée, tu fixerais tous les regards, tu brillerais au milieu des dames latines, dans cette belle Italie, où règne la vraie valeur, où triomphe le vrai culte. »

Hélas ! abusée par ces illusions, l'insensée se forge la félicité suprême ; mais mille doutes enveloppent ses esprits d'un nuage épais. Comment sortira-t-elle de Solime ? Comment trompera-t-elle ces gardes qui veillent sans cesse autour du palais et des remparts ? Comment franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées ?

Herminie est auprès de Clorinde une compagne assidue : l'aurore la voit avec elle ; le soleil à son déclin l'y voit encore : quand la nuit enveloppe l'univers de ses ombres, un même lit les reçoit souvent toutes deux. Tous ses secrets sont connus de Clorinde, tous, hors celui de son amour.

C'est le seul que lui cache Herminie. Si quelquefois son amitié surprend ses soupirs, elle feint une autre cause à sa douleur, et semble ne se plaindre que de ses infortunes. L'union qui les lie ne connaît ni les heures ni les moments : toujours Clorinde est accessible pour elle ; présente, absente, jamais son asile ne lui est fermé.

Un jour que la guerrière était sortie, Herminie entre dans son appartement ; elle s'y arrête et roule dans sa pensée les moyens d'exécuter et de cacher sa fuite : pendant qu'incertaine, irrésolue, elle flotte entre mille

desseins, elle voit l'armure de Clorinde, elle la voit et soupire.

« Trop heureuse guerrière, se dit-elle, ah! que ne puis-je te ressembler! Ce ne sont point tes exploits, ce n'est point le vain honneur de ta beauté que j'envie... Une longue robe n'enchaîne point ses pas; une jalouse retraite ne captive point sa valeur : elle revêt son armure, et si elle veut sortir, elle part : ni la crainte ni la pudeur ne l'arrêtent.

« Ah! pourquoi la nature et le Ciel me refusèrent-ils sa vigueur et son courage! j'aurais pu, comme elle, échanger contre une cuirasse, contre un casque, ce voile et ces vêtements importuns. Les feux de l'été, les glaces de l'hiver, les tempêtes, les orages, rien ne pourrait m'arrêter : seule ou accompagnée, j'irais dans la plaine, à la clarté du jour ou à la lueur des étoiles.

« Impitoyable Argant, tu n'aurais pas été le premier a combattre mon ennemi! J'aurais devancé tes pas : peut-être il serait aujourd'hui mon captif; sous les lois de son amante, il porterait des fers légers : sa chaîne adoucirait la mienne et diminuerait le poids de mon esclavage.

« Ou bien sa main m'aurait percé, m'aurait déchiré le sein : du moins ce coup aurait guéri la blessure de l'Amour; mon âme, enfin, connaîtrait la paix, et je reposerais au sein de la mort : peut-être mon vainqueur eût donné quelques larmes à mon trépas et un asile à ma cendre.

« Mais, hélas! où s'égarent mes vœux? Je me perds dans des chimères et dans de folles pensées. Ainsi donc tremblante, éperdue, vil rebut de mon sexe, je demeurerais captive dans ces murs! Non, rassure-toi, mon cœur. et connais l'audace! Pourquoi, du moins une fois. ne prendrais-je pas les armes? Pourquoi

ces bras, tout faibles, tout débiles qu'ils sont, ne pourraient-ils pas, au moins un instant, en soutenir le poids?

« Ils le pourront; oui, l'Amour m'en donnera la force; l'Amour inspire le courage aux âmes les plus timides : dès qu'il a senti ses feux, le cerf s'arme d'audace et vole au combat, et moi ce n'est point au combat que je veux aller; je ne veux, avec ces armes, produire qu'une courte illusion : je veux être un moment Clorinde : cachée sous sa ressemblance, je suis sûre de sortir de ces lieux.

« Jamais les gardes qui veillent aux portes n'oseront lui résister... Non!... Il n'est point de plus heureux stratagème : cette voie seule est ouverte à mes vœux. Amour qui m'inspires, favorise cet artifice innocent; Fortune, souris a mon entreprise! Partons, Clorinde est encore auprès du roi : jamais instant ne sera plus propice. »

Le dessein en est pris : en proie aux fureurs de l'Amour, elle ne peut plus s'arrêter : elle saisit l'armure de Clorinde et l'emporte dans son appartement. Le hasard a écarté tous les temoins, et la nuit, favorable aux larcins et aux amants, couvre son vol de ses ombres.

Déjà le ciel plus obscur se couronnait d'étoiles : l'impatiente Herminie appelle en secret son fidèle écuyer et la plus chérie de ses femmes : elle leur découvre une partie de ses projets, le projet de sa fuite, et donne à sa démarche une cause imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout disposé pour le départ : cependant la princesse dépouille ses pompeux habits; sans parure, elle n'en est que plus belle : chaque ornement qu'elle ôte découvre un trésor de plus : elle s'arme seule avec le secours de celle qui doit accompagner sa fuite.

Un dur acier presse l'ivoire de son cou et sa blonde chevelure; sa tendre main saisit le bouclier et tremble sous cet énorme poids, bientôt elle est toute couverte de fer, et travaille à se donner l'air et le maintien guerrier : l'Amour, qui la voit, sourit à sa métamorphose : tel jadis il sourit, quand Alcide, travesti en femme, maniait la quenouille et le fuseau.

Elle gémit, elle ploie sous le fardeau qui la blesse, et traîne avec peine ses pas lents et tardifs. Son corps se courbe et s'appuie sur sa fidèle compagne qui la précède; mais l'amour et l'espérance soutiennent son courage et rendent la vigueur à ses membres fatigués. Enfin, elles arrivent au lieu où les attend le fidèle écuyer et montent sur les chevaux qu'il leur a préparés.

Tous trois travestis, ils marchent par les rues les plus secrètes et les plus détournées; mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux; les armes étincellent dans les ombres et attirent les regards; cependant personne n'ose arrêter leurs pas; tout cède, tout s'éloigne à leur aspect. Cette armure connue, ce tigre redouté, impriment le respect et la crainte.

Quoique déjà moins inquiète, Herminie tremble encore d'être reconnue : elle est étonnée de son audace; elle arrive à la porte : le garde à sa vue se trouble et s'abuse : « Ouvre, lui dit-elle, je suis Clorinde; le roi m'a donné ses ordres, je vais les exécuter. »

Sa voix et l'armure de la guerrière achèvent l'illusion : le garde obéit; elle s'élance hors la porte et sa suite avec elle : pour mieux assurer leur fuite, ils s'enfoncent dans le vallon et suivent ses obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu solitaire, à l'abri des coteaux qui la cachent, la princesse ralentit sa course; les premiers dan-

gers sont evanouis ; elle ne craint plus qu'on arrête ses pas; mais de nouveaux périls viennent la troubler ; elle voit à son entrée dans le camp des obstacles que l'amour lui avait dissimulés.

Cette armure, si favorable à ses premiers pas, lui sera funeste au milieu des ennemis ; elle ne voudrait pourtant se découvrir qu'aux yeux de son vainqueur. Inconnue à tout autre, elle voudrait percer jusqu'à lui sans exposer son honneur et sa gloire; elle s'arrête et appelle son écuyer.

« Il faut, lui dit-elle, que tu me devances et que tu m'annonces; sois prudent, sois discret : va dans le camp, fais-toi conduire à la tente de Tancrède; tu diras à ce guerrier qu'une femme vient lui rendre la vie, et que, pour prix de ce service, elle lui demande la paix; oui, la paix, puisque Amour m'a déclaré la guerre.

« Tu lui diras que, sûre de sa générosité, elle se livre a sa foi; qu'elle ne craint de sa part ni affronts ni dédains. Tu ne lui en diras pas davantage. S'il te presse, tu lui diras que tu ne sais rien de plus. Va, cours et reviens promptement : moi, cependant, je t'attendrai dans ces lieux, où rien ne me paraît à craindre. » Elle dit, et son fidèle écuyer vole avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs.

Il entre dans le camp, et s'y ménage un favorable accueil : on le conduit vers le héros, qui, couché sous sa tente, le reçoit et l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. « Elle peut entrer, lui répond-il; je ne trahirai point le secret qu'elle me demande. » L'écuyer part, et va reporter à la princesse cette flatteuse réponse.

Déjà l'impatiente Herminie avait compté ses pas. « Il entre dans le camp, disait-elle...

il aborde Tancrède..... il revient..... mais il ne reparaît point encore!..... » Déjà elle accuse sa lenteur, elle s'afflige; enfin, elle presse son coursier et monte sur une hauteur, d'où ses yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnait encore : aucun nuage n'obscurcissait son front chargé d'étoiles; la lune naissante répandait ses douces clartés; l'amoureuse beauté prend le Ciel à témoin de sa flamme; le silence et les champs sont les confidents muets de sa peine.

Elle porte ses regards sur les tentes des Chrétiens : « O camp des Latins, dit-elle, objet cher à ma vue! quel air on y respire! comme il ranime mes sens et les rafraîchit! Ah! si jamais le Ciel donne un asile à ma vie agitée, je ne le trouverai que dans cette enceinte : non, ce n'est qu'au milieu des armes que m'attend le repos.

« O camp des Chrétiens, reçois la triste Herminie! qu'elle obtienne, dans ton sein, cette pitié qu'Amour lui promit, cette pitié que, jadis captive, elle trouva dans l'âme de son généreux vainqueur! Je ne redemande point mes Etats, je ne redemande point le sceptre qui me fut ravi : ô Chrétiens, je serai trop heureuse si je puis seulement servir sous vos drapeaux! »

Ainsi parlait Herminie : hélas! elle ne prévoit pas les maux que lui apprête la Fortune. Des rayons de lumière, réfléchis sur ses armes, vont au loin frapper les regards : aux éclairs qui en jaillissent, à cette blancheur éclatante qui rayonne autour d'elle, à ce tigre d'argent qui vomit des flammes, tout le monde dirait : C'est elle, c'est Clorinde.

Non loin de là est une garde avancée : à la tête sont deux frères, Alcandre et Poli-

pherne; ils sont chargés d'empêcher que des provisions n'entrent dans Solime : l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance que par son éloignement et la rapidité de sa course.

Le jeune Polipherne, qui a vu expirer son père sous les coups de Clorinde, à cette armure blanche, à ce tigre odieux, croit reconnaître la guerrière; il irrite contre elle ses soldats; lui-même transporté de fureur et de rage : « Tu es morte! » s'écrie-t-il, et il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure et limpide qui distille d'un rocher, ou qui tombe à travers des gazons fleuris; mais si des chiens viennent la surprendre, au moment où elle croit se délasser à l'ombre ou dans les eaux, soudain elle s'élance, et dans sa frayeur elle oublie et sa soif et sa lassitude.

Telle Herminie, toujours brûlée du feu qui la dévore, croyait l'éteindre dans les chastes embrassements de Tancrède; elle croyait y trouver le repos : mais à l'aspect de l'ennemi qui la menace, au bruit du fer qui siffle, elle oublie ses désirs et ses projets; et dans sa crainte elle presse les flancs de son coursier.

Elle fuit, l'infortunée princesse : plus prompt que l'éclair, son coursier dévore la terre : sa compagne disparaît avec elle; Polipherne les poursuit; cependant l'écuyer revient et rapporte sa trop tardive réponse : il la cherche, il la suit dans sa fuite incertaine; la frayeur les égare et les disperse.

Alcandre aussi a vu la fausse Clorinde, mais, plus sage que son frère et plus éloigné d'elle, il n'a point tenté de la suivre et s'est tenu dans son poste. Il envoie dire à Godefroi qu'il n'a vu conduire a Solime ni vivres ni troupeaux, mais que devant son frère fuit Clorinde épouvantée.

Que sans doute une guerrière si redoutable, si considérée, n'est sortie pendant la nuit que pour exécuter une importante entreprise; que c'est à Bouillon de juger et de commander, qu'il est prêt à obéir à ses ordres. Cette nouvelle se répand dans le camp, et bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrède, déjà plein d'une idée qui flatte son amour, ne doute plus de son bonheur. « Ah! c'est elle-même, se dit-il, elle venait adoucir mes peines; c'est pour moi qu'elle expose sa vie. » Il oublie tout, prend une partie de ses armes, monte à cheval, part en silence, et suit les indices qu'on lui donne et les traces qu'il croit voir.

CHANT VII

Cependant Herminie est emportée par son cheval dans l'épaisseur d'une antique forêt; sans sentiment et presque sans vie, ses mains tremblantes laissent flotter ses guides : le coursier fuit et se précipite par mille sentiers, par mille détours; enfin les Chrétiens la perdent de vue, et leur poursuite est inutile.

Pleins de colère, la honte sur le front, épuisés de lassitude, ils reviennent à leur poste; tels, après une chasse longue et pénible, des chiens qui ont perdu, dans les bois, la trace de la bête qu'ils poursuivaient, reviennent haletants, l'œil morne et la tête baissée. Cependant la princesse fuit toujours : craintive, éperdue, elle n'ose regarder en arrière si on la suit encore.

Elle fuit toute la nuit; tout le jour elle erre sans conseil et sans guide : elle ne voit

que ses larmes, elle n'entend que ses cris : enfin, au moment où le Soleil détèle ses coursiers et se plonge dans l'océan, elle arrive sur les bords du Jourdain, met pied à terre et se couche sur le sable.

Elle ne se repaît que de ses maux, elle n'a soif que de ses larmes; mais le sommeil, ce doux consolateur des humains, qui leur apporte le repos et l'oubli de leurs peines, vient assoupir ses sens et ses douleurs, et la couvre de ses ailes bienfaisantes. Cependant l'Amour, sous mille formes différentes, trouble encore la paix de son cœur.

Le gazouillement des oiseaux qui saluent l'aurore, le fleuve qui murmure, le zéphyr qui se joue avec les ondes et soupire à travers le feuillage, la réveillent aux premiers rayons du jour : elle ouvre des yeux languissants et promène ses regards sur les asiles solitaires des bergers; elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur et aux larmes.

Elle pleure : mais tout à coup ses gémissements sont interrompus par des chants qui se mêlent aux accords des musettes champêtres; elle se lève, et se traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces sons : elle voit un vieillard assis à l'ombre et travaillant une corbeille d'osier; son troupeau paît auprès de lui; son oreille est attentive aux chants de trois jeunes bergers qui l'entourent.

A la vue soudaine d'armes inconnues, ils se troublent et s'effrayent; mais Herminie les salue, les rassure, découvre ses beaux yeux et sa blonde chevelure. « Heureux bergers, leur dit-elle, continuez vos jeux et vos ouvrages; ces armes ne sont point destinées à troubler l'innocence de vos travaux ni la douceur de vos chants.

« O vieillard! ajoute-t-elle, comment, au milieu du vaste incendie qui dévore ces contrées, vivez-vous en paix dans cet asile, sans craindre la guerre et ses fureurs? » Il lui répond : « O mon fils! ma famille et mes troupeaux ont jusqu'ici été à l'abri des injures et des outrages, et le bruit des combats n'a point encore alarmé notre asile.

« Peut-être le Ciel propice veille sur l'humble innocence et la protége; peut-être que, semblable à la foudre qui épargne les vallons et ne frappe que la cime des montagnes, la fureur de ces étrangers n'écrase que la tête altière des rois. Notre pauvreté vile et méprisée ne tente point l'avidité du soldat.

« Pauvreté vile et méprisée, et cependant si chère à mon cœur! Je ne désire ni les sceptres ni les trésors; les soucis de l'ambition ou de l'avarice n'habitent point dans mon âme : une onde pure me désaltère, je ne crains point qu'une main perfide y mêle des poisons : mes brebis, mon jardin, fournissent à ma table frugale des mets qui ne me coûtent que des soins.

« Comme nos besoins nos désirs sont bornés; mes enfants gardent mon troupeau, et je ne dois rien à des mains mercenaires. Les chevreaux qui bondissent dans la plaine, les poissons qui se jouent dans les ondes, les oiseaux qui étalent au soleil leur superbe plumage, voilà mes spectacles et mes plaisirs.

« Il fut un temps où, séduit par les illusions de la jeunesse, je connus d'autres désirs; je dédaignai la houlette des bergers, et je fuis loin des lieux qui m'avaient vu naître; je vécus à Memphis; j'y fus admis dans le palais des rois : simple intendant des jardins, je vis, je connus la cour et ses injustices.

« Jouet longtemps d'une trompeuse espérance, je souffris les rebuts et les dégoûts; enfin mes beaux jours s'écoulèrent, et avec eux mon espoir et mon ambition; je pleurai les loisirs de cette vie simple et paisible; je soupirai après le repos que j'avais perdu! Je dis enfin: Adieu, grandeur! adieu, palais! Et rendu à nos bois, j'y retrouvai la paix et le bonheur. »

Pendant qu'il parle, Herminie, attentive, immobile, recueille un discours dont la douceur l'enchante; la sagesse du vieillard pénètre son cœur et calme l'orage de ses sens. Enfin, après de longues réflexions, elle se détermine à s'arrêter dans cette solitude, au moins jusqu'à ce que la fortune favorise son retour.

« O mortel trop heureux d'avoir connu la disgrâce, si le Ciel ne t'envie point la douce destinée dont tu jouis, aie pitié de mes malheurs! Reçois-moi dans ce fortuné séjour; je veux y vivre avec toi : peut-être sous ces ombrages mon cœur se soulagera du poids mortel qui l'accable.

« Si, comme le stupide vulgaire, tu étais avide de cet or, de ces pierreries qu'il adore, j'en ai assez pour combler tes désirs. » A ces mots, des larmes de douleur s'échappent de ses beaux yeux; elle raconte une partie de ses infortunes, et le berger attendri mêle ses pleurs avec les siens.

Ensuite il la console et l'accueille avec la tendresse d'un père; il la conduit sous sa chaumière auprès d'une vieille épouse à qui le Ciel fit un cœur comme le sien : la fille des rois revêt de rustiques habits; un voile grossier couvre ses cheveux; mais son regard, son maintien, tout dit qu'elle n'est point une habitante des bocages.

Ces vils habits n'éclipsent point son éclat,

sa fierté, sa noblesse; la majesté brille encore sur son front, au milieu des plus humbles emplois: armée de la houlette, elle conduit les troupeaux et les ramène; sa main exprime le suc de leurs mamelles et presse le laitage.

Souvent, pendant que ses brebis, couchées à l'ombre, évitent l'ardeur du soleil, elle grave des chiffres amoureux sur l'écorce des lauriers et des hêtres; elle y retrace l'histoire et les malheurs de sa flamme : en relisant les traits que sa main a formés, un torrent de larmes inonde ses joues.

Elle dit en pleurant : « Arbres confidents de mes peines, conservez l'histoire de mes douleurs! Si jamais un fidèle amant vient reposer sous votre ombre, sa pitié s'éveillera à la vue de mes tristes aventures : il dira sans doute : Ah! l'Amour et la Fortune payèrent trop mal tant de constance et de fidélité.

« Peut-être, si le Ciel daigne écouter les prières des mortels, peut-être l'insensible un jour viendra dans ces bois; il tournera ses regards sur la tombe qui renfermera ma froide et triste dépouille, et il donnera enfin à mes malheurs quelques soupirs et quelques larmes, hélas! trop tardives.

« Du moins, si je vécus infortunée, quelque félicité suivra mon ombre : mes cendres éteintes jouiront d'un bonheur que je n'ai pu goûter. » Ainsi parlait cette amante égarée aux arbres insensibles et sourds. Deux ruisseaux de larmes coulaient de ses beaux yeux. Cependant Tancrède, que le hasard conduit, va la chercher loin des lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a suivies ont dirigé sa course dans la forêt; mais des ombres épaisses y répandent l'horreur et les ténèbres, il ne peut plus reconnaître ses traces; il s'abandonne à ses incertitudes; toujours son

oreille attentive cherche à démêler ou le bruit des armes ou le bruit des chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles, si quelque oiseau, quelque bête sauvage agite les rameaux, il croit entendre son amante : il la cherche, et soupire après l'avoir cherchée en vain. Il sort enfin de la forêt : un bruit sourd se fait entendre; la clarté de la lune le conduit, par des routes inconnues, vers les lieux d'où ces sons semblent partir.

Il y arrive, et voit du sein d'un rocher jaillir une onde claire et limpide, qui se précipite et roule, avec un doux murmure, sur un lit bordé de gazons : en proie à sa douleur, il s'arrête; il pousse des cris : l'écho seul répond à ses cris. Enfin l'Aurore se lève, et ses rayons d'or et de pourpre embellissent la nature.

Le malheureux Tancrède gémit; il accuse le Ciel qui refuse à ses vœux le bonheur dont il s'était flatté. Il jure de venger sa maîtresse, si elle revient offensée. Mais, enfin, il se souvient qu'il touche au jour marqué pour son combat avec le Circassien : il veut retourner au camp, quoiqu'il ignore quelle route peut l'y ramener.

Il part : tandis qu'il erre par des sentiers douteux, tout à coup un bruit frappe ses oreilles et s'accroît à chaque instant. Enfin, du creux d'un vallon, il voit sortir un homme habillé en courrier; sa main agite une mobile baguette, un cor pend à son côté. « Quel chemin, lui dit Tancrède, conduit au camp des Chrétiens ?

« — J'y vais, lui répond l'inconnu; les ordres de Boëmond me forcent à l'instant de m'y rendre. » Tancrède, abusé par son langage, le croit un envoyé de son oncle; il le suit. Ils arrivent sur les bords d'un lac où dorment des eaux paresseuses qui environ-

nent un château. Le soleil allait se plonger dans l'océan, et la nuit commençait à déployer ses voiles.

Le courrier donne du cor; soudain une porte s'abaisse. « Puisque tu es Chrétien, dit-il à Tancrède, tu pourras attendre en ces lieux le retour de l'aurore; il n'y a pas trois jours que le comte de Cosense a conquis ce château sur les infidèles. » Le guerrier contemple cette place que la nature et l'art ont rendue imprenable.

Il soupçonne quelque secrète embûche; mais, accoutumé à braver les dangers et la mort, il n'exprime point ses craintes, et son front toujours calme et serein ne trahit point ses inquiétudes. Partout où le guide le hasard ou son choix, il ne connaît de sauvegarde que sa valeur; cependant, forcé de combattre contre Argant, il voudrait ne pas tenter une nouvelle entreprise.

Il s'arrête un moment sur le bord où le pont s'incline, et ne suit point le guide infidèle qui le presse et l'invite : cependant sur ce pont paraît un guerrier tout armé : son maintien respire l'audace et la fierté ; un fer est dans sa main, l'injure et la menace sont dans sa bouche.

« O toi que ton sort ou ton choix amène dans le séjour fatal d'Armide, tu songes en vain à m'échapper! Dépouille tes armes, présente à ces fers tes mains captives, entre dans ces murs, et viens y subir son joug et ses lois : n'espère plus de revoir jamais le jour, si tu ne jures d'aller avec ses autres guerriers défier tout ce qui porte le nom de Chrétien. »

A ces mots, Tancrède fixe sur lui ses regards : il le reconnaît à ses armes, à son langage. C'est le Gascon Raimbaud qui partit avec Armide, qui, pour elle abjurant son

culte, est devenu le défenseur d'une croyance qu'il avait promis de détruire.

Une sainte indignation éclate sur le front du pieux héros : « Vil apostat! s'écrie-t-il, je suis ce Tancrède qui a ceint l'épée pour Jésus-Christ : j'ai toujours combattu sous ses drapeaux; j'ai vaincu en son nom les mortels révoltés contre lui, je les vaincrai encore. Ce bras, ministre du courroux céleste, fut choisi pour te punir et le venger. »

A ce nom glorieux, l'impie se trouble : il pâlit; mais cachant encore sa frayeur : « Malheureux, lui dit-il, tu viens chercher la mort! ici tu verras expirer ta force et ton courage; si mon bras ne se dément pas, aujourd'hui je trancherai ta tête altière, et je l'enverrai sanglante au général des Chrétiens. »

Ainsi parle l'infidèle : cependant la nuit avait obscurci le ciel; mais tout à coup l'air est en feu, et le château est éclairé de mille flambeaux; Armide est assise dans la partie la plus élevée, et, invisible, elle voit tout, elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le combat ses armes et son audace : à la vue de son ennemi qui s'avance à pied, lui-même abandonne son cheval épuisé de fatigue. Raimbaud est couvert de son bouclier; le casque en tête, l'epée à la main, il est prêt à frapper : le prince court sur lui; sa voix est terrible, son regard est menaçant.

L'impie, caché sous ses armes, décrit de grands cercles, et cherche à tromper et à blesser son ennemi. Tancrède, fatigué, languissant, rappelle tout son courage, fond sur l'apostat, le pousse, le presse, et lui montre à la fois et l'éclair et la mort.

Toujours il dirige ses coups au siége de la vie, toujours ses coups partent avec la me-

nace. L'agile Gascon fuit, revient et se dérobe avec légèreté au fer qui le poursuit; tantôt avec son bouclier, tantôt avec son épée, il cherche à tromper la fureur de son ennemi.

Mais il est moins prompt à se défendre que Tancrède à le frapper; déjà son bouclier est brisé; déjà son casque est percé et son armure ensanglantée : son fer n'a pu encore atteindre le héros; il éprouve la crainte et le remords; il est déchiré par l'amour, la honte et la vengeance.

Enfin, dans son désespoir, il veut tenter les derniers efforts; il jette son bouclier, saisit des deux mains son épée encore altérée de sang, fond sur Tancrède, et lui décharge un coup furieux sur la cuisse gauche.

Il lui en porte un second sur le front : le crâne en retentit; le casque n'est point percé, mais le héros fléchit et chancelle : enflammé de colère, l'œil en feu, de ses regards étincelants il dévore son ennemi.

Le perfide ne peut plus soutenir ce terrible aspect : il croit déjà sentir le fer qui frémit dans ses entrailles; il recule, et le coup va frapper une colonne qui s'élève à l'extrémité du pont; des étincelles volent en l'air, et le cœur de l'apostat est glacé d'épouvante.

Il fuit, Tancrède le poursuit; déjà il l'atteint, et de ses pas presse ses pas; mais tout à coup les flambeaux disparaissent, les étoiles s'éteignent, un lugubre voile s'étend sur la nature, et le ciel désert n'a plus d'astres ni de clarté.

Au milieu de ces ombres et de cette nuit enchantée, le vainqueur ne suit plus, ne voit plus son ennemi; il avance au hasard des pas tremblants et mal assurés; ils tombent sur le seuil d'une porte qui soudain roule et

se referme sur lui : captif dans un noir cachot, les ténèbres et l'horreur l'environnent.

Tel, battu par les flots d'une mer agitée, le poisson fuit dans les eaux tranquilles et dormantes du lac de Comacchio; mais cet asile devient sa prison, et une barriere impénétrable s'oppose à son retour.

En vain d'une main vigoureuse le héros ébranle la porte, ses forces se consument en efforts inutiles; cependant une voix lui crie : « Prisonnier d'Armide, vainement tu tentes d'échapper à ses fers.

« Ne crains point la mort : vivant au fond de ce tombeau, tu y verras couler une nuit éternelle. » Il ne répond point : il étouffe dans son cœur ses soupirs et ses peines; mais en lui-même il accuse l'amour, le sort, son imprudence, et les artifices dont il est la victime ; il se dit : « Perdre la vue de ce soleil qui éclaire la nature, ce n'est qu'un léger malheur.

« Mais, hélas! je te perds, ô soleil de ma vie! je te perds, et peut-être jamais tes rayons ne ranimeront mes déplorables jours! » Le souvenir d'Argant vient encore redoubler ses ennuis : « Ah! malheureux, dit-il, j'ai violé mon devoir et mes serments! O crime! ô honte éternelle! j'ai mérité les mépris et les dédains d'un Sarrasin. »

« Ainsi, tour à tour, l'amour et l'honneur le rongent et le déchirent. Pendant qu'il se livre à sa douleur, l'audacieux Argant s'indigne de fouler encore la plume oiseuse. Son cœur, farouche ennemi de la paix, est altéré de sang et affamé de gloire. Ses blessures saignent encore, mais déjà il appelle l'aurore qui doit ramener le jour dn combat.

La nuit qui la précéda, le cruel à peine un moment ferma la paupière; le ciel est encore obscur, un faible rayon de lumière n'a point

encore doré le sommet de la montagne; déjà il se lève : « Apporte-moi mes armes, » s'écrie-il à son écuyer qui les tient toutes prêtes. Ce ne sont point ses armes accoutumées; celles-ci sont un présent superbe d'Aladin.

Il les regarde a peine, et s'en revêt; leur énorme poids ne fatigue point ses épaules : à son côté pend son antique et formidable épée : telle, dans les airs enflammés, brille une comete dont l'horrible et sanglante chevelure détruit les Etats, amène les maladies, et par d'affreux présages va sous la pourpre épouvanter les rois.

Tel paraît Argant sous ses armes étincelantes : ses yeux sinistres roulent ivres de sang et de colere; l'horreur de la mort respire dans tout son maintien; la mort tout entière respire sur son front; il n'est point d'âme, si ferme, si courageuse, que n'effraie un seul de ses regards : il tient dans sa main son épée nue; avec des cris menaçants, il l'agite, il la secoue et frappe les airs et les ombres.

« Bientôt, dit-il, le brigand chrétien, l'audacieux qui veut s'égaler à moi, tombera sous mes coups, et, tout sanglant, il roulera dans la poussiere : ses yeux verront mon bras, en dépit de son dieu, lui arracher ses armes et ses dépouilles; sa bouche mourante me conjurera de ne le point faire servir de pâture aux chiens, et je repousserai sa prière. »

Tel un taureau en proie aux fureurs d'un amour jaloux mugit horriblement, et par ses mugissements réveille son courage et sa vengeance; il aiguise contre les troncs ses cornes menaçantes; il lutte contre les vents, ses pieds frappent la terre, et de loin il défie son rival à un combat sanglant et mortel.

Tel, et plus furieux encore, Argant appelle le héraut, et d'une voix entrecoupée : « Va,

dit-il, au camp des Chrétiens, annonce au vengeur du Christ le combat et la mort. » Lui-même il monte à cheval, précédé de son prisonnier ; il sort de Solime, et d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor résonne, et ses sons répandent au loin l'horreur et l'effroi : tel le bruit du tonnerre retentit dans le cœur des mortels. Déjà les princes chrétiens sont rassemblés dans la tente du général. Là, le héraut prononce le défi, nomme Tancrède et n'exclut personne.

Godefroi, plein de trouble et d'incertitude, promene autour de lui des regards lents et prolongés : ses yeux ni sa pensée ne rencontrent personne qui puisse fixer son choix ; la fleur des guerriers a disparu : on ignore le sort de Tancrède ; Boëmont est éloigné ; l'invincible héros, qui a immolé le fier Norwégien, erre exilé loin du camp.

Les plus braves, les plus fameux guerriers, victimes de la perfide Armide, ont suivi ses pas et sont cachés dans le silence d'une profonde nuit ; les autres, moins vigoureux et moins intrépides, se tiennent debout, la langue glacée et la honte sur le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur âme et aucun n'ose briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce silence, à cet aspect, au signe trop certain de leur faiblesse, Godefroi s'enflamme d'un généreux courroux ; soudain il se lève : « Ah ! je serais trop indigne de la vie, s'écrie-t-il, si je refusais de l'exposer aujourd'hui, si je souffrais que l'infidèle bravât impunément tous les Chrétiens et insultât à leur honte !

« Assis et loin du danger, que tous nos guerriers soient les spectateurs oisifs de mon combat : allons, donnez-moi mes armes. »

Soudain ses armes lui sont apportées; mais le sage Raymond, qui, dans un âge mûr, a une prudence plus mûre, et dont la vigueur encore ne cède point à celle des guerriers qui sont présents, Raymond s'avance :

« Il ne sera pas dit, seigneur, qu'en exposant ta tête tu exposeras toute l'armée; tu n'es point un soldat; tu es notre général, et la perte serait la perte commune; c'est sur toi que la foi s'appuie; c'est sur toi que repose son saint empire : c'est par toi que le joug des enfers doit être brisé; le sceptre est dans tes mains pour diriger notre courage, c'est à nous de manier le fer et de montrer de l'audace.

« Moi-même, quoique courbé sous le poids des ans, j'irai combattre le premier : que d'autres se dérobent aux dangers, moi, je ne veux pas que la vieillesse me serve d'excuse. Ah! que ne suis-je encore à la fleur de mes ans! que n'ai-je et votre jeunesse et vos forces, ô vous que la crainte retient dans ces retranchements, vous que la colère, la honte du moins, ne peuvent animer contre ce barbare qui vous provoque et vous outrage!

« Que ne suis-je encore tel que j'étais, quand, aux yeux de toute l'Allemagne, à la cour de Conrad, je perçai, j'immolai le farouche Léopold! La chute de cet ennemi fut pour ma valeur un plus noble trophée que si, seul et sans armes, un de nos guerriers mettait en fuite une troupe nombreuse de ces vils Sarrasins.

« Ah! si j'avais encore les mêmes forces, si mon sang, comme alors, brûlait encore dans mes veines, j'aurais déjà terrassé l'orgueil de l'infidèle! mais tout vieux, tout débile que je suis, mon cœur n'est point encore glacé et ne connaît point l'épouvante; je mourrai sur le champ de bataille, mais du moins le

barbare ne triomphera point de sa victoire. Allons, je vais m'armer; ce jour sera le plus illustre de mes jours. »

Ainsi parla le généreux vieillard; son discours réveille dans tous les cœurs la valeur et l'audace : ces guerriers, muets et timides, deviennent tout à coup ardents, impétueux; tous acceptent le combat, tous briguent l'honneur d'être choisis. Baudouin le réclame; Roger, Guelfe, les deux Guy, Etienne et Garnier y prétendent.

Ce Pyrrus dont l'heureuse adresse valut à Boëmond la conquête d'Antioche, Evrard l'Ecossais, l'Irlandais Rodolphe, et Rosemond l'Anglais, brûlent d'obtenir la préférence : vous ne le désirez pas moins, Gildippe, Odoard, tendres amants, fideles époux!

Mais, plus qu'eux tous, le généreux vieillard fait éclater son ardeur et son audace : déjà il est armé; son casque seul lui manque encore : « O vivante image de l'antique valeur, lui dit Godefroi, que nos guerriers s'instruisent à ton école et se forment par ton exemple! C'est en toi que brillent dans tout leur éclat les talents, la discipline et la valeur.

« Ah! si j'avais dix jeunes guerriers dont la bravoure égalât la tienne, bientôt je verrais tomber le trône de l'erreur! bientôt du couchant à l'aurore j'aurais arboré l'enseigne triomphante de la croix. Mais cède à ma prière, et réserve ta tête pour de plus nobles soins. Souffre que le sort nomme le guerrier qui doit combattre l'infidèle; ou plutôt ce sera Dieu, qui commande à la Fortune et à la Destinée. »

Mais Raymond, toujours obstiné, veut que son nom soit écrit parmi les autres noms : Godefroi les reçoit dans son casque, les mêle

et les secoue : le premier qui sort est celui du comte de Toulouse.

A ce nom, un cri de joie se fait entendre; personne n'ose blâmer le sort qui l'a nommé. Le vieillard montre sur son front une vigueur nouvelle : la jeunesse en sa fleur renaît sur son visage. Tel le serpent, orgueilleux de l'or dont il brille, étale au soleil les richesses d'une peau nouvelle, et dresse dans les airs sa superbe tête. Bouillon surtout applaudit à ce choix, et annonce à Raymond l'honneur et la victoire.

Il détache son épée, et la présentant au vieillard : « Voilà, dit-il, le fer que jadis le rebelle Saxon portait dans les combats; je le lui arrachai, je lui arrachai aussi sa coupable vie : toujours ce fer m'a donné la victoire; prends-le; puisse-t-il n'être pas moins heureux dans tes mains! »

Cependant l'audacieux Argant exhale son impatience par des menaces et des cris. « O peuples indomptés! ô fameux héros de l'Europe, un homme seul vous défie! Qu'il vienne ce fier Tancrède, s'il compte tant sur sa valeur! Veut-il attendre dans son lit ces ombres qui ont déjà protégé sa faiblesse?

« S'il n'ose paraître, qu'un autre vienne à sa place! Cavaliers, fantassins, venez tous ensemble, puisque dans une armée si nombreuse il n'est pas un guerrier qui ose se mesurer avec moi! Voila le tombeau où reposa le fils de Marie : que n'avancez-vous? que n'acquittez-vous vos vœux? ce chemin y conduit. A quelle plus noble entreprise réservez-vous votre épée? »

Ainsi le barbare outrage les Chrétiens Plus impatient qu'eux tous, Raymond s'enflamme à sa voix et ne peut souffrir ses affronts. Sa valeur devient farouche et s'allume du feu de la colère. Impétueux, il s'é-

lance sur un coursier qui a la vitesse de l'aigle dont il emprunta son nom.

Il naquit sur les bords du Tage : là, quand le printemps ramène l'amour et les zéphyrs, la cavale, pleine d'une fureur nouvelle, la bouche béante, reçoit l'haleine feconde des vents, conçoit et devient mère.

Sans doute Aquilin dut sa naissance à l'air le plus subtil et le plus léger s'il court sur l'arène, s'il bondit, s'il caracole, il n'imprime point la trace de ses pas Monté sur ce coursier, le vieillard s'avance, et lève au ciel ses regards.

« O Dieu, s'écrie-t-il, ô toi qui, dans la vallée de Térébinthe, guidas contre l'impie Goliath un bras sans expérience, toi qui fis tomber ce fier destructeur d'Israël sous la fronde d'un simple berger, renouvelle, ô mon Dieu ! cet exemple. Abats l'infidele sous mes coups ! que son orgueil expire sous la main d'un faible vieillard, comme celui du Philistin sous celle d'un enfant ! »

Il dit, et sa prière s'élève vers les célestes demeures sur les ailes de l'espérance : l'Eternel la reçoit, et dans sa milice immortelle, il choisit un ange qui défendra Raymond, et l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'ange qui fut commis pour veiller sur son berceau, et dont les soins dirigèrent son enfance dans le chemin pénible de la vie, sera encore chargé de ses destins : appelé à ce noble emploi, il monte à l'arsenal où reposent les armes de la céleste milice.

Là se conserve cette lance qui fit périr le serpent : là les traits de la foudre, et ces traits invisibles qui portent aux nations la peste et les horribles fléaux : là est suspendu ce trident redoutable, la terreur premiere des mortels, ce trident qui ébranle la terre jusque dans ses fondements et renverse les cités.

Parmi ces armes étincelle un bouclier du diamant le plus pur : vaste, immense, il couvrirait tous les pays qui séparent l'Atlas du Caucase : c'est ce bouclier qui défend les princes justes et les peuples vertueux : l'ange le prend, et, toujours invisible, il vole auprès de son cher Raymond.

Cependant les remparts sont couverts d'une foule d'avides spectateurs : le tyran envoie Clorinde avec sa troupe se placer sur le penchant de la colline; de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille; au milieu, le terrain libre offre aux combattants une vaste arène.

Argant regarde et ne voit point Tancrède : mais un guerrier inconnu se présente à sa vue. « Grâces à ton destin, lui dit le comte, celui que tu cherches est allé dans d'autres lieux : mais ne triomphe pas encore; tu me vois prêt à te combattre : je puis le remplacer; je puis être le troisième qui se mesure avec toi. »

Le superbe en sourit : « Que fait donc Tancrède? lui dit-il, quel objet l'arrête? Il bravait le Ciel, et aujourd'hui toute sa confiance est dans la fuite : qu'il se cache au centre de la terre, dans l'abîme des eaux; il n'est point d'asile qui puisse le sauver de mes coups. — Tu mens, répliqua Raymond, quand tu dis qu'un héros tel que Tancrède fuit devant toi; jamais ta valeur n'égala la sienne.»

Le Circassien frémit de colère : « Viens, s'écrie-t-il, je t'accepte à sa place : bientôt on verra comment tu soutiendras la folle témérité de tes discours. » Tous deux s'avancent, et dirigent contre le casque l'un de l'autre leurs redoutables lances. Raymond atteint l'infidèle, mais le coup qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant pour la première fois voit

tromper ses efforts et frappe en vain; l'invisible bras détourne ses coups loin du pieux guerrier qu'il defend. Le barbare mord ses lèvres de fureur, vomit des blasphèmes, brise sa lance, prend son épée et fond sur son ennemi.

Son coursier se précipite la tête baissée; Raymond se dérobe au choc, se jette sur la droite et frappe Argant au front. L'Egyptien revient; le comte l'évite encore : cependant son casque est atteint, mais le casque, plus dur que le diamant, est toujours impénétrable.

Enfin, le cruel Circassien le serre et veut s'attacher à lui : Raymond, qui craint de plier sous cet énorme fardeau, cède, puis revient à la charge, s'éloigne, se rapproche et semble avoir des ailes : son coursier, souple et docile, d'un pas toujours sûr, obéit à la main qui le guide.

Tel un général qui assiége une tour environnée d'un marais, ou placée sur le sommet d'une montagne, tente tous les accès, emploie tous les stratagèmes : tel Raymond recule, avance, décrit mille cercles et mille détours. La cuirasse et le casque du Sarrasin résistent à ses efforts; il cherche des endroits plus faibles et qui puissent livrer un passage à son épée.

Déjà l'armure d'Argant est percée de plusieurs coups; déjà elle est teinte de sang : la sienne est encore tout entière, et son cimier n'est pas même entamé. En vain la rage du Sarrasin s'allume, en vain il frappe; son courroux se perd en efforts inutiles; mais, toujours infatigable, il redouble et revient plus terrible.

Enfin, après mille coups, il en porte un qui va tomber à plomb sur le comte : son coursier, tout agile qu'il est, ne pourrait le sau-

ver du trépas; mais le bras invisible est toujours étendu sur lui, et les efforts du Sarrasin expirent sur le céleste bouclier.

L'épée se brise et vole en éclats : Argant, qui les voit, en croit à peine ses yeux : interdit, il regarde sa main désarmée, et s'étonne de la résistance qu'il éprouve.

C'est sur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir brisé son épée : Raymond le croit comme lui; il ignore toujours le secours que le Ciel lui prête : mais, à la vue d'un ennemi sans armes, le héros s'arrête et dédaigne une lâche vitoire et des dépouilles qu'il peut enlever sans péril.

Il allait dire au Sarrasin : « Prends une autre épée; » mais tout à coup il songe que dans sa main est l'honneur des Chrétiens, que sa honte fera la leur : il ne veut point une indigne victoire, mais il ne veut point hasarder la gloire commune. Pendant qu'il balance, Argant lui lance la poignée de son épée.

Lui-même il pousse son coursier, et veut corps à corps lutter contre Raymond. Le héros est atteint à la joue; mais, sans se troubler, il se dérobe au bras vigoureux qui va le saisir, et blesse cette main qui, semblable à la serre du vautour, allait s'attacher à sa proie.

Il va, revient, s'avance, se replie, et toujours porte au Sarrasin les plus terribles coups : il réunit contre lui toute sa force, toute son adresse, tout ce que peut le dépit et la colère. Le Ciel et la Fortune secondent ses efforts.

Argant, couvert de son armure, soutenu par son propre poids, résiste immobile et toujours intrépide à ses attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuse, sans gouvernail, sans voiles et sans mât, un vaisseau lutte contre les flots : ses flancs, formés du chêne

le plus dur, bravent encore la fureur de l'onde, et défendent les matelots du désespoir et de la mort.

Argant, tu périssais quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au sein d'une nuée, Belzébuth compose un fantôme à figure humaine ; il lui donne les traits et les armes de l'altière Clorinde ; il lui donne et sa voix et son geste et son port.

Le fantôme s'approche d'Oradin, qui excelle à lancer des flèches : « O fameux Oradin, lui dit-il, ô toi dont la flèche docile va frapper le but que lui marque ton œil, quel malheur si ce héros, le rempart de la Palestine, périssait dans ce combat ; si son ennemi, chargé de ses dépouilles, retournait triomphant et tranquille dans son camp !

« Fais briller ton adresse ; abreuve tes flèches dans le sang du brigand français ; cet exploit te comblera de gloire, et la reconnaissance de ton maître t'assure un prix égal à ton mérite. » Il dit, et séduit par ses promesses, Oradin prend dans son carquois une flèche meurtrière et bande son arc.

La corde frémit, le trait vole en sifflant dans les airs, perce la cuirasse de Raymond, et s'arrête à sa peau qu'il effleure. Le céleste guerrier affaiblit le coup, et ne permit pas qu'il fît une blessure plus profonde.

Le comte arrache la flèche ; il voit jaillir son sang : d'un ton menaçant et plein d'indignation, il reproche au Sarrasin la foi violée. Godefroi, qui a toujours les yeux attachés sur Raymond, voit la perfidie ; il croit que la blessure est mortelle : il soupire, et son cœur est glacé d'effroi.

De l'œil et de la voix, il excite ses guerriers à le venger. Soudain les visieres s'abaissent, les lances sont en arrêt, et les coursiers se précipitent : en un instant, Chrétiens, Sar-

rasins, tout s'ébranle. La plaine disparaît sous le tourbillon de poussière qui la couvre et s'élève jusqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des casques, des boucliers qui se heurtent et des lances qui se brisent; les chevaux, les cavaliers tombent renversés et confondus : tout est couvert de morts et de mourants; on n'entend que des cris, des gémissements, des soupirs; le carnage s'échauffe : on se mêle, on se presse, on s'abat, on s'égorge.

Argant, dégagé de son ennemi, s'élance au milieu de la foule, arrache à un guerrier une massue de fer, rompt les Chrétiens, les renverse, les foule aux pieds, et s'ouvre un large chemin : il ne cherche que Raymond; il tourne contre lui seul son fer, sa colère et sa fureur. Tel qu'un lion affamé, il semble vouloir le dévorer.

Mais une foule de Chrétiens l'environnent, et arrêtent ses pas et sa vengeance. Orman, Roger de Bernaville, les deux Guy, les Gerard, le serrent et l'attaquent. Rien ne ralentit ses coups; il devient plus furieux par la résistance qu'il éprouve : telle la flamme captive s'échappe de sa prison, et, plus terrible, porte au loin la destruction et la ruine.

Orman expire; un des Guy est blessé; Roger tombe avec les morts, faible et languissant. Mais la foule se presse; un cercle épais et menaçant d'hommes d'armes environne le Sarrasin : seul, il soutient tout l'effort des Chrétiens; seul, il balance la destinée.

Cependant Bouillon appelle son frère : « Marche, lui dit-il, avec ta troupe. Porte-toi sur la gauche où le combat est plus furieux, et enveloppe l'ennemi. » Baudouin s'avance; le mol Asiatique ne peut soutenir le choc des

Chrétiens; il cède, il plie; les rangs sont rompus : les chevaux, les cavaliers, les drapeaux, tout tombe, tout est renversé.

La droite est entraînée dans la déroute : Argant seul résiste; pendant qu'à ses côtés tout fuit, tout se précipite, seul il s'arrête et montre aux Chrétiens un front menaçant. Tel et moins terrible encore serait un géant, qui, avec cent mains et cent bras, frapperait de cinquante épées et se couvrirait de cinquante boucliers.

Il soutient et le choc des chevaux et le choc des guerriers : seul il lutte contre toute une armée; ses armes sont brisées; son corps est déchiré; son sang coule avec sa sueur; il semble ne pas s'en apercevoir : mais les infidèles l'environnent, le pressent et l'entraînent dans leur fuite.

Il cède au torrent; mais des regards et de la voix il défie encore l'ennemi : la terreur respire dans ses yeux; la menace est dans sa bouche; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage, ses efforts, ne peuvent ni l'arrêter ni la rallier; leur crainte ne connaît plus le frein de la discipline; ils n'écoutent ni les prières ni les ordres. Cependant Bouillon, qui voit la fortune propice à ses desseins, suit le cours de sa victoire, et envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Si le Ciel n'en eût autrement décidé, ce jour allait être pour les Chrétiens un jour de triomphe et le terme de leurs travaux : mais la troupe infernale, qui voit dans ce combat chanceler son empire, rassemble tout à coup les nuages et déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le soleil et sa clarté : le ciel s'allume d'un feu plus noir que les feux de l'Enfer : la foudre gronde, la grêle tombe, ravage les

prairies, inonde les plaines; les arbres sont brisés, le fougueux ouragan ébranle les chênes, les rochers et les monts.

La pluie et le vent, la grêle et les éclairs, frappent tous à la fois contre les Chrétiens. A cette tempête inattendue, une fatale terreur étonne leur audace : quelques-uns se rallient autour de leurs drapeaux; mais Clorinde, qui voit leur désordre et leur trouble, saisit le moment favorable et pousse son coursier.

« Amis, s'écrie-t-elle, le Ciel combat pour nous; il venge nos droits : sa colère nous épargne et ne frappe que sur nos ennemis. Déjà tremblants, déjà vaincus, il leur enlève et le jour et leurs armes. Allons, marchons où le destin nous conduit. »

Ainsi elle anime ses guerriers et se précipite sur les Chrétiens; elle rit de leurs efforts impuissants, les abat et les accable; Argant revient lui-même, et reporte à ses vainqueurs les alarmes et la mort. Ils abandonnent le champ de bataille, et tournent le dos à la tempête et à l'ennemi.

Fugitifs, poursuivis et par l'Enfer et par les mortels, leur sang coule et se mêle avec les ruisseaux dont la plaine est inondée. Dans la foule obscure des morts et des mourants, Pyrrus et le brave Rodolphe tombent sans vie, l'un de la main de Clorinde, l'autre sous les coups d'Argant.

Ainsi fuyaient les Chrétiens : les démons et les infideles ne cessent de les poursuivre. Godefroy seul oppose aux armes, à la foudre, à la tempête, un front intrépide; il gourmande ses chefs, et, placé à l'entrée du camp, il y reçoit ses troupes éperdues.

Deux fois il pousse son coursier contre le cruel Argant et l'arrête deux fois: deux fois, l'épée à la main, il enfonce les bataillons en-

nemis les plus épais. Enfin, lui-même avec les siens, il se retire à l'abri des retranchements et abandonne la victoire. Les Sarrasins regagnent la ville, et les Chrétiens, fatigués, abattus, se renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un asile contre la tempête : toujours et l'orage et les ténèbres les poursuivent. L'eau pénètre dans les tentes; le vent les déchire, les arrache et les disperse. Les cris, les vents, le tonnerre et la pluie, par un horrible accord, épouvantent la nature.

CHANT VIII

Le tonnerre ne grondait plus, l'orage avait cessé, et les vents retenaient leurs bruyantes haleines : l'Aurore au front de rose, aux pieds d'or, sortait de son céleste palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne suspendaient point encore le cours de leurs noirs desseins. Astaroth, l'un d'eux, adresse ce discours à la Discorde, sa sœur :

« Tu vois ce guerrier échappé au bras vengeur du héros qui soutient notre empire. nous ne pouvons plus arrêter ses pas ; il va raconter aux Latins la triste destinée de son audacieux maître et de ses compagnons; il leur révélera des secrets importants, qui peut-être les forceront à rappeler le fils de Berthold.

« Tu sais combien ce retour nous serait funeste; combien il importe de le prévenir, ou par la force, ou par l'adresse. Descends parmi les Chrétiens; fais tourner contre eux-mêmes tout ce que ce guerrier leur dira pour leur avantage : répands tes fureurs, verse

tes poisons dans le cœur du Latin, de l'Helvétien, de l'Anglais; excite le tumulte et la vengeance : porte dans tout le camp le désordre et la confusion. Cet exploit est digne de toi; tu l'as promis à notre monarque. »

Il dit, et le monstre aussitôt vole à cette sinistre entreprise. Cependant le guerrier arrive au camp des Chrétiens : « De grâce, leur dit-il, conduisez-moi à votre général. »

Une foule curieuse de l'entendre accompagne ses pas : il s'incline avec respect, et veut baiser cette main redoutée qui fait trembler l'Asie : « Héros invincible, dit-il, dont la renommée ne connaît de bornes que l'Océan et les étoiles, je voudrais t'apporter de plus heureuses nouvelles. » A ces mots il soupire, ensuite il ajoute :

« Suénon, le fils unique du monarque danois, la gloire et l'appui de sa vieillesse, brûlait de venir sous tes drapeaux s'associer aux guerriers qui, par tes conseils, ceignirent l'épée pour venger Jésus-Christ : la crainte des dangers, des fatigues, la vue du trône qui lui était destiné, sa tendresse pour un père accablé d'années, rien ne put éteindre, dans ce cœur généreux, le zèle qui l'enflammait.

« Il voulait, sous un maître si renommé, apprendre l'art si pénible de la guerre; son âme s'indignait de son obscurité; la gloire de Renaud, qui, tout jeune encore, égalait les plus fameux guerriers, le remplissait de honte et d'émulation. Mais, plus que tout autre sentiment, le désir d'une gloire immortelle et céleste embrasait son courage.

« Impatient, il se met à la tête d'une troupe d'audacieux guerriers, prend le chemin de la Thrace et marche vers Byzance. La l'empereur grec l'accueille dans son palais; là il reçoit de ta part un courrier qui lui raconte

et la prise d'Antioche et la honte de la Perse, qui tout entière semblait s'être armée pour la reprendre.

« Il lui parle de toi, de tes héros; il lui parle de Renaud, lui dit et la fuite généreuse de ce jeune guerrier, et les exploits qui parmi vous ont signalé son courage.

« Il ajoute enfin que déjà vous êtes aux portes de Solime, prêts à foudroyer ses murailles : il l'invite à venir au moins partager votre dernière victoire. Ce discours embrase son jeune courage; une heure lui paraît un siècle : il brûle de combattre les Sarrasins et de tremper ses mains dans leur sang.

« Il semble que votre valeur soit un reproche de sa lâcheté : dévoré par la honte, il résiste aux conseils, il est sourd à la prière. Le seul danger qu'il craigne, c'est de ne pas partager tes danger et ta gloire; il n'en connaît, il n'en conçoit point d'autre.

« Lui-même il précipite son sort; à peine, dans l'ardeur qui le presse, il attend, pour partir, les premiers rayons de l'aurore : le chemin le plus court est celui qu'il préfère. Il ne cherche à éviter ni les passages difficiles, ni les contrées qu'habitent nos cruels ennemis : nous suivons en aveugles le chef qui nous guide.

« Ici, la faim nous assiége; plus loin la nature nous oppose des barrières : partout il faut combattre; mais nous triomphons de tous les obstacles. Nous immolons, nous dispersons nos ennemis. Rassurés par nos victoires, enorgueillis par nos succes, nous touchions enfin aux frontières de la Palestine.

« Là nos coureurs nous annoncent qu'ils ont entendu le bruit des armes, qu'ils ont vu flotter des enseignes, que tout leur fait craindre l'approche d'une formidable armée. L'intrépide Suénon, toujours inébranlable dans

ses desseins, ne change ni de couleur ni de ton : d'un œil calme et serein, il voit la pâleur sur le front de ses guerriers.

« Compagnons, s'écrie-t-il, ce jour nous donnera ou la palme de la victoire ou la palme du martyre. J'espère la premiere, je ne désire pas moins la seconde, qui, avec plus de mérite, nous promet encore plus de gloire. Un jour ce camp sera un temple consacré à notre mémoire, et les races futures y viendront révérer nos tombeaux, ou contempler nos trophées.

« Il dit, et place des sentinelles, distribue les emplois et les travaux, et ordonne que tous se couchent armés. Lui-même ne quitte ni son casque ni sa cuirasse. Au milieu de la nuit, au moment où tout repose dans le silence, tout à coup d'affreux hurlements troublent les airs et font trembler la terre.

« On crie aux armes! Suénon le premier vole à la tête du camp : l'audace étincelle dans ses yeux, son visage est en feu. On nous attaque; un cordon épais nous serre et nous environne ; une foret de lances et d'épées nous enveloppe; une nuée de flèches s'épanche sur nos têtes.

« Dans ce choc inégal, chacun de nous a vingt ennemis à combattre : plusieurs sont frappés, plusieurs expirent dans les ténèbres par des coups inconnus. Mais le nombre des morts, le nombre des blessés est caché dans les ombres, et la nuit couvre nos malheurs et nos exploits.

« Cependant Suénon se fait partout reconnaître à la vigueur de son bras, à la pesanteur de ses coups : des ruisseaux de sang coulent autour de lui; des cadavres entassés lui font un rempart : de quelque côté qu'il tourne ses pas, il porte la terreur dans ses yeux et la mort dans sa main.

« Nous combattons jusqu'à ce que l'aurore vienne éclairer le ciel de ses premiers rayons : en dissipant les horreurs de la nuit, sa clarté nous révele les horreurs la mort. Ce jour, si désiré, ne présente à nos yeux qu'un spectacle de terreur et de pitié. Tout notre camp est jonché de cadavres et couvert de nos débris.

« Nous étions deux mille; à peine nous restons cent. A la vue de tant de sang répandu, de tant de morts entassés, je ne sais si le cœur du héros se troubla, mais son front n'en fut point altéré. « Compagnons, nous dit-il en élevant la voix, suivons ces généreux guerrieurs, marchons comme eux au bonheur et à la gloire par la route que leur sang nous a tracée. »

« Il dit, et souriant à la mort qui s'approche, il oppose au torrent débordé sur lui une constance et un courage intrépides; il n'est point d'armure, fût-elle de l'acier, du diamant le plus impénétrable, qui puisse résister aux coups que frappe son bras. Bientôt tout son corps n'est plus qu'une plaie.

« Cadavre indompté, ce n'est plus la vie, c'est la valeur seule qui le soutient et l'anime encore. Sans se ralentir, il rend coup pour coup; plus il est blessé, plus il devient terrible. Enfin un guerrier à l'œil farouche, au maintien formidable, fond sur lui avec fureur, et, secondé d'une foule des siens, après un combat long et opiniâtre, il renverse le héros.

« Il tombe, ce prince généreux, il tombe et ne laisse après lui personne pour le venger. O sang noblement répandu, ô restes deplorables du meilleur des maîtres, vous m'êtes témoins que je ne fus point avare de ma vie! Je bravai le fer, j'affrontai tous les dangers, et si le Ciel eût marqué là le terme de mes jours, je méritai d'obtenir le trépas.

« Au milieu de tous mes compagnons morts, seul, je tombai encore vivant, mais sans sentiment et sans connaissance : un noir bandeau s'épaissit sur mes yeux; mes sens s'assoupirent : mes paupières se rouvrirent enfin; il me sembla qu'il était nuit; à mes regards incertains s'offrit une lueur faible et tremblante.

« Je n'avais pas encore la force de distinguer les objets : j'étais en cet état qui est entre la veille et le sommeil : mes yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour; mes blessures, qu'irritaient la fraîcheur de la nuit et l'humidité de la terre sur laquelle j'étais couché, m'avertissaient de mon existence, par le sentiment cruel de la douleur.

« Cependant cette clarté s'avance; j'entends un faible murmure qui s'approche et s'arrête auprès de moi. Je soulève avec peine ma débile paupière : je vois deux hommes couverts d'une longue robe et un flambeau a la main. L'un d'eux me dit : « O mon fils! espère en Dieu dont le bras soutient la vertu, et dont la grâce prévient nos prières.

« Il étend sa main pour me bénir, et, d'un air recueilli, prononce à demi-voix des mots que j'entendis peu, que je compris encore moins. « Lève-toi, ajouta-t-il; » soudain je me lève plein de force et d'allégresse : je ne sens plus mes blessures : il semble qu'une vigueur nouvelle circule dans mes membres.

« Interdit, je les regarde : mon âme étonnée ne peut en croire mes xeux. — « Homme de peu de foi, me dit le vieillard, tu doutes encore? où s'égarent tes pensées? Ce ne sont point des fantômes que tu vois, nous sommes des serviteurs de Jésus-Christ : pour le suivre, nous avons fui un monde séducteur et ses vains attraits : ici, loin des humains, nous vivons dans un désert sauvage.

« Ce Dieu qui règne sur l'univers, et qui pour opérer les plus grands miracles ne dédaigne pas les plus vils instruments, ce Dieu m'a choisi pour sauver tes jours; il ne veut pas qu'on laisse privé des honneurs suprêmes ce corps où habita une si belle âme, et qui doit, immortel et glorieux, se réunir un jour avec elle.

« Suénon aura un tombeau digne de sa valeur : les races futures viendront y offrir leurs hommages et leurs vœux. Lève les yeux vers le ciel; regarde cette étoile qui brille comme le soleil : ses rayons vont te conduire au lieu où repose le corps de ton maître.

« Soudain de cet astre lumineux, ou plutôt de se soleil, descend un rayon qui, semblable à une ligne d'or, se prolonge jusque sur le corps du héros : l'éclat de sa lumiere couvre ses blessures. Dans ces lambeaux sanglants, défigurés, je reconnais mon maître.

« Il n'était point couché le visage contre terre, mais tourné vers le ciel, où avaient aspiré tous ses désirs : sa main droite fermée pressait encore son épée, et semblait prête à frapper. La gauche, posée sur sa poitrine, paraissait implorer la clémence céleste.

« De mes larmes, j'arrose ses blessures et j'épanche une douleur que rien ne peut affaiblir. Le vieillard lui ouvre la main droite et prend son épée. — « Ce fer, me dit-il, qui aujourd'hui a versé tant de sang et qui en est encore tout trempé, est, comme tu sais, un ouvrage achevé; il n'en est point de plus parfait dans l'univers.

« Le Ciel ne veut pas qu'il reste inutile; il faut que de la main d'un héros il passe dans une main aussi vaillante, mais plus heureuse, qui la manie avec autant de force et d'adresse, mais qui le conserve plus longtemps,

et qui le fasse servir à venger son premier maître.

« Soliman a immolé Suénon; l'épée de Suénon doit immoler Soliman. Prends-la; va sous les murs de Jérusalem, dans le camp des Chrétiens : ne crains point que de nouveaux obstacles arretent tes pas dans les pays que tu vas parcourir; le bras qui te conduit abais sera devant toi les barrières qui pourraient fermer ton passage.

« Le Ciel veut que cette voix qu'il t'a conservée publie la piété, la valeur et l'audace de ton généreux maître ; il veut que son exemple donne à la religion de nouveaux vengeurs, et qu'après des siècles écoulés il enflamme encore les héros futurs.

« Je dois te faire connaître celui qui héritera de cette épée : c'est le jeune Renaud, ce guerrier à qui tout cède la palme de la valeur : tu la lui remettras, tu lui diras que le Ciel et l'univers n'attendent que de lui seul la vengeance due à Suénon. — Pendant que j'écoute en silence, un nouveau miracle attire mes regards.

« Au lieu où repose le cadavre, je vois s'élever un superbe tombeau qui embrasse le corps du héros et se referme sur lui. Une main invisible y trace son nom, ses exploits et ses vertus : je contemple et le monument et l'inscription; mes yeux ne peuvent s'en détacher.

« Dans ce tombeau, dit le vieillard, le corps de ton maîrre reposera auprès de ses fidèles amis, pendant qu'heureuses, au sein de la Divinité, leurs âmes s'enivreront d'un amour immortel. Tes pleurs ont payé à leurs cendres le tribut qui leur était dû; il est temps que tu goûtes quelque repos. Ma retraite sera ton asile, jusqu'à ce que l'aurore vienne te réveiller pour reprendre ton voyage.

« Il dit, et me conduit, tantôt par des hauteurs, tantôt par des vallons : je me traîne avec peine sur ses pas; enfin, nous arrivons à l'entrée d'une caverne creusée dans un rocher sauvage : c'est là que, tranquille avec son disciple, il vit au milieu des monstres des forêts; armé de sa seule innocence, il n'a besoin ni de cuirasse ni de bouclier pour se défendre.

« Il m'offre un champêtre repas : un lit dur reçoit mes membres fatigués et répare mes forces; mais, dès que l'aurore allume ses premiers feux, les deux solitaires se lèvent; tous trois ensemble, nous offrons à l'Eternel nos hommages et nos prières. Le vieillard reçoit mes adieux, et je marche où me guident ses conseils. »

Il se tait à ses mots : « Généreux guerrier, lui répond Bouillon, tu nous apportes une cruelle et douloureuse nouvelle; elle a droit de troubler nos cœurs et demande nos larmes. Un moment nous a donc enlevé tant d'intrépides héros et de fidèles amis ! Un coin ignoré de la terre possede leurs dépouilles ! et tel qu'un éclair, ton prince n'a brillé que pour disparaître !

« Mais quoi ! leur mort a fait leur bonheur. Des trésors, des conquêtes ne valent pas une chute si belle : jamais l'antique Capitole ne vit de si nobles lauriers. Assis au haut de l'empyrée, dans le temple de la gloire, une couronne immortelle est le prix de leurs travaux. Là, ils montrent leurs blessures et triomphent de leur défaite.

« Mais toi qui leur survis, toi qui, sur ce théâtre d'éternels combats, doit essuyer encore les dangers et les fatigues, jouis de leur triomphe, éclaircis ce front chargé d'ennuis et de douleurs. Tu demandes le fils de Berthold : il erre loin de nous; je te conseille

d'attendre que nous en ayons des nouvelles sûres, avant que de te résoudre à l'aller chercher. »

Ces discours réveillent dans tous les cœurs la tendresse pour Renaud. « Hélas, se disait-on, ce jeune héros erre au milieu des peuples infidèles ! » Il n'est personne qui ne raconte au Danois quelqu'une de ses grandes actions. On déploie à ses yeux étonnés le tissu merveilleux de sa vie.

Son souvenir avait attendri tous les cœurs : tout à coup arrive une troupe de guerriers que l'appât du butin a conduits dans la plaine, et qui ramènent des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi.

Ils rapportent les signes trop sensibles d'un funeste malheur ; c'est l'armure de Renaud sanglante et déchirée. Aussitôt mille bruits différents, tous également incertains, circulent dans le camp. Au nom de ce guerrier, la foule éplorée court, s'empresse, et demande à voir ses armes.

On les contemple ; on reconnait trop bien cette énorme cuirasse, ce casque étincelant, cet oiseau qui porte la foudre et dont les regards fixent le soleil : jadis on les voyait toujours dans le chemin de l'honneur et de la gloire ; aujourd'hui, brisées, couvertes de sang, elles roulent dans la poussière, et ce spectacle fait naître dans tous les cœurs des sentiments de colère et de pitié.

Pendant qu'on murmure, pendant que chacun donne à la mort du héros une cause différente, Bouillon appel Aliprand, le chef des guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand a la valeur d'un chevalier et la franchise d'un soldat. « Dis-moi où tu as pris ces armes ; bonheur ou malheur, ne me cache rien.

« — A deux journées du camp, répond le

guerrier, vers les confins de Gaza, est un vallon détourné que des coteaux ceignent de toutes parts; du sommet de ces coteaux descend un ruisseau qui serpente sur un lit bordé de gazons et ombragé par des arbres : jamais poste ne fut plus favorable pour une embuscade.

« Nous allions chercher les troupeaux qui paissent en ces lieux; tout à coup nous apercevons sur l'herbe des traces de sang, et non loin de là, sur le bord du ruisseau, le cadavre d'un guerrier. A la vue de ces armes que nous reconnaissons, malgré le sang et la poussière dont elles sont souillées, nous nous ébranlons tous : je m'approche du corps ; je veux démêler les traits du visage, mais la tête avait été coupée.

« La main droite manquait aussi : le tronc était percé de plusieurs blessures reçues par derrière. Plus loin reposait, avec le casque, l'aigle aux ailes blanches et déployées. Pendant que mes yeux cherchent quelqu'un qui puisse nous donner des lumières, un villageois se présente à ma vue; mais, dès qu'il nous aperçoit, il recule et s'enfuit.

« On le poursuit, on l'arrête, on l'interroge: il répond que, la veille, il a vu sortir de la forêt une troupe de guerriers; qu'à leur aspect il s'est caché; que l'un d'eux tenait à la main une tête ensanglantée, que la chevelure était blonde, et semblait celle d'un adolescent ;

« Que ce même guerrier a enveloppé cette tête et l'a suspendue a la selle de son cheval. Il ajoute qu'à l'habillement il a reconnu cette troupe pour être de notre nation. Je fais dépouiller le cadavre, je l'arrose de mes larmes, j'ordonne qu'on lui rende les honneurs suprêmes, et j'emporte l'armure avec moi.

« Mais si ce corps est en effet celui du

jeune héros, il mérite d'autres honneurs et un autre tombeau. » Après ce récit, Aliprand se retire. Godefroi, morne, pensif, soupire en secret; mais son cœur rejette toujours cette funeste idée : il veut à des signes plus certain, reconnaître le cadavre et le coupable homicide.

Cependant la nuit se lève, et de ses ailes obscures enveloppe le ciel et sa vaste étendue : le sommeil, par ses douces illusions vient calmer les esprits et verser dans les cœurs l'oubli des soucis et des peines. Toi seul, Argillan, percé des traits de la plus cruelle douleur, tu roules dans ton sein agité les pensées les plus funestes; ta paupière ne peut se fermer, et ton âme se refuse au repos.

Hardi dans ses discours, ardent, impétueux, Argillan naquit sur les rives du Tronto; au milieu des guerres civiles, il se nourrit de haines et de vengeance : bientôt, exilé de sa patrie, il inonda de sang les vallons et les collines, et désola les lieux qui l'avaient vu naître. Enfin, la guerre sainte l'appela dans l'Asie, et des exploits plus heureux signalèrent sa valeur.

Enfin, au retour de l'aurore, ses yeux se fermèrent; mais ce ne fut point le Sommeil qui lui versa ses doux pavots : ce fut la Discorde qui l'enivra de ses poisons. Plongé dans un état de stupeur plus affreux que la mort, des illusions vinrent troubler ses sens; et même en dormant il ne goûta point de repos. La cruelle Furie s'offrit à lui sous les images les plus effrayantes, et troubla ses esprits.

Elle prend enfin la forme d'un guerrier dont la tête a été coupée et la main droite séparée du bras : la main gauche soutient la tête sanglante, pâle et livide. Le visage plein

de la mort respire et parle en respirant : des paroles entrecoupées s'échappent avec le sang et les soupirs. « Fuis, Argillan... fuis des lieux souillés par le crime..... fuis un camp funeste et un chef impie !

« O mes chers amis, qui vous défendra du cruel Godefroi, et de la perfidie dont j'ai été la victime ? Le barbare, dévoré par la haine et avide de forfaits, ne songe qu'aux moyens de vous perdre après moi. Cependant, si ta main aspire encore à la gloire, si tu comptes sur ta valeur, ne fuis pas : non. Que le sang du tyran soit offert à ma cendre, et expie mon trépas.

« Mon ombre suivra tes pas, irritera ta colère et te donnera le fer qui doit l'immoler ; j'armerai ton cœur et ton bras. » Elle dit, et dans son sein elle verse une fureur nouvelle. Le sommeil l'abandonne : étonné, hors de lui-même, il roule des yeux gros de rage et de poison : il s'arme et dans le transport qui l'agite, il rassemble les Italiens.

Il les rassemble dans le lieu même où sont suspendues les armes du généreux Renaud. Là, sa bouche exhale en ces mots la fureur qui le dévore : « Ainsi donc un peuple de barbares et de tyrans, ennemi de la raison, infidèle à ses promesses, qui ne peut se rassasier ni d'or ni de sang, appesantira sur nous un sceptre de fer et fera ployer nos têtes sous le joug !

« Les affronts que nous avons soufferts, les cruautés que depuis sept ans nous avons éprouvées sous ce dur empire, pourraient dans dix siècles encore allumer, au sein de Rome et de l'Italie, la colère et la vengeance. Je ne vous parlerai point de la Cilicie domptée par les armes et par la valeur de Tancrède, usurpée depuis par les Français, et devenue dans leurs mains le prix de la perfidie.

« Je ne vous dirai point que, quand les circonstances exigent de l'audace, de la bravoure, de la fermeté, c'est toujours quelqu'un de nous qui va le premier, à travers mille morts, porter le fer et la flamme; mais que, quand au sein des loisirs et de la paix il faut partager les palmes et le butin, on ne nous connaît plus; que les Français seuls s'approprient tout : la gloire, les conquêtes, les trésors et les triomphes.

« Il fut un temps peut-être où de pareilles injures pouvaient blesser nos cœurs et notre fierté; je n'en parle plus aujourd'hui : un crime affreux, une horrible cruauté ne permet plus de les regarder comme de faibles offenses. Ils ont immolé Renaud; ils ont violé et les lois divines et les lois de la nature. Et le Ciel ne lance pas sa foudre, et la terre n'ouvre pas ses abîmes pour les engloutir !

« Ils ont immolé Renaud, le bouclier, le défenseur de notre culte! Et ce héros n'est point encore vengé; que dis-je? ses restes sanglants et déchirés sont encore étendus sur la poussière et privés de sépulture! Vous demandez quel est le barbare qui a commis ce forfait? O mes amis! qui pourrait le méconnaître? Eh! qui de nous ignore combien Godefroi et Baudouin sont jaloux de notre valeur?...

« Mais pourquoi chercher des preuves?... J'en atteste le Ciel, ce Ciel qui m'entend et qui punit le parjure; ce matin, au moment où le soleil vient éclairer le monde, j'ai vu l'ombre errante de l'infortuné Renaud. Quel cruel, quel affreux spectacle! De combien de crimes ce premier crime nous menace! Oui, je l'ai vu : ce n'était point un songe; il est encore présent à mes yeux, je le retrouve partout.

« Que ferons-nous? Faut-il qu'une main encore toute dégouttante de ce sang injustement répandu nous conduise et nous guide? Ou bien fuirons-nous, loin du tyran, sur les bords que l'Euphrate arrose? Irons-nous y combattre un peuple efféminé qui, dans ses champs féconds, voit fleurir tant de villes et de cites? Ces villes, ces cités seront à nous, et nous n'en partagerons point la conquête avec les Français.

« Partons, et, s'il le faut, que ce sang illustre et innocent demeure sans vengeance : mais pourtant si cette valeur, qui languit froide et glacée, était aussi ardente qu'elle devrait l'être, bientôt le serpent odieux qui a dévoré la fleur et l'ornement de l'Italie périrait sous nos coups, et sa mort serait l'exemple des tyrans.

« Je voudrais, oui, si vous aviez autant d'audace que de force, je voudrais de cette main enfoncer le supplice dans le cœur impie où habite la trahison. » Ainsi parla le fanatique Argillan : sa fureur entre dans toutes les âmes. Le forcené crie : *Aux armes! aux armes!* Cette jeunesse guerrière répète après lui : *Aux armes! aux armes!*

La Discorde, au milieu d'eux, fait étinceler le fer dont sa main est armée, et verse dans les cœurs ses feux et ses poisons : le dépit, la fureur, la coupable soif du sang s'allument et s'accroissent à chaque instant : la contagion s'étend, et du quartier des Italiens gagne et infecte celui des Helvétiens, et de là se communique aux tentes des Anglais.

Ce fatal événement, cette perte d'un héros chéri, ne sont plus les seuls aliments de la révolte : d'antiques ressentiments la fomenteut encore et la nourrissent; les mécontentements assoupis se réveillent : on appelle

les Français des impies, des tyrans. La haine éclate en menaces et ne peut plus se contenir.

Ainsi, sur un feu trop ardent l'eau frémit, bouillonne et s'élance enfin hors de l'airain qui la renferme. Le petit nombre de sages qu'éclaire la vérité ne peut arrêter une foule aveugle et impétueuse. Tancrède, Camille, Guillaume, tous ceux qui avaient de l'autorité étaient loin du camp.

Tous ces peuples mêlés et confondus courent aux armes, l'air retentit de l'éclat séditieux de la trompette : cependant on court vers Bouillon, de toutes parts on lui crie de s'armer : Baudouin le premier se présente à lui et se range a son côté.

Le héros, qui s'entend accuser, tourne ses regards vers le Ciel, son asile et son appui : « O mon Dieu! toi qui sais combien mes mains eurent toujours horreur de verser le sang de mes frères, arrache, ô mon Dieu! le bandeau qui leur couvre les yeux! Arrête leur fureur; que ce monde aveugle connaisse mon innocence, comme toi-même tu la connais ! »

Il dit, et il sent un feu nouveau qui circule dans ses veines : l'espérance est dans son cœur, l'audace est sur son front. Environné des siens, il s'avance vers ces guerriers qui croient venger Renaud; il entend le bruit des armes : autour de lui frémissent le murmure et les menaces, mais rien ne peut ralentir ses pas.

Sa cuirasse est sur son dos; il s'est revêtu de ses plus pompeux habits; ses mains sont désarmées, son visage est découvert et brille d'une céleste majesté. Il agite son sceptre d'or, et ne veut point d'autre arme pour calmer ces mouvements séditieux. Il se montre

aux mutins; il leur parle, et sa voix a plus de force et d'éclat que celle d'un mortel.

« Que veulent dire ces menaces insensées, ce vain bruit que j'entends? Quelle peut en être la cause? Est-ce ainsi qu'on me respecte? Après tant d'épreuves, suis-je encore méconnu? On soupçonne Godefroi, on l'accuse de perfidie, on applaudit à son accusateur? Vous vous attendez peut-être à me voir m'humilier devant vous, plaider ma cause et m'abaisser jusqu'à la prière?

« Non : jamais l'univers, qui est plein de mon nom, ne me reprochera une si honteuse faiblesse. Je ne veux de défenseurs que ce sceptre, que le souvenir honorable de mes exploits et la vérité. La justice fait place à la clémence; la peine ne frappera point sur tous les coupables : je vous fais grâce en faveur de Renaud.

« Qu'Argillan seul lave dans son sang le crime commun, Argillan l'auteur de tant de troubles, lui qui, sur les plus faibles soupçons, vous a entraînés dans son erreur. » Pendant qu'il parle, ses regards pleins de terreur et de majesté brillent comme des éclairs. Argillan, étonné, subjugué, tremble à son aspect et est atterré d'un coup d'œil.

Cette foule insolente, audacieuse, qui frémissait de courroux et de rage, dont les mains s'armaient, avec tant de fureur, du fer, des javelots et des flammes que lui fournissait la vengeance, docile maintenant, la tête baissée, la honte sur le front, la crainte dans le cœur, écoute en silence les discours impérieux du héros; elle souffre qu'Argillan, au milieu de ces armes qui l'environnent de toutes parts, soit saisi et enchaîné.

Tel un lion, qui, fier et superbe, rugissait en secouant son horrible crinière, dès qu'il voit la main qui dompta sa farouche jeu-

nesse, ploie sous le poids de la chaîne sa tête altière, tremble sous la menace, et oublie sa force et son orgueil.

On dit que, dans ce moment, un guerrier ailé, dont l'aspect était menaçant et terrible, couvrait le pieux Bouillon d'un céleste bouclier; que dans ses mains étincelait une épée encore dégouttante de sang. Sans doute c'était le sang de ces cités, de ces peuples, dont les crimes allumèrent enfin la tardive vengeance de l'Eternel.

Ainsi le tumulte s'apaise; on dépose les armes, et les haines s'éteignent. Godefroi retourne sous sa tente, tout plein du grand dessein qui l'occupe. Avant que le soleil ait, pour la troisième fois, éteint ses feux dans l'Océan, il veut donner l'assaut; il examine ces instruments horribles et funestes qui doivent ébranler les remparts et porter dans Solime la désolation et la mort.

CHANT IX

A la vue de ce calme odieux, de ces rebelles soumis et désarmés, le monstre infernal, qui ne peut plus lutter contre le destin, ni changer l'ordre immuable des célestes décrets, s'envole furieux et va verser ailleurs d'autres fléaux et d'autres poisons. Partout, à son aspect, le soleil pâlit, l'herbe languit et meurt desséchée.

Il sait que la fatale adresse de ses compagnons a banni du camp des Chrétiens l'illustre fils de Berthold; que Tancrède et les guerriers les plus braves et les plus redoutés n'y sont plus. « Qu'attends-je encore? dit-il; appelons Soliman, qu'il apporte le fer et la

flamme : il vaincra sans peine un camp surpris, affaibli et divisé. »

Il dit, et vole vers ces hordes errantes dont Soliman est devenu le chef, Soliman, le plus terrible des mortels révoltés contre le Ciel; Soliman, que la fable eût compté parmi ces géants qu'enfanta la Terre pour escalader l'Olympe; il régnait sur les Turcs, et Nicée fut le siége de son empire.

Ses Etats, voisins de la Grèce, s'étendaient des rives du Sangar jusqu'aux bords du Méandre, pays fortunés qu'habitèrent jadis les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens et les peuples de Pont et de Bithynie; mais les efforts des Latins venaient de renverser son trône, et lui-même, dans deux combats, avait vu expirer sa gloire.

En vain il avait lutté contre la fortune; chassé de son empire, il fut enfin réduit à chercher un asile en Egypte : il y fut accueilli par un roi généreux et magnanime qui, résolu de s'opposer aux conquêtes des Chrétiens, s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais, avant que de faire éclater ses projets, il voulut que Soliman, chargé de ses trésors, allât acheter le secours des Arabes : pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie et de l'Afrique, Soliman va trouver les barbares, et sans peine il entraîne sur ses pas des brigands avides et mercenaires.

A leur tête, il ravage la Palestine et coupe aux Chrétiens la communication avec la mer: le cœur toujours plein de sa vengeance et du souvenir de sa chute, il veut, par de plus grands coups, signaler sa fureur; mais entre plusieurs partis son esprit flotte irrésolu.

La Discorde se présente à sa vue; elle a pris le masque d'un vieillard pâle et décharné; son front est sillonné de rides; sa lèvre su-

périeure est couverte d'une barbe épaisse: son menton est rasé; un turban se replie autour de sa tête; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds; un cimeterre pend à son côté; l'arc est dans ses mains et le carquois résonne sur ses épaules.

« Nous errons, lui dit-elle, dans des plaines arides, sur des sables stériles et déserts où nous ne trouvons ni butin à faire, ni lauriers à cueillir : cependant Godefroi ébranle les murs de Solime; déjà ses remparts et ses tours s'ouvrent et chancellent; bientôt, si nous tardons encore, nous verrons les flammes dévorer ses débris.

« Des chaumières embrasées, des bœufs, des troupeaux enlevés, voilà donc les nobles trophées de Soliman: c'est donc ainsi que tu reconquiers tes Etats, que tu venges tes injures et tes pertes? Reprends ton courage et ton audace; allons, à l'ombre de la nuit, accabler dans ses retranchements le tyran qui nous opprime : crois-en ton vieil Arape, dont tu as éprouvé la fidélité sur le trône et dans ton exil.

« L'ennemi ne nous attend ni ne nous redoute: il méprise de lâches Arabes qui ne savent ni s'armer ni combattre. Il ne croira jamais que des barbares accoutumés à piller et à fuir osent tenter un si grand coup; mais ces barbares, animés par ton courage, marcheront sans crainte contre un camp sans défense et enseveli dans le sommeil. » Elle dit, et verse dans son sein ses flammes et ses fureurs, et s'évanouit dans les airs.

Le sultan lève ses mains au ciel et s'écrie : « O toi qui allumes dans mon âme tant de colère et de rage, divinité qui, pour moi, as emprunté une figure humaine, je te suis, je vole où tu m'appelles! j'y vole : oui, j'entasserai dans la plaine des montagnes de cada-

vres; je ferai couler des fleuves de sang : combats avec moi, et, invisible au sein des airs, dirige mon bras et mon épée. »

Il se tait, et soudain il rassemble ses barbares soldats; il réchauffe leur lenteur du feu qui le dévore; il embrase tout son camp qui déjà brûle de le suivre. La Discorde elle-même embouche la trompette et donne le signal : elle-même de sa main déploie le funeste étendard. Plus rapides que la renommée, ces hordes barbares volent et se précipitent.

Le monstre les accompagne, mais bientôt il les laisse et va prendre l'air et l'équipage d'un courrier. Au moment où la nuit lutte avec le jour et semble, avec lui, partager le monde, il entre dans Solime, passe au milieu d'une foule éplorée, annonce au monarque la marche de Soliman et lui dit ses projets, l'heure et le signal de l'attaque.

Mais déjà les ombres plus épaisses étendent sur la nature un voile lugubre chargé de funestes vapeurs. Au lieu des frimas de la nuit, une rosée tiède et sanglante humecte la terre : des monstres, des fantômes, paraissent dans les airs; on entend frémir des larves et des spectres errants, le noir abîme vomit tous ses habitants et verse sur la terre toutes les ténèbres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur, le fier sultan s'avance vers les tentes des Chrétiens; mais, au moment où la nuit a parcouru la moitié de sa carrière, il s'arrête non loin du quartier ou le Français goûte un tranquille repos. Là, il ordonne à ses soldats de réparer leurs forces, et bientôt, par ce discours audacieux, il les anime et les encourage :

« Vous voyez, leur dit-il, un camp enrichi par mille brigandages et bien plus fameux que redoutable : tel qu'une mer avide, il a

dévoré tous les trésors de l'Asie. Le Ciel le livre à vos coups et l'y livre sans péril : ces armes, ces chevaux couverts d'or et de pourpre vont être votre proie plutôt que leur défense.

« Ce n'est plus cette armée qui vainquit la Perse, qui subjugua Nicée ; une guerre si longue, si féconde en événements, en a moissonné la plus grande partie : et fût-elle encore tout ce qu'elle était autrefois, que peut-elle en ce moment, sans armes et plongée dans le sommeil ? Un instant la fera passer des bras du sommeil dans les bras de la mort.

« Allons ! marchons, guerriers ! je veux moi-même le premier, sur leurs corps expirants, vous frayer un chemin dans leur camp. Que chaque épée apprenne de la mienne à frapper; que tous apprennent de moi à exercer la rage et la vengeance. Aujourd'hui tombera le trône du Christ; aujourd'hui l'Asie sera libre et votre gloire immortelle. » Ainsi le barbare les enflamme, et lui-même, en silence, il s'avance à leur tête.

Cependant, à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres, il voit les sentinelles qui trompent son attente et défendent le sage Bouillon contre ses surprises : à la vue de Soliman et des troupes qui le suivent, elles se replient, et par leurs cris éveillent une garde avancée qui s'arme et s'apprête au combat.

Les barbares, sûrs d'être aperçus, font résonner leurs trompettes guerrières ; d'horribles hurlements frappent les airs : le bruit des armes se mêle au hennissement des chevaux, les collines et les vallons mugissent ; les abîmes répondent à leurs mugissements. La Discorde allume son infernal flambeau et donne le signal aux habitants de Solime.

Le sultan se précipite et tombe sur les Chré-

tiens encore en désordre; les tempêtes s'élancent moins rapides du sein des prisons qui les renferment; un torrent qui entraîne et les arbres et les cabanes, la foudre qui abat et consume les cités, le volcan qui remplit le monde d'horreur et d'épouvante, sont de faibles images de sa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte, qui ne blesse, qui ne tue; cent bras sont levés sur lui, cent épées l'atteignent à la fois; son casque gémit, des étincelles en jaillissent, il ne sent rien, ou, maître de la douleur, il méprise et brave toutes les blessures.

Seul il a mis cette première troupe en déroute; des flots d'Arabes se précipitent sur ses pas; les Chrétiens fuient; les vainqueurs, les vaincus, se mêlent, se confondent, et entrent ensemble dans les retranchements; tout le camp est rempli de deuil, de ruines et d'horreur.

Sur le casque du sultan s'allonge et se dresse un serpent horrible; sa queue se recourbe en replis tortueux; trois dards s'élancent de sa gueule parmi des flots d'une livide écume; on croit entendre ses sifflements, et, dans le feu du combat, il semble qu'il s'allume et vomit la flamme et la fumée.

C'est dans ce formidable appareil que se montre Soliman plus formidable encore. Tel, dans la nuit des tempêtes, le navigateur voit l'océan à la lueur des éclairs. A son aspect, les uns fuient, tremblants, éperdus; les autres, d'une main intrépide, saisissent leurs armes : la nuit à chaque instant augmente le trouble et multiplie les dangers en les cachant.

Latinus, un Italien né sur les bords du Tibre, s'avance des premiers et signale son audace : les fatigues n'ont point épuisé ses forces, ni l'âge dompté son courage. Cinq fils

à peine sortis de l'enfance combattent toujours à ses côtés : une pesante armure charge leurs membres encore tendres et délicats.

Animés par l'exemple paternel, il excite au combat leur fer et leur colère : « Allons, leur dit-il, marchons contre un impie qui s'enorgueillit de la fuite de nos guerriers ! Que le spectacle sanglant des malheureux qu'il égorge n'arrête point votre audace. Souvenez-vous, mes fils, que des lauriers cueillis sans péril ne méritent que du mépris. »

Telle une lionne farouche instruit ses lionceaux au carnage : leur crinière ne flotte point encore sur leur cou, l'âge n'a point encore développé leurs forces ni formé ces armes meurtrières que leur donna la nature : déjà elle leur apprend a chercher leur proie à travers les dangers et a déchirer le chasseur qui vient troubler leur asile et poursuivre des animaux plus timides.

Le vieillard suit sa troupe téméraire; ils environnent, ils attaquent le sultan : au même moment, une même impulsion dirige leurs six lances. Bientôt l'aîné, plus audacieux, abandonne la sienne, s'attache à Soliman, et, de son épée, tente de tuer son coursier.

Mais, toujours immobile, l'infidèle brave et leur fer et leurs efforts; telle, au rivage des mers, une montagne battue par la tempête se soutient par son propre poids, et défie le ciel et les flots conjurés : d'un coup, le sultan fend la tête à celui qui veut percer son cheval.

Le sensible Aramant tend la main à son frère expirant : inutile et fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main, et les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux et confondent leur sang et leurs derniers soupirs.

Sabin, de loin, présente sa lance; Soliman

la brise, fond sur le jeune guerrier, l'abat et le foule sous les pieds de son cheval. Son âme rompt avec effort les doux liens qui la retiennent, et abandonne à regret la lumière des cieux et une vie qui lui promettait des jours longs et fortunés.

Pic et Laurent vivaient encore : tous deux avaient en même temps respiré le jour; tous deux avaient même air et mêmes traits, et leur ressemblance était souvent pour leurs parents la source d'une douce erreur. Mais Soliman met entre eux une cruelle différence : à l'un il tranche la tête, il perce le sein à l'autre.

Le père, ah! plutôt le malheureux qui ne l'est plus, voit dans la mort de ses cinq fils sa propre mort et celle d'une postérité qui flattait sa vieillesse : en proie à la douleur qui le déchire, comment peut-il respirer! comment peut-il combattre encore! Peut-être il n'a pas vu les visages de ses fils couverts des ombres du trépas; peut-être il ne les a pas vus lui tendre les bras et lui adresser leurs derniers regards.

La nuit, sous un voile favorable, lui cache du moins une partie de ses malheurs; mais la victoire n'est plus rien pour lui s'il ne périt lui-même. Prodigue de son sang, avide de celui de Soliman, on ne sait s'il désire plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : « Barbare, tu dédaignes donc mon âge et ma faiblesse? Tous mes efforts ne pourront donc attirer sur moi ton courroux? » A ces mots, il porte au sultan un coup terrible qui perce son armure, et lui fait dans le flanc une plaie large et profonde : son sang coule à gros bouillons.

A ces cris, à ce coup, le cruel tourne contre lui sa fureur et son épée, perce sa cuirasse et lui plonge son fer dans les entrailles : le

malheureux Latinus sanglote, expire, et son sang s'écoule alternativement par sa bouche et par sa blessure.

Tel sur l'Apennin un chêne sourcilleux qui brava longtemps les vents et les orages, déraciné tout à coup par la tempête, entraîne dans sa chute les arbres voisins; tel l'infortuné guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'environnent et les renverse avec lui : un héros si terrible ne devait périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le sultan nourrit de carnage sa haine affamée, les Arabes, animés par son exemple, poussent et immolent les Chrétiens : l'Anglais Henri, Holopherne le Bavarois, périssent sous tes coups, ô redoutable Dragut ! Ariadin perce et Gilbert et Philippe, qui naquirent sur les bords du Rhin.

D'un coup de massue, Albazar assomme Ernest; Enguerrand tombe sous les efforts d'Algazel. Mais qui pourrait compter la foule inconnue qui périt dans la mêlée? Cependant Godefroi, réveillé par les premiers cris, s'est élancé de son lit : déjà il est armé, déjà il a rassemblé un gros de guerriers, déjà il s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque instant plus affreux, il a compris que les Arabes ont attaqué son camp : il savait qu'ils ravageaient la plaine, mais il n'aurait jamais cru que de lâches brigands osassent l'attaquer.

Pendant qu'il marche, il entend crier de l'autre côté : Aux armes ! aux armes! D'affreux hurlements retentissent dans les airs : c'est Clorinde qui guide les assiéges à une nouvelle attaque; Argant marche avec elle : Godefroi s'adresse à Guelfe qui commande après lui.

« Tu entends ces cris funestes qui viennent du côté de la ville; il faut que ta valeur et

ton habileté arrêtent ce premier choc des ennemis : va, pars, défends nos retranchements, emmène avec toi une partie de ces guerriers; moi, je vais repousser les barbares qui nous attaquent. »

Il dit, et tous deux, par des chemins opposés, s'avancent secondés d'une égale fortune. Guelfe court aux assiéges, et Bouillon aux Arabes qui, maîtres du champ de bataille, triomphent sans resistance. Dans sa marche, ses forces s'accroissent; enfin, puissant et formidable, il arrive aux lieux que Soliman remplit de sang et de carnage.

Tel l'Eridan, humble en sa naissance, descend des montagnes qui cachent sa source, et mouille à peine un lit étroit et resserré; mais plus il s'éloigne, plus son orgueil s'accroît et ses eaux grossissent; enfin, il lève un front altier, franchit ses digues, répand dans la plaine ses flots victorieux, et, luttant contre la mer Adriatique, il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroi, à la vue des Chrétiens fugitifs, éperdus, accourt et les menace : « Quelle frayeur vous emporte? où fuyez-vous? Du moins regardez qui vous poursuit ; vous tremblez devant une troupe de vils barbares, qui ne savent ni donner ni recevoir une blessure en face. Retournez sur vos pas ; un seul de vos regards les glacera d'effroi. »

A ces mots, il presse les flancs de son coursier, et se jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman; il vole à travers le sang et la poussière ; il brave les armes, les périls et la mort : son épée, ses efforts, lui ouvrent les plus fortes barrières et rompent les rangs les plus serrés. A droite, à gauche, il renverse les armes, les guerriers, les cavaliers et les chevaux.

Il s'élance sur des tas confus de morts et

de mourants. L'intrépide sultan ne fuit point le combat qui s'apprête : lui-même il fond sur le pieux Bouillon, et lève le fer pour le frapper. Quels guerriers, quels héros le sort a réunis des extrémités du monde pour combattre et se mesurer ensemble !

Le courage va lutter avec la fureur, et dans un cercle étroit se décidera le destin de toute l'Asie. Quel œil pourrait suivre les mouvements de leurs épées? quelle langue pourrait exprimer leurs efforts? Quel affreux combat! Je passe sous silence mille exploits que la nuit couvrit de ses ombres, et qui eussent mérité d'avoir le soleil et l'univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace et s'avancent : le sultan lui-même est environné d'une foule des siens qui se pressent autour de lui. Latins, infidèles, tous arrosent la terre de leur sang; les vainqueurs, les vaincus, donnent et reçoivent la mort.

Tels les vents du nord et du midi, l'un à l'autre opposés, avec des forces égales, se disputent l'empire de l'air et de l'océan : les nues choquent les nues, les flots sont poussés par les flots. Ainsi, dans cet affreux combat, aucun parti ne cède, aucun ne plie : boucliers contre boucliers, épées contre épées, casques contre casques, ils se pressent, ils se heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville on ne combat pas avec moins de fureur et de rage : des nuages d'esprits infernaux remplissent les campagnes de l'air et soutiennent les infidèles : il n'en est aucun qui songe à reculer, et les feux de l'Enfer embrasent encore Argant tout brûlant de ses propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée : d'un saut il a franchi les retranchements, rempli

es fossés de cadavres, et ouvert un sanglant et large chemin. Sa troupe le suit et porte le carnage dans les premières tentes. Clorinde dédaigne le second rang et marche son égale.

Déjà les Chrétiens fuyaient, quand Guelfe accourt avec ses guerriers; il les rappelle, il les rallie, et soutient la fureur des infidèles. Partout on combat, partout coulent des ruisseaux de sang. Cependant, du haut de l'empyrée, l'Être suprême abaisse ses regards sur ce théâtre d'horreur.

Il était assis dans le sanctuaire impénétrable d'où, toujours juste, mais toujours bon, il donne des lois à l'univers, l'orne, l'embellit et en dirige les mouvements : sur un trône auguste, éternel, une seule lumière brille d'une triple clarté.

A ses pieds sont les humbles ministres de ses volontés : le Destin, la Nature, le Mouvement, le Temps, l'Espace, et cette Fortune qui, sourde à nos vœux, dissipe, comme la poussière ou comme la fumee, notre vaine gloire, nos trésors et nos couronnes. Les yeux les plus purs sont éblouis de la splendeur qui l'environne; autour de son trône sont d'innombrables Esprits, dans un bonheur égal, tous inégalement heureux; le céleste séjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel, qui brille couvert d'une armure de diamant : « Tu vois, lui dit-il, comment cette troupe impie s'arme contre mon peuple, comment des abîmes de la mort elle vient porter le trouble dans l'univers?

« Va, dis-lui qu'elle laisse les combats aux guerriers, qu'elle ne verse plus sa rage et ses poisons dans le séjour des vivants; qu'elle rentre dans la nuit obscure où ses crimes l'ont condamnée; qu'elle y exerce, sur elle-même et sur les compagnons de son supplice, sa

fureur et mes vengeances; je le veux, je l'ordonne. »

Il dit; le céleste guerrier s'incline avec respect, et soudain il déploie ses ailes dorées : plus rapide que la pensée, il franchit la sphère de feu et ces globes lumineux, séjour immuable de la gloire et de la félicité. Bientôt il a traversé les cieux de cristal et ce cercle d'étoiles qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne et Jupiter, et ces astres dont une main invisible dirige les mouvements inégaux ; de ces plaines fortunées qu'embellit un jour éternel, il descend dans les régions où grondent les tonnerres et les orages, où le monde, livré à de continuels combats, meurt sans cesse et sans cesse renaît de ses propres ruines.

Le mouvement de ses ailes dissipe les téténèbres épaisses et les sombres horreurs; la nuit se dore de la lumière que réfléchit son visage. Tel le soleil après l'orage peint les nues des plus belles couleurs : telle on voit une étoile, du haut du firmament, tomber dans le sein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des infidèles : il suspend son vol au milieu des airs, et agitant sa redoutable lance : « Malheureux, leur dit-il, qui, jusqu'au sein du mépris, des supplices et de la misere la plus affreuse, conservez encore votre orgueil, vous devriez connaître les foudres que lance un Dieu vengeur.

« Il est écrit dans le Ciel que les murs de Sion s'abaisseront devant le signe redouté, et qu'elle ouvrira ses portes aux Chrétiens. Pourquoi lutter encore contre les destinées? Pourquoi irriter encore le céleste courroux? Race maudite, rentrez dans vos cachots, dans

le séjour des supplices et de la mort; au sein de vos noires prisons, faites vos guerres et célébrez vos triomphes!

« Exercez là vos fureurs; là épuisez votre rage sur les coupables; que leurs cris, que leurs gemissements, que le bruit de leurs fers et de leurs chaînes soient vos amusements et vos concerts. » Il dit, et de sa fatale lance il presse et frappe les plus paresseux. Ils abandonnent, en gémissant, le séjour de la lumière et la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers, et vont, sur leurs victimes, assouvir leur dépit et leur rage. Tels et moins nombreux encore, on voit, aux approches des frimas, des essaims d'oiseaux franchir les mers et chercher des climats plus tempérés. Moins de feuilles tombent et couvrent la terre, quand l'automne et ses premiers froids ont tari dans ses canaux la séve qui les nourrit. Le ciel qu'avait attristé leur aspect, redevient tout à coup plus serein.

Argant n'est plus embrasé des feux de la Discorde; il n'est plus agité de ses serpents: mais ni la fureur, ni l'audace, ne s'éteignent dans son cœur: il pousse son fer sanglant dans les rangs les plus serrés; il moissonne les guerriers les plus obscurs et les plus fameux; il abat les têtes les plus viles et les plus altières.

Non loin de là, Clorinde fait un égal carnage: elle plonge son épée dans le sein de Bérenger et lui perce le cœur; la pointe ressort sanglante entre les deux épaules. Elle atteint Albin au gosier et Gallus au visage.

Elle coupe la main droite à Garnier, qui l'a blessée elle-même; cette main s'agite sur la poussière et cherche en vain le bras dont elle a été séparée. Tel un serpent, que le fer a divisé, fait, pour se réunir, d'inutiles efforts.

La guerrière revient sur Achille et lui tranche la tête.

Elle roule sanglante sur la poussière, pendant que le corps, objet de terreur et de pitié, reste encore attaché au coursier qui le porte. L'animal, libre du frein qui captivait son ardeur, bondit, caracole, et se débarrasse enfin de son triste fardeau.

Tandis que l'infatigable Clorinde enfonce et renverse les Chrétiens, une autre guerrière porte parmi les Sarrasins le carnage et l'effroi : C'est Gildippe. Toutes deux dans le même sexe montrent la même valeur et la même audace; mais il ne leur est pas donné de se mesurer ensemble, et le sort les réserve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent et se précipitent l'une contre l'autre; mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule épaisse qui les sépare. Enfin, le généreux Guelfe fond sur Clorinde, et d'un coup d'épée lui effleure le côté. Elle l'attaque à son tour et l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble; mais Osmide le Palestin se jette, par hasard, entre lui et l'amazone, reçoit un coup qui ne lui était pas destiné, et expire de sa blessure. Cependant autour du héros les Chrétiens se rassemblent et se pressent : Clorinde elle-même est entourée des siens. On se confond, et le combat devient encore plus sanglant.

Déjà l'aurore vermeille mêle l'or de ses rayons à l'azur des cieux. Le farouche Argillan a brisé sa chaîne; il saisit, sans choix, les armes que lui offre le hasard et vient, par de nouveaux exploits, expier son erreur.

Tel un coursier, nourri pour les combats, rompt les liens qui l'attachent et va se mêler avec les troupeaux, ou se baigner dans les ondes, ou bondir dans les prairies; ses crins flottent sur son cou; sa tête altière et su-

perbe se balance sur ses épaules; son pied frappe la terre, le feu sort de ses naseaux brûlants et ses hennissements font retentir les airs.

Tel s'élance Argillan, le regard enflammé, l'air intrépide. Dans ses bonds vigoureux, il imprime à peine sur le sable la trace de ses pas; enfin, il tombe au milieu des ennemis, et d'un ton altier, méprisant : « Vil rebut des humains, s'écrie-t-il, stupides Arabes, d'où vous vient aujourd'hui tant d'audace?

« Inhabiles à ceindre une cuirasse, à manier un bouclier, vous ne savez ni vous armer ni vous défendre : timides brigands, vos coups s'égarent dans les airs, et vous ne cherchez votre salut que dans la fuite! Vos obscures prouesses ne sont connues que de la nuit, dont les ombres secondent votre lâcheté : mais elle fuit, quel sera votre asile? Le jour veut des armes, de l'audace et de la valeur. »

Il parle encore, et déjà il a frappé Algazel au gosier : des mots inarticulés expirent sur ses lèvres; une soudaine horreur ferme sa paupière; la glace de la mort pénètre dans ses veines; il tombe, et, plein de rage, mord cette odieuse poussière qui va recevoir son dernier soupir.

Argillan immole Saladin, Agricalte, Muléassem; d'un seul coup il coupe Aldiazil en deux: il plonge son fer dans le sein d'Ariadin, le renverse et l'insulte encore. L'infidèle lèvent ses yeux appesantis et, d'une voix mourante, il répond à ses outrages :

« Qui que tu sois, ô cruel vainqueur, tu ne triompheras pas longtemps de ma mort! Un même destin t'attend, et bientôt un bras plus redoutable t'étendra toi-même sur cette poussière. — Le Ciel décidera de mon sort, réplique Argillan avec un sourire amer : toi, meurs, et sers de pâture aux chiens et aux

vautours. » A ces mots, il le foule aux pieds, et, en arrachant son fer, lui arrache la vie.

Dans la foule des guerriers est un page du sultan : les roses de l'enfance brillent encore sur son teint; la sueur qui mouille son visage a l'éclat des perles et de la rosée ; la poussière couvre ses cheveux flottants et les embellit; la fierté dont il arme son front lui donne des grâces nouvelles.

La neige qui vient de tomber sur l'Apennin n'est pas plus blanche que son coursier; dans ses sauts, dans ses bonds, il est plus rapide que l'éclair, plus léger que la flamme : le jeune guerrier est armé d'une zagaie; un sabre recourbé pend à son côté; le fourreau qui le couvre est tissu d'or et de pourpre, ouvrage superbe où brillent tout le luxe et tout l'art de l'Asie.

Avide d'une gloire dont les premières douceurs flattent son jeune courage, il est partout, il porte partout le désordre et le trouble. Argillan, qui l'observe, perce son coursier d'un coup imprévu, et le saisit lui-même au moment où il se relève.

En vain l'infortuné Lesbin implore sa pitié; d'une main inexorable, le cruel dirige le fer à son visage : le fer semble devenir sensible, et, plus humain que son maître, s'égare et se détourne; le barbare redouble, et la pointe trop fidèle à sa rage déchire ses traits, l'orgueil de la nature.

A l'aspect du danger qui menaçait son favori, Soliman a pressé les flancs de son coursier : il a immolé, renversé tout ce qui s'opposait à son passage : il arrive trop tard pour le secourir, il arrive pour le venger : il voit, hélas! il voit son cher Lesbin étendu sur la poussière, tel qu'un lis que le fer a moissonné.

Il voit ses yeux languissants prêts à se

fermer, sa tête penchée sur son cou et la pâleur de la mort qui rend encore sa beauté plus touchante. Son cœur, tout marbre qu'il est, s'amollit à cette vue, et, malgré son courroux, des larmes coulent de ses yeux. Tu pleures, Soliman, tu pleures, toi qui, d'un œil sec, as vu tomber ton trône et périr ton empire!

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un sang qui lui fut si cher; à cet aspect, la sensibilité fuit, la colère se rallume et s'enflamme; il fond sur Argillan, et du même coup il fend son bouclier, son casque et sa tête.

Furieux encore, il se précipite sur ce cadavre sanglant, le perce et le déchire. Tel un chien dans sa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remede à sa douleur! Argillan n'est plus qu'une terre insensible. Cependant Bouillon ne se consume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent ensemble couverts de cuirasses, de casques et de boucliers; une audace indomptée anime leurs corps infatigables; nourris dans les dangers, ils furent les appuis du trône de Soliman : toujours fidèles, ils l'ont suivi dans ses revers et dans son exil.

Leurs rangs serrés soutiennent tous les efforts et toute la valeur des Chrétiens : Godefroi fond sur eux, atteint le fier Corcut au visage et Rostin au flanc, tranche la tête à Selim, et coupe à Rossen l'un et l'autre bras. Une foule d'autres victimes tombent sous ses coups expirants ou blessés.

Il frappe, il se défend tour à tour: la fortune balance encore l'espoir et la crainte des Infidèles. Mais tout à coup s'avance un nuage de poussière qui porte dans ses flancs les foudres de la guerre : tout à coup des éclairs

inattendus s'échappent de son sein et vont étonner les Sarrasins.

Cinquante guerriers paraissent, et une croix triomphante brille dans leurs drapeaux. Non, quand j'aurais cent bouches, cent langues, une poitrine de fer, une voix infatigable, jamais je ne pourrais compter tous ceux qui tomberent sous les coups de ce redoutable escadron. Le lâche Arabe périt sans se défendre : le Turc indompté résiste et expire en combattant.

Partout règnent l'horreur, la cruauté, le deuil et l'épouvante : partout la mort triomphe et s'offre sous mille formes diverses : le sang ruisselle et la plaine en est inondée. Cependant Aladin s'était placé sur une hauteur pour jouir du succès dont il avait flatté ses vœux. Il contemplait le champ de bataille et cette scene de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes, aussitôt il fait sonner la retraite. Il presse, il supplie Argant et Clorinde de rentrer dans Solime : le couple intrépide, ivre de sang, aveuglé par la rage, se refuse à ses ordres. Ils cèdent enfin et tentent au moins de rallier leurs troupes éperdues et de ralentir leur fuite.

Mais, plus puissantes qu'eux sur de vils soldats, la frayeur et la lâcheté les entraînent et les précipitent : l'un jette son bouclier, l'autre son épée; le fer n'est plus pour eux qu'un fardeau et non une défense. Entre la ville et le camp se prolonge un vallon qui s'élève à l'occident et s'abaisse au midi : ils y courent; un tourbillon de poussière les couvre et roule vers les remparts.

Pendant qu'ils descendent, les Chrétiens les poursuivent, les renversent et les accablent; mais bientôt ils montent sous les regards de leur souverain prêt à les soutenir. Alors Guelfe s'arrête et craint d'exposer ses

guerriers a une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les siens dans Solime, confus et plein des plus sinistres pressentiments.

Cependant le sultan a fait tout ce que peut le bras d'un mortel. Ses forces sont épuisées; le sang, la sueur, coulent de tous côtés; ses flancs palpitent, son haleine s'échappe avec effort de ses poumons pressés; son bras plie sous le poids de son bouclier : sa main affaiblie n'imprime plus à son épée que des mouvements lents et tardifs : l'épée ne coupe plus et le tranchant s'arrête émoussé.

Dans la langueur qui l'accable, ce héros hésite et balance incertain : Doit-il mourir? Doit-il de sa propre main ôter à l'ennemi la gloire de trancher sa destinée? Doit-il survivre à la perte des siens et sauver ses tristes jours? Enfin, le destin l'emporte, dit-il, et ma fuite sera le trophée de sa victoire.

« Que les regards de l'ennemi voient fuir Soliman, qu'il insulte encore à ma nouvelle disgrâce, à mon nouvel exil, pourvu qu'une seconde fois mes armes reviennent troubler sa paix et ébranler son trône mal assuré! Je ne cède point; non, ma haine sera immortelle comme le souvenir des affronts qu'il m'a faits; et du sein même du tombeau, je renaîtrai plus terrible pour le punir et me venger. »

CHANT X

Cependant le sultan aperçoit un coursier qui erre au hasard et sans guide : il le saisit, et quoique las, affaibli par ses blessures, s'élance sur son dos. Son casque a perdu l'horrible cimier dont il était surmonté : son ar-

mure sanglante et déchirée ne conserve plus les moindres vestiges de son éclat ni de sa richesse.

Tel on voit un loup qui, chasse d'une bergerie, va cacher dans les bois sa honte et sa fureur : les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ses flancs; mais toujours avide de carnage, sa langue s'élance hors de sa gueule et lèche ses lèvres ensanglantées. Tel partait l'homicide Soliman, abreuvé de sang, et brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de flèches vole autour de lui : mille lances, mille épées l'environnent; mais le destin le dérobe aux coups du trépas. Inconnu, il s'éloigne par les sentiers les plus solitaires, et son âme irrésolue flotte dans un abîme de pensées et de desseins.

Enfin, il se décide à se rendre aux lieux où le monarque d'Egypte rassemble ses forces : il veut s'associer à ses armes et tenter encore les hasards de la guerre. Il part sans balancer et dirige ses pas vers l'antique Gaza.

Le sentiment de ses blessures devient plus vif et plus profond ; son corps succombe de douleur et de fatigue : mais il ne veut ni quitter ses armes, ni goûter le repos. Tout le jour il continue sa pénible marche : enfin, quand la nuit a de son voile obscur enveloppé le monde, il descend, bande ses plaies, et cueille les fruits d'un palmier sauvage pour apaiser sa faim.

Ensuite il se jette sur la terre, et, la tête appuyée sur son bouclier, il cherche quelque soulagement à ses peines et quelque calme au trouble de ses pensées. Mais toujours ses blessures s'aigrissent, et d'invisibles vautours, le dépit et la douleur, le rongent et le déchirent.

Enfin, quand la nuit plus profonde règne seule avec le silence, accablé de lassitude, il

ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet, languissant, lui verse, avec ses tristes pavots, l'oubli de ses cruels ennuis. Mais, pendant qu'il dort, une voix terrible vient tonner à ses oreilles.

« Soliman! Soliman! réserve à des temps plus fortunés le repos et ses langueurs : ta patrie, tes sujets, gémissent sous le joug de l'étranger, et tu dors! Malheureux! tu dors sur une terre couverte des membres déchirés de tes soldats dont les ombres errantes te demandent la sépulture! Peux-tu, dans les bras du sommeil, attendre qu'un nouveau jour éclaire ces lieux témoins de ta honte? »

Le sultan s'éveille : il voit un homme courbé sous le fardeau des ans : son corps s'appuie sur un bâton noueux qui assure et dirige ses pas. « Eh! qui es-tu, fantôme importun qui viens troubler le repos du voyageur? Que t'importe à toi ma honte ou ma vengeance?

« — Tes desseins, lui répond le vieillard, ne me sont point inconnus : plus que tu ne penses, je m'intéresse à ton sort. Je viens rendre à ton courage émoussé sa pointe et sa vigueur; pardonne, seigneur, à ma franchise; je ne t'outrage que pour ranimer ta vertu.

« Tu veux aller joindre le monarque d'Egypte; mais, crois-en mes pressentiments, renonce à un voyage pénible autant qu'inutile; bientôt, sans toi, ce prince et son armée se rendront dans ces lieux. Ce n'est pas là que tu pourras faire éclater contre nos ennemis ton courage et ton audace.

« Mais, si tu veux me prendre pour guide, je te promets qu'à la clarté du jour, sans péril et sans combat, je t'introduirai dans ces murs qu'assiégent les Chrétiens. Là, les armes à la main, tu pourras, à ton gré, lutter contre les dangers et te couvrir d'une gloire chère à

ton cœur. Tu défendras nos remparts jusqu'à ce que l'Egyptien vienne nous secourir et nous venger. »

Les regards et le ton du vieillard impriment le respect au fier Soliman; l'orgueil et la colère l'abandonnent : « O mon père, répond-il, je te suis, je vole sur tes pas! Le meilleur conseil pour moi sera toujours celui qui m'offrira le plus de fatigues et de dangers. »

Le vieillard applaudit, et sur ses plaies, que la nuit a rendues plus douloureuses, il verse un baume bienfaisant qui les cicatrise, et lui rend sa force et sa vigueur. Déjà le soleil, de ses rayons, avait embelli les fleurs que l'aurore avait fait éclore : « Il est temps de partir, dit l'inconnu, le jour éclaire notre route et nous rappelle aux travaux. »

Non loin de là un char l'attendait; il y monte avec le sultan ; sa main, avec adresse, gouverne ses coursiers, les presse et les anime. L'essieu siffle, les roues volent sur la poussière qu'elles effleurent à peine, les chevaux haletants sont baignés de sueur et blanchissent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux, par un soudain prodige, s'épaissit, se condense et forme un nuage solide, impénétrable, qui enveloppe le char et le couvre tout entier : pour eux seuls, il est transparent, et de son sein, ils voient le ciel et tout ce qui les environne.

Soliman fronce le sourcil, des rides s'étendent sur son front; ses regards étonnés contemplent et la nue et le char, qui fuient avec la rapidité de l'éclair : le vieillard, qui, sur son visage immobile, lit l'étonnement dont son âme est frappée, l'arrache à cette profonde rêverie; il s'agite, il s'écrie :

« O toi, qui que tu sois, qui fais plier la nature sous tes lois, et dont l'œil pénètre les secrets cachés dans l'abîme des cœurs, de

grâce, si tes regards embrassent aussi l'avenir, dis-moi quel terme le Ciel réserve aux mouvements qui bouleversent l'Asie. Quelle catastrophe devons-nous attendre ?

« Mais dis-moi d'abord ton nom. Dis-moi par quel art tu opères tant de merveilles. Dans le trouble où je suis, si tu me rassures, je ne puis t'écouter ni te comprendre. » Le vieillard sourit : « — Je puis, sans peine, satisfaire une partie de tes desirs ; Ismen est mon nom ; je cultive un art ignoré du vulgaire, et les Syriens m'appellent magicien.

« Mais que je te dévoile l'avenir, que j'ouvre à tes yeux les annales éternelles du destin, c'est un vœu trop au-dessus du pouvoir d'un mortel. Nous marchons ici-bas au travers des malheurs et des disgrâces ; le courage et la raison nous furent donnés pour nous en défendre. Souvent le héros et le sage sont les artisans de leur propre bonheur.

« Le Ciel te fit un cœur invincible ; ton bras peut sauver les murs qu'assiége un peuple barbare : il peut, jusque dans ses fondements, ébranler l'empire des Chrétiens. Viens braver le fer et la flamme ; ose, souffre, espère, et j'augure tout de tes efforts. Cependant, pour te plaire, je te révèlerai des choses que j'entrevois au travers d'un nuage obscur.

« Avant que l'astre qui mesure les ans ait pendant plusieurs lustres parcouru sa carrière, je vois, ou je crois voir naître un héros dont les exploits feront la gloire de l'Asie : je ne te peindrai point les arts et l'industrie embellissant l'Egypte sous son heureux empire ; je ne te peindrai point mille vertus que mes yeux ne peuvent toutes distinguer : mais ce qui doit flatter ta vengeance et suffire à ton cœur, il foudroiera la puissance des Chrétiens.

« Par un dernier effort, il détruira leur in-

juste empire jusque dans ses fondements. Les restes malheureux de ces barbares iront chercher un asile sur un rocher désert qui n'aura que la mer pour défense. Ce héros sera de ton sang. » A ces mots, le vieil enchanteur se tait. Soliman s'écrie : « Heureux mortel que le Ciel destine à tant de gloire ! » La joie qu'il éprouve est mêlée de jalousie.

« Que le sort, ajoute-t-il, soit propice ou contraire à mes vœux, jamais je ne plierai sous ses caprices : il me verra, d'un front toujours égal, recevoir ses bienfaits et braver ses rigueurs. L'astre des nuits s'échappera de son orbite, les étoiles seront infidèles au cours qui leur est prescrit, avant que Soliman détourne ses pas du sentier de la justice. » En parlant, son visage étincelle, et le feu de l'audace pétille dans ses yeux.

Enfin, ils aperçoivent les tentes des Chrétiens : quel affreux spectacle s'offre à leurs regards ! Sous combien de formes la mort leur apparaît ! Un nuage de douleur s'épaissit sur les yeux du sultan ; des larmes inondent ses joues. Avec quel dépit il voit ses enseignes, jadis si redoutables, traîner sur la poussière, sanglantes et déchirées !

Les Chrétiens victorieux et triomphants, foulent aux pieds les cadavres de ses amis les plus fidèles et les plus chers, leur arrachent avec outrage et leurs armes et leurs vêtements ; d'autres célèbrent les funérailles des leurs avec la pompe d'un triomphe ; plus loin un vaste bûcher s'allume : Turcs, Arabes, mêlés, confondus, sont livrés aux mêmes flammes.

A cette vue, Soliman pousse un profond soupir. Le fer à la main, il s'élance du char et veut fondre sur les ennemis. Mais l'enchanteur le retient, le rappelle, et réprime sa téméraire ardeur. Ils remontent ; ils dirigent

leur course vers le sommet de la colline, et le camp des Chrétiens disparaît derrière eux.

Ils descendent, et le char s'évanouit. Toujours cachés au sein de la nue, ils prennent sur la gauche un sentier qui se prolonge dans un vallon. Ils arrivent aux lieux où Sion présente aux derniers rayons du soleil ses flancs escarpés. Là, le magicien s'arrête et fixe sur la pente de la montagne des regards curieux.

Au sein d'un dur rocher s'ouvre une grotte obscure creusée depuis plusieurs siècles; des herbes, des arbustes en ferment l'entrée : Ismen les écarte et se courbe pour pénétrer dans un étroit et ténébreux sentier : d'une main il sonde le passage, il présente l'autre au prince et l'invite à le suivre.

« Ciel ! dans quelles ténèbres veux-tu cacher ma marche ? s'écrie le sultan. Mon bras, si tu l'avais permis, s'ouvrait un chemin plus digne de moi. — Généreux guerrier, répond Ismen, ne dédaigne point une route que jadis se fraya le grand Hérode, ce roi si fameux dans la guerre.

« Il creusa ce souterrain quand il voulut donner un frein à ses sujets. C'était par ce sentier que, de la tour Antonia, il passait invisible dans le temple des Hébreux : c'était par là que, sans être aperçu, il quittait Solime, y faisait entrer ou en faisait sortir des soldats.

« Mais de tous les mortels je suis le seul qui connaisse aujourd'hui cette ténébreuse et secrète issue : elle nous conduira aux lieux où, trop alarmé peut-être des menaces de la fortune, Aladin rassemble les grands de son royaume et ses plus sages conseillers; ce moment demandait ta présence : écoute leurs discours, et te tais; quand il en sera temps, tu feras éclater ton audace. »

Il dit : Soliman se traîne sur ses pas et s'avance en rampant dans ces sombres souterrains ; cependant la voûte s'élargit et s'élève : ils marchent, et bientôt ils ont atteint le milieu de cet antre obscur.

Le magicien ouvre une porte étroite ; ils montent par des degrés à demi-ruinés sur lesquels un soupirail jette une lueur pâle et incertaine. Enfin, du fond de cet abîme, ils entrent dans une salle superbe toute brillante de clartés. Là, le sceptre à la main, le diadème sur le front, le monarque est assis. La douleur est dans ses yeux, et il réfléchit sur tout ce qui l'environne.

Du sein de la nue qui le couvre, l'invisible Soliman contemple ce conseil auguste ; il entend le monarque qui, du haut de son trône, prononce ce triste discours : « O mes amis ! ô mes fidèles sujets ! le jour d'hier fut pour notre empire un jour vraiment fatal ; nos espérances sont évanouies ; l'Egypte seule nous reste.

« Mais que cette ressource est éloignée dans un peril si pressant ! Je vous rassemble aujourd'hui pour vous demander à tous vos conseils. » Il se tait : un murmure sourd se fait entendre autour de lui, semblable au bruit des vents qui frémissent dans les bois. Mais Argant se lève, et d'un front serein, d'un air audacieux, il commande le silence.

« O roi magnanime, pourquoi tentes-tu notre courage ? Notre situation n'est que trop connue et parle d'elle-même ; cependant, j'oserai le dire, n'ayons d'espoir qu'en nous seuls ; la vertu ne redoute rien ; c'est d'elle qu'il faut nous armer ; n'empruntons de secours que d'elle et ne mettons à notre vie que le prix qu'elle y met elle-même.

« Ce n'est pas que je désespere du secours de l'Egypte : non, mon roi l'a promis ; ce serait

un crime de douter de ses promesses; mais je voudrais, dans quelques-uns de tes guerriers, plus de courage et d'intrépidité. Je voudrais que, préparés à tous les événements, ils se promissent la victoire et méprisassent la mort. »

Argant n'en dit pas davantage : sa fierté veut commander aux opinions et dédaigne de persuader. Orcan se lève après lui : un air d'autorité règne dans son maintien. Né d'aïeux illustres, Orcan s'était fait un nom dans les combats : mais uni depuis à une jeune beauté, entouré d'enfants qui font sa joie, ce guerrier dégénéré n'est plus qu'époux et père.

« Seigneur, dit-il, je ne sais point blâmer un orgueil qui naît du courage et qui s'exhale en paroles, peut-être trop altières. Argant, devant un roi et dans un conseil, met sans doute trop de fougue et d'ardeur; mais l'audace qui règne dans ses discours éclate dans ses actions, et ses actions le justifient.

« Mais toi, seigneur, dont l'expérience et les ans ont mûri la sagesse, tu sauras modérer un zèle trop impétueux, balancer avec un danger présent une espérance lointaine, et juger ce que peut l'ennemi, ce que tu dois attendre de tes anciens remparts et de tes nouveaux ouvrages.

« La nature et l'art ont fortifié Solime : mais les Chrétiens la menacent avec tout l'appareil de la guerre. J'ignore ce que le destin nous prépare; plus près de la crainte que de l'espérance, je redoute le hasard des combats; je redoute les longueurs d'un siége et les horreurs de la famine.

« Ces troupeaux, ces provisions qu'hier ta prudence et la fortune amenèrent dans ces murs, pendant que l'ennemi s'enivrait de notre sang, ne sont que de faibles et peu du-

rables ressources pour un peuple immense : en vain l'Egyptien, fidèle à ses promesses, viendra nous secourir le jour même qu'il a fixé; ses armes ne pourront nous défendre du fléau qui nous menace.

« Que sera-ce si ce secours est différé? Mais je veux qu'il devance et notre espoir et ses promesses : je ne vois point encore la victoire; je ne vois point encore Solime délivrée. Nous avons à combattre ce Godefroi, ces guerriers qui tant de fois ont battu, dispersé les Arabes, les Turcs, les Syriens et les Perses.

« Tu les connais, ô généreux Argant, toi qui, si souvent, leur as cédé le champ de bataille; toi qui, si souvent, n'as trouvé contre eux d'asile que dans la fuite. Clorinde les connaît; je les connais moi-même; nos disgrâces sont communes : je n'accuse personne, nous avons tous montré ce que pouvait notre valeur.

« Je le dirai, quoiqu'il s'indigne d'entendre la vérité, quoique ses regards sinistres me menacent de la mort : un destin inévitable conduit nos ennemis ; ni forces ni remparts ne pourront arrêter le torrent. Mon zèle pour mon roi, mon amour pour ma patrie, sont les seuls sentiments qui m'inspirent; j'en prends le Ciel à témoin.

« Sage roi de Tripoli, tu as su obtenir la paix et conserver ton trône! mais l'inflexible sultan peut-être en ce moment est étendu sur la poussière, ou, vil esclave, il gémit dans les chaînes : peut-être exilé, fugitif, il traîne loin de sa patrie des jours destinés à une fin plus déplorable. Il aurait pu, par des présents, par des tributs, apaiser son vainqueur et sauver une partie de ses Etats. »

Ainsi, dans des discours tortueux, Orcan enveloppait ses conseils : il n'osait dire ouvertement qu'il fallait demander la paix et

se soumettre aux Chrétiens. Le sultan, qu'indignent sa faiblesse et ses outrages, ne peut plus se contenir. « Souffriras-tu, lui dit Ismen, qu'un lâche t'avilisse et te dégrade encore?

« — Ah! que ne puis-je, répond-il, écarter ce voile qui me cache! Je brûle de colère et de dépit. » Il dit, et soudain le nuage se déchire et s'évanouit: le sultan paraît tout brillant de clarté; sur son front respirent l'audace et l'orgueil.

« Le voilà, s'écrie-t-il, ce sultan timide et fugitif; cette main saura prouver à celui qui m'outrage, qu'il est un lâche et un imposteur. Moi fugitif! moi qui ai versé des flots de sang chrétien! moi qui ai couvert la plaine de morts, et qui, enfermé au milieu de nos ennemis, y ai perdu jusqu'au dernier de mes soldats! moi fugitif!...

« Si ce lâche, ou quelque autre aussi lâche que lui, traître à sa croyance et à sa patrie, ose parler d'une paix infâme et avilissante, permets, seigneur, que de ce fer je lui ôte la vie. Les agneaux dans la même bergerie habiteront avec les loups, dans le même nid on verra les colombes et les serpents, avant que les nœuds de la paix unissent sous un même ciel le Chrétien et le Musulman. »

Tandis qu'il parle, sa main tient une épée menaçante. A ce discours, à ce terrible aspect, tout reste interdit et muet : enfin, avec des regards moins sinistres, le sultan s'avance vers Aladin : « Seigneur, lui dit-il, ranime ton espoir, Soliman est avec toi. »

Le monarque, les bras étendus, se penche vers lui. « O généreux ami, s'écrie-t-il, avec quelle joie je t'embrasse! Je ne sens plus mes pertes, mes alarmes s'évanouissent : si le Ciel sourit à nos vœux, tu peux du même

coup affermir mon trône et relever le tien. » En parlant ainsi, il le serrait dans ses bras.

Il le fait ensuite asseoir sur son trône, et lui-même se place à sa gauche. Ismen est à son côté. Clorinde vient rendre ses hommages au héros : les autres la suivent.

Soliman retrouve parmi eux Ormusse, un des chefs des Arabes, qui, dans le fort du combat, sut, par une route secrète, à la faveur du silence et de la nuit, conduire dans Solime la troupe qu'il commandait, et porter des secours et des vivres à un peuple affamé.

Le fier Circassien reste seul immobile, en silence, les regards pleins de dépit et de jalousie. Tel paraît un lion, lorsque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à saisir. Mais Orcan, morne et pensif, n'ose élever sa vue sur le sultan. Ainsi réunis, le roi des Turcs et le tyran de la Palestine confondent leur haine et leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon, après avoir poursuivi sa victoire et dissipé les débris de l'armée vaincue, a rendu à ses guerriers les honneurs suprêmes : il ordonne que dans deux jours tout soit prêt pour l'assaut. Son air plus auguste et plus terrible menace les assiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante, qui, au fort du combat, avait donné aux Chrétiens un utile secours, c'étaient les héros qui s'égarèrent sur les pas d'Armide; c'était Tancrède avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures, Godefroi les fait appeler; il n'admet dans sa tente que le solitaire et les plus sages de ses guerriers.

« Racontez-moi, leur dit-il, l'histoire de vos courtes erreurs; dites-moi comment le Ciel vous a rendus à nos vœux et à nos besoins.» La honte et le repentir sur le front, ils te-

naient la tête baissée. Enfin, le prince anglais lève les yeux et rompt le silence.

« Je l'avouerai, seigneur, séduits par l'amour, enchaînés dans les fers d'une perfide beauté, nous méprisâmes tes lois et les arrêts du sort : nous suivîmes par des routes inconnues un guide dangereux et funeste. La jalousie et la rivalité nous divisaient; l'enchanteresse, par ses discours, par ses regards, ah! connaissance trop tardive! l'enchanteresse nourrissait notre haine et nos feux.

« Enfin, nous arrivâmes dans les lieux où fume encore la foudre vengeresse; terre jadis féconde, pays charmant, que couvrent aujourd'hui des eaux bitumeuses et un lac stérile, d'où s'exhalent des vapeurs impures, empoisonnées, qui attestent les crimes des hommes et le courroux des Cieux.

« Sur ces eaux épaisses, le corps le plus pesant repose immobile. L'homme, le fer, la pierre, y surnagent comme le bois léger : au milieu du lac s'éleve un château qu'un pont étroit unit à la terre : c'est là que nous conduisit la perfide princesse. Tout rit dans ce séjour, tout y respire l'ivresse des plaisirs.

« Sous un ciel pur règne un air délicieux; les arbres toujours verts répandent la fraîcheur et l'ombre sur des gazons toujours fleuris; sous des myrtes amoureux coulent des eaux claires et limpides : un ruisseau qui murmure, le zéphyr qui agite le feuillage, le chant mélodieux des oiseaux, portent dans tous les sens la mollesse et la volupté. L'or et le marbre, par mille formes heureuses, imitent la nature et l'embellissent.

« Sur ces gazons, au bord de ces ruisseaux, sous l'ombrage le plus épais, Armide avait fait dresser une table somptueusemeni servie. Elle offrait tout ce que promet le prin-

temps, tout ce que mûrit l'automne, les présents de la terre et les productions de la mer : cent beautés nous servaient et prévenaient nos désirs.

« Les discours, le sourire de la perfide, nous enivrent et nous enchantent; nous avalons à longs traits les poisons qu'elle nous verse et l'oubli de nous-mêmes. Mais tout à coup elle se lève : — Je reviens, dit-elle. En effet, elle reparaît bientôt, mais avec des regards moins sereins et moins tendres. D'une main elle tient une baguette, dans l'autre un livre qu'elle lit à voix basse.

« Elle lit, et je sens tout changer en moi, mes pensées, mes sentiments, mes goûts; soudain je m'élance dans les eaux, et m'y plonge tout entier : mes membres se rapprochent, se réunissent; je suis transformé en poisson, et ma peau est couverte d'écailles.

« Mes compagnons éprouvent le même sort et jouent avec moi dans le cristal liquide; il ne me reste de cet état qu'un souvenir confus et semblable à un songe. Enfin, elle nous rend à notre première forme : nous étions muets d'étonnement et d'épouvante; mais, d'un regard plus effrayant, elle nous attriste encore et nous menace.

« — Vous connaissez mon pouvoir, dit-elle, vous savez que j'ai sur vous un souverain empire! D'un mot, je puis vous plonger dans une nuit éternelle; je puis, d'un mot, vous changer en oiseaux, en plantes, en reptiles; vous métamorphoser en rochers, en fontaines, en monstres des forêts.

FIN DU TOME PREMIER

Paris. — Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

LE TASSE

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

TRADUCTION DU PRINCE LEBRUN

TOME SECOND

Bibliothèque Nationale
Imprimés.

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL
1880

CHANT X (SUITE).

« Cependant vous pouvez échapper à mon courroux en obéissant à mes lois : abjurez votre croyance, et pour défendre notre empire armez-vous contre l'impie Bouillon. — Tous se révoltent, tous abhorrent ce pacte affreux. Raimbaud seul est persuadé : pour nous, elle nous jette dans un cachot impénétrable à la lumière.

« Le sort amène Tancrède dans ce funeste lieu : mais bientôt notre prison s'ouvre, et s'il faut en croire les bruits qui sont venus jusqu'à nous, Armide, à la prière du prince de Damas, nous envoie au monarque d'Egypte sans armes et chargés de chaînes.

« Déjà nous étions en marche, quand la Providence nous fit rencontrer le brave Renaud. Ce guerrier, qui toujours se signale par de nouveaux exploits, attaque les gardes dont nous sommes entourés, les égorge ou les met en fuite, et nous rend nos armes qui étaient devenues les leurs.

« Je l'ai vu, nous l'avons tous vu, nos mains ont touché ses mains victorieuses, nous avons entendu sa voix : n'en croyez point de vaines rumeurs; ce héros vit encore : il n'y a que trois jours qu'il a quitté son armure sanglante et brisée, et qu'en habit de pèlerin il est parti pour Antioche. »

Il dit : le solitaire lève au ciel ses yeux mouillés de pleurs : il change de couleur et de visage; quel éclat soudain l'environne! Pleine de la Divinité, son âme s'élève jusqu'au séjour des immortels : l'avenir se dévoile à ses regards, et sa pensée s'enfonce dans l'abîme des âges et du temps.

Enfin, sa langue se délie : d'un ton plus auguste il découvre les secrets cachés dans le sein de l'avenir. A son aspect, au tonnerre de sa voix, tous demeurent interdits et l'écoutent en silence : « Renaud vit encore! Une femme perfide avait abusé notre crédulité! Il vit, et le Ciel réserve son jeune courage à une gloire plus éclatante.

« Ces exploits, qui étonnent l'Asie, ne sont encore que les amusements de son enfance et les présages de sa grandeur; les années s'écoulent; je le vois braver un mortel impie et dompter son audace! Son aigle arrache Rome et l'Eglise aux serres d'un impitoyable vautour et les couvre de ses ailes : il renaît dans des enfants dignes de leur père.

« Une longue postérité marche sur ses traces, brise la verge des tyrans et le fer des rebelles : la religion et les pontifes reposent à l'ombre de leur bouclier. Abaisser l'orgueil, soulager les malheureux, protéger l'innocence et punir le crime, voila leurs destins. C'est ainsi que l'aigle de la maison d'Este élèvera son vol au-delà des routes que parcourt le soleil.

« C'est à elle de porter les foudres de la guerre; toujours ses ailes triomphantes seront étendues sur le trône des pontifes; c'est à elle qu'est attaché le sort de notre auguste entreprise, et le Ciel ordonne qu'on la rappelle en ces lieux. »

Par ce discours, le solitaire dissipe les craintes qu'on avait conçues de la mort de Renaud. Tous applaudissent : Godefroi seul est plongé dans une rêverie profonde. Cependant la nuit se lève et couvre la terre de ses voiles : tous se retirent et vont goûter les douceurs du sommeil. Godefroi seul veille encore; il n'est point de repos pour ses pensées.

CHANT XI

Tout occupé de l'assaut qu'il méditait, Godefroi faisait préparer les machines guerrières, quand le solitaire l'aborde, et, le tirant à l'écart, d'un ton austère et majestueux lui tient ce discours : « Seigneur, tu armes contre Solime les forces de la terre, mais tu ne commences pas par où tu dois commencer.

« Que le Ciel ait tes premières pensées, invoque avant tout la céleste milice ; elle seule peut t'obtenir la victoire ; que les prêtres revêtus de leurs augustes ornements marchent les premiers, et que leur pieuse harmonie porte à l'Eternel nos hommages et nos vœux. Vous, chefs glorieux d'une sainte entreprise, donnez l'exemple à vos soldats, et qu'ils s'avancent sur vos traces. »

Bouillon applaudit au pieux solitaire : « Mortel chéri des Cieux, lui répond-il, je veux suivre tes conseils ; pendant que je rassemble les chefs, toi, va trouver les pontifes Guillaume et Adhémar, et tous trois ordonnez cette pompe auguste et sacrée. »

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, le vieillard réunit les pasteurs et les prêtres dans le lieu consacré au culte de l'Eternel : les prêtres revêtent de longs habits de lin, les pontifes ceignent la mitre et prennent des ornements tissus d'or et de soie.

Pierre marche seul et le premier : dans ses mains est l'étendard redouté que le Ciel même révère : les prêtres distribués sur deux lignes égales le suivent d'un pas grave et lent ; le front humilié, d'une voix suppliante, ils forment un double concert : Adhémar et Guillaume marchent égaux et ferment le cortége sacré.

Sur leurs pas Bouillon s'avance : les chefs le suivent deux à deux; dans leur ordre rangés, marchent après eux les guerriers armés pour les défendre. Ainsi de leurs retranchements sortaient ces vengeurs unis de leur commune croyance. La trompette se tait; on n'entend point les chants de la guerre et des combats, mais la piété seule et ses humbles accents.

Ils t'invoquent, ô Père tout-puissant! et toi, Fils égal au Père, et toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour! ils t'implorent, ô Vierge secourable aux mortels, Vierge mère d'un Homme-Dieu, et vous, troupe brillante, chefs subordonnés de l'immortelle milice; et toi qui sur l'innocence même épanchas l'onde destinée à laver les souillures des mortels !

Ils réclament ton secours, ô toi qui fondas, qui soutiens cette chaire d'où les pontifes tes successeurs répandent sur l'univers les trésors de la grâce et ouvrent les portes de la clémence ! et vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas; et vous qui, pour attester ce miracle, prodiguâtes votre sang et votre vie !

Soyez-nous propices, ô vous dont la langue ou les écrits enseignèrent aux humains le chemin qui conduit au ciel ! et toi, favorite de Jésus-Christ, toi qui sus choisir le sort le plus heureux; et vous qui, renfermées dans un asile solitaire, ne connûtes que Dieu pour époux; et vous encore, femmes généreuses, qui, par un effort plus sublime, bravâtes les supplices et la fureur des tyrans!

Tels étaient les chants des Chrétiens : dans leur marche, leurs rangs se prolongent et se déploient; d'un pas tardif ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers, dont le nom est si cher à l'univers : il s'étend à l'orient

de Solime, et n'en est séparé que par la vallée de Josaphat.

Les vallons, les collines, les grottes profondes retentissent de leurs chants; de mille côtés l'écho les répète : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres et les bois : partout on entend résonner le nom de Jesus et le nom de Marie.

Du haut de leurs remparts, les Infidèles en silence contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente et mesurée, ces humbles accents, ces rites inconnus, cette pompe étrangère, fixent leurs regards; enfin ils poussent des cris profanes : le torrent, la vallée, la montagne, mugissent de leurs outrages et de leurs blasphemes.

Mais ces outrages, ces cris, se perdent dans les airs, semblables au vain gazouillement des oiseaux : en vain des traits sifflent, ils ne peuvent arriver jusqu'aux Chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie, rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

Sur la cime de la montagne ils élèvent l'autel où doit s'immoler la grande victime : des deux côtes brûle une lampe tout éclatante d'or et de lumière. Guillaume revêt de nouveaux ornements et se recueille dans un respectueux silence : il élève ensuite la voix, s'accuse lui-même, et présente à l'Eternel des actions de grâce et des prières.

Les prêtres et les chefs sont à genoux autour de l'autel; la foule plus éloignée a les regards attachés sur le pontife : enfin le mystère est accompli : « Partez, » dit Guillaume; et, la main étendue, il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur, les chefs et les soldats retournent dans leur camp.

Là les guerriers vulgaires se dispersent; Godefroi regagne son asile; un nombreux cortége, jusqu'à sa tente, accompage ses pas;

le héros se retourne, rend grâces à leur zèle, retient les chefs, les reçoit à sa table, et veut que le sage Raymond y soit assis à la première place.

Après un repas modeste : « Demain, dit Bouillon, aux premiers rayons de l'aurore, vous serez prêts pour l'assaut : demain sera un jour de peines et de combats : c'est aujourd'hui le jour des apprêts et du repos. Allez tous recueillir vos forces et préparer le courage de vos guerriers. »

Les chefs se séparent : bientôt la trompette guerrière annonce que tout doit être sous les armes au retour du soleil. On travaille, on s'apprête : enfin, la nuit avec le silence amène le sommeil et suspend les travaux.

L'aurore luttait avec les ombres, et les premiers feux du jour n'avaient point frappé les portes de l'orient : le bœuf, d'un pas tardif, ne traçait point encore ses pénibles sillons; l'oiseau dormait sous le feuillage; le pasteur dormait, les troupeaux dormaient aussi : le chasseur ni les chiens ne troublaient point encore le silence des bois, quand tout à coup la trompette appelle les combats, et de ses sons guerriers épouvante les airs.

Mille cris répètent aussitôt : *Aux armes! aux armes!* Godefroi se lève; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée, il ne prend point son lourd bouclier; il n'a que l'armure et l'habillement d'un simple fantassin : Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : « Seigneur, lui dit-il, où est ta cuirasse, où sont tes armes? Pourquoi ce corps presque nu? Je n'aime point à te voir exposé avec une si faible défense : tu n'aspires sans doute qu'à une gloire commune?

« Eh! que prétends-tu? La palme d'un soldat? Laisse aux autres ces vulgaires ex-

ploits : qu'ils exposent dans les combats une vie moins utile et moins intéressante. Toi, reprends ton armure, et, du moins pour nous, aie soin de tes jours : tu es l'âme du camp, le mobile de notre entreprise ; assure nos succès en conservant ta vie. »

Il se tait : « Sage et vertueux ami, lui répond Bouillon, quand Urbain me ceignit cette épée dans Clermont, je ne promis pas au Ciel de n'être que capitaine : par un vœu secret je m'engageai encore à combattre comme simple soldat.

« Quand j'aurai déployé toutes nos forces, quand j'aurai rempli tous les devoirs d'un chef, j'irai sous ces remparts acquitter un devoir non moins sacré ; et sans doute Raymond ne me désavouera pas. Que le Ciel veille sur ma vie ; moi, je ne puis songer qu'à remplir mes serments. »

Il dit, et tous les chevaliers français et ses deux frères suivent son exemple : les autres guerriers s'arment comme eux en fantassins. Cependant les Infidèles sont déjà sur la partie la plus faible de leurs murs que bat le fougueux Aquilon, et qui se replie vers l'occident.

Tranquilles sur les autres côtés que la nature a pris soin de défendre, ils réunissent dans ce seul point toutes leurs forces : Aladin y rassemble et ses sujets et sa milice étrangère. Les enfants, les vieillards, viennent partager leurs travaux, et lutter avec eux contre la fortune ; ils fournissent à des bras plus vigoureux la chaux, le soufre, le bitume, les pierres et les flèches.

Le rempart est hérissé d'armes et de machines guerrières : là, le sultan, tel qu'un géant terrible, élève un front menaçant ; plus loin paraît le Circassien, tel qu'un bastion au milieu des créneaux. Clorinde est sur une

tour, et domine et les assiegés et les assiégeants.

Sur ses épaules pend un carquois; la flèche est dans ses mains : son arc est déja tendu dans son attitude, elle attend l'ennemi au passage. Telle jadis au sein des nues on croyait voir la fille de Latone lancer les traits et la mort.

Le vieux monarque à pied court d'une porte à l'autre, fait apporter de nouvelles armes, fortifie les postes, voit tout, examine tout, encourage et rassure ses guerriers. Les femmes éperdues vont dans les mosquées implorer leur prophète.

« O Mahomet, s'écrient-elles, que ton bras juste et redoutable brise la lance du brigand français ! Abats, renverse sous nos murs l'impie qui a tant outragé ton nom. » Leurs prières inutiles se perdent dans les airs; leur divinité n'entend point leurs cris dans le séjour de la mort et de la nuit éternelle. Cependant Bouillon fait déployer ses enseignes et marcher ses bataillons.

Toute son armée se développe sous ses yeux : elle est sur deux colonnes qui s'avancent obliquement vers les remparts. Au centre, sont ces machines qui recèlent dans leur sein la destruction et le trépas.

La cavalerie est sur les derrieres et se répand dans la plaine pour prévenir les surprises. L'attaque commence : les flèches, les pierres, volent de tous côtés; la mort s'élance des machines meurtrières et roule sur les remparts. Nombre d'Infidèles expirent, nombre d'autres fuient et désertent les murs qu'ils devaient défendre.

Les Chrétiens impétueux courent et se précipitent. Les uns de leurs boucliers serrés couvrent et défendent leurs têtes; les autres, à l'abri des béliers, trouvent un asile contre

les pierres qu'on leur lance : enfin, ils arrivent au fossé et tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de limon, ni baigné par les eaux; bientôt il est rempli de fascines, de pierres et de troncs d'arbres. L'audacieux Adraste s'y jette le premier et attache une échelle à la muraille; ni les flèches, ni le bitume bouillant qui pleut sur lui ne peuvent l'arrêter.

Déjà le fier Helvétien allait toucher aux créneaux; en butte à mille traits, aucun n'avait ralenti son ardeur; mais tout à coup une pierre énorme, monstrueuse, lancée par le Circassien, tombe sur son casque et le renverse.

Le coup n'est point mortel, mais ses esprits en sont étonnés : sans connaissance, et presque sans vie, il presse la terre de son poids immobile. D'un ton farouche et menaçant, Argant s'écrie : « Le premier est tombé, qui osera le remplacer? Lâches guerriers, que ne montez-vous à la brèche? Je vous attends sans me cacher. En vain vous vous couvrez sous vos boucliers, sous vos machines; la mort vous y atteindra comme des bêtes farouches dans leur repaire. »

Il dit : mais ses outrages irritent les Chrétiens sans les rendre imprudents; toujours soigneux de se défendre contre les traits et les fardeaux qu'on leur lance, ils placent enfin au pied de la muraille le redoutable bélier. Déja des poutres énormes armées de fer ébranlent les portes et font trembler les remparts.

Cependant les Infidèles, avec cent bras, roulent une pierre immense : elle tombe sur les boucliers pressés avec le fracas d'une montagne qui s'écroule, les rompt, brise les casques et accable une foule de guerriers; la terre est couverte d'armes, de sang, de cadavres meurtris et déchirés.

Les Chrétiens irrités s'élancent et vont à découvert défier l'ennemi et les dangers. Les uns dressent des échelles et y montent; d'autres sapent les fondements; déjà le mur croule et ouvre au milieu des ruines un chemin à l'ardeur des assiégeants.

La brèche s'agrandit sous les coups redoublés du bélier; les assiégés emploient toutes les ressources pour se défendre. Ils opposent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine; cette matière molle et qui cède les trompe et les amortit.

Cependant Clorinde a sept fois tendu son arc; sept fois un trait a sifflé dans les airs et s'est abreuvé de sang. Ce ne sont point des victimes ignorées que choisit l'amazone; elle les dédaigne, et sa fureur n'est fatale qu'à d'illustres têtes.

Le premier qu'elle atteint, c'est le fils du roi d'Albion; à peine s'est-il montré qu'il est frappé du coup funeste; sa main est percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat, il se retire, frémissant moins de douleur que de colère.

Le comte d'Amboise expire sur la crête du fossé; Clotaire, sur l'échelle, reçoit dans le flanc une mortelle blessure; le comte de Flandre est atteint au bras gauche au moment où lui-même travaille à faire mouvoir le bélier. Il veut arracher le trait qui l'a blessé, mais le fer reste enfoncé dans la plaie.

L'imprudent Adhémar était spectateur du combat : le trait fatal vole et lui perce le front; il y porte la main; un second trait attache cette main au visage. Il tombe, et les armes d'une femme s'abreuvent du sang d'un pontife.

L'audacieux Palamède déja touche aux créneaux, et va s'élancer sur le rempart; une septième flèche l'atteint à l'œil droit et res-

sort sanglante derrière la tête. Il tombe, et meurt au pied du mur qu'il voulut escalader.

Cependant Godefroi donne aux assiégés de nouvelles alarmes : il a fait conduire auprès d'une des portes, la plus terribe de ses machines : c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart; dans ses flancs elle porte des armes et des guerriers, et roule sur un essieu mobile.

De son sein partent des javelots et des flèches meurtrières. Semblable à un vaisseau qui court à l'abordage, elle tente de s'attacher à la muraille : mais les assiégés avec des pieux, avec des piques, l'attaquent et la repoussent.

L'air est obscurci d'une nuée de flèches : le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarrasins tombent du haut des murs comme les feuilles, ou comme les fruits qu'abat la grêle ou la tempête. Moins bien armés que les Chrétiens, ils éprouvent toujours une perte plus grande; éperdus, effrayés des coups qu'on leur porte, la plupart prennent la fuite ; mais le fier Soliman reste immobile et retient avec lui les plus hardis; Argant accourt, arrache une poutre à la tour ennemie et s'en sert pour la repousser.

Clorinde vient aussi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens, armés de faux longues et tranchantes, coupent les cordes auxquelles les balles de laine sont suspendues : elles tombent et livrent le mur sans défense aux efforts du bélier.

Battu de tous côtés, il s'ouvre et chancelle; Godefroi s'approche, couvert de son bouclier : il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour en défendre le passage, pendant que Clorinde et le Circassien se tiennent sur le rempart : à cette vue, une noble ardeur le transporte et l'enflamme.

Il se tourne vers son fidèle Sigier, qui porte son arc et un bouclier moins pesant : « Donne-moi, lui dit-il, ces armes plus légères ; je veux le premier m'élancer sur ces débris : il est temps qu'enfin quelque exploit glorieux signale mon audace. »

A peine il a parlé qu'une flèche siffle et l'atteint à la jambe : les nerfs sont déchirés ; il sent une douleur cruelle. O Clorinde, le coup part de ta main ; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrasins le jour de la mort et de la servitude, ils ne le durent qu'à toi.

Le héros, maître de sa douleur, ne ralentit point ses pas ; il monte sur les ruines, il appelle ses guerriers ; mais enfin le mouvement aigrit sa blessure ; sa jambe plie et se dérobe sous lui : il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe : « Je cède, lui dit-il, à la douleur ; commande à ma place : dans un moment je reviens à toi. » A ces mots, il s'élance sur un coursier, mais il ne peut dérober sa retraite aux yeux des siens et des Infidèles.

Avec lui disparaît la fortune des Latins : les assiégés sentent renaître leur vigueur ; leur espérance se ranime : l'audace des Chrétiens diminue ; leurs efforts sont moins rapides ; le fer languit dans leurs mains, et le son même de leurs trompettes s'affaiblit et s'éteint.

Bientôt sur les remparts reparaissent ces troupes que la crainte en avait chassées : à la vue de la terrible Clorinde, l'amour de la patrie arme jusqu'aux femmes mêmes. Les cheveux épars, la robe retroussée, elles accourent, elles lancent des traits et des dards ; pour défendre leurs murailles, elles ne craignent point d'exposer leur vie.

Guelfe, le valeureux Guelfe, tombe renversé :

le sort l'a choisi entre mille guerriers, et a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. L'épouvante redouble parmi les Chrétiens et s'éloigne des Infidèles. Raymond est en même temps frappé d'un même coup, et va, comme lui, mesurer la terre.

L'intrépide Eustache est atteint sur le revers du fossé. Dans ce malheureux moment, les Sarrasins ne portent point un coup qui ne donne la mort ou ne fasse au moins une cruelle blessure. Le Circassien, qu'enorgueillit le succès, élève une voix insultante :

« Ce n'est point ici Antioche, ce n'est point cette nuit propice à vos larcins; c'est la clarté du jour, c'est un peuple éveillé; c'est une autre guerre et d'autres combats. Qu'est devenue cette ardeur pour la gloire, cette avidité pour le butin ? Lâches Chrétiens, ou plutôt femmes timides, un moment de fatigue vous épuise ; à peine l'assaut commence, et déjà vous l'abandonnez. »

Sa fureur se ranime : cette vaste cité qu'il défend n'est déjà plus un théâtre digne de son audace. Il s'élance à travers les ruines des remparts, et crie à Soliman d'une voix de tonnerre :

« Soliman ! c'est en ce lieu, c'est en ce moment qu'on pourra décider de notre valeur ! Qui t'arrête ? que crains-tu ? Je vais hors de ces murs chercher la gloire : suis-moi, si tu l'oses. » Il dit : et tous deux à l'instant se précipitent, l'un entraîné par la fureur, l'autre conduit par l'honneur et piqué d'un défi qui l'outrage.

Ils tombent sur les Chrétiens étonnés et surpris : tous deux, jaloux de s'effacer, ils égorgent les guerriers, ils brisent, ils dispersent les boucliers et les casques, coupent les échelles, abattent les béliers, et de ces monceaux de morts, de ruines et de débris, ils

élèvent un nouveau rempart à la place du rempart détruit.

Ces guerriers dont l'audace brûlait d'escalader les murailles n'aspirent déjà plus à entrer dans Solime : sans force pour se défendre, ils cèdent au torrent qui les poursuit, et livrent à la rage des deux héros leurs machines désormais inutiles et brisées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à toute leur impétuosité : ils appellent la flamme, et déjà chacun d'eux, armé d'une torche brûlante, marche à la tour de bois. Telles jadis on peignait les filles de l'enfer sortant du Tartare, pour bouleverser le monde, et secouant leurs flambeaux et leurs serpents.

Mais l'indompté Tancrède, qui encourage ailleurs ses guerriers à l'assaut, voit enfin leur ravage et la flamme dévorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur : sa valeur impétueuse les repousse, les met en fuite, et leur rend la terreur qu'ils avaient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les revers et les succès, Godefroi est rentré dans sa tente : à ses côtés sont Baudouin et le fidèle Sigier. Ses amis affligés accourent, et l'environnent. Dans l'impatience qui le presse, il veut arracher le trait funeste; le bois se rompt et laisse le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie, pour l'en retirer, les moyens les plus prompts; que l'acier tranchant ouvre et sonde tous les replis de sa blessure : « Rendez-moi, dit-il, aux combats; il ne faut pas que ce jour les termine sans moi. » Il dit, et, appuyé sur une lance, il offre sa jambe au fer qui va le déchirer.

Déjà le vieil Hérotime, né sur les bords de l'Eridan, interrogeait pour le guérir, son art et ses ressources : Hérotime connaît les plantes et leurs vertus, les eaux et leur usage :

favori des Muses, il pouvait chanter les héros, et immortaliser leurs exploits; mais il aima mieux consacrer ses travaux à une science plus obscure, et ne s'occupa qu'à dérober à la mort les fragiles humains.

Godefroi est debout, le regard serein, immobile à la douleur : Hérotime, les bras nus, la robe retroussée, tantôt avec le secours des plantes, tente d'arracher le trait fatal; tantôt armé d'un fer mordant, il le saisit et l'ébranle : essais inutiles, impuissantes ressources.

Le trait se refuse à son adresse, la fortune est inexorable à ses vœux; ses efforts meurtriers accroissent la douleur; c'est un supplice et presque la mort. Enfin, l'ange qui veille sur Bouillon, touché de ses maux cruels, va cueillir sur le mont Ida le dictame, plante salutaire, dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprit aux chèvres sauvages à connaître les vertus de cette herbe bienfaisante; c'est elle qui les guérit quand la flèche du chasseur s'attache à leurs flancs et les déchire. L'ange l'apporte à l'instant, et sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie et l'odorante panacée; le vieillard en verse sur la blessure : soudain le trait se détache de lui-même et sans effort; le sang s'arrête, la douleur fuit, la vigueur renaît. « Ce n'est point mon art qui te guérit, s'écrie Hérotime, tu ne dois rien à la main d'un mortel.

« Je reconnais à ce miracle une céleste puissance : du haut des cieux, sans doute, un ange est descendu pour toi : prends tes armes; qui t'arrête? retourne à la gloire. » Godefroi, avide de combats, a déjà repris sa

chaussure de pourpre; déjà il brandit sa pique redoutable et embrasse son bouclier; déjà son panache flotte sur sa tête.

Suivi de mille guerriers, il marche vers la cité : le ciel est obscurci du nuage de poussière qui vole sous leurs pas; la terre tremble; les ennemis, de loin aperçoivent le héros et le reconnaissent; une frayeur soudaine les saisit et les glace. Trois fois Godefroi élève la voix.

A cette voix altière, à ces cris qui les rappellent au combat, les Chrétiens sentent renaître leur audace; ils revolent au pied des remparts : mais déjà Soliman et le Circassien se sont retires au milieu des débris et défendent obstinément le passage contre Tancrède et contre sa troupe.

Godefroi arrive caché sous ses armes, et d'un air terrible et menaçant il lance au Circassien une javeline foudroyante : le bélier n'imprime pas un mouvement plus rapide; l'arme funeste vole avec un bruit affreux. Argant, toujours intrépide, présente son bouclier.

Le bouclier est percé : sa cuirasse et son armure le sont encore, et le fer s'abreuve de son sang, mais insensible à la douleur, il l'arrache et le renvoie à Godefroi : « Tiens, lui dit-il, je te rends tes armes. »

L'instrument fatale d'injure et de vengeance vole et revient; mais le héros se courbe et se dérobe au coup qui lui était destiné. Le fidèle Sigier le reçoit, le fer lui perce le gosier; il expire, et s'applaudit d'expirer pour son maître.

Au même instant, une pierre lancée par Soliman frappe le chef des Neustriens; il tourne sur lui-même et tombe en tournant. Godefroi cède a son ressentiment, saisit son épée, se précipite au milieu des ruines, et va de plus près combattre les ennemis.

La choc est affreux, et le héros se signale par les coups les plus terribles : mais la nuit enveloppe la terre de son voile ténébreux; ses ombres pacifiques suspendent enfin les querelles des mortels. Godefroi se retire et termine cette sanglante journée.

Mais avant que de rentrer dans son camp, il y fait reporter ses blessés, et sauve de la fureur de l'ennemi les débris de ses machines. Cette tour, la terreur des infidèles, quoiqu'elle ait reçu plus d'une atteinte, se soutient encore, et peut redevenir funeste aux assiégés.

Elle roulait, et bientôt elle eût été à l'abri des retranchements; mais, telle qu'un vaisseau qui, vainqueur des vents et des tempêtes, vient, à la vue du port, échouer sur le sable ou périr sur un rocher; ou telle encore qu'un coursier qui, après avoir franchi les précipices et les torrents, chancelle et tombe à la porte de l'asile qui va le recevoir, telle la tour penche tout à coup : deux de ses roues se brisent, se dérobent sous elle et la laissent au passage pendante en ruines : on la soutient, on la relève, en attendant qu'on vienne réparer ses débris.

Godefroi veut qu'avant le jour elle soit rétablie : il place des gardes tout autour pour la défendre. Mais, du haut des remparts, on entend le bruit des marteaux et les cris des travailleurs; mille flambeaux allumés éclairent et trahissent leur ouvrage.

CHANT XII

La nuit roule sur son char d'ébène; mais tout veille encore dans le camp et dans la ville. Les Chrétiens continuent dans l'ombre

leurs travaux, et font une garde assidue : les Infidèles raffermissent leurs remparts ébranlés, chancelants, et en réparent les ruines. Les unes et les autres donnent à leurs blessés le soins les plus attentifs.

Enfin, on a pansé les plaies; la nuit avance, et les travaux avec elle : quelques-uns sont achevés, les autres languissent : l'ardeur se ralentit : le silence et les ombres devenues plus épaisses invitent au repos; mais il n'en est point pour l'amazone, toujours affamée de périls et de gloire, elle presse les travailleurs et ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne, et elle se dit en secret :

« C'est bien aujourd'hui qu'Argant et le roi des Turcs ont fait des prodiges de valeurs; seuls, ils ont osé sortir de Solime se jeter au milieu des ennemis et mettre leurs machines en pièces : et moi, loin des Chrétiens, à l'abri d'un rempart, j'ai combattu sans péril ! Des coups heureux ont signalé mon adresse : voila tous mes exploits et toute ma gloire. Est-ce donc là tout ce qu'une femme peut oser ?

« Ah ! plutôt que de montrer une âme faible et timide au milieu de tant de héros, que ne vais-je sur les montagnes ou dans les bois lancer mes traits aux bêtes sauvages ! Que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe et me cacher dans la retraite, si je ne puis égaler ces guerriers ! » Ainsi parle Clorinde, inquiète, absorbée dans ses pensées; enfin, un grand projet s'offre à son idée; elle sort de sa rêverie et se tourne vers Argant :

« Depuis longtemps, seigneur, je ne sais quoi d'extraordinaire, de hardi, roule dans mon âme inquiète, soit inspiration de Dieu, soit erreur de l'homme qui se fait un dieu de son désir : vois ces flambleaux qui brillent hors du camp des ennemis; j'irai là, le fer dans

une main, une torche dans l'autre, et je mettrai le feu à la tour; mon projet rempli, je laisse au Ciel le reste.

« Si le destin s'oppose à mon retour, j'abandonne à tes soins mes fidèles compagnes et ce mortel vertueux qui eut toujours pour moi la tendresse d'un père : fais reconduire en Egypte ces infortunées que ma perte laisserait sans secours et sans appui, et ce vieillard accablé de ses malheurs et du poids de la vie ; au nom de Dieu, seigneur, souviens-toi de ma prière ; ce sexe et cet âge sont bien dignes de ta pitié. »

Argant demeure interdit : il sent l'aiguillon de la gloire, qui du cœur de Clorinde passe dans le sien : « Tu iras là, lui dit-il, et moi, tu me laisserais ici, confondu dans la foule des guerriers vulgaires? Et, tranquille, loin du danger, je pourrais contempler avec plaisir la flamme et la fumée de l'incendie que tu aurais allumé? Non, non, si jusqu'ici j'ai partagé tes périls, je veux encore te suivre à la gloire ou à la mort.

« Ce cœur sait aussi bien que le tien mépriser la mort; je sais, comme toi, qu'il est beau d'échanger la vie contre l'honneur. — Tu en as donné, lui répond Clorinde, une preuve immortelle dans cette glorieuse sortie; mais, enfin, je ne suis qu'une femme, et mon trépas n'est point une perte pour la triste Jérusalem ; mais toi, si tu péris (veuille le Ciel écarter ce malheur !), si tu péris, qui restera pour défendre ces murailles? »

— « En vain, lui répliqua le guerrier, tu voudrais enchaîner mon ardeur par de frivoles raisons : je suivrai tes pas si tu veux me guider, si tu le refuses, je te devance. » Tous deux d'accord, ils vont trouver Aladin, qui les reçoit au milieu des plus sages de son

conseil : « Seigneur, lui dit Clorinde, daigne écouter nos propositions et agréer notre dessein.

« Argant te promet de brûler la machine ennemie; jamais Argant ne promit en vain : j'accompagnerai ses pas; nous attendrons seulement que l'excès de la fatigue ait amené le sommeil. » Aladin lève les mains au ciel, et des larmes de joie mouillent ses joues couvertes de rides : « Grâces te soient rendues, dit-il, ô toi qui daignes encore abaisser tes regards sur tes serviteurs et sauver mon empire!

« Non, il ne tombera pas, puisqu'il lui reste pour appui de si braves guerriers. Mais vous, couple généreux, quels bienfaits, quels présents pourront égaler vos services? Que la Renommée, de sa voix immortelle, publie votre gloire et remplisse l'univers de votre nom; votre plus noble récompense est dans votre action même : mais mon cœur reconnaissant ne s'acquittera qu'à demi en vous offrant une partie de mes Etats. »

Ainsi parle le vieux monarque, et il presse dans ses bras, tantôt Argant, tantôt Clorinde. Le sultan ne peut plus dissimuler la noble jalousie qui l'anime : « Ce n'est pas vainement aussi, dit-il, que j'ai ceint cette épée : je marcherai avec vous, ou, du moins, je suivrai de près vos pas. — Ah! reprend Clorinde, irons-nous tous à cette entreprise? Eh! si tu viens, qui défendra Solime? »

Argant lui préparait un refus plus piquant et plus altier; mais Aladin le prévient, et, d'un front calme et serein : « Soliman, lui dit-il, jamais ta valeur ne s'est démentie : infatigable au combat, jamais l'aspect du plus affreux danger n'effraya ton courage. Tu pourrais encore te signaler cette nuit par des exploits dignes de toi; mais je ne crois pas

que vous deviez tous sortir à la fois. Il faut, pour rassurer un peuple alarmé, qu'il reste au milieu de nous quelqu'un des plus fameux guerriers. Je ne consentirais pas même à laisser partir Argant et Clorinde, dont le sang mérite bien d'être épargné, si l'entreprise était moins utile, et si je pouvais la confier à d'autres bras.

« Mais cette tour funeste est environnée d'une garde nombreuse : pour l'attaquer avec succès, il faudrait envoyer une troupe plus nombreuse encore, et la prudence le défend. Laissons donc partir ce couple illustre qui veut s'exposer pour la cause commune : tous deux plus d'une fois ont couru de semblables hasards : eux seuls feront plus que mille soldats ; puissent-ils revenir vainqueurs dans nos murs !

« Toi, seigneur, tu dois aux soins de ta grandeur et à l'honneur de la couronne de rester dans Solime. Quand Argant et Clorinde auront allumé l'incendie, car ils l'allumeront, et un pressentiment secret m'en donne la certitude, si l'ennemi les poursuit, tu iras les sauver et les défendre. » Ainsi parlait Aladin ; Soliman cède à ses conseils, mais la tristesse est sur son front.

« Attendez, ajoute Ismen, attendez pour sortir que la nuit soit plus avancée : peut-être le sommeil triomphera enfin de ces gardes qui veillent autour de cette funeste machine. Moi, cependant, je préparerai des matières inflammables qui s'y attacheront et la dévoreront tout entière. » On adopte son avis, et les deux guerriers vont attendre l'heure favorable à l'exécution de leur projet.

Clorinde, pour derober sa marche aux yeux des Chrétiens, quitte ses pompeux habits et sa brillante armure : elle revêt une cotte d'armes noire, funeste présage de son malheur.

Elle prend un bouclier sans éclat et un casque qui n'a ni cimier ni panache. Arsès est auprès d'elle, l'eunuque Arsès qui la reçut au moment où elle respira le jour, et qui prit soin de son enfance.

Quoique accablé de vieillesse, il s'est partout traîné sur les pas de l'intrépide guerrière : il lui voit changer son armure, son cœur présage les dangers où elle va s'exposer; il s'en afflige, il la conjure par ses cheveux blancs, par le souvenir de sa tendresse et de ses services, d'abandonner une funeste entreprise. Elle résiste à ses prières et à ses larmes.

« Cruelle ! lui dit-il enfin, puisque ni mon âge, ni la pitié, ni mes prières, ni mes larmes, ne peuvent fléchir ce cœur obstiné, je dévoilerai à tes yeux des secrets que tu ignores : tu sauras qui tu es, et tu suivras alors ou mes conseils ou tes désirs. » Il poursuit, et Clorinde, les yeux fixés sur lui, l'écoute en silence.

« Senape régnait sur l'Ethiopie; peut-être il y règne encore : il adore le fils de Marie, et tout son peuple l'adore comme lui. J'étais esclave dans son palais et confondu avec les femmes de la reine; je servais cette princesse: elle était noire; mais sa couleur n'ôtait rien à sa beauté.

« Senape l'aimait avec fureur, et sa jalousie était égale à sa flamme: cette funeste passion se nourrissait dans son cœur déchiré. Il la cachait aux mortels ; il aurait voulu la cacher au Ciel même. La reine, toujours sage, toujours modeste, vivait dans le silence et dans la retraite, et faisait son bonheur du bonheur de son époux.

« Dans sa chambre était un tableau de piété qui représentait une histoire touchante : on y voyait une jeune fille blanche comme la neige, enchaînée près d'un dragon furieux :

un cavalier perçait le monstre qui nageait expirant dans les flots de son sang. Devant ce tableau, souvent la reine humiliait son front, faisait l'aveu de ses fautes secrètes, versait des larmes et récitait des prières.

« Cependant elle conçoit et met au jour une fille d'une blancheur éclatante : cette fille, c'était toi... A cette vue, elle se trouble, et son cœur est étonné de ce prodige nouveau : bientôt elle craignit la jalousie d'un époux soupçonneux; elle craignit que cette couleur inconnue en Ethiopie ne fût pour lui la preuve d'un crime; et, pour éviter sa fureur, elle résolut de te cacher à sa vue.

« On lui offre à ta place une petite Ethiopienne qui vient aussi de naître: les femmes de la reine et moi nous étions les seuls qui eussions accès dans la tour où elle était renfermée : elle connaissait mon zèle; ce fut à ma fidélité qu'elle daigna confier le triste et cher dépôt dont elle était forcée de se séparer. Tu n'avais point été plongée dans ces eaux que les Chrétiens appellent sacrées : l'usage d'Ethiopie recule cette cérémonie à un âge plus avancé.

« Les larmes aux yeux, elle te remit dans mes bras, m'ordonna de te porter dans un pays lointain, et d'y élever secrètement ton enfance. Qui pourrait peindre la douleur de cette mère infortunée! Combien de fois elle te serra dans ses bras ! Combien de fois elle répéta ses tristes et derniers adieux! Tes joues furent souvent arrosées de ses pleurs ; souvent ses sanglots interrompirent ses plaintes et ses regrets; enfin, levant les yeux au ciel: « O mon Dieu! dit-elle, toi qui sondes l'abîme des âmes, toi dont l'œil éclaire les replis les plus secrets de mon cœur!

« Si ce cœur fut toujours pur, si jamais le crime ne souilla ni ma pensée ni mon lit...

Ah! ce n'est pas pour moi que je t'implore! d'autres fautes m'ont mérité tes dédains et ton courroux... mais, ô mon Dieu! veille sur un enfant innocent qu'une mère déplorable est forcée d'arracher de son sein! Que ma fille vive; qu'elle ne tienne de moi qu'un attachement inviolable aux lois de l'honneur! qu'elle apprenne d'une autre à être heureuse et fortunée!

« Et toi, céleste guerrier, qui sauvas cette vierge du serpent prêt à la dévorer, si j'ai, devant ton image, allumé de pieux flambeaux, si je t'ai offert de l'or et de l'encens, daigne t'intéresser à ma fille; sois son protecteur et son asile dans les dangers. » Elle se tait à ces mots; son cœur se ferme et se resserre, et la pâleur de la mort couvre son visage.

« Je te pris dans mes bras, je te baignai de mes larmes, et je t'emportai cachée dans une corbeille sous des feuilles et des fleurs. Je trompai tous les yeux : seul et sans confident, je partis déguisé. Une sombre forêt me reçut; là, je vis venir à moi une tigresse, l'œil en feu, la gueule béante.

« Plein de frayeur, je m'élance sur un arbre et je te laisse sur le gazon; le monstre s'approche et tourne sur toi ses sinistres regards : mais soudain il s'adoucit, et, oubliant sa férocité, de la langue il te caresse et te flatte; tu lui souris, et ta main innocente lui rend ses caresses.

« Enfin elle se couche auprès de toi et te présente ses mamelles que pressent tes lèvres avides. Etonné, confondu, je contemple ce prodige. Cependant l'animal, qui te voit rassasiée de son lait, s'enfuit et disparaît à mes yeux.

« Je descends, je te reprends dans mes bras, et, poursuivant ma route, je m'arrête

enfin dans une bourgade obscure : là, je t'élevai à l'ombre du silence et du mystère. Ce fut là que ta langue apprit à former les premiers sons, que tes pieds faibles et tremblants hasardèrent les premiers pas. L'astre qui mesure les mois avait seize fois recommencé sa carrière depuis que nous étions dans cet asile.

« Déjà je touchais au déclin de mes ans : j'étais riche et chargé des trésors dont, en partant, la reine m'avait comblé : je me lassai enfin d'errer dans une terre étrangère ; l'amour de la patrie se réveilla dans mon cœur : je voulus revoir mes amis, les lieux qui m'avaient vu naître, et vieillir dans mes propres foyers.

« Je pars, je dirige mes pas vers l'Egypte, où je commençai de respirer le jour, et je t'emmène avec moi ; j'arrive au bord d'un torrent, des brigands m'y surprennent ; la mort d'un côté, de l'autre une onde rapide et menaçante : que devais-je faire ? Je veux me sauver, et je ne puis abandonner mon doux et précieux fardeau : je me jette à la nage : d'une main je fends les eaux, je te soutiens de l'autre.

« Le torrent est rapide : au milieu s'ouvre un gouffre profond où l'onde tourne et se replie sur elle-même : j'en approche, elle m'entraîne et va m'engloutir ; je t'abandonne alors : mais, ô prodige ! l'eau se courbe sous toi, ses vagues caressantes t'embrassent et te soutiennent ; le vent qui la seconde te porte sur la rive et te dépose sur le sable. Moi-même, enfin, j'y arrive avec peine, haletant et fatigué.

« Je te réchauffe dans mon sein. La nuit nous couvre bientôt de ses ombres et nous livre au sommeil : je vois en songe un guerrier terrible et menaçant ; il m'appuie sur le visage une épée nue, et d'un ton impérieux :

« Je te commande, me dit-il, d'exécuter d'abord les ordres que t'a donnés la reine. Baptise cette enfant, elle est chérie du Ciel, et je dois veiller sur ses jours.

« Je la garde, je la défends ; c'est moi qui ai pour elle adouci les monstres des forêts et donné du sentiment aux eaux : malheur à toi, si tu ne crois à un songe interprète des célestes volontés ! » Je repris mon voyage ; né Musulman, et tout plein de ma croyance, je regardai mon songe comme une vaine illusion.

« J'oubliai mes promesses et les prières de la reine : je laissai sur tes yeux le bandeau de l'erreur, et tu fus élevée dans la loi de Mahomet. Tu croissais, et bientôt ton audace intrépide dompta la nature et la faiblesse de ton sexe ; les armes à la main, tu acquis de la gloire et des trésors. Tu sais quels ont été depuis tes destins ; tu sais que, fidèle à mes devoirs, ma tendresse t'a toujours suivie dans tes courses guerrières.

« Hier, plongé dans un sommeil léthargique, un songe offrit encore le même guerrier à ma pensée ; il porta sur moi des regards plus sinistres, et d'une voix terrible : « Infidèle, me dit-il, l'heure approche où Clorinde doit changer de sort : malgré tes efforts, elle sera à moi : il ne te restera que ton désespoir. » Il dit, et d'un vol rapide il s'élève dans les airs.

« Ce songe, ô cher et triste objet de mes soins ! ce songe te menace de quelque événement funeste ! Je ne sais, mais peut-être le Ciel ne veut pas qu'on attaque la religion de ses pères : peut-être le culte d'Ethiopie est le culte véritable. Ah ! quitte, je t'en conjure, quitte ces armes et retiens ce courage impétueux. » Il se tait, et des pleurs inondent ses joues : Clorinde demeure inquiète et rêveuse. La même vision avait troublé son sommeil et alarmé son cœur.

Enfin, reprenant un air calme et serein : « Je suivrai, lui dit-elle, une croyance qui me paraît la vraie, que tu me fis sucer avec le lait, et qu'aujourd'hui tu veux ébranler dans mon cœur. Je n'abandonnerai point mon entreprise ; je ne quitterai point mes armes : une telle lâcheté déshonorerait Clorinde. Non, quand la mort se présenterait à mes yeux sous la forme la plus affreuse, elle ne m'arrêterait pas. »

Elle console ensuite le vieillard. Mais l'heure presse, elle part et va rejoindre le héros qui doit, avec elle, affronter les dangers. Ismen vient, par ses discours, exciter leur valeur déjà trop enflammée : il leur présente une composition de soufre et de bitume, et un flambeau caché dans un vase d'airain.

Ils sortent enveloppes des voiles de la nuit, et, serrés l'un contre l'autre, ils descendent le long de la colline d'un pas rapide et allongé. Déjà ils voient la machine ennemie qui s'élève dans les airs. A cet aspect, leur courage s'enflamme, leurs cœurs s'embrasent et semblent prêts à s'élancer sur cet objet fatal de terreur et de vengeance : ils brûlent d'allumer l'incendie et de se baigner dans le sang ; la garde s'avance et pousse un cri.

Cependant ils s'avancent en silence : enfin, la garde redouble et crie : *Aux armes ! aux armes !* Ils ne se cachent plus, ils se précipitent : en un instant, ils ont attaqué, frappé, enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille, éclate et tombe tout à la fois.

A travers mille bras, à travers mille coups, ils ont atteint la fatale machine : déjà le feu pétille dans leurs mains, déjà la flamme a saisi les aliments que lui prepara l'enchanteur ; déjà elle s'attache à la tour et la dévore ; un tourbillon de fumée l'environne ;

l'air en est obscurci, et les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle, nourrit l'incendie et accroît la terreur; le trouble et l'épouvante sont parmi les Chrétiens : ils courent aux armes; mais cette masse énorme et redoutée tombe et s'écroule : un moment a détruit le fruit d'un si long travail.

Aux cris des sentinelles, à l'éclat de la flamme, deux escadrons sont accourus; Argant leur montre le front, Argant les menace : « Ce sera dans votre sang que j'éteindrai cet incendie. » Cependant, serré contre Clorinde, il recule pas à pas, et se retire sur le sommet de la colline. Telle qu'un torrent gonflé par la pluie, la foule des Chrétiens se précipite sur eux, s'étend, les environne et les presse.

Mais la porte Dorée est ouverte ; Aladin y est avec ses guerriers pour y recevoir les deux héros vainqueurs et triomphants. Ils s'élancent; un gros de Chrétiens s'élance après eux : Soliman les repousse et ferme la porte; mais il l'a fermée sur Clorinde.

Infortunée Clorinde, pour punir sur Arimon le coup qu'il t'avait porté, tu reviens sur tes pas, tu le punis, et ta vengeance sera la cause de ta mort! Au milieu des ombres, au milieu de la mêlée, Argant n'a plus songé à l'amazone : il n'a senti que les périls dont il était entouré.

Enfin la guerrière a éteint sa fureur dans le sang de sa victime ; elle se reconnaît, elle voit la porte fermée; elle voit les Chrétiens autour d'elle et sa perte assurée. Cependant personne n'a les yeux sur elle ; un espoir soudain vient ranimer son cœur ; elle se glisse inconnue au milieu des ennemis et se perd dans la foule.

Puis, à la faveur du trouble et de la nuit qui la couvre, elle se retire furtivement et

s'éloigne. Tel rassasié de carnage, un loup se dérobe en silence à la fureur des bergers. Mais Tancrède l'a vue percer le malheureux Arimon ; il l'a vue, il la suit toujours attaché à ses pas.

Il veut se mesurer avec elle : au coup qu'elle a frappé, il l'a prise pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte : le héros la poursuit; Clorinde se retourne : « O toi, s'écrie-t-elle, qui me poursuis avec tant d'ardeur, que m'apportes-tu ? — La guerre et la mort.

« — La guerre et la mort! tu l'auras puisque tu la cherches. » Elle dit, et l'attend de pied ferme : Tancrède aussi veut combattre à pied et s'élance à terre. Il abandonne son coursier; aussitôt le fer à la main, et brulant d'orgueil et de courroux, ils fondent l'un sur l'autre : tels combattent deux taureaux qu'anime un amour jaloux et furieux.

Généreux guerriers, vous méritiez un plus vaste théâtre ! Le soleil du moins devait éclairer vos exploits. O nuit qui les cachas dans le secret de tes ombres, souffre que je déchire le voile épais dont tu les couvris, et que je les fasse briller dans tout leur éclat aux yeux des races futures ! Que leur gloire sorte de ton obscurité, et vive éternellement dans le souvenir des mortels !

Ils ne savent ni reculer, ni se couvrir de leurs armes : l'ombre et la fureur leur ôtent l'usage de l'adresse et de la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles, leurs mains toujours en mouvement; les épées étincellent, l'une contre l'autre heurtées : de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet.

La honte amène la vengeance, la vengeance à son tour renouvelle la honte. Toujours de nouveaux motifs irritent leur ardeur ; à

chaque instant l'arène devient plus étroite, et les combattants se rapprochent. Dans leur fureur, ce n'est plus de la pointe de leurs épées qu'ils cherchent à s'atteindre : ils se frappent de la poignée, ils se heurtent et de leurs casques et de leurs boucliers.

Trois fois de ses bras nerveux Tancrède pressa la guerrière; trois fois elle se dégagea des liens dont il l'enchaînait : liens cruels que formait la rage et qu'Amour eût rendus si doux ! Ils s'attaquent une seconde fois avec le fer, et l'un et l'autre le teint de son sang. Fatigués enfin et hors d'haleine, tous deux s'éloignent et vont respirer un moment.

Tout deux ils se regardent et appuient sur leurs épées leurs corps appesantis. Déja l'aurore peignait l'orient de ses premiers feux et faisait pâlir le front des astres de la nuit. Tancrède voit son ennemi baigné dans son sang : lui-même est à peine blessé : son orgueuil s'en applaudit. Misérables jouets de l'erreur ! Nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous flatte et nous abuse.

Malheureux, tu triomphes ! ah ! quels tristes exploits ! quelle funeste victoire ! Chaque goutte de ce sang que tu vois couler, tes yeux la payeront d'un torrent de larmes ! Les deux guerriers restent un moment immobiles, et les regards attachés l'un sur l'autre : enfin Tancrède rompt le silence :

« Le sort devait à notre valeur un plus noble théâtre et des témoins de notre gloire; mais, puisque le cruel nous refuse cette douceur, daigne du moins me révéler ton nom et ta naissance. Permets que, vainqueur ou vaincu, je connaisse celui qui doit honorer mon triomphe ou ma defaite.

« — Tu me demandes un secret que jamais je ne révèle à un ennemi. Que t'importe mon nom ? Sache seulement que je suis un des

guerriers qui ont embrasé la tour. » Tancrède, à ces mots, est transporté de fureur : « Barbare, s'écrie-t-il, ton silence et ton discours irritent également ma vengéance. »

A l'instant la colère se rallume et le combat se ranime : quel combat ! leurs forces sont éteintes, ils ne connaissent point l'adresse, il ne leur reste que la rage : il se percent et se déchirent. Sanglants, couverts de blessures, ils ne tiennent plus à la vie que par leur fureur.

Telle on voit la mer Egée, lorsque les vents qui soulevaient ses flots sont rentrés dans leurs grottes profondes : le calme ne règne point encore sur son sein, et ses ondes obéissent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux guerriers, quoique épuisés et sans vigueur, sentent encore l'impulsion de leur fureur première.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrede atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y énfonce et s'abreuve de son sang, l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé : elle se sent mourir ; ses genoux fléchissent et se dérobent sous elle.

Tancrède poursuit sa victoire, et, la menace à la bouche, il la pousse, il la presse ; elle tombe, mais, en tombant, un rayon céleste l'éclaire ; la vérité descend dans son cœur, et, d'une Infidèle, en fait une Chrétienne. D'une voix mourante, elle prononce ces paroles dernières :

« Ami, tu as vaincu ; je te pardonne : toi-même pardonne à mon malheur. Je ne te demande point grâce pour un corps qui bientôt n'a plus rien à craindre de tes coups ; mais aie pitié de mon âme. Que tes prières, qu'une onde sacrée versée par tes mains, lui rendent le calme et l'innocence. » Ces tristes

et douloureux accents retentissent au cœur de Tancrède, le pénètrent, éteignent son courroux, et de ses yeux arrachent des larmes involontaires.

Non loin de là un ruisseau jaillit en murmurant du sein de la montagne : il y court, il remplit son casque, et revient tristement s'acquitter d'un saint et pieux ministère. Il sent trembler sa main, tandis qu'il détache le casque et qu'il découvre le visage du guerrier inconnu : il la voit, il la reconnaît : il reste sans voix et sans mouvement : ô fatale vue ! funeste reconnaissance !

Il allait mourir ; mais soudain il rappelle toutes ses forces autour de son cœur : étouffant la douleur qui le presse, il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qui lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce, Clorinde se ranime ; elle sourit, une joie calme se peint sur son front et y éclaircit les ombres de la mort. Elle semblait dire : « Le Ciel s'ouvre, et je m'en vais en paix. »

Sur ses joues la pâleur des violettes se mêle à la blancheur des lis : elle fixe ses yeux éteints vers le ciel, et soulevant une main froide et glacée, elle la présente au guerrier comme un gage de paix. Dans cette attitude, elle expire et paraît s'endormir.

A cet aspect, les forces que Tancrède avait recueillies le quittent et l'abandonnent : il se remet tout entier sous la main de la douleur qui serre son cœur et le glace. La mort est sur son front et dans tous les sens. Immobile, sans couleur et sans voix, rien ne vit plus en lui que son désespoir.

Les derniers liens qui arrêtaient son âme se brisaient l'un après l'autre : il allait suivre l'âme de son amante, quand le hasard

ou le besoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le chef reconnaît le héros à ses armes; il accourt; il reconnaît aussi Clorinde, et son cœur est percé de douleur. Sans la croire chrétienne, il ne veut pas laisser ce beau corps à la fureur des bêtes farouches : il les fait porter l'un et l'autre sur les bras de ses soldats, et marche à la tente de Tancrede.

Dans ce mouvement lent et tranquille, le guerrier ne reprend point encore l'usage de ses sens, mais de faibles soupirs prouvent qu'il conserve un reste de vie. Le corps de son amante, immobile et glacé, porte partout l'empreinte du trépas. Enfin, on les dépose l'un et l'autre dans une tente séparée.

Tancrède est entouré de ses fideles écuyers, qui lui donnent les soins les plus empressés et les plus tendres : déjà ses yeux languissants se rouvrent à la clarté du jour; il entend des voix confuses, il sent les mains qui pansent ses blessures; mais son âme, étonnée de se retrouver, doute encore de sa vie, et a peine à s'assurer d'elle-même; ses regards errent autour de lui; enfin il reconnaît et sa tente et ceux qui l'environnent.

D'une voix faible et douloureuse : « Est-ce que je vis? dit-il; est-ce que je respire? Mes yeux voient-ils encore les rayons odieux de ce jour funeste... de ce jour qui éclaire mon crime et me reproche les horreurs que la nuit m'avait cachées? Ah! main cruelle, honteux instrument de la mort, toi qui connais toutes les manières de la donner, pourquoi, lâche et timide maintenant, n'oses-tu trancher les derniers liens de ma coupable vie?

« Perce donc aussi mon sein!... déchire ce cœur infortuné!... mais tu ne sais qu'être barbare, et ce serait un bienfait qu'une mort qui finirait mes douleurs! Je vivrai, triste et

mémorable exemple d'un amour malheureux! Objet d'horreur, oui, une vie traînée dans l'opprobre est le seul supplice qui puisse égaler ton forfait.

« Je vivrai au milieu des remords; les ennuis seront mes compagnons et mes bourreaux : errant, forcené, je redouterai les ombres solitaires de la nuit, qui me rappelleront ma funeste erreur; j'abhorrerai ce soleil dont les rayons odieux m'ont révélé mes malheurs et mon crime. Je me craindrai moi-même, et, me fuyant toujours, je me retrouverai sans cesse,

« Mais, hélas! en quels lieux sont ces restes déplorables et chers? Ce qu'en a épargné ma fureur, peut-être en ce moment saigne sous la dent cruelle des bêtes farouches. Ah! malheureux! les ombres ont égaré ta main! Mais c'est toi qui as appris à ces monstres à déchirer ton amante : c'est à toi qu'ils doivent cette noble et sanglante pâture.

« O restes que j'adore! j'irai, j'irai aux lieux où je vous ai laissés : je vous recueillerai pour vous posséder si vous y êtes encore. Mais si les bêtes sauvages les ont dévorés, je me livrerai moi-même à leur rage; leurs entrailles seront mon tombeau comme celui de mon amante : heureux si mes tristes débris s'y mêlent et s'y confondent avec les siens! »

Ainsi parlait cet amant désespéré : on lui dit que l'objet de ses regrets n'est pas loin de sa tente : un rayon de joie se mêle aux ombres dont son front est couvert : tel fuit l'éclair qui déchire le sein de la nue. Il soulève avec effort ses membres languissants, appesantis, et, d'un pas chancelant, il se traîne vers ce corps adoré.

Quand il voit sur ce beau sein la cruelle blessure que sa main a faite; quand il voit

ce visage décoloré, sans éclat, mais serein encore, et tel qu'un ciel sans nuage dans l'obscurité de la nuit, il tremble, ses genoux flechissent, et ses fidèles écuyers le soutiennent à peine. « O céleste beauté! dit-il, tu peux adoucir les horreurs du trépas; mais tu ne peux plus adoucir mon sort.

« O belle main qu'en mourant elle me présenta comme un gage de paix et d'amitié! dans quel état, hélas! je te revois! dans quel état je suis moi-même! Les voilà donc les funestes et déplorables effets de ma rage! Barbare! ta main cruelle a fait ces blessures, tes yeux plus cruels encore les contemplent!.

« Ils les contemplent sans verser des larmes!... Chère amante, je ne puis te donner des pleurs; je te donnerai mon sang! » A ces mots, furieux, désespéré, il arrache l'appareil qui couvre ses blessures et les déchire : son sang ruisselle; sa main allait porter les derniers coups, mais il s'évanouit, et l'excès de sa douleur le sauve de sa rage.

On le reporte sur son lit; on rappelle son âme fugitive et on l'attache à la vie. Mais déjà la renommée a publié sa funeste aventure et ses cruels déplaisirs. Le pieux Bouillon accourt à sa tente, de fidèles amis y volent avec lui : mais ni les conseils du héros, ni les discours de l'amitié, ne peuvent consoler ses douleurs.

Sa plaie saigne et s'aigrit encore sous les mains qui tentent de la guérir : mais le vénérable solitaire, qu'une pieuse tendresse intéresse au sort de Tancrède, d'une voix sévère, lui reproche sa faiblessse et son égarement.

« O Tancrède, Tancrède, combien tu es changé! Que sont devenus ta raison et ton courage? quel nuage s'est épaissi sur tes yeux et les ferme à la lumière? Ce malheur, que tu

déplores, est un bienfait du Ciel : n'entends-tu pas sa voix qui te rappelle sous la loi du devoir? Ne reconnais-tu pas sa main qui te marque la route que tu as abandonnée?

« Chevalier dégénéré, de vengeur de Jésus-Christ tu étais devenu, par un indigne échange, l'esclave d'une créature rebelle à son auteur : un heureux revers punit ton erreur, te rend à toi-même et à tes vertus, et tu te refuses à la grâce qui t'appelle?

« Tu te refuses, ingrat, à la tendresse du Ciel, tu t'irrites contre lui. Malheureux! où cours-tu? où t'entraîne ton aveugle désespoir? Déjà tes pas sont suspendus sur le précipice; l'abîme va t'engloutir, et tu ne le vois pas! Au nom du Ciel, rentre dans toi-même, ouvre les yeux, maîtrise enfin une douleur qui te conduit à une double mort. »

Il se tait; à l'idée d'une mort éternelle, Tancrède est saisi d'un saint effroi : son cœur s'ouvre aux douces consolations, et ses transports diminuent. Cependant il gémit toujours; sa langue ne sait encore qu'exprimer ses plaintes et ses regrets : tantôt il se parle à lui-même, souvent il s'entretient avec Clorinde qu'il croit voir du haut des cieux se pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix faible et mourante il l'appelle quand le jour finit; il l'appelle quand le jour commence : il l'invoque, il la pleure : telle, pendant les nuits solitaires, la triste Philomèle déplore la perte de ses petits que lui a ravis un oiseleur inhumain, et qu'un tendre duvet couvrait à peine. Les airs et les bois retentissent de ses plaintes. Enfin, ses yeux se ferment un moment, et le sommeil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs et de ses regrets, tout brillant d'une céleste lu-

mière et couronné d'étoiles : mais, au milieu de cet éclat divin qui relève sa beauté, Tancrède retrouvé les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses larmes, et lui dit : « Cher et fidèle amant, contemple ma beauté, sois témoin de mon bonheur, et que cette vue calme tes regrets.

« C'est à toi que je dois ma félicité : ton erreur m'a fait perdre une vie périssable, mais ta piété m'a placée au rang des immortels et dans le sein de l'Etre suprême : une volupté céleste et pure y comble mes désirs ; c'est là que je t'attends ; là, dans les flots d'une éternelle clarté, nos âmes confondues jouiront d'elles-mêmes et du Dieu qui fera leur bonheur.

« Oui, je t'y attends, cher Tancrède, si toi-même tu ne te fermes pas la route du ciel, si tu ne te laisses pas entraîner à l'erreur de tes sens. Vis, et sois sûr que je t'aime autant qu'il m'est permis d'aimer un mortel. » Elle dit : ses regards s'allument du zèle qui l'enflamme ; la douce consolation coule dans le cœur du héros. Clorinde s'enfonce dans la clarté qui l'environne et disparaît à sa vue.

Tancrède se réveille, la sérénité dans l'âme, et s'abandonne aux soins fidèles qui le rappellent à la vie : cependant il ordonne qu'on rende à son amante les devoirs suprêmes : il ne peut lui élever un superbe mausolée ; le ciseau n'anima point des figures destinées à pleurer sur sa tombe ; mais, du moins, on choisit le marbre le plus précieux, et l'art en arrondit les contours.

Un nombreux cortége accompagna le cercueil avec des flambeaux funèbres : les armes de la guerrière furent attachées à un pin en forme de trophée. Dès le lendemain, le héros, surmontant sa faiblesse et maîtrisant sa douleur, alla, pénétré d'un respect religieux, vi-

siter le lieu qui renfermait cette dépouille auguste et chérie.

A la vue du tombeau qui possède la plus belle moitié de lui-même, il pâlit; sa langue et ses sens sont glacés : ses regards s'attachent immobiles sur ce marbre funeste. Enfin, un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux, et, d'une voix qu'entrecoupent les sanglots : « O tombe! s'écrie-t-il, ô cher et fatal objet qui renfermes mon amante et que j'arrose de mes larmes!

« Non, ce n'est point la mort qui habite dans ton sein; ma Clorinde y vit encore, et l'amour y vit avec elle : je sens, ah! je sens des feux qui me sont connus; ils sont moins doux qu'autrefois, mais toujours aussi brûlants. O tombe! reçois mes soupirs, reçois ces baisers mouillés de mes pleurs; transmets-les à ces restes chéris que tu possèdes, et que je ne puis plus embrasser!

« O ui, transmets-lui ces baisers. Sa belle âme n'en sera point offensée : le séjour qu'elle habite est inaccessible à la colère et à la haine : elle pardonne à mon erreur, et cette idée est la seule consolation qui me soutienne au milieu de mes cruels ennuis. Elle sait que sa mort ne fut que le crime de ma main; elle permet que ce cœur qui l'aima l'aime encore jusqu'à son dernier soupir.

« Oui, je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir. Heureux le jour qui finira mes douleurs! Plus heureux mille fois, si, dans ton sein, mes cendres pouvaient se confondre et reposer avec les siennes! Reunis sur la terre, réunis dans les cieux, nous devrions à la mort un bonheur que nous refusa la vie! Flatteuse espérance, ah! que mon destin serait glorieux, si tu n'étais pas une illusion! »

Cependant des cris sinistres ont alarmé Solime sur le sort de Clorinde; bientôt des

avis plus certains portent dans toute la ville la douleur et la désolation. Tout retentit de plaintes, de regrets et de gémissements. On croirait qu'un vainqueur furieux la détruit dans ses fondements, que le fer et la flamme ravagent les maisons et dévorent les temples.

Mais l'inconsolable Arsès attire sur lui tous les regards; sa douleur profonde, concentrée, ne s'exprime point par les larmes; il souille ses cheveux blancs de cendre et de poussière; il se meurtrit le visage et déchire son sein. Cependant Argant s'avance au milieu de la foule éplorée.

« Clorinde n'est plus! s'écrie-t-il; que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas dit, pour sauver ses jours! Dès que je me suis aperçu qu'elle était restée au milieu des ennemis, j'ai voulu la suivre et périr avec elle. Combien de fois j'ai supplié votre maître de me faire ouvrir les portes! Il a repoussé mes prières, il a résisté à mes larmes, et j'ai été forcé de plier sous son pouvoir suprême.

« Hélas! s'il m'eût été permis de me livrer à mon ardeur, je l'aurais sans doute arrachée des mains de la mort; ou du moins, sur cette terre arrosée de son sang, une fin glorieuse aurait terminé ma vie. Mais que pouvais-je davantage? et les hommes et le Ciel en avaient autrement décidé. Elle est morte! et je sais quel devoir elle me laisse à remplir.

« Solime, écoute mes serments; écoute-les, ô Ciel! et si je suis parjure, que ta foudre m'anéantisse! Je jure de venger Clorinde sur son barbare assassin; je jure de ne jamais quitter cette épée qu'elle n'ait percé le cœur de Tancrède, et que je n'ai laissé son odieux cadavre en proie aux vautours. »

Il dit : un peuple crédule et mobile applaudit à ses promesses, et l'idée d'une prompte vengeance trompe la douleur commune. Vains

serments! bientôt les effets démentiront ses espérances : il expirera lui-même sous les coups du héros que déjà il croit accabler sous les siens.

CHANT XIII

A peine est tombée, à peine est réduite en cendres cette machine immense qui devait foudroyer Solime, qu'Ismen cherche de nouveaux artifices pour assurer ses remparts, enchaîner la valeur des Latins, et leur ôter les moyens de relever contre les murs ébranlés une autre tour et d'autres terreurs.

Non loin des tentes des Chrétiens, au fond d'un vallon solitaire, s'élève une sombre, une antique forêt : des arbres aussi vieux que le monde y répandent un ombrage funeste. Là, quand le soleil darde ses feux les plus brûlants, à peine on voit luire une lumière incertaine, triste et décolorée. Tel paraît un faible crépuscule sous un ciel nébuleux, lorsque la nuit succède au jour ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin, ce n'est plus qu'une sombre horreur, d épaisses ténèbres et une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne plus voir, et les cœurs sont glacés d'effroi. Les troupeaux, les bergers craignent d'errer sous ces ombrages : jamais le voyageur ne s'y repose; il les fuit et les montre de loin, comme un objet sinistre et malheureux.

C'est là que, portées sur des nuages, avec leurs infâmes amants, les sorcières vont célébrer leurs orgies nocturnes : sous les formes les plus hideuses, elles y tiennent leur

infernal conseil, et, dans leur abominable débauche, outragent la nature et l'amour.

Jamais dans ce bois funeste les habitants de ces lieux n'osèren! arracher un rameau : les Chrétiens plus hardis y portèrent la cognée, et c'était là qu'ils avaient construit leurs machines. A la faveur du silence et de la nuit, l'enchanteur pénètre dans cette forêt; il y décrit un cercle et y trace des caractères magiques.

Il quitte sa ceinture, met dans le cercle un pied nu, et murmure tout bas les mots les plus puissants : trois fois il se tourne vers l'orient, trois fois du côté où le soleil se couche; trois fois il agite cette baguette qui rappelle les morts du fond des tombeaux et les rend à la vie; trois fois de son pied nu il frappe la terre, et enfin il prononce ces terribles accents :

« Ecoutez, écoutez, ô vous que jadis du sein de la lumière le tonnerre précipita dans l'abîme; vous qui, errants au milieu des airs, y formez les tempêtes et les orages; et vous, habitants de l'Enfer, ministres du désespoir et de la mort, je vous invoque; et toi, plus qu'eux tous, monarque des sombres royaumes, qui règnes sur les feux dont toi-même tu es dévoré!

« Prenez sous votre garde cette forêt et ces arbres que j'ai comptés, et que je confie à vos soins : qu'à chacun de ces arbres quelqu'un de vous s'unisse comme l'âme au corps des mortels : que le Chrétien qui osera en approcher recule épouvanté, que du moins il s'arrête aux premiers coups et redoute votre vengeance. » Il ajoute des mots encore plus affreux, que, sans être impie, aucune langue ne peut répéter.

A sa voix, les astres qui couronnent le front de la nuit perdent leur clarté; la lune se

trouble et se couvre d'un nuage. Mais les démons ne paraissent point encore : Ismen furieux : « Esprits infernaux, s'écrie-t-il, vous n'obéissez pas à ma voix! Peut-être vous attendez de plus redoutables accents et des mots plus mystérieux?

« Je n'ai point encore oublié les secrets les plus puissants de mon art : d'une langue ensanglantée, je sais encore proférer ce mot terrible et redoute, qui fait trembler les enfers et pâlir leur monarque sur son trône. Si... si... » Il allait en dire davantage, mais déjà le charme est accompli.

Auprès de lui se rassemble une troupe innombrable d'esprits malfaisants, et ceux qui errent dans les airs, et ceux qui habitent les sombres horreurs de l'abîme : tous sont encore remplis d'effroi et pleins de l'arrêt terrible qui leur défendit de se mêler dans les querelles des mortels. Mais l'accès de la forêt ne leur a point été interdit, et, sans violer les célestes décrets, ils peuvent habiter les arbres que leur confie l'enchanteur.

Fier du succès de ses charmes, Ismen retourne vers Aladin : « Seigneur, lui dit-il, sors du trouble qui t'agite; que ton cœur connaisse enfin la paix et la tranquillité. Ton trône n'a plus rien à redouter : les ennemis ne pourront plus relever la machine détruite. » Il dit, et lui raconte les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute ensuite: « Le Ciel nous promet encore un événement dont mon cœur n'est pas moins flatté : bientôt Mars et le Soleil se joindront dans le signe du Lion : leurs feux combinés dévoreront la terre; la pluie ne s'épanchera plus sur son sein aride : l'air sera immobile et brûlant : tout annonce aux mortels la sécheresse la plus funeste.

On éprouvera ici les ardeurs qui dévorent

le Nasamon et le Garamante sur leurs sables arides; mais du moins tes sujets trouveront un asile sous leurs toits, au milieu des ombrages et au bord des fontaines : mais les Chrétiens languiront sur une plaine stérile et desséchée; déjà vaincus par le Ciel, ils seront anéantis par l'Egyptien.

« Tranquille spectateur de ta victoire, tu triompheras sans avoir combattu; mais si l'orgueilleux Circassien, qui s'indigne contre le repos et ne connaît de gloire que celle qu'on moissonne au milieu des dangers, vient d'une ardeur importune exciter ton courage, tâche de trouver un frein qui l'arrête : bientôt le Ciel, propice à nos vœux, te donnera la paix, et rejettera sur nos ennemis les fléaux dont ils nous ont menacés. »

Rassuré par ses discours, Aladin ne craint plus les forces des Chrétiens. Cependant ses murailles se relèvent; toujours actif, il en presse les réparations : citoyen, étranger, tout travaille; tout est dans un continuel mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut point livrer à Solime un assaut inutile; c'est d'une nouvelle tour qu'il attend le succès; et, pour en construire une, il envoie ses travailleurs dans la forêt qui jusqu'alors a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour; mais, à son aspect, une frayeur soudaine les saisit et les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination; tel, dans l'ombre et dans le silence de la nuit, il redoute les fantômes qu'il a créés : ainsi tremblent les travailleurs, à qui la crainte figure des monstres plus terribles que le Sphinx et les Chimères.

Etonnés, éperdus, ils retournent sur leurs pas, et, dans de ridicules récits, ils peignent

des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie avec une escorte de guerriers intrépides, dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ils ont aperçu ces ombres épaisses, ces asiles affreux et sauvages, leur cœur palpite et frémit d'épouvante et d'horreur. Cependant ils avancent encore, et, sous une feinte hardiesse, ils cachent leur frayeur et leur lâcheté : déjà ils approchent de la forêt enchantée.

Tout à coup un bruit affreux s'y fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée; tel est le murmure des vents ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions, le sifflement des serpents, les hurlements des loups, les cris des ours, les éclats de la trompette et les sons bruyants du tonnerre mêlés et confondus.

Travailleurs et guerriers, tout pâlit : mille indices trahissent la terreur dont leur âme est atteinte : la raison ne peut soutenir leur audace : la discipline ne peut les arrêter : ils cèdent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient; et l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser en ces mots leur faiblesse :

« Seigneur, il n'est plus personne qui ose attaquer cette forêt : l'Enfer tout entier s'est armé pour la défendre. Qui pourrait la regarder sans crainte aurait le cœur muni d'une triple enceinte de diamants : il faut être insensible pour soutenir les tonnerres et les rugissements qui s'y font entendre. »

Alcaste écoutait ces discours, Alcaste, dont la stupide témérité méprise les mortels et la mort : les monstres les plus terribles, les volcans, la foudre, les tempêtes, tout ce que l'univers rassemble de plus affreux, rien ne peut étonner sa grossière audace.

Alcaste, avec un geste dédaigneux et un sourire moqueur : « J'irai, dit-il, où n'ose aller ce guerrier, moi-même je couperai ce bois qu'habitent les chimeres et les songes ; ces fantômes affreux, ces murmures, ces cris, ne pourront le garantir de mes coups : je braverai l'Enfer tout entier, si l'Enfer s'est ligué pour le défendre. »

Il part de l'aveu de Godefroi : bientôt il voit la fatale forêt ; il entend ses mugissements : toujours intrépide, il s'avance, et déjà ses pieds allaient fouler le sol enchanté ; mais tout à coup s'élève devant lui une barrière de feu.

Le feu s'accroît, et à la hauteur d'une muraille il étend des flammes et des torrents de fumée ; de tous côtés ce terrible rempart environne la forêt et la défend de toute atteinte. D'espace en espace, des flammes s'élèvent sous la forme de châteaux, de tours, de machines guerrières.

Au milieu de ees feux, que de monstres armés ! que d'effroyables fantômes ! L'un jette sur Alcaste des regards louches et sinistres ; d'autres le menacent et lui présentent la mort. Il fuit enfin ; il fuit à pas lents, tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent ; mais c'est toujours une fuite, et pour la première fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son âme ce sentiment nouveau : il s'en indigne, et son cœur est déchiré par le repentir ; sombre, morne, honteux de lui-même, il n'ose plus lever ses regards jadis si fiers, et va cacher dans sa tente sa tristesse et sa confusion.

Godefroi le demande ; il balance, et cherche des excuses pour se dérober à ses yeux ; il se rend enfin à ses ordres, mais il marche d'un pas tardif et la tête baissée. A son silence d'abord, ensuite au désordre de ses réponses,

le héros connaît sa disgrâce et sa fuite : « Que faut-il en croire? dit-il. Sont-ce des prestiges? sont-ce des miracles?

« S'il est parmi vous un guerrier qui ose sonder cet étrange mystère, qu'il aille et que du moins il nous en rende un compte plus fidèle. » Il dit : et ce jour et les deux autres qui le suivirent, les plus fameux guerriers tentèrent de pénétrer dans la redoutable forêt; tous reculèrent à son aspect; tous furent saisis de crainte et d'effroi.

Cependant Tancrède avait rendu à sa chère Clorinde les honneurs suprêmes : quoique languissant, accablé de douleurs et d'ennuis, il puisse à peine soutenir son casque et sa cuirasse, il s'offre à cette pénible entreprise. Son corps reçoit la loi de l'âme qui l'anime, et le courage en lui devient de la force et de la vigueur.

Il marche en silence, et les yeux ouverts sur les dangers inconnus qu'il va braver; il soutient l'aspect effrayant de la forêt : sans s'étonner, il entend le bruit du tonnerre, il sent les secousses de la terre ébranlée; son cœur frémit un instant; mais bientôt, d'un pas intrépide, il entre dans le bois redouté, et soudain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue; il balance un moment et se dit à lui-même : « Que serviront ici mes armes? dois-je me précipiter dans la gueule de ces monstres, au milieu de cette flamme prête à me dévorer? Sans doute je ne dois pas épargner mon sang quand l'honneur le demande; mais l'honneur n'ordonne pas d'en être prodigue : je connais sa voix, le cœur de Tancrède est fait pour la distinguer.

« Mais, si je retourne sans succès, que dira l'armée? quelle autre forêt pourra fournir à nos besoins? Godefroi voudra vaincre tous

ces obstacles, et peut-être un autre guerrier osera ce que n'aura osé Tancrède?... Peut-être ces flammes n'ont de redoutable que l'apparence?... Allons... » Il dit et s'élance au milieu de l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante que doit produire un feu si terrible : il ne peut juger si ces flammes sont réelles ou fantastiques : tout à coup sous ses pas l'incendie s'évanouit ; un nuage épais lui succède, chargé de ténèbres et de frimas ; les frimas et les ténèbres disparaissent à leur tour.

Tancrèdé surpris, mais toujours intrépide, avance d'un pas ferme et sûr dans cette forêt profane, et en sonde les plus secrets détours : aucun prodige, aucun fantôme ne vient troubler sa vue, rien ne s'oppose à sa marche que l'épaisseur du bois et ses tortueux détours.

Enfin, il découvre un vaste et spacieux terrain qui s'élève en amphithéâtre ; au milieu paraît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide : il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux, tels que jadis l'Egypte en employait pour fixer la parole et peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus, il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage ; il lit : « O guerrier téméraire, qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort, de grâce, si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide, de grâce, ne trouble point ce secret asile ! Pardonne à des infortunés privés de la lumière des cieux ; ce n'est point aux vivants à faire la guerre aux morts. »

Pendant que Tancrède cherche le sens que lui cachent ces mots, il entend le vent qui frémit à travers le feuillage ; bientôt des sons lugubres et un concert de soupirs et de sanglots viennent frapper ses oreilles, et portent

dans son cœur des sentiments mêlés de pitie. d'épouvante et de douleur.

Enfin, il tire son épée, et de toute sa force il frappe le cyprès. O prodige ! le sang coule de l'écorce et va rougir la terre. Le héros frémit; mais il redouble, résolu d'approfondir ce mystère : alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissements.

Bientôt une voix lui crie : « Ah ! Tancrède ! arrête ! tu m'as déjà fait une trop cruelle blessure ; barbare ! tu m'as arrachée du corps que j'animais ; pourquoi viens-tu déchirer encore cet arbre malheureux auquel m'unit une dure destinée? Veux-tu, cruel, outrager jusque dans le tombeau les cendres de ton ennemie?

« Je fus Clorinde ; je ne suis pas la seule qui habite cet arbre funeste ; Chrétien, infidèle, tout ce qui a péri sous les murs de Solime est enchaîné ici par la force d'un charme inconnu : ces rameaux, ces arbres, sont animés ; et tu ne peux en couper une branche sans être un assassin. »

Le malade qui voit en songe des dragons ou des chimères que la flamme environne, les craint sans les croire, et, quoiqu'à demi-convaincu de l'erreur de ses sens, il fait pour les fuir d'inutiles efforts, tant l'aspect de ces monstres imaginaires lui imprime de terreur et d'effroi : ainsi le héros frémit et cède à des illusions que son esprit combat encore.

Son cœur, subjugué par un sentiment impérieux, s'alarme et se glace ; dans ce mouvement puissant, imprévu, le fer échappe de sa main tremblante ; éperdu, hors de lui-même, il croit voir sa Clorinde gémissante. éplorée, qui lui reproche ses blessures et ses outrages ; il ne peut plus regarder ce sang, il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs.

Ainsi ce courage, que les dangers les plus affreux, que la mort même n'ont pu troubler, est amolli tout à coup par une ombre trompeuse, par de vains sanglots, par le nom seul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber : il sort vaincu et retrouve son épée sur sa route.

Il n'ose retourner sur ses pas et sonder encore ce funeste mystère. Arrivé près de Godefroi, il recueille un moment ses esprits : « Seigneur, lui dit-il, je viens te confirmer des prodiges qui n'ont pas été crus et qui sont incroyables : ce bruit horrible, ces spectres effrayants, tout est réel.

« Un feu soudain s'est allumé à mes yeux, et les flammes ont formé un rempart autour de la foret ; des monstres armés m'en ont défendu les abords : j'ai franchi les obstacles ; le fer, l'incendie, les monstres, ont disparu : j'ai vu les frimas de l'hiver et les ténèbres de la nuit ; j'ai vu renaître tout à coup le jour et la sérénité.

« Le dirai-je? ces arbres sont animés, des âmes humaines leur donnent le sentiment et la vie. J'ai entendu, oui, j'ai entendu de tristes accents qui retentissent encore douloureusement dans mon cœur. Le sang coule de leur écorce coupée... Non, j'avoue ma faiblesse... non... je ne pourrai jamais en arracher une branche. »

Il dit : cependant le pieux Bouillon flotte agité de mille pensées : ira-t-il lui-même tenter cette aventure et lutter contre les enchantements ; ou bien enverra-t-il dans une forêt plus éloignée chercher les matériaux nécessaires à ses desseins ? Mais le solitaire vient l'arracher à la profondeur de ses pensées.

« Quitte, quitte, lui dit-il, ces audacieux

projets ! Un autre bras que le tien doit couper ces arbres que défend en vain un charme inconnu. Déjà, déjà le vaisseau fatal aborde sur un rivage désert et plie ses voiles : déjà le guerrier qui doit nous faire triompher a rompu l'indigne chaîne qui le retenait, et abandonne des lieux témoins de sa faiblesse. Bientôt Sion sera sous nos lois, et le fier Sarrasin expirera sous nos coups. »

Son visage est en feu, sa voix a plus d'éclat que celle d'un mortel : Godefroi se livre à un nouvel espoir, et une ardeur inconnue s'allume dans son âme. Cependant le soleil est dans le signe du Cancer, et du feu de ses rayons il embrase la terre. La chaleur, ennemie de ses guerriers, ennemie de ses desseins, accable les mortels et les rend inhabiles aux travaux.

Les astres bienfaisants ne répandent plus leur douce influence ; les étoiles sinistres règnent seules sur la céleste plaine et répandant dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume et dévore. A un jour brûlant succède une nuit plus cruelle, que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se lève que couvert et abreuvé de vapeurs sanglantes, sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous les rayons brûlants, la fleur tombe desséchée ; la feuille pâlit, l'herbe languit altérée, la terre s'ouvre, et les sources tarissent. Tout éprouve la colère céleste, et les nues stériles répandues dans les airs n'y sont plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise ; les yeux

ne trouvent plus où se reposer. Le zéphyr se tait enchaîné dans ses grottes profondes; l'air est immobile : quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du côté du rivage maure l'agite et l'enflamme encore davantage.

Les ombres de la nuit sont embrasées de la chaleur du jour : son voile est allumé du feu des comètes et chargé d'exhalaisons funestes. O terre malheureuse! le ciel te refuse sa rosée; les herbes et les fleurs mourantes attendent en vain les pleurs de l'aurore.

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissants. D'une voix éteinte, ils implorent ses faveurs et ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux, consume les Chrétiens : le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons, et leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies et la mort.

Le Siloé, qui, toujours pur, leur avait offert le trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine. Quelle ressource, hélas! l'Eridan debordé, le Gange, le Nil même lorsqu'il franchit ses rives et couvre l'Egypte de ses eaux fécondes, suffiraient à peine à leurs désirs.

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vu couler au travers des gazons, ces sources qu'ils ont vu jaillir du sein d'un rocher et serpenter dans les prairies : ces tableaux, jadis si riants, ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets et à redoubler leur désespoir.

Ces robustes guerriers, qui ont vaincu la nature et ses obstacles, qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure, que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort, fai-

bles maintenant, sans courage et sans vigueur, pressent la terre de leur poids inutile : un feu secret circule dans leurs veines, les mine et les consume.

Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une herbe aride et sans saveur; ses pieds chancellent, sa tête superbe tombe négligemment penchée; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire; il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouilles, dont il était autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui qu'un odieux et vil fardeau.

Le chien fidèle oublie son maître et son asile; il languit étendu sur la poussière, et, toujours haletant, il cherche en vain à calmer le feu dont il est embrasé : l'air, lourd et brûlant, pèse sur les poumons qu'il devrait rafraîchir.

Ainsi languissait la terre, ainsi périssaient les deplorables humains; le Chrétien, loin de prétendre encore à la victoire, craint les derniers des malheurs; on n'entend de tous côtés que de lamentables accents : « Qu'espère Godefroi? qu'attend-il encore? que tout son camp périsse anéanti?

« Avec quelles forces croit-il triompher des remparts ennemis? Où prendra-t-il des machines? A tant de signes éclatants, lui seul ne reconnaît pas le céleste courroux? Mille prodiges nouveaux, mille spectres effrayants, ce soleil qui nous brûle de ses feux, tout nous l'annonce et nous l'atteste.

« Troupe vile et dédaignée, objet de ses mépris, il faudra donc que nous mourions ici pour lui conserver son sceptre et son empire? Cette autorité suprême, dont il est enivré, mérite-t-elle donc d'être achetée du bonheur et de la vie des peuples soumis à ses lois?

« Eh! le voilà, ce mortel pieux! la voilà,

cette sensibilité, cette humanité si vantée! Le barbare! pour jouir d'un vain et dangereux honneur, il oublie le salut des siens. Pendant que les fontaines et les ruisseaux sont taris pour nous, l'eau du Jourdain coule à sa table, et, tranquille avec ses favoris, il la mêle avec le vin de Crète. »

Ainsi murmuraient les Latins : mais le chef des Grecs, las depuis longtemps de suivre leurs drapeaux : « Pourquoi mourir ici? dit-il; pourquoi attendre que tous les miens y périssent avec moi? Que Godefroi, toujours aveugle en sa folie, se perde s'il le veut et tous ses Latins avec lui! » Il dit, et, sans prendre congé, il part à la faveur du silence et de la nuit.

Le jour révèle sa fuite, et son exemple devient contagieux; ceux qui ont suivi Clotaire, Adhemar et les autres héros que le fer a moissonnés, croient que la mort de leurs chefs les a dégagés de leurs serments : ils ne songent plus qu'à la fuite, et déjà quelques-uns se sont échappés avec les ombres.

Godefroi entend leurs complots, il voit leur désertion; il pourrait s'armer du pouvoir suprême, mais son cœur abhorre des remèdes rigoureux : il lève les mains au ciel, il y fixe ses regards animés d'nn saint zèle, et, avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves et transporter les montagnes, il adresse à l'Eternel cette humble prière :

« O mon père, ô mon Dieu! si jadis, dans le désert, tu fis pleuvoir pour ton peuple une céleste rosée; si tu donnas à un mortel d'amollir les rochers et de faire jaillir une source d'eau vive du sein d'une montagne, déploie aussi en notre faveur le pouvoir de ton bras! Pardonne à notre faiblesse, et n'écoute que ta grâce : nous sommes tes

soldats ; que ce titre du moins nous obtienne ta pitié. »

Bientôt sa prière s'élève au ciel sur les ailes du désir : l'Éternel l'entend et abaisse sur son peuple des regards attendris : il veut mettre enfin un terme au fléau qui l'accable.

« Les guerriers, dit-il, armés pour venger ma loi ont assez éprouvé de périls et de revers; l'enfer et le monde conjurés ont employé contre eux et la force et l'adresse : un nouvel ordre de choses va commencer, et pour eux le destin n'aura plus qu'un cours prospère. Qu'il pleuve; que l'invincible guerrier revienne, et que l'Égyptien ne paraisse que pour ajouter à leur triomphe et à leur gloire. »

Il dit : les cieux tremblèrent à sa voix, les sphères célestes s'émurent, l'air frémit de respect; l'océan, les montagnes et les abîmes furent ébranlés. Soudain des éclairs étincellent et le tonnerre éclate : avec des cris de joie les Chrétiens saluent le tonnerre et les éclairs.

Des nues s'épaississent; elles ne sont point formées des vapeurs grossières de la terre; elles descendent du ciel même, qui ouvre toutes ses cataractes : une nuit soudaine embrasse l'univers et dérobe la clarté; une pluie impétueuse grossit les ruisseaux et bientôt inonde la plaine.

Tels, quand l'été darde ses feux, on voit les oiseaux aquatiques attendre la pluie sur des rives desséchées, l'appeler à grands cris et la recevoir sur leurs ailes étendues; ils se plongent dans les flots, s'y replongent encore, et dans leur sein éteignent l'ardeur dont ils furent consumés.

Tels les Chrétiens, avec des cris d'allégresse, reçoivent les torrents que verse sur eux la faveur céleste. Ils remplissent des

coupes, ils remplissent leurs casques, et boivent à longs traits l'onde fraîche et bienfaisante : les uns y plongent leurs mains; d'autres s'y baignent le visage; quelques-uns, par une sage prévoyance, la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride et desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert, et par de secrets canaux la distribue dans ses veines; elle y circule, et va bientôt rendre aux plantes et aux fleurs la fraîcheur et la vie.

La nature renaît et s'embellit. Telle une jeune beauté, qu'un remède salutaire rappelle des portes du trépas, voit refleurir les roses de son teint, et bientôt, oubliant ses douleurs, reprend sa parure et se couronne de guirlandes.

Enfin, le ciel se ferme : le soleil reparaît, et ne lance que ces rayons amoureux dont il caresse la terre aux beaux jours du printemps. O reine des vertus! ô foi des Chrétiens! tu changes l'ordre des saisons; tu rends à l'air agité le calme et le repos : tu triomphes et du sort et des astres ennemis.

CHANT XIV

Cependant la nuit se lève toute humide des vapeurs de la terre; de son voile dégoutte une précieuse rosée, qui va rafraîchir encore les fleurs et la verdure; les zéphyrs se balancent dans les airs, et leur haleine invite les mortels au repos.

Déjà, dans les bras du sommeil, ils oubliaient leurs travaux et leurs peines, quand, assis au sein de l'éternelle clarté, le Maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil

qui ne se ferme jamais : d'un regard complaisant il envisage Godefroi, et lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons, est une porte de cristal qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carrière : c'est par là que sortent ces songes, enfants du Ciel, qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance et la joie; c'est par là que celui qui est destiné à Godefroi descend vers lui, porté sur des ailes d'or.

Jamais vision n'offrit à un mortel des images si belles ni si riantes : à ses yeux se dévoilent les secrets de l'Olympe et des sphères célestes, il voit la vérité dans sa source et les êtres dans leur réalité; il se croit transporté dans un espace lumineux, tout brillant d'or et de clartés.

Pendant qu'il admire l'étendue, les mouvements et l'harmonie de l'univers, un guerrier se présente à sa vue, couronné de rayons et tout étincelant de feux; d'une voix dont rien ici-bas ne peut égaler la douceur : — « Godefroi, lui dit-il, tu ne me reconnais pas? Tu ne reconnais pas Hugues, ton fidèle ami?

« — Pardonne à mes yeux éblouis; au milieu de l'éclat qui t'environne, je n'ai pu retrouver tes traits. » Il dit, et trois fois dans ses bras il veut presser son ami; trois fois, telle qu'un songe où l'air léger, l'ombre échappe à ses embrassements.

« Je ne suis plus, lui dit-il, avec un doux sourire, je ne suis plus revêtu d'une mortelle dépouille; tu vois un esprit pur, une substance impalbable, un habitant du céleste séjour : c'est ici le temple de l'Eternel; c'est ici que reposent ses guerriers, ta place y est marquée. — Quand y serai-je avec eux ?

interrompt Godefroi. Ah ! puisse la mort briser mes liens, si ces liens retardent mon bonheur !

« — Bientôt, lui répond Hugues, tu partageras notre gloire et nos triomphes; mais il faut encore que tu combattes sur la terre et que tu y prodigues tes sueurs et ton sang. Il faut que tu arraches la ville sainte au joug de l'impie, et que dans ses murs tu fondes un empire chrétien, que gouvernera ton frère après toi.

« Mais, pour ranimer encore le saint amour qui brûle dans ton cœur, contemple d'un œil plus fixe ces astres lumineux, ces globes enflammés, dont l'éternelle intelligence dirige les mouvements; prête l'oreille à ces divins concerts, à cette harmonie céleste; abaisse ensuite tes regards sur ce vil amas de sable et de poussière.

« Quel petit théâtre pour vos vertus ! quelle vaine récompense pour vos travaux ! combien est étroite la sphère où s'agite votre ambition ! Dans quels déserts, dans quelle solitude affreuse vous étalez votre faste et vos viles grandeurs ! Ce grain de sable est environné par ce que vous appelez l'Océan ou l'Abîme, lac méprisable qui dément l'orgueil de son nom. »

Godefroi jette sur la terre un regard dédaigneux ; la mer, les fleuves, les empires, se confondent à sa vue, et ne forment qu'un imperceptible atôme : il s'étonne que notre folle ambition s'attache à des ombres, à une fumée vaine; qu'elle oublie ce Ciel qui nous appelle, pour courir après une servile grandeur et une muette renommée.

« Puisque l'Etre suprême, dit-il, ne veut pas encore briser mes fers, montre-moi du moins le sentier le moins trompeur au milieu des erreurs et des illusions qui m'environnent.

— Ce sentier, c'est celui que tu tiens ; n'en détourne jamais tes pas. Le seul conseil que je te donne, c'est de rappeler de son exil l'illustre fils de Berthold.

« La Providence, qui t'a choisi pour conduire la sainte entreprise, destine ce héros à être le ministre de tes desseins : si tu es la tête, il est le bras : et ce qu'ordonnera ta prudence, c'est à lui de l'exécuter. Personne ne peut remplir sa place, et tu ne pourrais, sans crime, lui ravir une gloire qui lui appartient.

« C'est à lui seul qu'il est donné de triompher de la forêt et des charmes qui la défendent; ton camp, qui déjà n'a plus de courage ni d'espoir, va reprendre à son retour une vigueur nouvelle. Devant lui tomberont les murs de Sion et les forces de l'Orient.

« — Que ne puis-je, dit Bouillon, revoir ce jeune héros au milieu de nous ! Tu lis dans mon cœur; tu sais si je l'aime, si je l'estime; mais, dis-moi, sous quelles conditions dois-je le rappeler ? Dans quels lieux le ferai-je chercher ? M'abaisserai-je à la prière ? Lui donnerai-je des ordres ? Son retour dans mon camp n'offensera-t-il point la discipline et les lois ?

« — Dieu qui te prodigue ses faveurs, veut que ceux dont il t'a nommé le chef t'honorent et te révèrent : tu ne peux, sans avilir ton pouvoir, descendre à la prière; mais laisse-toi fléchir, et cède aux premières instances.

« Guelfe, inspiré par Dieu même, te conjurera de pardonner à Renaud son erreur, et de le rendre à la gloire et aux combats. Quoique aujourd'hui sous un ciel étranger, ce jeune héros, victime d'un délire amoureux, languisse dans la mollesse et dans les plaisirs, ne doute pas que bientôt il n'accoure a la voix du besoin qui vous presse.

« Pierre, à qui le Ciel révèle ses mystères, saura diriger les pas de ceux que tu auras chargés d'aller chercher ce jeune guerrier; par des routes inconnues, ils arriveront dans les lieux qui le cachent, et le ramèneront au camp. Ainsi Dieu réunira enfin sous tes drapeaux tous tes compagnons égarés.

« Je finirai par te dévoiler un secret qui flattera ton cœur : ton sang se mêlera un jour au sang de Renaud, et il en sortira une race illustre et glorieuse. » Hugues se tait à ces mots, et s'évanouit comme une vapeur légère que le vent chasse ou que dissipe le soleil : Godefroi se réveille, l'âme remplie d'étonnement et de joie.

Déjà l'astre du jour avait commencé sa carrière : Bouillon se lève et revêt sa pesante armure. Bientôt les chefs se rassemblent dans sa tente, et viennent y décider avec lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe, plein de l'inspiration céleste, commence le premier : « Je viens, seigneur, implorer ta clémence : peut-être à d'autres yeux que les tiens ma prière paraîtrait indiscrète et prématurée.

« Mais c'est en faveur de Renaud, c'est par Guelfe, c'est au pieux Bouillon qu'elle est adressée : je ne suis pas indigne d'obtenir une grâce dont toute l'armée partagera la reconnaissance avec moi : consens, je t'en conjure, consens que mon neveu revienne, et que son sang versé pour la cause commune expie son erreur.

« Eh ! quel autre que lui osera porter le fer dans cette redoutable forêt? Quel autre, avec plus de constance et d'intrépidité, bravera les dangers et la mort? Tu le verras ébranler les remparts ennemis, enfoncer les portes de Solime et le premier s'élancer sur

ses murs. Rends, seigneur, rends à ton camp l'objet de son espérance et de ses vœux.

« Rends-moi un neveu si vaillant; rends à ton pouvoir un bras si prompt à exécuter tes volontés suprêmes; ne souffre pas qu'il languisse dans un obscur repos : rappelle-le dans le sein de la gloire; qu'il suive tes drapeaux triomphants; que sur ce noble théâtre, sous tes yeux, sous tes ordres, il revienne s'illustrer encore par des exploits dignes de lui. »

Tous les guerriers, par un doux murmure, secondent ses prières; Godefroi paraît ne céder qu'à ces instances et à leur désir : « Eh! comment, dit-il, pourrais-je vous refuser une grâce que vous demandez avec tant d'ardeur? Que la loi se taise, je n'écoute aujourd'hui que votre choix et vos vœux.

« Que Renaud revienne, mais qu'il apprenne à mettre un frein à ses passions, et qu'il justifie notre espoir et nos desirs. Guelfe, c'est à toi de lui annoncer sa grâce; sans doute il précipitera son retour : choisis toi-même celui qui doit lui porter cette nouvelle, et dirige ses pas vers les lieux où tu crois qu'il s'est fixé. »

Il se tait, le guerrier danois se lève : « C'est sur moi, dit-il, que le choix doit s'arrêter. Pour remettre dans les mains de Renaud l'épée de mon généreux maître, j'irai le chercher au milieu des périls et dans les climats les plus lointains. » Guelfe, qui connaît sa valeur, souscrit à sa demande et lui associe Ubalde, dont la prudence et la sagesse ont mérité sa confiance.

Ubalde, dans ses jeunes années, avait parcouru des régions lointaines, et des glaces du pôle il avait voyagé jusque dans les sables brûlants de l'Ethiopie; il connaissait les mœurs des peuples divers, leurs rites et leurs

langages : dans un âge plus mûr, Guelfe l'avait attaché à sa fortune et le comptait parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée, Guelfe dirigeait les pas de ces guerriers vers les murs où règne Boëmond, vers les murs où la commune opinion fixait la retraite du héros; mais le solitaire, qui connaît son erreur, vient au milieu d'eux et interrompt leur discours.

« Abusés par l'opinion vulgaire, vous vous égareriez, leur dit-il, dans une route infidèle : marchez vers Ascalon; à l'embouchure d'un fleuve, un homme vous apparaîtra; il est l'ami des Chrétiens, croyez à ses paroles, et abandonnez-vous à ses conseils.

« Le Ciel éclaire son esprit; moi-même, dès longtemps, j'ai pris soin de l'instruire de votre voyage; vous trouverez en lui autant de bonté que de sagesse. » Sans interroger ses secrets, les deux guerriers obéissent à une voix qu'ils regardent comme l'organe du Ciel.

Ils partent, et, sans que rien les arrête, ils volent au rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Ascalon : ils n'entendaient pas encore le mugissement des vagues, quand ils furent arrêtés par un fleuve dont la pluie avait grossi les eaux.

Dans son cours impétueux et rapide, il inondait ses rives. Pendant qu'Ubalde et le Danois, d'un œil étonné, en mesurent la profondeur, un vieillard leur apparaît; la douceur et la majesté sont sur son front; il est revêtu d'une robe flottante; une couronne de hêtre ceint sa tête; dans sa main est une baguette : il remonte le fleuve et foule d'un pied sec cette plaine liquide.

Tels, dans la saison des frimas, on voit les habitants du pôle courir sur leurs fleuves glacés et presser les flots immobiles sous leur

poids. Il aborde les deux guerriers, dont les regards sont fixés sur lui.

« Amis, leur dit-il, vous poursuivez une pénible entreprise : vous avez besoin qu'une main secourable vous guide; le guerrier que vous cherchez est loin de ces régions, dans un pays infidèle, inhabité : que de travaux vous restent encore! que de mers, que de rivages vous avez à parcourir! C'est au-delà des limites du monde que vous trouverez l'objet de vos recherches.

« Mais ne dédaignez pas de me suivre dans les grottes cachées où j'ai fixé mon séjour; je vous y révélerai des secrets importants, et qu'il est nécessaire que vous connaissiez. » Il dit, et il ordonne aux flots de se diviser : soudain l'onde obeit, et des deux côtés s'élève une montagne humide.

Le vieillard prend les deux guerriers par la main et les conduit sous le lit du fleuve, dans une grotte profonde. Là ne pénètre qu'une lumière pâle et tremblante; cependant, à cette faible lueur, ils voient d'immenses réservoirs d'où sortent les eaux qui jaillissent en fontaines, qui forment les fleuves, les étangs et les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets par lesquels filtrent les ondes de l'Eridan, du Gange, de l'Euphrate; les sources du Tanaïs et les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors; plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre et de vif-argent. Cette liqueur, épurée par le soleil, se condense et forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares, et le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur; la topaze, l'escarboucle, le diamant, y éblouissent les yeux;

l'émeraude, par des couleurs plus riantes, les flatte et les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonnent, ces deux guerriers s'avancent dans un profond silence. Enfin, Ubalde élève la voix : « Dis-nous, respectable vieillard, dans quels lieux nous sommes. Dis-nous où tu conduis nos pas. Daigne nous révéler qui tu es. Dans l'étonnement dont mon cœur est frappé, je ne sais si ce que je vois est un songe ou une réalité.

« — Vous êtes dans le sein de la terre, au milieu des sources de sa fécondité; sans moi, vous ne pourriez pénétrer dans ces sombres abîmes : je vous conduis à mon palais, que vous verrez bientôt brillant de la clarté la plus pure. Je naquis dans l'erreur; mais, depuis, l'onde salutaire a lavé mon âme et purifié mon cœur.

« Ce n'est point le pouvoir des esprits infernaux qui, sous ma main, opère ces merveilles; loin de moi cet art funeste, ces charmes sacriléges qu'emploie un coupable mortel pour arracher à l'Enfer ses secrets! J'interroge la nature; je vais au sein des plantes et des eaux surprendre les vertus qui y sont cachées. J'étudie les ressorts inconnus qui entretiennent l'harmonie du monde et font mouvoir les étoiles.

« Je n'habite pas toujours loin du ciel, dans ces profonds souterrains; souvent je fixe mon séjour au sommet du Carmel ou du Liban. Là, Mars et Vénus se montrent à moi sans voile et sous leurs différents aspects; je mesure la marche lente ou rapide des astres; je calcule l'influence de leurs regards favorables ou sinistres.

« Je vois les nuages se condenser, se colorer, s'évanouir sous mes pieds : je vois se former la pluie et la rosée, Mon œil suit la

marche inconstante des vents et les sillons tortueux que décrit la foudre : je contemple de près les comètes et les globes de feu qui roulent sur vos têtes. Ivre de mes connaissances, jadis je m'admirai moi-même.

« Dans le délire de ma vanité, je crus que mon savoir était la mesure certaine et infaillible du pouvoir du Créateur; mais quand votre pieux solitaire versa sur ma tête l'onde sacrée, il éclaira mon âme; il m'apprit que mes clartés n'étaient que ténèbres et qu'erreurs.

« Je connus alors que nos yeux, toujours faibles et clignotants, ne pouvaient fixer la Vérité sur son trône éternel : je ris de mes illusions et des vaines fumées dont la vapeur avait enivré mon orgueil. Docile aux conseils du sage qui m'a éclairé, je me livre encore à mes premiers goûts; mais, m'oubliant moi-même, je n'ai plus que lui pour moteur et pour guide.

« Arbitre de mes pensées, il me commande, il m'instruit, et mon âme est dans sa main ; quelquefois il daigne opérer par moi des merveilles dignes de lui : j'arracherai le héros que vous cherchez aux fers qui le retiennent. Pierre m'en a fait une loi, et depuis longtemps j'attendais votre arrivée que lui-même m'avait prédite. »

Cependant ils touchent à la grotte qu'habite le vieillard, vaste et spacieux palais où brillent tous les trésors que la terre enferme dans son sein; rien n'y est l'ouvrage de l'art, et ses riches ornements ne sont dus qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empressées à les servir. Sur une table magnifique brillent l'argent, l'or et le cristal. Après un somptueux repas :

Il est temps, dit le vieillard, que je satisfasse au plus cher de vos désirs.

Vous connaissez Armide et ses perfidies : vous savez par quels artifices elle entraîna sur ses pas vos plus braves guerriers; vous savez que le palais de l'Infidèle devint leur prison, et que, chargés de fers, elle les envoyait à Gaza, quand un héros rompit leurs chaînes et finit leur malheur.

Mais vous ignorez encore ce qui a suivi, et je vais vous le raconter. Quand l'Infidèle se vit enlever sa proie, de douleur elle se déchira les mains, et dans sa fureur, elle se dit à elle-même : « Non, il ne faut pas qu'il se vante d'avoir dérobé mes captifs aux liens que je leur avais donnés.

« Il a brisé leurs fers : qu'il les porte lui-même ! qu'il gémisse sous les coups que j'avais destinés à d'autres : c'est trop peu pour ma vengeance ; je jure de les exterminer tous. » Elle dit; et dans son cœur impie elle ourdit une trame nouvelle. Elle vole sur les lieux où Renaud a vaincu et immolé ses guerriers.

Le héros y avait laissé son armure, et, pour se cacher sous des dehors inconnus, avait revêtu celle d'un infidèle. La perfide prend ses armes, en couvre un cadavre mutilé, et le jette sur la rive d'un fleuve où bientôt une troupe de Chrétiens devait se rendre.

Elle l'avait prévu; elle connaissait tous vos mouvements : dans la plaine, au milieu de votre camp, mille espions veillaient pour elle, et lui révélaient vos secrets. L'Enfer, docile à ses lois, avait soin de l'éclairer sur vos démarches.

Non loin du cadavre, elle place un fourbe adroit, sous l'habit d'un berger, lui dit ce qu'il doit faire et ce qu'il doit dire. Fidèle à ses ordres, il s'entretient avec vos guerriers, et jette dans leurs cœurs le germe de ce soupçon qui depuis enfanta les querelles, les discordes, et presque une guerre civile.

On crut que Bouillon avait armé contre Renaud de secrets assassins; affreuse idée, que bientôt fit évanouir un faible rayon de la vérité ! Tel fut le premier succès d'Armide ; mais elle préparait au jeune vainqueur un piége encore plus funeste.

Elle l'attend sur les bords de l'Oronte : le guerrier s'y arrête, dans un endroit où ce fleuve se divise et forme une île qu'il embrasse de ses eaux : il voit une colonne élevée sur la rive ; tout auprès était un bateau : il fixe ses yeux sur le marbre, et y lit cette inscription en lettres d'or :

« Qui que tu sois, ô voyageur ! que le hasard ou ton

choix conduit sur ces bords, le soleil dans son cours n'éclaire point de plus grandes merveilles que celles qui sont cachées dans cette île : passe, si tu veux les connaître. » Le guerrier imprudent cède au desir curieux qui l'entraîne ; il abandonne ses écuyers, et seul il s'élance dans la barque, qui peut à peine le recevoir.

Déja il est sur l'autre bord ; ses regards avides parcourent la surface de l'île, mais il n'y rencontre que des grottes, des eaux, des gazons et des fleurs ; il est honteux de sa crédulité. Cependant, ce lieu rit à sa vue ; un charme invisible l'y retient : il s'y arrête, détache son casque et respire un air délicieux.

Soudain l'onde murmure ; Renaud porte ses yeux sur le fleuve : au milieu s'élève une vague qui tourne et se replie sur elle-même ; bientôt il voit flotter une blonde chevelure, puis il aperçoit la tête d'une nymphe, puis enfin un corps qui semble formé par l'Amour et les Grâces.

Telle, dans ces spectacles nocturnes que nos théâtres étalent, on voit une déesse sortir lentement du sein de la nue qui s'abaisse sous elle : telles encore, autrefois, on peignait ces perfides sirènes, que la fable plaçait dans la mer qui baignait les bords de l'antique Etrurie : comme elles, cette fille des eaux charme les yeux par sa beauté ; elle charme, comme elles, les oreilles par ses chants.

« Cœurs tendres et sensibles, vous que le printemps couronne de ses roses ! ne vous laissez pas éblouir aux rayons trompeurs de la gloire et de la vertu. Heureux qui suit toujours la loi de ses désirs ! Heureux qui cueille, dans chaque saison de la vie, les fruits qu'elle fait naître ! C'est le vœu de la sagesse ; c'est le cri de la nature. Serez-vous insensibles et sourds à sa voix ?

«Insensés, pourquoi laissez-vous faner ces fleurs passagères que la jeunesse fait éclore ? Cette gloire, cette valeur que vante le monde, ne sont que vains noms, de vaines chimères ; cette renommée, dont le bruit chatouille votre superbe oreille, n'est qu'un écho, un songe, l'ombre d'un songe que le moindre souffle fait évanouir.

«Jouissez sans inquiétude ; que votre âme, sans remords, s'abandonne à l'ivresse de vos sens : noyez dans l'oubli vos chagrins et vos peines, et que jamais une triste prévoyance n'anticipe les maux que l'avenir

vous prépare : que le Ciel, à son gré, menace et tonne, qu'il lance ses feux et ses traits, riez du vain bruit de ses foudres impuissants : tranquilles au sein des plaisirs, n'écoutez que la sagesse et la nature. »

Par ses chants harmonieux, l'enchanteresse endort le jeune guerrier : un doux sommeil enchaîne et maîtrise ses sens ; le tonnerre le plus affreux ne saurait l'arracher à ce profond repos, image de la mort : Armide sort du lieu qui la cache, et court à lui dans l'ardeur de se venger.

Mais quand elle a fixé sur lui ses regards, quand elle a vu ce front calme et tranquille, ces lèvres où repose le sourire, ces yeux dont le sommeil même ne peut lui dérober l'éclat, elle s'arrête ; elle sent expirer sa colère. Assise auprès de lui, elle admire ses grâces, et demeure penchée sur son front, comme Narcisse sur la fontaine qui réfléchit son image.

Sur son voile, elle recueille la sueur qui mouille les joues du héros ; d'un souffle amoureux elle rafraîchit l'air qu'il respire : ce cœur, plus dur que le diamant, plus froid que la glace, se fend, s'amollit, et déjà ne connaît plus que le feu de l'amour.

Des fleurs qui croissent dans ces beaux lieux elle forme de tendres, mais d'indissolubles liens ; elle en serre les bras et les pieds de Renaud, le fait placer sur son char, et d'un vol rapide s'élève avec lui dans les airs.

Ce n'est point à Damas, ce n'est pas dans ce château funeste aux guerriers chrétiens, qu'elle déposera sa proie : honteuse de sa faiblesse, dévorée d'une flamme jalouse, elle va, loin des rives connues, se cacher au sein de l'Océan, dans des lieux où jamais n'abordèrent nos vaisseaux : elle choisit pour son séjour une île déserte et solitaire, une de ces îles que nous appelons *Fortunées*.

Sur la cime d'une montagne que couvrent des ombres épaisses, elle creuse un lac et bâtit un palais : par la force de ses charmes, le penchant de la montagne est couvert de neige, pendant que le sommet est couronné de fleurs et de verdure.

Là, dans un printemps éternel, Armide et Renaud coulent des jours filés par la mollesse et les plaisirs ; c'est de cette prison lointaine et inconnue que vous devez arracher le héros. Autour de lui veillent des monstres que sa jalouse amante a chargés de le garder : il faut les vaincre ; vous aurez un guide pour

diriger vos pas, vous aurez des armes pour achever votre noble entreprise.

A peine sortis de ce fleuve, vous trouverez une femme qui, dans l'âge le plus avancé, conserve toute la fraîcheur de la jeunesse : vous la reconnaîtrez à sa robe nuancée de mille couleurs, à ses longs cheveux qui descendent sur son front. Avec elle, vous franchirez les mers d'un vol plus rapide que celui de l'aigle ou de l'éclair : elle sera encore pour votre retour un guide fidèle et sûr.

Au pied de la montagne où habite l'enchanteresse, vous verrez d'horribles serpents dresser en sifflant leur tête menaçante, des sangliers aiguiser leurs défenses, des ours, des lions prêts à vous dévorer : mais, au sifflement de cette baguette, ils craindront de vous approcher. Sur la cime, vous trouverez des dangers encore plus redoutables.

Une fontaine y coule, dont l'onde pure et limpide invite ceux qui la regardent à s'y désaltérer; mais dans son froid cristal elle cache de secrets et funestes poisons. Qui boit de ces eaux est surpris d'une ivresse soudaine ; son âme nage dans une perfide joie, un rire insensé le tourmente et le conduit à la mort.

Fuyez, ah ! fuyez ces ondes cruelles, ces ondes homicides ! Fuyez les mets délicieux offerts à votre vue sur les gazons qui bordent cette fontaine ! N'écoutez point les beautés infidèles qui vous appelleront d'une voix caressante : dédaignez leur doux sourire, leurs regards séducteurs, et, sans balancer, entrez dans le palais de la magicienne.

Un tortueux labyrinthe, dans mille routes confuses, y égarerait vos pas ; mais je vais, sur une carte, vous tracer ces perfides détours. Au milieu du labyrinthe est un jardin enchanteur où tout semble respirer l'amour : là, couchés sur de verts gazons, le héros et son amante s'entretiendront de leurs feux.

Dès qu'elle l'aura quitté, montrez-vous à sa vue ; présentez-lui un bouclier de diamant que je vais remettre entre vos mains : il s'y verra, il y verra les habits efféminés dont il est revêtu ; la honte et le dépit s'allumeront dans son cœur et en banniront un indigne amour.

Rien n'arrêtera vos pas ; tous les obstacles s'abaisseront devant l'invisible puissance qui vous guide : Armide elle-même ne peut prévoir votre arrivée ; la

main qui vous aura conduits prendra soin d'assurer votre sortie et votre retour.

Mais il faut que demain vous partiez aux premiers rayons du jour; il est temps que vous vous livriez au repos.

Il dit, et il mène ses hôtes dans l'appartequi leur est destiné; lui-même il se retire dans le sien, et laisse les deux guerriers occupés de mille pensées et comblés de leur bonheur.

CHANT XV

Déjà l'aurore renaissante rappelait les mortels à leurs travaux. Le sage va porter à ses hôtes la carte, le bouclier et la baguette d'or qu'il leur a promis. « Allons, partez, leur dit-il, avant qu'un plus grand jour éclaire l'univers; recevez ces gages de ma tendresse et de votre triomphe. »

Déjà les deux guerriers étaient levés; déjà ils avaient revêtu leur armure; ils suivent le vieillard dans les routes ténébreuses que la veille ils ont parcourues avec lui; ils arrivent enfin au lit du fleuve: « Adieu, mes amis, leur dit-il; partez et soyez heureux. »

L'onde se courbe sous eux, les soulève comme une feuille légère, et bientôt les dépose sur la rive. Le premier objet qui s'offre à leur vue, c'est un vaisseau, et sur la poupe, la femme qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front; ses regards sereins et tranquilles annoncent la bienfaisance : son visage brille d'une céleste clarté. Les couleurs de sa robe, inconstantes et mobiles, changent sans cesse sous les yeux qui cherchent à les fixer.

Telles, aux rayons du soleil, varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe; tantôt elle s'allume du feu des rubis, tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude : toujours brillante, jamais la même, elle étonne et charme les yeux.

« Heureux mortels, leur dit l'inconnue, entrez dans ce vaisseau sur lequel je brave l'Océan et ses dangers, les vents et les tempêtes : celui dont je reconnais les lois, prodigue envers vous de ses faveurs, m'ordonne de vous recevoir et de vous guider. » Elle dit, et pousse vers le rivage la nef obéissante.

Les deux guerriers s'embarquent, les voiles se déploient; le vaisseau vole, fidèle à la main qui le dirige : à peine il trace un léger sillon sur le torrent, dont les eaux grossies soutiendraient d'énormes bâtiments.

L'onde blanchit d'écume et murmure en se brisant : bientôt le lit du fleuve s'agrandit, ses flots roulent plus tranquilles, et enfin le fleuve même se perd dans l'abîme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la mer émue, déjà les nues disparaissent, et l'aquilon, dont le souffle menaçant rassemblait les tempêtes, a cessé de gronder. Les vagues s'aplanissent; un léger zéphyr ride seulement la surface des eaux; et dans le ciel, plus riant et plus serein, le calme s'assied sur un trône d'azur.

Ascalon disparaît; bientôt Gaza leur offre ses murs que baigne l'Océan : Gaza s'était élevée sur les ruines d'une ville antique dont elle n'était que le port : ses rivages sont couverts de tentes et de soldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant; ils voient des cavaliers, des fantassins, qui vont de la ville à la mer, et de la mer à la ville; des chameaux, des éléphants,

qui font voler le sable sous leurs pas; ils voient au fond du port des vaisseaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles; d'autres déjà font gémir sous la rame les vagues écumantes: « Ces soldats, ces vaisseaux qui couvrent la terre et la mer, ne sont encore, dit aux deux guerriers la femme qui les guide, qu'une partie des forces que le monarque égyptien va rassembler.

Il attend du fond de son empire de nombreux bataillons; j'espère que vous serez rendus à l'armée chretienne avant que la sienne soit réunie sous ses ordres, ou sous ceux du guerrier qui commande à sa place. »

Cependant, la nef légère vole sans crainte au milieu de la flotte ennemie, et bientôt la laisse derrière elle : tel le roi des airs, d'un essor audacieux, s'éleve loin des vulgaires oiseaux.

Déjà Raffi, déjà Rhinocolure et ses sables arides, fuient loin derrière eux: ils découvrent ce promontoire fameux, dont la tête altière ombrage la mer qui le baigne, ce promontoire où reposent les cendres de Pompée.

Damiette se montre à leur vue, et ces bouches célèbres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du ciel : ils voient ces murs que le vainqueur grec fonda pour les Grecs qui l'avaient suivi, et le Phare qui, aujourd'hui, s'unit au rivage, dont autrefois il était séparé par les flots.

Rhodes et Crète, trop reculées vers le nord, se dérobent à leurs regards; ils suivent l'Afrique et ses détours : cette contrée, féconde et cultivée sur les bords de la mer, n'a dans l'intérieur que des sables stériles et des monstres. Ils côtoient la Marmarique et ces rives où jadis Cyrène voyait fleurir cinq grandes cités;

et Ptolémaïs et ces bords où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Ils fuient loin de la grande Syrte et de ses rochers funestes aux navigateurs; bientôt le cap de Judecque et le détroit de Mâgre disparaissent à leurs yeux : d'un côté, Tripoli s'élève sur le rivage; de l'autre, Malte s'abaisse et se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Syrtes, ils laissent derrière eux Alzerbe, jadis le séjour des Lotophages.

Au fond d'un golfe, que forment deux montagnes, ils découvrent Tunis, la riche, la superbe Tunis, que la Libye compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots, et le promontoire de Lilybée cache dans les cieux son orgueilleuse tête. « Regardez de ce côté, dit aux deux guerriers leur sage conductrice : voilà les lieux où fut Carthage. »

L'altière Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelques restes de ses débris. Les villes, les royaumes, tout meurt, tout a son tombeau : les plus superbes monuments, les plus pompeux édifices tombent et disparaissent sous l'herbe et le sable qui les couvrent : et l'homme s'indigne d'être mortel! O folie! ô chimère de l'ambition et de l'orgueil! Ils voient Biserte, et plus loin la Sardaigne et ses rochers.

Ils franchissent les bords où jadis erraient les pasteurs numides : ils trouvent Bougie, Alger, retraites infâmes des pirates : ils trouvent Oran, qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane, cette terre féconde en lions et en éléphants, leur montre ses rives, où seront assis un jour les royaumes de Fez et de Maroc. Grenade est sur leur droite, et bientôt se dérobe à leur vue.

Déjà ils touchent à ce détroit que la fable

compta parmi les travaux d'Alcide : sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrières que lui opposait en ces lieux la nature, jeta Calpé d'un côté, Abyle de l'autre, et, par un étroit canal, sépara l'Europe de l'Afrique : ainsi tout cède, tout succombe sous les efforts du temps.

Le soleil avait quatre fois éclairé l'univers depuis qu'ils avaient quitté le rivage d'Ascalon : déjà ils avaient franchi un espace immense, et leur nef, respectée des flots, n'avait été obligée de chercher un asile dans aucun port : ils passent le détroit et s'élancent dans l'Océan qui, de son humide ceinture, embrasse l'univers étonné de sa grandeur.

Déjà Gades et ses rives fécondes, déjà la terre et ses montagnes ont disparu loin d'eux : rien n'existe plus pour eux que le ciel et les eaux : « Divinité inconnue, dit Ubalde, toi qui nous conduis vers ce vaste abîme, dis-nous si jamais mortel pénétra jusqu'ici. Dis-nous si au-delà de ces mers le monde a encore des habitants.

« — Hercule, lui répond-elle, après avoir exterminé les monstres de l'Afrique et de l'Espagne, après avoir parcouru et conquis l'Europe et ses rivages, Hercule n'osa braver l'Océan et ses dangers : il marqua des limites à l'univers, et dans une sphère trop étroite il resserra l'audace et le génie des humains; mais le sage Ulysse, entraîné par un désir curieux, dédaigna les bornes qu'il avait posées.

« Il franchit ces colonnes redoutées, et déploya sur l'Océan son vol audacieux : mais l'Océan trompa son expérience et l'engloutit dans ses abîmes. Sa triste destinée est encore un secret caché avec lui au fond des eaux, et qu'ignore l'univers : si quelque autre mor-

tel fut poussé par les vents sur cette vaste mer, il a péri dans les flots, ou du moins jamais il n'a revu les rivages de l'Europe.

« L'Océan est ignoré : des îles sans nombre, des royaumes inconnus, sont baignés de ses flots : des humains y habitent, et les terres y sont fécondes comme les vôtres. La nature y verse ses bienfaits, et le soleil y mûrit les moissons que sa chaleur a fait éclore. — Dis-moi, reprend Ubalde, quelles sont les lois, quel est le culte de ce nouvel hémisphère?

« — Chaque peuple y a ses rites, sa langue et ses usages : les uns adorent des monstres ; d'autres s'y font des dieux de la terre, du soleil et des étoiles : quelques-uns, dans leurs abominables festins, chargent leurs tables d'aliments funestes et criminels : tous ces peuples, enfin, n'ont que des mœurs barbares et un culte sacrilége.

« — Ainsi donc, ce Dieu qui descendit pour éclairer la terre, veut cacher à ce monde infortuné les rayons de sa lumière? — Non, le vrai culte un jour régnera sur ces climats, et les arts y fleuriront avec les lois. Un pouvoir nouveau rapprochera les deux hémisphères et rompra la barrière qui les sépare.

« Un temps viendra que les colonnes d'Hercule ne seront qu'une fable méprisée de l'intrépide nautonier. Ces mers lointaines, et encore sans nom, ces empires inconnus, seront célèbres dans votre Europe : un jour, le plus hardi des vaisseaux parcourra cet Océan qui embrasse le monde. Vainqueur de tous les obstacles, il mesurera la terre, et, rival du soleil, il visitera tous les lieux que cet astre éclaire dans sa course.

« Du sein de la Ligurie s'élèvera un mortel, qui osera le premier affronter le courroux de ces mers inconnues ; ni les vents déchaînés,

ni l'onde en furie, ni la crainte des dangers qui l'attendent sous de nouveaux cieux, ni mille objets enfin de terreur et d'alarmes ne pourront étonner son âme intrépide, ni enchaîner son audace.

« Ce sera toi, généreux Colomb, qui, vers un pôle nouveau, dirigeras tes voiles fortunées ; à peine la renommée, dont les yeux sans nombre sont ouverts sur tous les climats, pourra suivre ton vol ; à peine ses mille voix pourront chanter une partie de tes aventures. Qu'elle célèbre Alcide et Bacchus ; qu'elle vante leurs fabuleux exploits ; il suffit pour ta gloire qu'elle effleure les tiens ; un seul de tes travaux mérite d'occuper les veilles de l'historien et du poëte. »

Elle dit, et dirige sa course vers le couchant ; elle revient ensuite vers le midi. Le soleil devant eux va se plonger dans les ondes, et devant eux il recommence sa course La nouvelle aurore répandait ses humides clartés, lorsque, dans un lointain obscur, s'offrit à leurs regards une montagne qui cachait sa tête dans les nues.

Ils approchent ; les ombres s'éclaircissent, la montagne s'allonge en pyramide, et de son sommet sortent des torrents de fumée. Telle paraît cette masse brûlante qui fait gémir Encelade sous son poids.

D'autres îles, d'autres montagnes, élèvent non loin de là leurs têtes moins altières ; ce sont les îles où l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là, disait-on jadis, sous un ciel bienfaisant, la terre produit sans effort et sans culture ; la vigne d'elle-même y offre ses raisins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les espérances que fit naître sa fleur ; le miel y découle du creux des arbres ; les sources d'eau vive y jaillissent du sein des rochers et serpentent

avec un doux murmure entre des gazons toujours verts. Les zéphyrs, les rosées y tempèrent les ardeurs de l'été : là est le séjour des ombres fortunées.

« Enfin, dit aux deux guerriers leur sage conductrice, nous touchons au terme de vos vœux : voilà ces îles de la Fortune, si vantées et connues si peu ; sous un ciel si riant, une heureuse fécondité les embellit ; mais à ce fond de vérité, combien on a mêlé de récits fabuleux ! » Ils approchent de la première de ces îles.

« O toi qui nous guides, dit alors le jeune Danois, permets que je descende sur cette rive inconnue, que j'observe ses habitants et leur culte et leurs mœurs : avec quel plaisir un jour je raconterai les merveilles que j'aurai vues, et je dirai aux sages avides de m'entendre : J'y étais moi-même !

« — Ce désir est digne de toi ; mais les célestes décrets opposent à tes desseins une loi sévère et immuable. Nous sommes loin encore du terme que l'Eternel a marqué pour la découverte de ces régions ; il ne vous est pas permis de révéler à votre monde les secrets que lui cache l'Océan.

« Plus heureux que les navigateurs vulgaires, il vous est donné de voguer sur ces mers, de descendre dans les lieux où languit le généreux Renaud, et de le ramener dans votre hémisphère. Bornez là vos vœux ; les porter plus haut, ce serait offenser le Ciel et lutter contre les destins. » Elle se tait : la première île paraît s'abaisser, et la seconde s'élever à leur vue.

Huit autres leur succèdent ; des intervalles égaux les séparent toutes et les divisent : il y en a sept qui offrent aux yeux des maisons, des champs cultivés et les traces des humains. Trois sont désertes encore ; les forêts et les

montagnes qui les couvrent ne servent que d'asile aux animaux sauvages.

Dans l'une de ces dernières, le rivage se courbe et s'abaisse ; deux hauteurs, qui le serrent et l'embrassent, y forment un bassin où l'onde vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port s'élèvent deux rocs sourcilleux qui semblent appeler les navigateurs.

Sous leur vaste abri, la mer repose en silence : le port est couronné de sombres forêts. Dans l'enfoncement est une grotte obscure et profonde, que tapisse un lierre, et où coule une onde fraîche et limpide. Là, jamais un lien n'enchaîna la barque légère ; jamais vaisseau n'y reposa sur son ancre. C'est dans cet asile calme et solitaire qu'aborde la conductrice des deux guerriers.

« Vous voyez, leur dit-elle, cet immense édifice qui presse le sommet de la montage : c'est là qu'au milieu des fêtes et dans l'ivresse des plaisirs languit le défenseur des Chrétiens. Demain, aux premiers rayons du jour, vous y monterez par ce sentier. Ce retard pèse à votre impatience ; mais ce n'est qu'au lever de l'aurore que vous obtiendrez le succès de vos vœux.

« Pendant que le jour luit encore, vous pouvez avancer jusqu'au pied de la montagne. » Soudain les deux guerriers s'élancent sur la rive désirée, et, d'un pas rapide, ils arrivent au terme que leur guide leur a marqué : le soleil avait encore une longue carrière à parcourir avant que d'éteindre ses feux dans l'Océan.

Au milieu des ruines et des débris, ils voient un sentier qui conduit à ce fatal palais : le pied de la montagne est couvert de neige et de frimas : plus loin, un vert gazon est émaillé de fleurs ; des arbres les couvrent de

leur ombrage : les lis et les roses y naissent au milieu des glaces. Tout y atteste un pouvoir magique, vainqueur de la nature.

Les deux guerriers s'arrêtent au pied de la montagne, dans un lieu désert et sauvage, qu'une ombre épaisse environne. Dès que le soleil eut doré le ciel de ses premiers rayons : « Allons, allons! » s'écrièrent-ils tous deux; et, pleins d'une nouvelle ardeur, ils reprennent leur route : mais soudain un affreux dragon s'élance et vient en rampant leur disputer le passage.

Son corps est couvert d'écailles jaunissantes; il dresse sa tête altière; son cou est gonflé de colère; la flamme étincelle dans ses yeux, et de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées; tantôt il se ramasse et se replie; tantôt il s'allonge et entraîne après lui ses tortueux anneaux; mais rien ne peut arrêter les pas des deux guerriers.

Le Danois tire son épée, il veut percer le serpent : « Que fais-tu? s'écria Ubalde. Qu'oses-tu tenter? Crois-tu que ton bras puisse triompher de ce gardien terrible? » Il dit, et de la baguette d'or il frappe les airs : soudain le monstre fuit épouvanté.

Plus loin rugit un lion menaçant : sa crinière se hérisse; de sa queue il bat ses flancs et s'excite à la colère; sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie; mais, à la vue de la baguette, un secret effroi glace sa fureur et le met en fuite.

Une foule de monstres succèdent, plus difformes, plus terribles : jamais le Nil, sur ses bords, ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrcanie dans ses forêts, jamais l'Afrique dans ses déserts, n'enfantèrent rien de plus sauvage.

Mais tout tremble, tout fuit à la vue, au sifflement de la magique baguette. Les deux

guerriers vainqueurs ne trouvent plus d'obstacles que les précipices et les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes et pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur et serein; un air délicieux y est parfumé par les fleurs et rafraîchi par les zéphirs; leur haleine toujours égale n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos.

L'été n'y darde point ses feux; l'hiver ne s'y arme point de glaces; les nuages n'y troublent point la sérénité des airs: un azur éternel y embellit les cieux; sur des gazons toujours verts brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conservent un immortel feuillage. Un palais enchanté s'élève dans ces beaux lieux, et paraît le trône du monarque qui règne sur ces monts et sur ces mers.

Dans une route semée de fleurs, les deux guerriers s'avancent à pas lents, et quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein d'un rocher offre à leur bouche altérée une onde pure et limpide; ses flots se divisent en mille rameaux, et par des routes secrètes vont abreuver les plantes et les fleurs.

Bientôt ils se réunissent dans un canal profond, et roulent en murmurant sous l'ombre épaisse des arbres qui les couvrent. Le cristal transparent réfléchit tous les objets qui l'environnent : sur ses rives, un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

« Voilà, disent-ils, la fontaine du rire, voilà cette fontaine funeste qui coule pour le malheur des mortels: mettons un frein à nos désirs, et craignons l'illusion de nos sens. Fermons, fermons l'oreille aux chants des sirènes qui vont tenter de nous séduire. » Ce-

pendant ils avancent jusqu'à l'endroit où les eaux se répandent dans un vaste bassin et y forment un lac.

Sur la rive, une table élégamment servie offre à leur vue les mets les plus délicieux. deux nymphes, d'un air voluptueux, folâtrent dans les eaux ; elles s'y défient à la nage ; quelquefois elles s'y plongent tout entières, et, en reparaissant, découvrent de nouveaux trésors.

Les cœurs des guerriers sont émus à leur aspect : ils s'arrêtent pour les contempler ; elles continuent leur badinage : enfin, l'une des deux s'élève sur la surface du lac et présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre et des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paraît à demi sous le voile liquide dont il est entouré ; l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paraît l'étoile du matin toute humide de rosée ; ou telle autrefois on vit la mère d'Amour sortir de l'écume féconde des mers. Ses regards distraits errent sur la rive ; elle feint d'apercevoir pour la première fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassemblait sur sa tête ; ils tombent et couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son cou : que de charmes disparaissent ! mais un charme nouveau les remplace ; elle reporte sur les deux guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit, elle rougit, et le ris sur ses lèvres s'embellit du fard de la pudeur. Enfin, d'une voix touchante, et qui pourrait amollir les cœurs les plus durs : « Heureux étrangers, leur dit-elle, qu'un destin propice conduit dans le séjour de la félicité !

« Vous trouverez dans cet asile un abri

contre les orages de la vie et l'oubli de vos peines ; vous y goûterez les plaisirs que jadis, au siècle d'or, goûtèrent les humains libres encore du joug des lois. Quittez, quittez des armes désormais inutiles : suspendez-les dans le temple du Bonheur : vous ne servirez ici que sous les drapeaux de l'Amour.

« Ces gazons, cette verdure seront le théâtre de vos combats : nous allons vous présenter à la beauté qui règne dans ces lieux ; elle y comble les désirs de ceux qui sont soumis à ses lois. Destinés à ses plaisirs, vous vous enivrerez dans ses bras d'une volupté suprême ; mais commencez par vous baigner dans cette onde, et réparez à cette table vos forces épuisées. »

Ainsi parlait l'une des nymphes ; l'autre, de ses gestes, de ses regards, accompagnait son discours. Ainsi, dans une fête champêtre, la jeune bergère marie ses pas aux accords de la musette ; mais les deux guerriers sont insensibles à ces perfides caresses : cet aspect séduisant, ces accents enchanteurs, chatouillent leurs sens et ne peuvent atteindre à leur âme.

Si l'attrait du plaisir éveille les désirs, soudain la raison s'arme pour les combattre, les arrête et les étouffe. Ils vont au palais achever leur victoire, et les nymphes dédaignées cachent dans les eaux leur dépit et leur honte.

CHANT XVI

Le pompeux édifice est d'une forme circulaire. Son vaste contour embrasse un jardin dont jamais les jardins les plus fameux n'é-

galèrent les beautés; dans un ordre confus, les démons formèrent autour mille secrets réduits, mille charmants asiles. C'est au milieu de ce tortueux dédale qu'est cachée une impénétrable enceinte.

Cent portes y conduisent; les deux guerriers entrent par la plus grande : elle est d'argent et roule sur des gonds de l'or le plus pur. Des figures en relief la décorent et fixent les regards des deux voyageurs, étonnés moins de la matière que du travail; leurs yeux trompés croient qu'elles respirent, et leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les sons qu'elles semblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'Omphale : le vainqueur des enfers, le destructeur des monstres, manie la quenouille et le fuseau : l'Amour le regarde et sourit à sa métamorphose. D'une main faible et tremblante, la beauté qui le captive soulève ses armes homicides et se couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudesse paraît offenser ses membres délicats.

Plus loin, une mer agitée roule ses flots blanchis d'écume : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent l'empire. L'onde étincelle et s'allume : d'un côté, Auguste et ses Romains; de l'autre, Antoine et les peuples de l'aurore.

On dirait que les Cyclades, arrachées de leurs fondements, nagent sur la surface des eaux, ou que des montagnes se heurtent contre des montagnes : le fer et la flamme volent de tous côtés; la mer est teinte de sang et couverte de débris; le combat est encore douteux; mais on voit fuir la reine étrangère.

Antoine fuit! Antoine oublie le sceptre de Rome et l'empire du monde!..... Non... il ne fuit pas..... son courage ne connaît point la

crainte...; il suit seulement Cléopâtre qui fuit et l'entraîne. Vous le voyez frémir tout à la fois d'amour, de honte et de rage; ses yeux se reportent tour à tour sur le combat cruel et sur le vaisseau qui emporte l'objet de sa flamme.

Enfin, caché dans les détours du Nil, il attend la mort dans les bras de son amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux et entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre, incertain dans son cours, se jouer sur ses rives; tantôt il remonte vers sa source; tantôt il descend vers la mer, et ses flots qui fuient retrouvent ses flots qui reviennent. Tels et plus confus encore sont les détours du magique palais; mais la carte fatale, présent du sage vieillard, en révèle les issues et en trace les routes les plus secrètes.

A travers mille tortueux sentiers, les deux guerriers arrivent enfin au jardin enchanté : il offre à leur vue des eaux dormantes et des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile cristal, des fleurs, des arbustes, des gazons, des coteaux que le soleil dore de sa lumière, des vallons que couvre un ombrage délicieux, des grottes et des forêts d'éternelle verdure; l'art qui créa ces beautés y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher.

A l'heureux désordre qui règne en ces lieux, on croirait qu'ils doivent tout à la nature; on croirait du moins que la nature a voulu jouer l'art et l'imiter à son tour. L'air, docile aux lois d'Armide, porte partout une chaleur féconde et appelle dans les rameaux la sève obéissante; avec des fruits toujours

mûrs, les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc, sous la même feuille la figue mûrit à côté de la figue naissante; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte; la vigne sur les coteaux élance ses rameaux tortueux, et, près d'une grappe qui fleurit, étale une grappe déjà toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux, sous des berceaux de verdure, soupirent leurs plaisirs et leurs peines; les ondes et les feuilles, mollement agitées par les zéphirs, s'accordent à leur ramage, et leur harmonieux murmure accompagne leurs chants.

Parmi ces chantres ailés, il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs; son bec a l'éclat de la pourpre; sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres; il commence à chanter, tous se taisent pour l'entendre, et les vents dans les airs retiennent leurs haleines.

« Vois cette rose naissante que colore un modeste incarnat; à peine elle entr'ouvre sa prison; moins elle se montre, plus elle est belle; mais déjà plus hardie elle étale les trésors de son sein; tout à coup elle languit : ce n'est plus cette fleur qu'enviaient mille beautés et que mille amants brûlaient d'offrir à leurs maîtresses.

« Ainsi un seul jour voit flétrir la fleur de notre vie : le printemps vient ranimer la nature, mais notre jeunesse fuit pour ne revenir jamais. Cueillons la rose dès le matin, le soir elle sera fanée; cueillons la rose d'amour; aimons tandis que nous pouvons être aimés à notre tour. »

Il se tait : tous les oiseaux reprennent leur ramage; les tourterelles redoublent leurs baisers amoureux : tout brûle, tout s'enflamme.

Le chêne et le laurier, les arbustes et les plantes, la terre même et les eaux, tout respire l'amour et ressent sa puissance.

Au milieu de cette tendre mélodie, au milieu de tant d'objets voluptueux, les deux guerriers s'avancent; toujours plus austères ils ferment leurs âmes à l'attrait du plaisir; leurs yeux errent à travers le feuillage; un nouvel objet a frappé leur vue : ils croient voir... ils voient Armide et son amant. Elle est couchée sur le gazon; Renaud est couché dans ses bras.

Son voile ne couvre plus l'albâtre de son sein; ses cheveux épars sont le jouet des zéphirs; elle languit d'amour; sur ses joues enflammées brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore. Dans ses prunelles humides pétille le feu du plaisir. Tel brille un rayon de lumière dans le cristal des eaux. Sa tête est penchée sur Renaud, qui, renversé dans ses bras, a les yeux attachés sur les siens.

De ses regards avides il dévore son amante, et, en la dévorant, il se mine et se consume. Elle s'incline vers lui, elle lui donne des baisers de flamme, elle en couvre et ses yeux et ses lèvres; il lui semble que son âme s'envole et passe dans le sein de son amante. Les deux guerriers, de l'asile qui les cache, contemplent leurs jeux et leur ivresse.

Au côté de Renaud pendait un miroir, confident secret des amoureux mystères : Armide se lève, elle met le cristal entre les mains de son amant; ses yeux, tout brillants de plaisir, y cherchent son image; Renaud fait son miroir des beaux yeux de sa maîtresse.

Armide est fière de son empire, Renaud l'est de ses fers; elle ne voit qu'elle-même, il ne voit qu'elle : « Tourne, lui disait-il, ah! tourne sur moi ces regards qui portent dans

mon âme l'ivresse du bonheur! C'est dans mon cœur que tu verras ton image; l'amour d'un trait de flamme l'y grava bien mieux que ne la rend cet infidèle miroir.

« Cruelle! tu me dédaignes; un vil mortel est indigne de fixer tes yeux et ta pensée; ne contemple que ce ciel qui s'embellit de tes charmes et ces astres jaloux qu'efface ta beauté. »

Armide sourit, mais toujours elle s'admire et compose sa parure; elle rappelle sur sa tête ses cheveux errants, les entrelace, les tresse, les arrondit en boucles; et les fleurs qu'elle y mêle brillent comme l'émail enchâssé dans l'or. Elle marie la rose aux lis de son sein et se couvre de son voile.

Le paon superbe étale avec moins de complaisance l'orgueil de son plumage. Iris est moins belle, quand son humide écharpe se dore des rayons du soleil. Mais rien n'égale l'éclat de sa ceinture; elle-même travailla ce merveilleux tissu : nulle autre main que la sienne n'eût pu allier ensemble les matières qui le composent.

Là sont les tendres dédains, les attrayants refus, l'ivresse de la volupté, son calme heureux, le sourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaisir, les baisers et les soupirs; elle-même, à un feu magique, les avait unis et confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture; la nuit, dans les bras du repos, elle est autour d'elle : Amour, quand il la réveille, l'y laisse encore, et n'en est que plus heureux.

Enfin, elle donne à Renaud un tendre... un dernier baiser; le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à ses magiques mystères. Son amant ne peut suivre ses pas, ni pénétrer dans sa retraite : enchaîné dans ces jardins enchantés, il y erre tout le jour, au

milieu des bois, et seul avec les animaux qui les habitent.

Mais, quand l'ombre avec le silence revient favoriser les amoureux larcins, un même asile les rassemble et devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a disparu, les deux guerriers sortent du secret qui les cache et se montrent à Renaud revêtus de leur pompeuse armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards, son feu se rallume, l'ardeur des combats rentre dans son âme; sa molle langueur se dissipe, il sort de l'ivresse et de l'assoupissement du plaisir.

Tel un généreux coursier, après avoir triomphé dans les champs de la gloire, est condamné à un vil repos; il erre au milieu des pâturages, et près de la cavale amoureuse il languit et se consume. Mais si la trompette guerrière a frappé son oreille, s'il a vu étinceler l'acier, soudain par ses hennissements il réveille son courage; déjà il brûle de s'élancer dans la plaine, déjà il appelle le guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche, et présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant; le héros y porte ses regards; il s'y voit; il y voit les honteux ornements dont il est couvert : ces cheveux parfumés, ces boucles voluptueusement flottantes, cette épée, jadis l'instrument de sa gloire, chargée maintenant d'un luxe odieux, est devenue pour lui une vaine parure.

Il se cherche lui-même et se reconnaît à peine. Ainsi, quand nous sortons des bras du sommeil, l'âme encore pleine des illusions et des songes qui l'ont agitée s'examine et travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa vue : ses regards s'attachent

à la terre; l'œil morne et la tête baissée, plein de trouble et de confusion, il se jetterait dans la mer et dans les flammes; il s'abîmerait dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ubalde, enfin, lui adresse ce discours : « Toute l'Asie, toute l'Europe sont en feu : quiconque aime la gloire, quiconque adore Jésus-Christ, combat aujourd'hui dans les plaines de Syrie. Toi seul, ô fils de Berthold! toi seul, caché dans des lieux ignorés, au-delà des limites du monde, tu languis au sein d'un indigne repos! Vil esclave d'une femme, seul tu es tranquille au milieu des mouvements qui bouleversent l'univers.

« Quel sommeil, quelle léthargie a donc assoupi ta valeur? quelle faiblesse a flétri ton courage? Allons, réveille-toi! Le camp te demande, Godefroi t'appelle; la Fortune et la Victoire t'attendent pour te couronner. Viens, généreux guerrier, viens achever une entreprise dont le sort est attaché à ton bras. Que cette secte impie que tu as déjà ébranlée tombe anéantie sous tes inévitables coups! »

Il se tait : Renaud demeure un moment confus, immobile et sans voix; mais, enfin, un généreux dépit, enfant du courage et de la raison, s'empare de son âme et en bannit la honte. Un feu brillant allume ses joues et les enflamme; il déchire ses vains ornements, cette indigne parure, marque honteuse de son esclavage.

Plein d'une ardeur impatiente, avec les deux guerriers, il sort du labyrinthe et de ses perfides détours. Cependant Armide voit le gardien terrible de son palais étendu sur la poussière; un cruel soupçon vient alarmer son cœur : bientôt des indices trop certains lui révèlent la perte de son amant; elle le

voit, hélas! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison.

Elle veut lui crier : « Ah! cruel, dans quelle solitude tu me laisses! » Mais la douleur ferme le passage à sa voix, ses tristes accents reviennent retentir sur son cœur et augmentent l'amertume dont il est rempli. Malheureuse! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur et tes plaisirs. Elle le sent; en vain pour l'arrêter elle essaye les ressources de son art.

Elle connaît ces mots terribles que, d'une bouche profane, une Thessalienne murmure sur ses montagnes; elle connaît ces magiques accents qui peuvent, dans leurs cours, arrêter les sphères célestes et arracher les ombres de leurs noires prisons; mais l'Enfer ne répond plus à sa voix. Elle renonce aux enchantements et veut tenter si les larmes, si les prières d'une beauté humiliée ne pourront pas plus que les secrets de la magie.

Elle n'écoute plus l'honneur; elle court et se précipite sur les pas de Renaud. Où sont, hélas! ses triomphes? qu'est devenue sa fierté? Jadis d'un coup d'œil elle troublait tout l'empire de l'Amour, armée d'orgueil et de dédains, elle embrasait les cœurs et ne sentait qué de la haine : vaine de ses appas, elle ne voulait des adorateurs que pour avoir des esclaves.

Maintenant, trahie, abandonnée, elle suit l'ingrat qui la fuit et la méprise; elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée. Les neiges, les précipices ne peuvent arrêter ses pas. Des messagers fidèles la devancent et vont porter à Renaud ses larmes et son désespoir. Enfin, elle arrive au moment où le héros touche au rivage.

Eperdue, hors d'elle-même, elle s'écrie : « O toi qui m'enlèves la moitié de ma vie,

cruel, prends celle qui me reste, ou rends-moi celle que tu m'arraches, ou frappe-les toutes deux à la fois! Arrête! arrête! Entends du moins les derniers mots que ma bouche prononce! Ce n'est point un dernier baiser que je te demande; garde-le pour une plus heureuse amante. Barbare, que crains-tu si tu m'attends? Tu as pu me fuir, tu pourras être sourd à ma voix. »

« Seigneur, dit Ubalde, il n'est plus digne de toi de te refuser à ses derniers adieux. Elle vient armée de la beauté, de la prière et des larmes. Quel triomphe, si tu peux la voir, l'entendre et te vaincre toi-même! C'est ainsi que la raison maîtrise les sens, c'est dans les combats qu'elle se raffine et s'épure. »

Renaud s'arrête; elle approche haletante, baignée de larmes, abîmée dans la douleur, mais plus belle par sa douleur même. Ses yeux tombent sur le héros et s'y reposent : soit dépit, soit rêverie, soit timidité, elle ne lui parle point encore; lui-même ne la fixe point ou ne jette sur elle que des regards dérobés, tardifs et honteux.

Malgré sa douleur, Armide, toujours fidèle à l'artifice et à la ruse, par de faibles soupirs tente d'amollir son cœur et le prépare à recevoir ses plaintes : tel un chantre harmonieux prélude d'abord et monte les âmes au ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin, elle exhale en ces mots son désespoir :

N'attends pas de moi, cruel, les prières qu'une amante adresse à son amant : ces doux noms ne sont plus faits pour nous... Barbare! si ton cœur les dédaigne, si tu abhorres jusqu'au souvenir de notre flamme, du moins écoute l'objet de ta haine. Un ennemi n'est pas toujours sourd aux prières de son ennemi : tu peux m'accorder la faveur que je te demande, et me garder tous tes dédains.

Si tu me hais, si cette haine fait ton bonheur, jouis

de cet affreux sentiment; je ne viens point te l'arracher : tu le crois juste; il l'est sans doute : moi aussi j'ai détesté tes Chrétiens; j'ai fait plus, je t'ai détesté toi-même. Je naquis Musulmane, je me fis un devoir d'accabler une puissance ennemie; je t'ai poursuivi, j'ai juré ta perte, je t'ai entraîné dans ces déserts inconnus, loin du monde et loin des combats.

A ces crimes ajoute un crime plus funeste, plus affreux pour toi : j'ai séduit ton cœur; je t'ai fait connaître l'amour et ses feux... O forfait odieux, et que tu ne saurais trop punir! je t'ai livré mon honneur et mon innocence; esclave sous tes lois, je t'ai prodigué des charmes pour lesquels mille amants avaient vainement soupiré.

Venge-toi; pars, abandonne ces lieux jadis si chers à ton cœur; va, franchis les mers. Par tes combats, par tes travaux, anéantis nos autels et ma croyance; moi-même je t'armerai contre elle... Ma croyance! ah! ce n'est plus la mienne, cruelle idole de mon cœur! je ne connais plus que toi; seul tu es et mon maître et mon Dieu!

Je ne te demande qu'une grâce, une faveur légère; permets que je suive tes pas : le brigand ne laisse pas derrière lui sa proie; un vainqueur mène ses captifs enchaînés à son char; qu'Armide soit à ton triomphe un ornement de plus; que tes Chrétiens me comptent au nombre de tes victimes; que cette fière beauté, qui méprisa ta jeunesse, aille, à la vue de ton camp, traîner tes fers et souffrir tes dédains.

Vile esclave! eh! pourquoi nourrir encore cette chevelure qui pour toi n'a plus d'attraits? Je couperai ces tresses inutiles; je veux que tout en moi annonce mon esclavage. Dans l'horreur des batailles, au milieu d'une foule ennemie, je suivrai tes pas; j'ai le courage, j'aurai la force de conduire tes coursiers et de porter tes traits.

Je serai ton écuyer; je serai, si tu veux, ton rempart; je prodiguerai ma vie pour défendre la tienne. Avant que d'arriver à toi, il faudra que le fer de tes ennemis perce mon sein et le déchire. Peut-être il n'en sera pas un seul assez barbare pour vouloir, aux dépens de mes jours, couper la trame des tiens. Peut-être, en faveur de cette beauté que tu méprises, ils oublieront la vengeance.

Helas! malheureuse! où s'égare mon orgueil! Je vante encore une beauté dédaignée et qui ne peut te fléchir!

Elle voulait continuer, mais des ruisseaux de larmes coulent de ses yeux; elle veut saisir la main du héros ou embrasser ses genoux; mais il recule et triomphe : l'amour ne peut plus rentrer dans son cœur et ses yeux sont fermés aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme première, la pitié, du moins, d'un feu plus chaste l'échauffe et l'amollit : son âme est attendrie; mais il captive sa sensibilité, et, sous de tranquilles dehors, il cache les mouvements qui l'agitent.

« Armide, lui dit-il, je partage ta douleur : que ne puis-je éteindre dans ton cœur l'ardeur funeste qui le dévore! La haine, le dédain! ah! ce ne sont pas les sentiments que j'éprouve; j'oublie l'injure et je ne veux point de vengeance. Tu ne seras point mon esclave, tu n'es point mon ennemie. Ton cœur s'est égaré; tu as été extrême et dans ta haine et dans ton amour.

« Mais quoi! ce sont là de vulgaires faiblesses, et ton excuse est dans ta loi, dans ton sexe et dans ton âge. Et moi aussi, j'ai partagé tes erreurs; eh! si je te condamnais, de quel droit pourrais-je m'absoudre? Non, dans mes disgrâces, dans mes prospérités, ton souvenir sera toujours cher à mon cœur, et tant que l'honneur et mon culte me le permettront, je serai encore ton chevalier.

« Mettons, mettons un terme à nos égarements et à notre honte; ensevelissons dans ces déserts inconnus le souvenir de nos faiblesses. Puissent ces jours malheureux être retranchés du nombre de mes jours! Puissent l'Europe et le reste de notre hémisphère ignorer toujours cette indigne partie de mon histoire! Et toi-même, efface de la tienne un trait qui flétrirait ta beauté, tes vertus et l'éclat de ta naissance.

« Adieu : vis en paix dans ces lieux; il ne t'est plus permis de suivre mes pas. Demeure, ou par une autre route va retrouver le repos dans le sein de la sagesse. » Pendant qu'il parle, Armide, inquiète, agitée, lance sur lui des regards sinistres et dédaigneux; enfin, elle éclate en ces mots :

« Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie, tu n'es point le sang des héros dont tu prétends sortir : la mer en courroux t'enfanta au milieu des orages; le Caucase te nourrit dans ses affreux rochers et tu suças le lait d'une tigresse d'Hyrcanie. Pourquoi dissimuler encore? L'insensible a-t-il montré un mouvement de pitié? A-t-il changé de couleur? A-t-il du moins donné une larme, un soupir à mon désespoir?

« Mais où m'arrête-je? Le barbare insulte à ma douleur. Il veut être mon chevalier, et il me fuit, il m'abandonne! Vainqueur humain, bienfaisant, il daigne oublier mes offenses et pardonner mes erreurs! Philosophe austère, il me donne des conseils, et sa chaste raison gourmande mon amour! O Ciel! ô Mahomet! vous souffrez ces impies, et vous foudroyez nos tours et vos temples!

« Va, cruel, va, je te rends cette paix que tu me laisses : cours, ingrat, où l'injustice t'entraîne; mon ombre attachée à tes pas te suivra sans cesse : nouvelle Furie, armée de torches et de serpents, ma rage égalera mon funeste amour. S'il faut que tu échappes au courroux des flots, que vainqueur des ondes et des écueils tu arrives enfin sur le théâtre de cette guerre impie, bientôt baigné dans ton sang, environné des ombres de la mort, tu payeras mon désespoir et mes larmes.

« Souvent, à ton dernier soupir, tu invoqueras Armide... je l'entendrai... » Elle voulait achever; la douleur éteint sa voix et en

étouffe les derniers sons : elle tombe presque sans vie; une sueur froide et glacée coule sur ses membres, et ses yeux se ferment à la lumière.

Tes yeux se ferment, Armide! le Ciel impitoyable refuse à ta douleur une consolation dernière; ah! malheureuse, ouvre tes yeux et tu verras des larmes couler de ceux du cruel qui t'abandonne. Ah! si tu pouvais l'entendre! quelle douceur ses soupirs porteraient dans ton âme! Il te donne tout ce qu'il peut, et les derniers regards qu'il t'adresse sont des regards de pitié.

Que fera-t-il? Doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert? La sensibilité l'arrête, la compassion le retient; mais une dure nécessité lui commande et l'entraîne. Il part; déjà la barque légère fend les flots : il a les yeux fixés sur le rivage; mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle-même, Armide regarde autour d'elle; ses regards ne rencontrent partout que la solitude et le silence : « Il est parti!... dit-elle; il a pu me laisser expirante en ces lieux! Le traître d'un moment n'a pas différé sa fuite!... Dans l'état horrible où j'étais, il ne m'a pas donné le moindre secours..., et je l'aime encore..., et, assise sur ce rivage, je verse des pleurs au lieu de me venger...

« Des pleurs! je n'ai donc point d'autres armes, d'autres ressources?... Ah! je le poursuivrai, l'ingrat; ni le Ciel, ni l'Enfer, ne pourront le sauver de ma fureur. Déjà je l'atteins, je le saisis, je lui arrache le cœur... Attachons ici ses membres sanglants et déchirés pour effrayer les coupables qui seront tentés de l'imiter... Il m'apprit à être barbare; je veux le surpasser... Mais où suis-je et qu'osé-je dire?

« Malheureuse Armide! c'était quand tu le tenais dans tes fers que tu devais sur lui épuiser ta fureur. Aujourd'hui ton courroux est trop tardif, et tu te livres à des transports impuissants. Non... si mes larmes ne peuvent rien sur lui, si l'art est sans force dans mes mains, d'autres moyens me restent encore. O beauté méprisée, c'est toi qu'offense l'ingrat, c'est à toi de me venger.

« Oui, ma beauté sera le prix du guerrier qui m'apportera sa tête : ô mes amants! je vous propose une pénible, mais une noble entreprise... Ma personne, mes trésors, voila votre récompense... Si je ne mérite pas d'être achetée à ce prix, vaine beauté, tu n'es qu'un présent inutile de la nature...

« Funeste présent, je t'abhorre; j'abhorre et ma couronne et ma vie, et le jour qui m'a vue naître... Je ne vis plus que par l'espoir d'être vengée. » Ainsi, par des sons entrecoupés, elle exhalait son désespoir; enfin, elle s'arrache à cette rive déserte, les cheveux épars, les yeux égarés et le visage en feu.

Rentrée dans son palais, elle invoque à grands cris tous les habitants de l'enfer : le ciel s'obscurcit et se couvre de nuages affreux; l'astre du jour pâlit et s'éteint; les vents déchaînés ébranlent les rochers et les montagnes; l'abîme mugit sous ses pieds, et dans son vaste palais on n'entend que des monstres furieux qui sifflent, hurlent, frémissent et aboient.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire enveloppent l'édifice; des éclairs percent l'obscurité et la rendent encore plus affreuse; enfin, les ombres s'évanouissent; le soleil lance de pâles rayons; l'air n'est pas encore serein, mais le palais a disparu; les vestiges en sont effacés, et on ne peut pas même dire : « Il était là! »

Telles, aux feux du soleil ou au souffle des vents, fuient ces vapeurs légères qui s'amassent dans les airs; tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts et l'horreur sauvage qu'y mit la nature. Armide sur son char s'élève et s'envole.

Entourée de nuages et de bruyants tourbillons, elle fend les airs étonnés; elle voit sous ses pieds des rivages qu'éclairent des astres inconnus et des terres qu'habitent des êtres ignorés. Bientôt elle a franchi les colonnes d'Alcide. Elle n'approche point des rives de l'Hespérie, ni du sol brûlant que cultive le Maure. Toujours son vol est suspendu sur la mer, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive vers les bords de la Syrie.

Elle ne va point à Damas; ses regards se détournent d'une patrie jadis si chère à son cœur; elle dirige son char vers cette rive infeconde où son funeste château s'élève au milieu des eaux; elle s'y cache aux yeux de sa cour et dans un secret asile s'abandonne aux pensées tumultueuses qui agitent son âme. Mais bientôt la honte cède au désir de se venger.

« J'irai, j'irai, dit-elle, aux lieux où l'Egyptien rassemble les forces de l'Orient; essayons encore le pouvoir de la magie et prenons des formes inconnues; je manierai l'arc et l'épée, je servirai sous un monarque étranger pour l'intéresser à ma querelle. J'abjure l'honneur et ses lois, pour être toute à ma vengeance.

« Ne m'accuse point, Hidraot, n'accuse que toi-même; c'est toi qui, le premier, éveillas dans mon cœur une audace nouvelle; c'est toi qui brisas les liens dont la pudeur enchaînait mon sexe. Errante, vagabonde, par tes conseils j'ai dédaigné de paisibles vertus: tous les crimes qu'Amour m'a fait com-

mettre, tous ceux que me coûtera ma vengeance, tu ne dois les imputer qu'à toi. »

Elle dit, et rassemble aussitôt ses femmes, ses officiers; elle revêt ses plus pompeux habits, et dans ses superbes atours fait briller tout son art et tout l'éclat de sa fortune. Elle part, et ne goûte aucun repos jusqu'à ce qu'elle ait atteint les sables brûlants que l'Egyptien a couverts de ses tentes.

CHANT XVII

Aux frontières de la Palestine, sur le chemin qui conduit à Péluse, Gaza voit aux pieds de ses murs expirer la mer et son courroux : autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes et des sables arides. Le vent qui règne sur les flots exerce aussi son empire sur cette arène mobile, et le voyageur voit sa route incertaine flotter et se perdre au gré des tempêtes.

Jadis soumise aux lois des Turcs, Gaza est devenue la conquête du monarque égyptien dont elle bornait les états : il a quitté Memphis et son superbe palais pour établir dans cette cité son séjour et le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire, il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse, dis-moi quelle était alors la situation de ces contrées; quelles troupes obéissaient aux ordres de leur prince; combien l'Egypte, combien les rois, ses tributaires, lui envoyèrent de soldats. Compte les forces de l'Orient et du Midi réunies sous ses drapeaux : seule, tu peux rappeler à ma mémoire et les noms des chefs, et les noms de leurs batail-

lons, et la moitié du monde rassemblée pour les combats.

Quand l'Egypte, rebelle à son Dieu, eut brisé le joug de ses maîtres, un guerrier du sang de Mahomet y régna sous le titre de calife; ses successeurs héritèrent de son nom comme de sa puissance. Tel jadis le Nil vit une longue suite de Pharaons et de Ptolémées.

La main du temps affermit cet empire; il s'accrut, et des murs de Cyrène jusqu'aux frontières les plus reculées de la Syrie, il couvrit et l'Afrique et l'Asie de sa vaste puissance. Le Nil, caché dans l'Ethiopie, craignit qu'il ne commandât à sa source : les déserts de Saba, les rives de l'Euphrate, furent soumis à ses lois.

Il renferma l'Arabie et ses trésors, la mer Rouge et ses richesses; de là, il s'étendit jusqu'aux portes de l'Aurore. Puissant par ses forces, il est encore plus puissant par son prince : né sur le trône, le calife a toutes les vertus d'un monarque et tous les talents d'un guerrier.

Longtemps il combattit contre la Perse et la Turquie, souvent vainqueur, quelquefois vaincu, toujours plus grands dans ses revers que dans ses triomphes. Ses mains appesanties par l'âge ne peuvent plus manier le fer; mais l'ardeur de la gloire et l'ambition des conquêtes échauffent encore son courage.

Il combat par ses ministres : toujours une mâle vigueur anime ses pensées et ses discours, et le pesant fardeau de la monarchie n'accable point sa vieillesse. Toute l'Afrique et les petits états qui la partagent tremblent à son nom : l'Indien le révère; tous ses voisins lui fournissent des soldats et lui payent des tributs.

Tel était le monarque qui menaçait l'empire naissant des Latins et méditait d'arrêter

des progrès dont sa jalousie était alarmée. Quand Armide parut, il comptait ses soldats, et, dans une vaste plaine, hors des murs de Gaza, il faisait la revue de ses troupes.

Il était assis sur un trône auguste, où l'on montait par cent degrés d'ivoire : un dais d'argent pendait sur sa tête; ses pieds foulaient un tapis tissu d'or et de soie; tout le luxe de l'Orient brillait dans ses pompeux habits; un superbe turban se repliait autour de son front et formait son diademe.

Le sceptre est dans sa main; une barbe blanche flotte sur sa poitrine. Dans ses yeux, que la vieillesse n'a point éteints, respirent encore son audace et sa vigueur première; dans tout son maintien paraît la dignité de l'âge et la majesté de l'empire. Ce fut sous de semblables traits qu'Apelles ou Phidias représentèrent Jupiter, mais Jupiter foudroyant.

Debout, à sa droite et à sa gauche, sont deux satrapes. Le premier tient dans ses mains le glaive vengeur, le second a le sceau de la royauté. Ministre des lois, l'un entretient dans ses états le calme et la paix; l'autre commande aux armées et porte la terreur et le châtiment.

Autour de son trône veillent de fidèles Circassiens : des javelots sont dans leurs mains; une cuirasse couvre leur poitrine; des épées longues et recourbées pendent à leur côté. Les yeux du monarque planent sur ses nombreux bataillons, et tous en passant devant lui abaissent avec respect leurs armes et leurs drapeaux.

Les Egyptiens paraissent les premiers; quatre chefs les conduisent : deux de la haute Egypte, deux de la Basse, de cette contrée féconde que le Nil a créée : ce ne fut d'abord qu'un limon usurpé sur la mer; le temps le raffermit et le rendit propre à porter des moissons. Ainsi

s'accrut l'Egypte; ainsi le soc fendit des plaines qui jadis dans leur sein voyaient flotter des pavillons.

La première troupe est composée des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie et les rivages que le soleil éclaire de ses derniers regards. Araspe est à leur tête; Araspe, plus redoutable par son génie que par son bras : il sait, avec art, ourdir un stratagème; il connaît toutes les ruses du Maure et toutes ses perfidies.

Après eux, on voit des enfants de l'Aurore, des guerriers rasssemblés des rives les plus orientales de l'Asie : Arontée les guide; distingué par ses titres, il n'est connu ni par ses exploits, ni par sa valeur : son corps délicat n'a point encore sué sous une armure; la trompette guerrière n'a point encore troublé son sommeil; une indiscrète ambition l'arrache du sein des voluptés et l'entraîne au milieu des hasards.

Une immense armée paraît ensuite, et couvre la plaine et les rivages. On croirait qu'il faudrait moins de bras pour cultiver l'Egypte et recueillir ses moissons. Cependant tant de guerriers sortent d'une seule ville; mais cette ville, rivale d'une province entière, renferme plusieurs cités dans son sein : c'est le Caire. Campson commande à ce peuple nombreux, mais inhabile aux combats.

Sous Gazel marchent les habitants de cette contrée qui, du Grand Caire, s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Egyptien ne connaît que l'arc et l'épée; il ne peut soutenir le poids du casque et de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le désir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon s'avance un vil ramas de brigands, presque nus et sans armes, qui, dans

les déserts de Barca, ne soutiennent que par le vol et le pillage leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches, moins incapables de combattre de pied ferme, parurent les rois de Sumara et de Tripoli. Leurs guerriers, savants dans l'art de voltiger, fuient toujours et reviennent sans cesse.

Après eux vinrent les habitants de l'Arabie Pétrée, que suivirent ceux de l'Arabie Heureuse, contrée charmante, que jamais le soleil ne brûle de ses feux, que jamais l'hiver ne couvre de ses glaces; là, croît l'encens; là, naissent les parfums; là, l'immortel phénix, sur un bûcher de fleurs odorantes, se consume et renaît de ses cendres.

Moins brillants que les Egyptiens, ces peuples leur ressemblent par leur armure. D'autres Arabes les suivent; sauvages habitants du désert, sans foyers, sans asiles fixes, ils traînent après eux leurs errantes cités : ils ont une taille de femmes; ils en ont la voix; leurs cheveux, noirs et longs, flottent sur des visages basanés.

Des roseaux armés d'un fer pointu sont dans leurs mains; ils volent sur des coursiers plus rapides que l'éclair. Le premier escadron est guidé par Syphax; le second marche sous Aldin; le troisième sous Albiazar, l'homicide Albiazar, moins guerrier qu'assassin.

La troupe qui les suit a quitté ces îles qu'environne la mer, où jadis l'avide pêcheur ramassait ce coquillage précieux qui renferme les perles dans son sein. Agricalte les commande. Les noirs habitants des rives que baigne la mer Rouge s'avancent sous Osmide, barbare sans foi, contempteur audacieux de la religion et des lois.

Des Ethiopiens paraissent ensuite; ils viennent de l'île de Méroé, qu'embrassent le Nil et l'Astrabora : Méroé, dans sa vaste enceinte,

renferme trois royaumes et deux cultes différents : Canar et Assimir, rois tous deux, tous deux sectateurs de Mahomet et tributaires du calife, lui amènent leurs guerriers. Un autre roi, adorateur de Jésus-Christ, est resté dans ses Etats.

Avec des escadrons armés d'arcs et de flèches, on vit encore deux rois soumis au monarque égyptien : l'un règne sur Ormus, noble et fertile contrée que le golfe Persique environne de ses eaux; l'autre commande au Bécan : le Bécan est une île quand la mer s'élève; mais quand elle s'abaisse, le voyageur y passe à pied sec.

Et toi, Altamore, une épouse chérie n'a pu te retenir dans ses bras : pour éloigner ton funeste départ; elle te baigna de ses larmes, elle déchira son sein et arracha ses cheveux blonds : « Cruel, te dit-elle, l'aspect d'une mer en furie te plaira donc plus que le mien! Une pesante armure sera pour toi un plus doux fardeau que ce fils, ce tendre fils, qui, de ses bras innocents, te presse et te caresse ! »

Altamore règne sur Samarcande : le diadème sur son front brille dans tout son éclat; mais ce n'est point au diadème qu'il doit sa grandeur et son lustre : savant dans l'art des combats, il est encore le plus audacieux des guerriers : les Chrétiens le connaîtront un jour, et déjà ils doivent redouter sa valeur. Ses soldats portent une cuirasse, une épée pend à leur côté, et une masse d'armes à l'arçon de leur selle.

Du bout de l'univers et des portes de l'Aurore vient le farouche Adraste; sa cuirasse est revêtue de la peau d'un serpent; il monte un immense éléphant. Sous lui marchent des peuples qui se baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ses eaux.

L'escadron qui les suit est composé de l'élite des guerriers : dans la paix, dans la guerre, ils servent le monarque; il les comble d'honneurs, il leur prodigue ses bienfaits : armés pour la défense, armés pour la terreur, ils montent des coursiers dont l'art dirige les mouvements. Le ciel brille de l'éclat de la pourpre dont ils sont vêtus; l'acier qui les couvre réfléchit au loin d'homicides clartés.

Parmi eux, on distingue le cruel Alarcon, le prudent Omar, Hidraot, Rimédon, fameux par son audace, Rimédon qui méprise et les mortels et la mort; et Tygrane, et Rapold, corsaire intrépide, jadis la terreur des mers; et le brave Ormond et Marlaboust, qui, vainqueur des Arabes, fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde, Arimon, Pyrga, Brimarte le destructeur des cités, et Suifante le dompteur des coursiers; et toi généreux Aridamant, invincible à la lutte; et Tisapherne le foudre de guerre, Tisapherne, qui, à pied, à cheval, l'épée où la lance à la main, n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les ordres d'un Arménien, qui, dès son enfance, déserta le vrai culte pour adorer Mahomet. Chrétien, il s'appelait Clément; aujourd'hui son nom est Emiren. De tous les guerriers, aucun n'est plus cher au calife. Intrépide soldat, excellent capitaine, il est également fameux par sa prudence, par sa valeur et par la force de son bras.

Après tous ces héros, parut Armide à la tête de son escadron : elle était assise sur un char superbe, la robe retroussée, un arc à la main, le carquois sur l'épaule; le dépit sur son front se mêle à la douceur qu'y mit la nature, et en fait de l'audace. D'un air fier et

déterminé elle semble menacer, et charme encore en menaçant.

Son char, semblable à celui qui porte le jour, étincelle d'or et de rubis : quatre licornes attelées deux à deux le traînent et obéissent à la main savante qui les guide. Cent filles, cent pages l'environnent; le carquois résonne sur leurs épaules. Ils pressent des coursiers plus blancs que la neige, et dont les mouvements sont aussi rapides que la foudre.

Armide suit sa troupe : sous elle, Aradin en conduit une autre, dont Hidraot a dans la Syrie acheté les services mercenaires. Tel le phénix ressuscité va montrer à l'Ethiopie ses charmes nouveaux, la richesse de son plumage et l'or qui brille sur sa gorge; les mortels étonnés le suivent des yeux, et les habitants des airs l'accompagnent et l'admirent.

Telle et plus brillante, Armide éblouit tous les guerriers : il n'est point d'âme si farouche qui ne s'enflamme à sa vue. Le dépit est sur son front; à peine on l'aperçoit encore, et déjà tous les cœurs brûlent pour elle. Que sera-ce quand la joie animera ses regards, quand le plaisir se peindra dans ses yeux, et que le rire embellira ses lèvres?

Le monarque fait appeler Emiren; il veut lui donner le sceptre des guerriers, et confier à sa prudence le soin de son illustre entreprise : déjà plein de son glorieux destin, le héros s'avance, et on lit sur son front qu'il est digne de l'honneur où son maître l'appelle. Les Circassiens, au milieu de leurs rangs, lui ouvrent un passage, et il monte vers le trône.

La tête inclinée, le genou en terre, il met la main droite sur sa poitrine : « Prends ce sceptre, lui dit le monarque, prends-le; je

remets dans tes mains ma fortune et ma puissance : commande à ma place ; verse ma vengeance sur les Chrétiens, et brise le joug dont ils menacent un roi mon tributaire. Va, pars, triomphe! Que les ennemis tombent sous tes coups ; que ceux qui échapperont à la mort gémissent dans nos fers! »

Emiren reçoit avec respect ce sceptre, emblème du souverain pouvoir : « Je le reçois, dit-il, d'une main victorieuse ; je vole sous tes auspices où la gloire m'appelle : c'est sous tes ordres, c'est en ton nom que je vais combattre. Je vengerai les injures de l'Asie ; je ne reviendrai que vainqueur, ou du moins ma défaite sera ma mort, non pas ma honte.

« Ah! si le courroux céleste menace nos armes, puissent tous ses coups se rassembler sur ma tête! Que ton armée revienne triomphante et que son chef demeure couché sur le champ de bataille, témoin de sa victoire. » Il dit : soudain les cris des soldats et le son des instruments guerriers annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Au milieu des acclamations, le monarque descend de son trône et retourne à sa tente ; il y reçoit à sa table les chefs de son armée. De la place distinguée où il est assis, il leur envoie des mets qui sont servis devant lui, leur adresse des paroles qui les flattent et marque à tous des distinctions et des égards. Au sein des plaisirs même, Armide n'oublie pas ses funestes artifices.

Le repas est fini : elle voit tous les regards se fixer sur elle, et à des indices certains reconnaît que tous les cœurs sont infectés de ses poisons. Elle se lève, et d'un air altier ensemble et respectueux, elle s'adresse au monarque. Dans son geste, dans sa voix, elle met autant qu'elle peut de grandeur et de fierté.

« O roi des rois, lui dit-elle, je viens aussi combattre pour ma croyance et pour ma patrie. Je suis femme, mais je suis née sur le trône, et la main qui doit porter le sceptre n'est pas indigne de manier le fer. La mienne saura frapper un ennemi et tirer du sang de sa blessure.

« Ne crois pas, seigneur, que je vienne faire sous tes drapeaux le premier essai de mon courage; déjà j'ai combattu pour nos lois et pour ton empire : tu connais mes exploits; tu sais que moi seule j'ai su enchaîner les plus illustres des héros chrétiens.

« Captifs, chargés de fers, je les faisais conduire dans tes Etats; ils gémiraient aujourd'hui dans tes cachots, et toi-même tu serais plus sûr du succès de tes armes, si le fier Renaud n'avait brisé leurs chaînes et immolé mes guerriers.

« Renaud t'est connu; ses aventures sont parvenues jusqu'à toi : c'est le cruel qui, depuis, m'a indignement outragée... et je n'ai point encore puni son outrage!... Une haine nouvelle enflamme encore la haine que je devais aux Chrétiens et me pousse aux combats. Un jour je te dirai l'injure que j'ai reçue : je ne veux aujourd'hui m'occuper que de ma vengeance.

« Je l'obtiendrai : toutes les flèches ne volent pas inutilement daus les airs; souvent le Ciel dirige les coups du juste au cœur du coupable. Mais si, parmi tes guerriers, il en est un qui puisse trancher la tête odieuse de mon barbare ennemi et me la présenter sanglante, j'avouerai son bras, je me contenterai d'une vengeance qui, pourtant, serait plus douce et plus glorieuse si je ne la devais qu'à moi.

« Pour prix d'un si noble service, j'offre tout ce qui est en mon pouvoir, mes trésors

et moi-même. Je le promets, je le jure et j'atteste le Ciel et les hommes témoins de mes serments. S'il est un guerrier qu'une pareille récompense puisse enflammer, qu'il paraisse et se montre. »

Pendant le discours d'Armide, Adraste fixait sur elle des regards dévorants. « Beauté divine, lui dit-il, ce ne sera point sous tes coups qu'expirera le barbare. Le cœur du perfide ne mérite pas d'être percé d'une si belle main : je serai moi-même le ministre de ta vengeance. Ce sera moi qui mettrai sa tête à tes pieds.

« Je lui arracherai le cœur; je ferai de ses membres sanglants et déchirés la pâture des vautours. » Ainsi parlait Adraste l'Indien. Tisapherne s'indigne de son orgueil : « Eh! qui es-tu, lui dit-il, toi qui, sous les yeux du roi des rois, sous les miens, oses montrer tant d'audace et de fierté? Il est peut-être ici un guerrier dont les exploits effaceront tout ce que promet ta langue ; et ce guerrier se tait.

« — Mes discours, réplique l'Indien, sont encore au-dessous de mes actions : si tu osais ailleurs me faire un pareil outrage, ta mort me payerait ta témérité. » Ils allaient continuer ; mais le monarque étend la main, et d'un geste les arrête. « Belle princesse, dit-il ensuite à Armide, vous avez bien l'âme et le cœur d'un guerrier.

« Vous méritez que ces deux héros vous sacrifient leur courroux et leur ressentiment ; c'est à vous de diriger leur valeur et leurs efforts contre le brigand qui vous a outragée. C'est contre lui qu'ils pourront utilement déployer leur audace et se montrer rivaux. » Il se tait : les deux guerriers offrent à la princesse leurs bras et leurs épées.

D'autres encore viennent lui vanter leur zèle et leur courage : tous lui promettent, tous jurent de la venger. Pendant qu'elle arme contre le héros qui lui fut si cher tant de fureurs et tant de haines, la nef qui le porte vogue heureusement sur la plaine liquide.

Les vents toujours fidèles enflent les voiles, et l'Océan courbe ses vagues sous un poids qui lui est connu. Renaud contemple le pôle et les astres qui guident les navigateurs : quelquefois il regarde les fleuves, et ces montagnes dont le front audacieux ombrage la mer et ses rivages.

Souvent il s'informe du sort des Chrétiens, et s'instruit des mœurs des peuples divers. Depuis qu'ils voguaient sur l'humide élément, le soleil avait déjà quatre fois éclairé l'horizon ; il se plongeait dans les eaux quand ils touchèrent à la terre : « Voici, dit l'inconnue, les rives de la Palestine, et le terme de votre voyage. »

Elle les dépose sur le sable, et s'évanouit plus vite que la pensée. Cependant la nuit se lève, et couvre la nature de son lugubre voile. Au milieu des déserts qui les environnent, les trois guerriers ne découvrent ni murs, ni traces des humains; rien ne peut leur indiquer leur route.

Ils balancent un moment; enfin, ils avancent d'un pas incertain, et laissent la mer derrière eux. Tout à coup, dans le lointain, un objet lumineux apparaît à leur vue : des rayons d'or et d'argent percent la nuit, et éclaircissent les ombres. Ils marchent à cette clarté, et bientôt ils distinguent l'objet qui la réfléchit.

A un tronc, ils voient des armes suspendues que la lune frappe de sa lumière; sur un casque doré, des pierreries étincellent d'un

feu plus vif que celui des étoiles. Au bas est un bouclier chargé de trophées; un vieillard est assis auprès, et semble en être le gardien : il se leve, et lui-même il marche au-devant d'eux.

Ubalde et le Danois reconnaissent les traits du sage qui dirigea leurs pas; ils le saluent et l'embrassent. Renaud le regarde en silence : « C'est toi seul que je cherche, lui dit le vieillard; c'est toi que, dans ces lieux solitaires, attend mon impatience.

« Tu ne me connais pas, mais je suis ton ami; ils pourront te le dire, ces guerriers, qui, secondés par moi, ont triomphé des enchantements sous lesquels tu traînais ta déplorable vie. Entends mes discours; ils seront moins doux que ceux des sirènes qui t'avaient séduit; mais écoute-les sans peine. Conserve mes leçons dans ton cœur, jusqu'à ce qu'une voix plus sainte te conduise dans les sentiers de la sagesse et de la vérité.

« Ce n'est point sous des ombrages frais, sur des rives fleuries, au milieu des voluptés, que tu trouveras le bonheur; c'est au sommet d'une colline, d'un âpre et difficile accès, qu'il repose au sein de la vertu : il faut, pour y parvenir, braver les glaces de l'hiver, les feux de l'été, et s'arracher aux plaisirs. Oiseau superbe, voudrais-tu loin du ciel, ta patrie, ramper comme un insecte dans les vallons?

« La nature alluma dans ton sein la flamme du courage; elle te fit un front élevé : obéis à sa voix, marche aux grandeurs où le Ciel t'appelle, et par de nobles exploits assure ta gloire et tes destins. Ton courroux impétueux ne te fut point donné pour égorger tes frères, et pour suivre en aveugle des mouvements que la raison désavoue.

« Que le feu qui t'anime exalte ta valeur, et te rende plus fort contre les passions, plus terrible à ces ennemis qui habitent dans ton cœur et le dévorent. Soumis à la main qui doit gouverner ta jeunesse, obéis à ses lois : que la prudence de Godefroi allume ton courage ou l'éteigne, le précipite ou l'arrête. »

Renaud, la honte sur le front et les yeux baissés, écoutait en silence les conseils du vieillard, et les conservait dans son cœur. Le sage pénètre dans le secret de son âme : « Lève tes regards, lui dit-il, ô mon fils ! porte-les sur ce bouclier, tu y verras les exploits de tes aïeux.

« Tu les verras, d'un pas intrépide, franchir les bornes qui arrêtent la course des vulgaires humains ;... que tu te traînes encore loin d'eux dans la carrière qu'ils t'ont tracée ! Allons, réveille-toi ; que ces tableaux servent d'aiguillon à ta valeur. » Il dit, et, pendant qu'il parle, le héros a les yeux attachés sur le bouclier.

Dans un espace étroit, l'artiste a su rassembler, sans confusion, un nombre prodigieux de figures : on y voit, dans leur ordre, les illustres descendants d'Accius ; leur sang coule toujours pur d'une source cachée dans le berceau de l'ancienne Rome ; ils sont tous couronnés de lauriers ; le vieillard raconte et leurs guerres et leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire, Caïus, d'une main audacieuse, saisit les rênes d'un peuple belliqueux, et s'assied au rang des princes : ses voisins, moins puissants, viennent lui demander un maître, et marchent sous ses lois. Bientôt, à la voix d'Honorius, le Goth revient désoler l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triste contrée, pendant que Rome gémit sous

le poids de sa chaîne et craint encore d'être anéantie, Aurélius repousse l'esclavage loin des peuples soumis à son sceptre. Foreste oppose au roi des Huns, au conquérant du Nord, une redoutable barrière.

Au feu sombre qui brille dans ses yeux, à sa hideuse figure, on reconnaît le farouche Attila; on croit entendre ses rugissements : le monstre, vaincu dans un combat singulier, cherche un asile au milieu des siens, et Foreste, l'Hector de l'Italie, va défendre Aquilée.

Plus loin, on voit la mort de ce héros et sa destinée, qui fait la destinée de sa patrie. Accarin, son fils, l'héritier de ses vertus, est, comme lui, le vengeur et le soutien de son pays. Altin plie sous les coups du sort, et non sous ceux des Huns : il va chercher un nouvel asile, et, sur les bords du Pô, de mille cabanes dispersées il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux; des remparts s'élèvent, et le trône de la maison d'Este s'assied sur de nouveaux fondements. Vainqueur des Alains, malheureux contre Odoacre, Altin succombe, et meurt pour l'Italie; mort généreuse, qui l'associe à la gloire de son père.

Alforise tombe à ses côtés; Asson et son frère, exilés tous deux, reviennent bientôt les armes à la main, et règnent sur les cendres du conquérant hérule : auprès d'eux est Boniface, l'Epaminondas de la maison d'Este. — Il expire, le front percé d'une flèche mortelle; mais Totila vaincu et son bouclier sauvé lui font trouver des douceurs dans le trépas.

Valérien, encore enfant, marche sur les traces de son père, déjà rempli d'une mâle audace, il enfonce les escadrons des Goths. Près de lui, Ernest, l'œil en feu, fait trem-

bler les Esclavons; plus près encore, l'intrépide Aldoar chasse de Moncelse le roi de Lombardie.

On y voit Henri : on y voit Bérenger; ce héros marche sous les drapeaux victorieux de Charlemagne; audacieux soldat, sage capitaine, il dirige les grandes entreprises et frappe les premiers coups. Bientôt il combat avec Louis, qui triomphe du roi d'Italie, son neveu, et le jette dans les fers : Othon paraît avec ces cinq fils.

Alméric règne dans Ferrare; les yeux au ciel, il consacre à l'Eternel les temples qu'il a fondés; Asson lutte contre Bérenger : heureux, malheureux tour à tour, il triomphe enfin et gouverne l'Italie.

Albert, son fils, va montrer sa valeur aux Germains; vainqueur dans les tournois, vainqueur dans les batailles, Othon lui offre sa fille et ses trésors. Derrière lui s'élève Hugues, la terreur des Romains et le fléau de leur orgueil. Il sera marquis d'Italie, et la Toscane tout entière sera confiée à ses soins.

Plus loin est Théobald, et, auprès de lui, Boniface à côté de Béatrix, son épouse. L'hymen trompe leurs désirs, et leur refuse un fils qu'il lui demandent. Une femme recueille l'héritage des héros; c'est Mathilde : elle a leur courage et leurs vertus. Sa sagesse et sa valeur l'élèvent au-dessus des sceptres et des couronnes.

Sur son front éclate une mâle fierté; le feu du courage étincelle dans ses yeux. Là, elle triomphe des Normands, et ce Guiscard, jadis invincible, fuit devant elle : ici, Henri succombe sous ses efforts : elle lui arrache l'étendard de l'Empire, et va dans un temple attacher ce trophée. Plus loin, elle replace un pontife au trône du Vatican.

A ses côtés, et quelquefois derrière elle, paraît Asson, sur lequel semble se fixer sa tendresse. La postérité d'Asson IV, toujours heureuse, toujours féconde, étendait au loin ses rameaux; l'illustre fils de Cunégonde, Guelfe, vole au sein de la Germanie qui l'appelle, et ce rejeton des héros d'Italie fleurit dans les champs de Bavière.

Il embrasse et soutient l'arbre des Guelfes, séché dans sa racine. Fier de cet heureux appui, on voit cet arbre reverdir encore, et briller de l'éclat des sceptres et des couronnes. Déjà sa tête orgueilleuse est cachée dans les cieux, et son ombre embrasse et couvre la Germanie.

Cependant, toujours brillante, toujours féconde, la tige heureuse fleurissait en Italie; Berthold, un frère de Guelfe, un Asson encore, y faisait revivre leurs aïeux. Telle était la suite des héros qui respiraient sur l'airain : à la vue de ses tableaux, l'honneur, dans l'âme du jeune guerrier, se rallume aux feux de ses aïeux.

L'ardeur d'une noble émulation embrase son courage; saisi d'un généreux transport, il voit déjà des remparts détruits, des peuples subjugés, la mort et le carnage. Impatient, il se couvre de ses armes, et croit embrasser la victoire.

Le Danois en ce moment lui présente l'épée de Suénon, dont il lui a raconté l'histoire et les malheurs : « Prends-la, lui dit-il; que dans tes mains, juste autant que redoutee, elle soit toujours heureuse, toujours consacrée à de pieux combats! Tu dois venger son premier maître, tu dois venger ton ami; remplis ton devoir et nos vœux. »

« Puisse, répond Renaud, puisse la main qui reçoit cette épée venger par elle le maître qui l'a portée, et en acquitter le prix! » Le

Danois, en le remerciant, pleure de tendresse et de joie. Cependant le sage vieillard le presse de continuer sa route.

« Il est temps de partir, lui dit-il; Godefroi t'attend, le camp t'appelle; jamais ta présence ne fut plus nécessaire. Allons, dans l'ombre de la nuit, je saurai vous guider aux tentes des Chrétiens. » Il dit, et monte sur son char; les trois guerriers y montent avec lui; de la main et de la voix il presse ses coursiers et dirige sa route vers l'orient.

Couverts des voiles de la nuit, ils s'avançaient en silence; mais tout a coup le vieillard se tourne vers le héros, et lui adresse ce discours : « Tu as vu la tige et les antiques rameaux de ton auguste maison. Si jadis elle enfanta des héros, le temps n'affaiblira point son heureuse fécondité.

« Que ne puis-je aussi porter tes regards dans le sein du ténébreux avenir, et te montrer tes neveux, comme dans les siècles passés je t'ai montré tes ancêtres! que ne puis-je les évoquer des abîmes du néant! tu verrais une suite non moins longue de héros, et des exploits non moins fameux.

« Mais mon art ne peut dérober à l'avenir ses secrets, et son pâle flambeau ne jette dans cette obscurité que des rayons incertains et douteux. Je t'en révèlerai cependant ce que m'en a découvert un sage qui lit quelquefois dans le sein de la Divinité.

« Jamais tige, me dit-il, ne fut aussi féconde en héros. Jamais du même tronc on ne vit sortir autant d'illustres rejetons que Renaud en comptera parmi ses neveux; leurs noms égaleront les noms les plus fameux de Rome, de Sparte et de Carthage.

« Parmi eux, mes regards distinguent un Alphonse, le second par son rang, et le premier par ses vertus : il naîtra quand le

monde épuisé n'enfantera plus de héros ; personne mieux que lui ne saura manier l'épee ou soutenir le poids d'une couronne. Il sera la gloire de ton sang et l'appui de ta maison.

« Encore enfant, sa valeur brillera dans mille jeux, images de la guerre; il sera la terreur des forêts et des monstres qui les habitent. Il remportera toujours le prix dans les tournois; bientôt dans les combats il cueillera les lauriers de la victoire, et méritera les honneurs du triomphe. Il n'est point de couronne qui ne ceigne son illustre tête.

« Dans un âge plus mûr, on le verra se couvrir d'une nouvelle gloire : au milieu de rivaux puissants et jaloux, il maintiendra ses Etats en paix ; il ranimera les arts, fécondera le génie, célébrera des jeux magnifiques et de superbes fêtes ; dans une balance égale il pésera les récompenses et les peines ; ses regards pénétreront dans l'avenir, et sa prévoyance rapprochera les événements les plus reculés.

« Ah ! si dans ces temps malheureux où l'impie infestera la terre et les mers, et imposera des lois honteuses aux peuples les plus renommés ; ah ! si Alphonse était choisi pour venger les temples et les autels, quels foudres lancerait son bras ! que bientôt le tyran et sa secte expireraient sous ses coups !

« En vain le Turc, en vain le Maure lui opposeraient mille bataillons armés ; l'Euphrate coulerait sous ses lois, il arborerait sur les neiges du Taurus la croix triomphante, et son aigle et ses lis ; et les peuples basanés qui voient couler les sources du Nil reconnaîtraient le Dieu qu'il adore. »

Ainsi parla le vieillard : le héros attentif recueillait ses discours, et son cœur jouissait

en secret des triomphes et de la gloire de ses neveux. Cependant l'aurore annonçait le retour du soleil ; l'orient se colorait de ses feux, et déjà on voyait de loin sur les tentes des Chrétiens flotter leurs bannières.

« Vous voyez, dit le sage, le soleil qui vous luit et de ses rayons amis éclaire le camp, la plaine, les montagnes et Solime ; je vous ai ramenés vainqueurs des obstacles et des dangers ; vous pouvez, sans guide, achever votre route : un pouvoir invincible arrête ici mes pas. »

Il dit, et laisse les trois guerriers au milieu de la plaine ; ils marchent, et bientôt ils ont regagné les tentes. Soudain la renommée publie leur retour désiré. Le pieux Godefroi en est instrit le premier et s'avance pour les recevoir.

CHANT XVIII

Renaud, d'un air soumis et respectueux, aborde Godefroi et lui adresse ce discours : « Seigneur, l'honneur jaloux m'arma contre l'infortuné Gernand ; si j'ai violé tes lois, le repentir et le remords m'en ont puni. Je reviens à ta voix, prêt à tout faire pour expier mon crime. »

Bouillon se penche vers lui, et le serrant dans ses bras : « Perdons, lui dit-il, le souvenir d'une triste erreur ; oublions ton malheur et ta faute : pour l'expier, je ne te demande que de te ressembler à toi-même et de t'illustrer par des exploits nouveaux. Viens combattre pour nous. Viens hâter la perte de nos ennemis, en triomphant des monstres qui défendent la forêt.

« Cette antique forêt, qui fournit du bois pour la construction de nos machines premières, est devenue le séjour des enchantements, un lieu de terreur et d'effroi ; personne n'ose y porter la cognée, et cependant, sans machines, l'Infidèle rira de nos impuissants efforts. Que cet objet de terreur pour tous nos guerriers devienne pour toi la matière d'un nouveau triomphe. »

Il dit, et le héros, d'un ton modeste, se dévoue aux dangers et aux travaux qu'il offre à sa valeur. On lit sur son front la certitude d'un succès que ne promettent point ses paroles. Guelfe, Tancrède et les principaux héros se rassemblent et se pressent autour de lui ; il leur donne la main et les embrasse, les quitte, revient à eux et les embrasse encore.

D'un air affable, populaire, il accueille la foule empressée ; tout retentit de cris d'allégresse, tout le camp l'environne ; on croirait qu'il revient vainqueur des peuples de l'aurore et du midi.

Suivi de ce nombreux cortége, il rentre dans sa tente et s'y assied au milieu d'un cercle d'amis ; ils s'entretiennent longtemps et de la guerre et de la forêt enchantée. Enfin on se sépare. Le solitaire, resté seul, adresse à Renaud ce discours : « Tu as vu, seigneur, d'étonnantes merveilles ; un charme funeste avait bien loin de nous égaré tes pas et ta valeur.

« Que ne dois-tu point à l'arbitre du monde ? Il t'arrache à un magique pouvoir ; il te rend à un troupeau dont une folle erreur t'avait séparé ; par l'organe de Bouillon, il te choisit pour être sous lui l'exécuteur de ses volontés ; mais il ne faut pas que tu armes pour ces grands desseins une main impure encore et profane.

« Le bandeau fatal est toujours sur tes

yeux; ton âme est toujours plongée dans la fange d'un monde corrompu, et toutes les eaux du Nil, du Gange et de l'Océan ne pourraient lui rendre sa pureté. Le Ciel seul effacera les traces honteuses de tes faiblesses. Saintement humilié, implore sa clémence, dévoile tes fautes secrètes, verse des larmes avec des prières. »

Il dit, et le héros déplore ses superbes dédains et ses folles amours. Le cœur déchiré, les yeux baissés, il se prosterne aux pieds du solitaire et lui découvre toutes ses jeunes erreurs. Pierre, au nom du Ciel, l'absout et lui pardonne : « Demain, lui dit-il, aux premiers rayons du jour, tu iras offrir ton hommage à l'Eternel, sur cette montagne que l'aurore naissante éclaire de ses feux.

« De là tu iras à cette forêt qu'assiégent tant de vains prestiges, tant de fantômes imposteurs. Ces monstres, ces géants, tu les vaincras, Renaud, si tu sais te défendre d'une nouvelle erreur. Que les cris de la douleur, que les chants de la volupté n'amollissent point ton âme. Sois, je t'en conjure, sois insensible au doux sourire, aux regards caressants de la beauté; dédaigne un aspect trompeur et de feintes prières. »

Le guerrier, qu'enflamment ses conseils, brûle de voler à une entreprise dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve tout le jour, il y rêve toute la nuit, et dans son impatience il accuse la lenteur de l'aurore. Avant qu'elle ait allumé ses feux, il a déjà pris son armure; il sort de sa tente, et seul, à pied, il marche en silence vers la montagne.

Les ombres luttaient encore avec la lumière; quelques étoiles encore brillaient sur l'azur des cieux; mais déjà l'orient était couvert d'un manteau d'or et de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles,

incorruptibles, qui ornent la nuit et redoublent l'éclat du jour.

« Que de clartés, disait-il, répandues dans les cieux! le soleil roule sur son char majestueux; des astres d'or étincellent sur le front de la nuit, et tant de merveilles ne peuvent attacher nos cœurs et nos pensées! Et nous sommes éblouis de cette lumière sombre et pâle que le jeu d'un regard, que l'éclair d'un sourire fait luire sur le front d'une mortelle! »

Cependant il atteint le sommet de la montagne; là, il s'incline d'un air respectueux, et, les yeux tournés vers l'orient, il élève ses pensées jusqu'au trône de l'Eternel: « O mon Père! ô mon souverain Maître! s'écrie-t-il, jette un regard de pitié sur ma vie première et mes premières erreurs. Epanche sur moi la rosée de ta grâce et chasse de mon âme le levain impur dont elle est infectée. »

L'aurore plus vermeille l'éclairait de ses rayons; son casque, ses armes, la cime de la montagne étaient dorés de sa lumière : un air plus pur et plus frais portait le calme dans ses sens, et le zéphyr qui agitait les nuages en faisait descendre une douce rosée.

Ces perles liquides répandent sur ses habits une blancheur éclatante. Telle la fleur aride s'embellit des pleurs de l'aurore. Tel, au printemps, le serpent rajeuni étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud, à cette vue, sent croître sa confiance et redoubler son courage; d'un pas intrépide il marche vers la forêt. Il arrive enfin au fatal endroit où règne la terreur et où se sont arrêtés avant lui les plus audacieux guerriers. Le bois n'offre à ses yeux rien qui l'effraye ou l'étonne; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance: une douce harmonie vient char-

mer ses oreilles ; c'est un ruisseau qui murmure, c'est le zéphyr qui soupire à travers le feuillage, le cygne qui gémit, le rossignol qui se plaint et lui répond : c'est un concert d'instruments et de voix, et dans un même son tous les sons mêlés et confondus.

Il attendait les éclats du tonnerre et mille objets de terreur. Il n'entend que le chant des sirènes, le gazouillement des oiseaux, le murmure des eaux et des airs ; surpris, il s'arrête ; puis il avance d'un pas lent et suspendu ; enfin il ne rencontre d'obstacle qu'un fleuve qui promène sans bruit ses ondes transparentes.

Les bords en sont tapissés d'une riante verdure que parfument des fleurs ; dans son cours il embrasse la forêt ; ses ondes amoureuses se replient et y forment un canal. Par un heureux échange, le bois s'abreuve de ses eaux et l'embellit de son ombre.

Le guerrier cherche un passage : soudain un pont s'élève sur des arches d'or et lui offre un large chemin ; mais à peine il touche à l'autre rive que l'onde s'enfle et mugit, et le pont s'abîme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud se retourne ; il voit les flots débordés qui s'agitent, et sur eux-mêmes ramènent mille fois leurs vagues écumantes. Cependant un désir curieux l'entraîne sous ces ombrages épais. Au milieu de cette solitude sauvage, toujours de nouvelles merveilles frappent ses regards et les attirent.

Des sources jaillissent, des fleurs naissent sous ses pas : ici le lis ouvre son sein, plus loin la rose s'épanouit ; une fontaine les abreuve de son onde, un ruisseau les réfléchit dans son mobile cristal. Partout l'antique forêt rajeunit son feuillage, l'écorce s'amollit, tous les arbres se couronnent d'une nouvelle verdure.

Sur les feuilles une manne céleste brille comme la rosée : le miel le plus pur distille des rameaux. Les chants de l'allégresse se mêlent encore aux accents de la douleur. Des voix humaines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes, au murmure des airs et des eaux; mais ce concert invisible se cache aux regards du guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux et que son esprit se refuse au rapport de ses sens, il aperçoit un myrthe qui s'élève dans un espace solitaire; il y court. Plus altier que le palmier et le cyprès, ce myrthe domine sur les autres arbres et semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête; un plus grand prodige a frappé ses regards. Un chêne se fend de lui-même, et de son écorce ouverte sort une nymphe au printemps de l'âge et revêtue des plus pompeux habits. Cent autres arbres enfantent cent autres nymphes.

Elles ont le bras nu, la robe retroussée; des brodequins leur servent de chaussures; des tresses d'or flottent sur leurs épaules. Telles, sur la scène ou dans nos tableaux, on représente les déesses des bois; seulement, au lieu d'arc, au lieu de carquois, elles ont des sistres, des luths et des guitares.

Elles commencent à danser, et forment un cercle autour du myrte et du héros : en dansant, elles chantent toutes ensemble : « Heureux le jour qui t'amène dans nos bois, ô favori de notre reine, ô tendre objet de son amour et de son inquiétude !

« Viens éteindre le feu qui la dévore, viens lui rendre la vie et guérir ses profondes blessures! Cette forêt, jadis si sombre, asile convenable à sa douleur, tu la vois se ranimer à ton aspect et reprendre pour toi les formes les plus belles. » Des sons plus touchants en-

core sortent du myrthe, qui s'entr'ouvre à son tour.

Jamais de ses bois fabuleux l'antiquité ne vit sortir une si rare merveille : c'est une nymphe, c'est une déesse. Renaud la voit, Renaud reconnaît les traits d'Armide et son visage enchanteur.

Elle fixe sur lui des regards où la douleur, la joie, mille autres sentiments encore sont mêlés et confondus. « Enfin je te revois, lui dit-elle; enfin tu reviens auprès de l'amante que tu as abandonnée! Quel dessein te ramène? Viens-tu, par ta présence, consoler mes tristes nuits et mes déplorables jours? viens-tu me persécuter et me bannir de cet asile? Cruel! tu me caches tes beaux yeux, et tu ne me montres que des armes.

« Est-ce un amant, est-ce un ennemi que je retrouve? Ce n'était pas pour un ennemi que j'avais élevé ce pont qui t'a reçu, que j'avais fait éclore ces fleurs, jaillir ces fontaines et disparaître les obstacles qui auraient arrêté tes pas. Si tu m'aimes encore, détache ce casque odieux, montre-moi ton front; que mes lèvres baisent tes lèvres, que mon sein presse ton sein, que ma main du moins serre la tienne. »

En parlant, elle porte sur lui des regards attendris; ses joues se décolorent : des sanglots, des soupirs s'échappent de son sein, et ses yeux sont inondés de larmes. La douleur qu'elle fait éclater pourrait, dans un cœur de diamant, exciter une imprudente pitié : mais Renaud, toujours en garde contre sa sensibilité, tire son épée.

Il marche droit au myrte; le fantôme s'y attache, embrasse ce tronc chéri, et lui crie : « Non, barbare, non, tu ne me feras point l'injure de couper l'arbre auquel je suis unie : quitte, quitte ce fer, ou plonge-le plutôt dans

le cœur de la malheureuse Armide. Ce n'est qu'en perçant mon sein, en déchirant mes entrailles, que ton épée atteindra le myrte que je protége. »

Toujours inexorable, Renaud lève le bras : soudain elle prend des formes nouvelles. Tels, dans le délire d'un songe, les fantômes se multiplient et se succèdent. Son corps s'épaissit, les lis et les roses de son tein s''effacent; les ombres s'étendent sur son front. C'est un géant terrible, un Briarée qui, avec cent mains, fait mouvoir cinquante épées et résonner cinquante boucliers.

Il frémit, il menace; chaque nymphe à son tour devient un cyclope et se couvre de fer et d'acier. Le héros redouble ses outrages sur l'arbre, qui gémit en les recevant. Pour le défendre, les monstres, les prodiges se multiplient, et la forêt semble être devenue le séjour des enfers.

Le ciel tonne, la terre tremble, les vents et les tempêtes grondent et mugissent; mais le cœur du guerrier est toujours intrépide, et sa main, toujours sûre, porte d'inévitables coups. Le tronc est coupé; ce n'est plus qu'un myrte, le charme est rompu et les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme, les cieux se revêtent d'azur; la forêt, affranchie du magique pouvoir, ne conservre plus que cette sombre horreur qu'y répandit la nature. Le vainqueur, par de nouveaux essais, s'assure de son triomphe; puis il sourit, et se dit à lui-même : « Vains fantômes, quelle folie de vous redouter ! »

Bientôt il retourne au camp : cependant le solitaire s'écrie : « Déjà le charme est détruit; déjà Renaud revient triomphant..... le voilà ! » Le héros, en effet, paraît dans le lointain : sa démarche est imposante et altière. Sa

cotte d'armes a la blancheur de la neige, et son aigle d'argent, que le soleil frappe de ses rayons, brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'allégresse le camp célèbre son retour et sa victoire. Bouillon le serre dans ses bras et lui prodigue des éloges que personne n'ose envier. « Seigneur, lui dit Renaud, j'ai, suivant tes ordres, pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai vu, j'ai vaincu les monstres qui la défendaient; tu peux y envoyer tes travailleurs, ils n'ont plus d'obstacles à redouter. »

On y court aussitôt; mille arbres tombent sous les coups de la cognée. Un ouvrier inhabile avait construit sans art les machines premières; une main plus savante et plus illustre dirigea cette fois des travailleurs moins grossiers et leur apprit à former un assemblage plus heureux.

Jadis souverain des mers, Guillaume y avait fait respecter le pavillon génois, mais, forcé de céder à l'ascendant des Sarrasins, il avait transformé ses matelots en soldats : nul ne savait alors mieux que lui suppléer à la force par l'industrie, et son génie créateur étonnait les esprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que, d'un coup d'œil, il faisait mouvoir, exécutaient les plans qu'il avait formés.

Des catapultes, des béliers, fléaux des murailles de Solime, s'élèvent sous ses yeux; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'est une tour dont la masse énorme est formée de sapin. Des cuirs encore frais la revêtent et la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pièces qui la composent se démontent et se rassemblent : à la partie inférieure est attaché un mobile bélier destiné à battre les remparts; au milieu est un pont qui s'élève

sur les murs; plus haut est une autre tour qui, par de secrets ressorts, ou s'élève ou s'abaisse.

Elle roule sur cent roues; pleine d'armes, pleine de guerriers, son mouvement n'en sera pas moins rapide. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers et un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modèle.

Du haut de leurs remparts, les Sarrasins observent ces travaux; ils voient rouler des arbres immenses, ils voient s'élever des machines, mais ils en ignorent la structure et la forme.

Eux-mêmes, par de nouveaux ouvrages, signalent leur industrie; ils affermissent leurs tours, réparent leurs murailles, en exhaussent les parties les plus faibles, et déjà ils osent défier tous les efforts des mortels : Ismen, pour mieux les rassurer encore, prépare des feux d'une nature inconnue.

L'exécrable enchanteur se promet de venger par des incendies les affronts faits à sa forêt et à son art; il mêle du soufre et du bitume que lui fournit le lac de Sodome, ou peut-être les noirs torrents qui roulent dans les enfers : de ces matières enflammées s'élance un feu impétueux qui infecte et dévore.

Pendant que les Chrétiens se préparent à l'assaut et les Infidèles à la défense, on aperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air et dirige son vol vers les remparts de Solime : les ailes étendues, il plane sur l'armée chrétienne. Déjà cet étrange courrier, du sein des nues, s'abaisse vers la cité.

Mais soudain un faucon, au bec tranchant, à la serre cruelle, fond sur l'oiseau timide; il le poursuit, il le presse et déjà il est prêt à le déchirer. Le pigeon tremblant

s'abat et va chercher un asile sur les genoùx de Bouillon.

Le héros le reçoit et le sauve : mais au bout d'un fil attaché à son cou pend un billet qui est caché sous son aile. Godefroi le prend, l'ouvre et y lit ces mots : « Le général d'Egypte au roi de la Palestine, salut :

« Ne laisse point, seigneur, abattre ton courage; résiste encore quatre ou cinq jours. Je viens délivrer tes murs. Tes yeux verront tomber tes ennemis. » Tel était le secret qu'en langue barbare portait aux assiégés le messager ailé.

Godefroi rend à l'oiseau sa liberté; mais il n'ose revoler vers les remparts, et semble craindre de revoir un maître dont son malheur a trahi la confiance. Le héros fait assembler ses guerriers et leur révèle cet important mystère : « Le Ciel, leur dit-il, veille sur nous et nous dévoile les desseins de nos ennemis.

« Il n'est plus temps de différer; il faut, du côté du midi, commencer une nouvelle attaque : l'accès en est difficile, des rochers le défendent; mais notre courage peut triompher des rochers et de la nature. L'ennemi, que rassure sa situatien, nous y opposera moins de soldats et moins de fortifications.

« Raymond, c'est là que tu iras avec tes machines attaquer Solime : moi, avec tout l'appareil de la guerre, je me porterai contre la porte septentrionale : l'Infidèle abusé attendra sur ces seuls points toutes nos forces et tous nos efforts : ma grande tour, plus mobile, ira plus loin former une attaque imprévue.

« Toi, Camille, tu feras près de moi mouvoir la troisième tour. » Il se tait. Raymond, assis auprès de lui, a pesé son discours : « Je ne puis, lui dit-il, qu'applaudir à tes desseins;

je voudrais seulement qu'un espion adroit et fidèle pénétrât dans le camp égyptien et nous éclairât sur leurs projets et sur leurs forces.

« — J'ai un écuyer, dit Tancrède, que j'ose vous proposer pour ce délicat emploi : intrépide, intelligent, il unit la prudence à l'audace; il connaît les mœurs et le langage des peuples divers et sait à son gré varier le son de sa voix, ses mouvements et ses gestes. »

On l'appelle, on lui confie la mission périlleuse dont on veut le charger; il l'accepte en souriant : « Je pars, dit-il; bientôt je serai au milieu des Egyptiens; je veux, sans être reconnu, entrer dans leur camp, à la clarté du jour, et y compter et leurs chevaux et leurs soldats.

« Je vous promets le détail de leurs forces et de leurs projets; je lirai dans l'âme du général, j'en arracherai les pensées les plus secrètes. » Il dit, et soudain il revêt une robe longue et flottante et ceint le turban.

Le carquois est sur son épaule et l'arc dans sa main; sa voix, ses gestes, ses traits, annoncent un Syrien. Il étonne les oreilles par des accents étrangers; on l'eût cru Egyptien à Memphis, et Phénicien à Tyr. Il monte un agile coursier qui à peine imprime sur le sable la trace de ses pas.

Cependant, du côté du midi, on aplanit le terrain; on dérobe la nuit au repos pour l'employer au travail. Dans leur ardeur impatiente, les Chrétiens épuisent leurs forces et n'écoutent que leur courage; et déjà tout est prêt pour seconder leurs audacieux projets.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut, le pieux Bouillon se livre à la prière; il ordonne que tous ses guerriers se prosternent aux pieds des prêtres, y fassent l'humble aveu de leurs fautes, et que du pain céleste

ils se nourrissent et se fortifient. Il fait ensuite avancer ses machines vers les lieux qu'il veut le moins attaquer. L'Infidèle, trompé par ce stratagème, se console et se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit, la plus redoutable des tours roule vers l'endroit où le mur oppose moins d'angles et moins d'ouvrages avancés. Raymond, avec la sienne, est déjà sur la colline et menace la cité. Camille, avec la troisième, s'est porté entre le nord et le couchant.

L'aurore allume ses feux, avant-coureurs du jour qui la suit; à sa clarté naissante, les Infidèles voient de trois côtés s'élever les trois formidables tours; partout leurs yeux rencontrent des béliers, des catapultes, et mille instruments funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt, avec un ardeur égale, ils travaillent à leur défense, et ramènent aux endroits qui vont être attaqués les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le héros, qui craint les surprises de l'Egyptien, appelle Guelfe et les deux Robert : « Tenez-vous, leur dit-il, à cheval, et les armes à la main.

« Pendant que je vais foudroyer ces remparts, veillez sur nos derrières, et prenez garde qu'un ennemi nouveau, par une attaque imprévue, ne vienne nous arracher la victoire. » Il dit, et déjà de trois côtés commence un triple assaut; l'Infidèle oppose partout une vigoureuse défense. Aladin lui-même a repris en ce jour les armes qu'il avait jadis déposées.

Lui-même il charge du poids de ces armes, depuis longtemps oubliées, un corps faible, affaissé sous le fardeau des ans et fatigué de son propre poids, et marche contre Ray-

mond : par ses ordres, Soliman va repousser Godefroi, et Argant combattre contre Camille. Le neveu de Boëmond, l'intrépide Tancrède, est avec Camille, et le destin l'amène en cet endroit pour frapper sa victime.

Des fleches empoisonnées volent dans les airs; un nuage immense de traits obscurcit le ciel et dérobe la clarté. Du sein des machines guerrieres partent des coups plus terribles; des globes de marbre, des poutres armées de fer, portent sur les remparts la destruction et la mort.

La foudre est moins meurtrière : les armures sont brisées ; les cadavres disparaissent, il n'en reste que des lambeaux sanglants et déchirés. Les javelots traversent le corps tout entier, fuient encore loin du guerrier blessé et laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur et de carnage n'étonne point les Sarrasins : déjà ils ont tendu des toiles et d'autres matieres dont la molle résistance trompe les efforts des Chrétiens et les affaiblit. Ils lancent et des flèches et des pierres au milieu des rangs les plus serrés.

Les Chrétiens, avec une ardeur toujours égale, poussent leur triple attaque : les uns, à l'abri de leurs machines, se dérobent aux traits qui pleuvent inutilement sur eux; d'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours, que les assiégés repoussent de toutes leurs forces; le bélier s'élance, et par d'horribles secousses ébranle le pied des remparts, tandis que les ponts s'abaissent sur le sommet.

Cependant Renaud s'arrête irrésolu, et porte partout ses regards incertains; il dédaigne de vulgaires dangers, et ne veut marcher à la gloire que par des routes inaccessibles aux autres guerriers; sans secours

sans machines, il veut par ses propres efforts escalader les murs dans la partie la plus haute et la mieux fortifiée.

Il se tourne vers les héros que guidait jadis le généreux Dudon : « O honte! leur dit-il, environné de nos armes, ce mur repose en paix; allons, signalons notre ardeur par des exploits nouveaux; il n'est point de dangers pour des cœurs intrépides; le sort respecte quiconque ose le braver. Marchons, et pour défendre nos têtes des coups de l'ennemi, couvrons-nous de nos boucliers. »

Tous, à ces mots, se rapprochent et se serrent; tous élèvent leurs boucliers; sous ce toit de fer ils bravent la tempête qui fond sur eux. D'une course impétueuse, irrésistible, ils s'avancent sous les ruines dont en vain l'Infidèle tente de les accabler.

Déjà ils sont au pied de la muraille. Renaud dresse une échelle immense; elle obéit à sa main comme la plume légère au souffle des vents; les traits, les pierres, pleuvent sur lui, mais toujours il montre, avec une égale ardeur, une égale intrépidité; inébranlable à toutes les secousses, la chute d'une montagne ne pourrait accabler son courage.

Une forêt de traits, des monceaux de ruines roulent sur lui. D'une main il ébranle la muraille; l'autre suspendue en l'air, couvre sa tête de son bouclier. Ses compagnons, qu'enhardit son exemple, appliquent des échelles à leur tour; mais comme leur valeur leur sort est inégal.

Les uns expirent, les autres tombent renversés. Cependant le héros, presque vainqueur, rassure les siens et menace les Infidèles; déjà, de ses bras étendus, il peut atteindre aux créneaux; une foule d'ennemis accourt, le presse, le repousse, et tente vainement de le précipiter. O prodige! un seul homme,

suspendu dans les airs, résiste à une foule d'ennemis.

Il résiste, il avance, et ses forces redoublent. Tel le palmier se soulève sous le poids dont il est oppressé. Il s'élance, il est sur les remparts; tout plie, tout recule à son aspect, et sa victoire ouvre à qui ose le suivre un chemin assuré.

Lui-même il tend sa main triomphante au jeune Bouillon, et par un utile secours sauve le guerrier prêt à tomber, et lui vaut encore la gloire de s'élancer sur la muraille le premier après lui. Cependant Godefroi éprouve ailleurs des fortunes diverses. On combat de son côté avec toutes les forces de l'homme et toutes les ressources de l'art.

Les Infidèles, sur leurs remparts, ont planté un tronc d'arbre qui jadis fut un mât de vaisseau; à ce tronc est attachée une poutre dont la tête est armée de fer, et qui, rétirée en arrière par des câbles, se reporte en avant avec un mouvement redoublé.

Cette poutre immense frappe contre la tour; ses chocs répétés en relâchent les jointures, l'ouvrent, l'ébranlent et la repoussent. Mais tout à coup, de cette terrible machine sortent deux faux tranchantes, qui vont couper les câbles auxquels est suspendue la poutre ennemie.

Elle tombe, et dans sa chute entraîne les hommes, les armes et les créneaux : la tour elle-même en est ébranlée et chancelle deux fois; les murs tremblent et les collines retentissent. Tel un vaste rocher qu'arrachent les efforts du temps, ou le courroux des aquilons, traîne après lui de vastes débris, et dans sa ruine emporte les arbres, les cabanes et les troupeaux.

Bouillon s'avance, il se flatte d'arborer bientôt sur la muraille sa triomphante en-

seigne : mais tout à coup on lance sur lui de noirs torrents de flamme et de fumée. Jamais, de ses entrailles brûlantes, l'Etna ne vomit tant de feux. Jamais, dans les ardeurs de l'été, le ciel de l'Inde ne brûla de tant de vapeurs embrasées.

Partout volent des vases de feu et des flèches allumées; partout roule une flamme noire et sanglante : l'air est infecté; on croit voir la foudre, on croit entendre ses éclats. Une épaisse fumée dérobe la lumière du jour, le feu s'attache à la machine; le cuir qui la défend se ride, et bientôt ne pourra plus la garantir.

Mais Bouillon, le front toujours serein, l'âme toujours intrépide, encourage ses guerriers, qui, pour sauver la tour, arrosent le cuir dont elle est revêtue : mais déjà l'eau commence a leur manquer. Soudain s'élève un vent impétueux qui reporte l'incendie contre ses auteurs.

Le feu s'élance sur les toiles que l'Infidèle a tendues, et les dévore; les remparts sont couverts de flammes. O pieux guerrier! ô mortel chéri des cieux! l'Eternel combat pour toi; les vents obéissent au son de tes trompettes, et la nature s'arme pour te défendre.

Cependant l'impie Ismen, qui voit revenir contre lui-même les feux qu'il avait allumés, veut forcer la nature, et par le pouvoir de son art triompher des vents ennemis. Escorté de deux magiciennes, il se présente sur la muraille; ses yeux louches sont cachés sous une noire paupière, une barbe épaisse et hérissée rend son aspect plus affreux. Tel jadis on eût peint Caron ou le roi des enfers entre deux furies.

Déjà on entend murmurer ces sons qui font trembler les noirs abîmes; déjà l'air se trouble, et le soleil s'enveloppe d'un nuage téné-

breux. Mais soudain un vaste rocher, du sein de la terrible machine, vole sur ces trois monstres et les écrase à la fois.

En mille pièces sanglantes leurs corps sont dispersés; tel le grain devient poussière sous la meule pesante qui le broie. Leurs âmes criminelles quittent en gémissant le séjour de la lumière, et vont se mêler aux ombres infernales. Mortels, apprenez qu'il est un Dieu vengeur, et obéissez à ses lois !

Cependant la tour, défendue par la tempête, s'approche du rempart, et déjà le pont dont elle est armée peut s'abattre sur la muraille. L'intrépide Soliman accourt, et tente de couper cet étroit passage. Il redouble ses efforts, et peut-être il eût triomphé, mais tout à coup une seconde tour apparaît sur la première.

Elle s'allonge dans les airs étonnés de sa hauteur, et domine les édifices les plus superbes : les Sarrasins, à cet aspect, sont saisis d'étonnement et de terreur : mais Soliman, quoique assailli d'une grêle de pierres, n'abandonne point son poste; il se flatte encore de couper le pont, et par ses cris il encourage ses soldats qui n'osent l'imiter.

Alors, invisible pour tout autre, s'offre aux regards de Bouillon le céleste guerrier qui veille sur sa destinée : il est couvert d'une divine armure, et son éclat efface l'éclat du soleil qu'aucun nuage n'obscurcit : « Godefroi, lui dit-il, l'heure est arrivée où Sion doit voir briser ses fers; ne ferme point, ne ferme point tes yeux éblouis, contemple le secours que le Ciel t'envoie.

« Dirige tes regards sur cette milice immense d'immortels rassemblés dans les airs. Je vais dissiper le nuage que l'humanité épaissit autour de toi, et qui, d'une ombre grossière, enveloppe tes sens. Tu verras à

nu les célestes esprits, tu pourras un moment soutenir les rayons des clartés angéliques.

« Là sont ces guerriers, jadis, comme toi, vengeurs de ta croyance : habitants aujourd'hui de la céleste demeure, ils viennent seconder tes efforts et partager ta victoire. Au milieu de ces tourbillons de poussière et de fumée, sur ce vaste amas de ruines, c'est Hugues, ton ami, qui combat, et qui sape les tours ennemies jusque dans leurs fondements.

« Plus loin, Dudon, la flamme et le fer à la main, foudroie la porte septentrionale; il fournit des armes à tes soldats, il les encourage, lui-même il dresse les échelles et les assure. Cet autre que tu vois sur la colline, la couronne sur la tête et revêtu d'habits pontificaux, c'est Adhémar : il étend encore sur vous sa main bénissante.

« Porte plus haut tes regards; vois toute l'armée céleste réunie contre les Infidèles. » Godefroi regarde; une innombrable milice se découvre à sa vue : trois escadrons se divisent chacun en trois cercles, et les cercles s'agrandissent en s'éloignant du centre.

Godefroi ébloui abaisse un moment sa paupière... il rouvre les yeux; mais tout a disparu. Cependant il voit de tous côtés les siens triomphants et couronnés par la victoire. Renaud, maître des remparts, massacre les Infidèles; une foule de héros y montent sur ses traces. Bouillon, plein d'une noble impatience, prend des mains de celui qui la porte la redoutable enseigne.

Lui-même le premier il s'élance sur le pont; le sultan s'oppose à son passage : cet espace étroit devient le théâtre des plus nobles exploits. « Amis! s'écrie Soliman, je m'immole à vos yeux : coupez ce pont der-

rière moi, je vendrai cher encore les moments qui me restent. »

Mais Renaud accourt; la terreur vole devant lui et tout fuit à son aspect. « Que ferais-je? dit le sultan; si je perds ici la vie, je la perds inutilement. » Résolu de tenter une autre défense, il abandonne le pont au héros, qui le suit d'un air menaçant, et qui arbore sur les murs l'étendard de la Croix.

L'étendard triomphant se déploie dans les airs; les vents respectueux soufflent plus mollement; le soleil, plus serein, le dore de ses rayons; les traits et les flèches se détournent ou reculent à son aspect. Sion et la colline semblent s'incliner, et lui offrir l'hommage de leur joie.

Tous les Chrétiens à la fois poussent les cris de l'allégresse et de la victoire; les montagnes en retentissent et répètent leurs derniers accents. Tancrède, au même instant, triomphe d'Argant et de tous ses efforts; il lance aussi son pont : il est maître du rempart, et y arbore la Croix victorieuse.

Du côté du midi, où combattent le vieux Raymond et le tyran de la Palestine, la fortune flotte encore incertaine. Avec ses plus intrépides guerriers, avec de plus nombreuses machines, Aladin défend des murs plus faibles par eux-mêmes, et les guerriers de la Gascogne n'ont encore pu attacher la tour à ce rempart qu'il s'obstine à garder.

Là, d'ailleurs, cette masse énorme a trouvé de plus rudes sentiers, un terrain plus difficile; et l'art, avec tous ses efforts, n'en a pu vaincre toute l'aspérité. Mais le signal de la victoire se fait entendre : Chrétiens et Sarrasins, le tyran et Raymond, savent enfin que du côté de la plaine, la ville est déjà conquise.

« Compagnons! s'écrie le comte de Toulouse,

Solime est prise, et Solime nous résiste encore ! Serons-nous les seuls qui ne partagerons point la gloire de cette noble entreprise ? » Enfin Aladin abandonne une défense désespérée, et va chercher un autre asile, où il se flatte de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent par les brèches, par les portes : tout ce qui résistait à leurs efforts a été brisé, renversé par leurs coups ; tout est en proie à la flamme et couvert de ruines. La mort, et avec elle la vengeance, le deuil, l'horreur, ses affreux compagnons, errent dans la triste Jérusalem ; le sang coule à ruisseaux, les rues en sont inondées, et tout est rempli de morts et de mourants.

CHANT XIX

Déjà les ordres d'Aladin, la terreur ou la mort avaient loin des remparts repoussé les Infidèles ; Argant seul s'obstine à défendre le mur abandonné : il montre aux Chrétiens un front toujours intrépide, et, entouré de leurs bataillons, il combat encore. Il craint, plus que le trépas, la honte de céder, et en mourant, du moins il ne veut pas être vaincu.

Plus que tous les autres guerriers, Tancrède le presse et le frappe. A sa démarche, à ses armes, le Circassien a bientôt reconnu le guerrier qui déjà s'est mesuré avec lui, qui avait juré de recommencer le combat et qui a trompé son attente : « Tancrède ! lui crie-t-il, est-ce ainsi que tu tiens ta promesse ? Etait-ce aujourd'hui que je devais te revoir ?

« Je t'attendais plus tôt, je t'attendais seul

je croyais avoir à combattre un guerrier, mais tu n'es qu'un vil fabricateur de machines. N'importe : fais-toi un rempart de tes soldats, invente de nouvelles armes, de nouveaux stratagèmes; mets l'adresse à la place de la valeur : brave assassin de femmes, ma main te prépare la mort, tu ne pourras l'éviter. »

Tancrède lui répond avec le sourire du dédain : « Mon retour est tardif, mais peut-être il te paraîtra trop prompt. Bientôt tu désireras que la mer et les montagnes fussent encore entre nous. Mon bras va te prouver que mes lenteurs ne furent point l'effet de la crainte ni de la faiblesse.

« Viens, terrible destructeur de géants et de héros, l'assassin de femmes te défie. » Il dit, et ordonne aux siens de s'éloigner. « Respectez Argant, c'est mon ennemi plus que le vôtre; sa vie m'appartient; le Ciel et mes serments le livrent à mes coups.

« — Allons, dit le Circassien, seul ou accompagné, au milieu de Solime ou dans un désert, quels que soient mes dangers, quel que soit mon espoir, je ne te laisserai pas. » Le défi porté, le défi accepté, tous deux marchent d'accord pour décider leur fatale querelle. La haine marche avec l'un d'eux; l'ardeur de combattre fait de l'autre le défenseur et l'appui de son rival.

Avide de gloire, avide de succès, Tancrède croirait sa vengeance trahie si une goutte du sang de l'Infidèle coulait par une autre main que la sienne; il le couvre de son bouclier : « Eloignez-vous, ne frappez pas! » crie-t-il de loin à tous ceux qu'il rencontre. Enfin, il arrache sa proie aux coups des Chrétiens irrités et victorieux.

Ils sortent de la ville, et par d'obliques détours, loin des tentes des Chrétiens, ils s'en-

foncent dans un secret vallon. Là, sous un ombrage épais, au pied d'une colline, ils trouvent un lieu solitaire qui semble destiné à être le théâtre d'un combat.

Tous deux ils s'arrêtent : Argant reporte sur Solime des regards inquiets, attendris. Tancrède s'aperçoit que son rival n'a point de bouclier, et lui-même il jette le sien loin de lui. « Quelle pensée t'a saisi, lui dit-il; songes-tu que ton heure est venue? Si ce pressentiment cause ta crainte et t'arrête, ta crainte est trop tardive.

« — Je songe à cette déplorable ville, jadis reine des cités de la Palestine, aujourd'hui captive, anéantie, et dont en vain j'ai tenté de reculer la chute : je songe que ta vie, que le Ciel m'abandonne, ne suffit pas à sa vengeance ni à la mienne. » Il dit, et tous deux ils s'avancent l'un contre l'autre, avec les précautions qu'inspire à chacun d'eux la valeur connue de son ennemi.

Tancrède, souple, agile, voltige et frappe comme l'éclair; Argant le surpasse de la tête et menace de l'accabler de sa vaste épaisseur. Le Chrétien tourne, se courbe, se ramasse, s'élance, se retire, épie les jours que lui livre son ennemi, et de son épée écarte son épée.

Immobile et déployé, l'Infidele, dans une attitude différente, montre un art égal. Le bras allongé, il cherche non le fer, mais le corps de son rival. L'un tente à chaque instant de nouveaux accès; l'autre toujours présente le fer au visage; toujours en garde contre la surprise et la ruse, il montre partout le fer et la menace.

Ainsi, sur une mer tranquille, luttent avec un égal avantage deux vaisseaux d'inégale grandeur : plus de pesanteur dans l'un, plus d'agilité dans l'autre; l'un va, revient, attaque

tour à tour et la poupe et la proue; l'autre demeure immobile, et quand l'ennemi l'approche, il menace de l'accabler de sa hauteur et de son poids.

Tandis que, par une feinte heureuse, Tancrède se flatte de surprendre son rival, Argant lui présente la pointe au visage; il veut parer, mais l'Infidèle trompe son adresse et l'atteint dans le flanc. A la vue de la blessure qu'il lui a faite : « Grand maître d'escrime! s'écrie-t-il, tu es vaincu dans ton art même. »

Dévoré de honte et de dépit, le héros se livre à toute sa fureur; il brûle de se venger : une victoire tardive n'est plus à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à l'outrage que par le fer; il en dirige la pointe à la visière. Argant rabat le coup; Tancrède fait un pas en avant, de la main gauche saisit le bras droit de l'Infidèle, et lui porte dans le flanc des blessures profondes et répétées.

« Tiens, voici la réponse que le vaincu fait à son vainqueur. » Le Circassien frémit et s'agite, mais il ne peut degager son bras du lien qui le serre.

Enfin il abandonne son épée et se précipite sur Tancrède; ils s'attachent l'un à l'autre, et de leurs bras nerveux ils se pressent, s'embrassent, s'ébranlent tour à tour. Tel jadis on vit lutter le vaillant Alcide et le redoutable fils de la Terre.

Après mille secousses, après mille efforts, tous deux tombent ensemble; soit adresse, soit hasard, le bras droit d'Argant est libre, pendant que de tout son poids il presse celui de Tancrede. A la vue du péril qui le menace, le héros chrétien s'agite, se dégage et se relève.

Le Sarrasin, plus pesant, se redresse plus lentement; déjà frappé d'un coup affreux, il chancelle et va retomber; mais son courage

et sa vigueur le soutiennent. Tel, battu par les aquilons, le pin superbe plie et se relève au même instant. Le combat recommence, et avec moins d'art et d'adresse il n'est que plus horrible.

Le sang de Tancrède coule par plus d'une blessure, mais l'Infidèle perd des flots du sien. Déjà ses forces s'épuisent et sa fureur languit. Telle, sans aliment, la flamme se consume et s'éteint. Tancrède, qui le voit d'un bras affaibli porter des coups toujours plus lents, sent expirer sa colère; il s'éloigne et lui adresse ce tranquille discours :

« Rends-moi les armes, généreux guerrier; reconnais-moi pour ton vainqueur, ou du moins cède à la fortune. Je ne veux de toi ni triomphe ni dépouille, je ne me réserve aucun droit sur toi. » Le Circassien, plus terrible, réveille toute sa fureur et ranime sa rage. « Tu oses donc te vanter de ma défaite? Tu m'oses, à moi, proposer une lâcheté?

« Va, use de ta fortune; mon cœur ne connaît point la crainte, et je saurai punir ta témérité. » La colère enflamme les restes de son sang et ranime ses forces défaillantes. Il veut, par un généreux effort, illustrer ses derniers moments. Tel un flambeau prêt à s'éteindre jette en mourant une plus vive clarté.

Des deux mains il saisit son épée, fond sur Tancrède, qui lui oppose inutilement la sienne, l'atteint d'abord à l'épaule, puis dans le flanc, où son fer laisse plus d'une blessure. O Tancrede! si tu n'éprouves pas la crainte, la nature te fit un cœur incapable de ce lâche sentiment.

L'Infidèle redouble, mais ses efforts inutiles se perdent dans les airs. Tancrède a prévu le coup, et s'est dérobé à la mort qui le menaçait. Victime de ta fureur, ô généreux

Argant, tu es entraîné par ton propre poids, et tu vas mesurer la terre : heureux, du moins, de ne céder qu'à toi-même, et de ne pas tomber sous les coups de ton ennemi!

Dans sa chute, ses plaies se dilatent, et le sang coule à gros bouillons. De sa main droite il s'appuie sur la terre, se relève sur ses genoux, et se défend encore. « Rends-toi ! » lui crie Tancrède en lui offrant la liberté et la vie; mais le perfide, d'un coup imprévu, le blesse au talon et le menace encore.

Le héros furieux : « Traître ! ainsi tu abuses de ma pitié ! » A ces mots, il lui plonge son épée dans la visière, l'en retire et l'y replonge encore. Argant meurt; il meurt comme il a vécu, sans langueur, sans faiblesse, et toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil et la fureur respirent dans ses derniers mots et dans ses derniers accents.

Tancrède remet dans le fourreau son fer victorieux; il offre à l'Eternel sa gloire et son triomphe. Mais, épuisé lui-même, il est prêt à tomber sur des lauriers arrosés de son sang. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse résister aux fatigues du retour. Cependant il reprend sa route, et faible, chancelant, il se traîne pas à pas.

Déjà il ne peut plus se soutenir, un dernier effort achève d'accabler sa langueur; il s'assied sur la terre, sa tête se penche et s'appuie sur sa main défaillante. Tout semble tourner autour de lui; un voile s'épaissit sur ses yeux; enfin il s'évanouit, et, dans cet état, on peut à peine distinguer le vainqueur du vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décidaient leur funeste querelle, les Chrétiens furieux désolaient Solime, et la vengeance dévorait un peuple criminel. Qui pourrait retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée?

Quelle langue pourrait rendre un spectacle s. cruel et si déplorable ?

Tout regorge de sang, tout est plein de carnage ; on voit partout des monceaux de cadavres, de morts, de mourants, mêlés et confondus. Les mères éplorées, les cheveux epars, fuient en pressant leurs enfants contre leur sein. Le soldat, chargé de richesses et de dépouilles, d'une main forcenée saisit les filles tremblantes.

Du côté du couchant, vers la colline qui conduit au temple, Renaud, couvert de sang et de poussière, se précipite sur les Infidèles les pousse et les égorge. Sa redoutable épé s'enivre de carnage et sème partout le trépa. Les casques, les boucliers, se brisent sou ses coups. La meilleur défense contre lui e: de n'en point avoir.

Le fer du héros ne sait agir que contre fer ; son courroux dédaigne ses victimes d sarmées. De sa voix, de ses regards, il me en fuite un peuple lâche et timide. Tou périt sous ses coups, ou tremble de ses m naces.

Déjà une foule éperdue et de nombre guerriers ont cherché un asile dans ce tem qui, souvent détruit et souvent relevé, co serve le nom de son premier fondateur. Jad l'or, le cèdre et le marbre embellissaient superbe édifice ; dépouillé aujourd'hui de s ornements, il ne lui reste plus que sa for et sa solidité ; des tours l'environnent, et d portes de fer en défendent l'entrée.

Le héros arrive, et trouve l'accès du tem fermé et le faîte couvert d'un appareil r naçant. Deux fois, d'un regard terrible, en mesure la hauteur ; deux fois, pour y ch cher un étroit passage, il en parcourt la conférence.

Tel, au déclin du jour, un loup avide

carnage, plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré, fait le tour d'une bergerie. Enfin Renaud s'arrête; l'Infidèle, tremblant à son aspect, attend avec effroi l'assaut dont il est menacé.

Non loin de là était un immense madrier; d'un bras que le fardeau le plus pesant ne saurait étonner, le héros le fait mouvoir contre la porte, et par des chocs redoublés tente de l'enfoncer.

Le marbre, les métaux les plus durs, ne peuvent résister à ses efforts. Les gonds sont arrachés, les serrures sont rompues, la porte tombe. Ainsi frappe le bélier; ainsi tonnent les machines redoutées qui portent la foudre et la mort. Le vainqueur s'élance dans le temple, et des flots de Chrétiens se précipitent sur ses pas.

Ce temple, jadis auguste et tout plein de l'Être suprême, est inondé de sang et souillé de carnage. O céleste justice! tes vengeances, pour être lentes et tardives, n'en sont que plus terribles. C'est toi qui dans des cœurs insibles allumes le feu et la colère; c'est toi qui fais mouvoir les bras et le fer des Chrétiens. L'impie lave de son sang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la tour de David, y entraîne avec lui le reste de ses guerriers et ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt lui-même : « Viens, généreux monarque, viens lui dit le sultan, y allons-nous dans ce dernier asile.

Tu peux y sauver de la fureur de tes envahis ta vie et ton empire. — Hélas! hélas! Ainsi le malheureux vieillard, la rage des Lares anéantit et ma ville et mon trône : décu, j'ai régné, tout est fini pour moi. Un ne sommes plus; un jour dernier, un donnévitable est arrivé pour tous.

« — Qu'est devenue ton antique valeur? répond le sultan, qu'attriste son discou Que le sort à son gré nous ravisse une co ronne ; mais la gloire, mais l'honneur est-nous et survit à nos pertes. Allons, n gneur, viens ici réparer tes forces et goi-le repos. » Il dit, et, docile à ses conse le vieux monarque se retire avec lui dans, la tour.

Soliman quitte son épée, saisit à mains une lourde massue; d'un air intré x il se place à l'entrée et la défend contre les e, tiens; tous les coups qui partent de sa é-sont affreux et mortels. Il tue, il renve in l'aspect de cette arme redoutable, tout A tout recule épouvanté. ie,

Raymond s'avance, suivi d'une trou dacieuse. Le généreux vieillard court tu-rilleux passage, et brave les coups é-triers; il frappe le premier, mais il fra r-vain. Soliman, plus heureux, lui en tomber sur le front sa pesante massse héros renversé, tremblant, les bras Le va mesurer la terre. lus,

La valeur renaît dans le cœur des Les vainqueurs sont repoussés à leur cus. périssent à cette fatale entrée: « Ami, ou Soliman, saisissez ce guerrier qui crie tomber sous mes coups, et faites-le de nier. » son-

Les Infidèles s'avancent pour exé ordres; les Chrétiens s'ébranlent po ses dre leur chef : d'un côté combat la fen-l'autre, un tendre intérêt. Tous à de doublent des efforts dont la vie et re-d'un héros si fameux doivent être erté

Cependant Soliman, obstiné dans. geance, eût enfin triomphé; les b ven-casques, tout pliait sous le poids s, les sue. Mais un secours formidable mas-sou-

tenir les Chrétiens : Bouillon et Renaud, de deux côtés opposés, accourent et se réunissent.

A la vue de la tempête qui le menace, au bruit affreux qui la devance, le sultan rappelle ses guerriers dans la tour; lui-même y rentre, mais il n'y rentre que le dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril, on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi, quand les vents mugissent, quand le tonnerre gronde au sein d'une nue sillonnée d'éclairs, le berger attentif ramene ses troupeaux sous un abri tranquille; de sa houlette et de sa voix il presse leur retour et marche le dernier.

A peine Soliman a réuni ses soldats dans la tour, Renaud arrive, renversant toutes les barrières, et brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime, la victime que le Ciel et ses serments ont promise à l'ombre de Suénon.

Son invincible bras allait attaquer le dernier rempart des Infidèles; le sultan, peut-être, allait être accablé dans son dernier asile; mais déjà l'horizon est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite et veut que le lendemain on recommence l'assaut.

La joie sur le front, il dit à ses guerriers : « L'Eternel a protégé nos armes; nous avons vaincu, il ne nous reste plus que d'achever notre victoire. Demain nous triompherons de cette tour, seul et dernier espoir des Infidèles. Allons cependant, par de tendres soins, consoler les blessés et les rappeler à la vie.

« Sauvons, sauvons ces héros dont le sang nous donne une nouvelle patrie; ces pieux devoirs conviennent mieux à des Chrétiens que le pillage et la vengeance. Hélas! cette

journée a vu trop, beaucoup trop de carnage et d'horreur; elle a trop éclairé l'avarice et la haine. Arrêtons le cours d'un odieux brigandage et d'une fureur qui nous déshonorent. Je le veux. Que la trompette proclame mes défenses. »

Il dit, et se retire dans le lieu où Raymond gémit encore du coup qu'il a reçu. Soliman, avec une égale audace, rassurait ses guerriers, relevait leur courage abattu, et cachait au fond du cœur sa triste inquiétude. « Braves compagnons, leur disait-il, soyons invincibles en dépit de la fortune. L'espoir vit encore pour nous, et, malgré ces vaines apparences de terreur, nos pertes sont légères.

« L'ennemi n'a conquis que des pierres et des ruines; il ne tient dans ses fers qu'une vile populace : Solime nous reste. Solime est tout entière dans votre roi, dans vos cœurs, dans vos mains. Votre monarque vit toujours; ses plus généreux guerriers sont autour de lui; une tour imprenable nous défend. Laissons triompher les Chrétiens dans une terre déserte; leur sort est de finir par être vaincus.

« Ils le seront. Insolents dans la prospérité, ils vont s'enivrer de carnage, se gorger de butin, se plonger dans une affreuse débauche. Au milieu des débauches, au milieu du pillage et des ruines, ils seront surpris et accablés. J'en ai pour garants le Ciel qui nous protége, votre valeur et les promesses de l'Egyptien, qui, en ce moment, s'approche et vient seconder nos efforts.

« De cette tour, nous dominons les édifices les plus élevés; nous en ferons pleuvoir des pierres sur nos ennemis. Nos machines leur fermeront tous les passages qui conduisent au tombeau du Dieu qu'ils adorent. » Par ce discours, il ranime leur courage et dans les

cœurs flétris fait renaître une douce espérance.

Cependant Vafrin errait au milieu des Egyptiens; au déclin du jour, il était parti pour le camp dont il devait épier les secrets. Au milieu des ombres de la nuit, sous un habit inconnu, il parcourut des routes solitaires. L'aurore n'avait point encore éclairé l'orient de ses premiers feux, que déjà il avait laissé derrière lui les murs d'Ascalon; l'astre du jour avait mesuré la moitié de sa carrière quand il découvrit la formidable armée.

Il voit des tentes sans nombre et mille étendards flottants dans les airs. Mille accents confus se font entendre; des cors, des tambours, cent autres instruments barbares, effrayent le ciel de leur discordante harmonie. Les cris des chameaux et des éléphants se mêlent aux hennissements des chevaux. Sans doute, dit Vafrin, toute l'Afrique, toute l'Asie, sont rassemblés en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp et les retranchements; bientôt, sans tenter des sentiers inconnus et de tortueux détours, il entre par la porte la plus spacieuse et affronte les regards de toute l'armée. Il fait des questions, il fait des réponses, et toujours à la finesse il unit le maintien le plus hardi et le sang-froid le plus décidé.

Rien n'échappe à son œil curieux. Il compte les guerriers et les chevaux; il apprend le nom des chefs et observe l'ordre et la discipline du camp. Bientôt il porte plus loin ses vœux et son espoir : il entreprend et vient a bout de pénétrer les desseins les plus secrets. Son heureuse adresse, déguisée en simplicité, lui ménage un accès jusqu'à la tente du général.

La toile qui la couvre offre un passage aux regards et à la voix. Une ouverture, qui ré-

pond à la partie la plus inférieure, trahit les secrets du général et le livre à la vue du spectateur curieux; Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Emiren était debout, la tête nue, la cuirasse sur le dos, enveloppé d'un manteau de pourpre et la main appuyée sur sa javeline. Un peu plus loin, deux pages soutenaient son casque et son bouclier. Il fixait un guerrier d'une taille gigantesque, dont le regard était farouche et l'aspect menaçant. Vafrin prête l'oreille, il entend prononcer le nom de Godefroi, et à ce nom son attention redouble.

« Tu es donc bien sûr, disait Emiren, de donner la mort à Godefroi? — Je le suis, et je jure de ne revenir jamais si je ne reviens vainqueur. Je frapperai le premier coup. La seule récompense que je demande, c'est de pouvoir, au milieu du Caire, dresser un trophée et y suspendre ses armes avec cette inscription :

« Ces armes sont celles du brigand fran-
« çais, du destructeur de l'Orient : Ormond
« les lui ravit en lui ravissant la vie, et il éleva
« ce trophée pour immortaliser le souvenir de
« cet événement. » — Non, reprend Emiren, le calife doit un autre prix à cet exploit si rare; à la grâce que tu demandes il ajoutera tout ce que tu as droit d'attendre de sa générosité.

« Prépare ton déguisement et tes armes; le jour du combat approche. — Tout est prêt. » A ces mots ils se taisent tous deux. Vafrin demeure interdit et troublé; il songe quel peut être ce complot, quel peut être ce fatal déguisement, et son esprit se perd dans les plus sinistres idées.

Il se retire plein d'une affreuse inquiétude et passe toute la nuit sans fermer la paupière. Au retour de l'aurore, tout le camp déploie ses drapeaux et se met en marche. Va-

frin marche et s'arrête avec eux; il erre encore d'une tente à l'autre et tâche de surprendre quelque nouvelle lumière.

Enfin, sous un superbe pavillon, au milieu de ses femmes et d'une foule de guerriers, ses yeux rencontrent Armide, qui, l'air morne et le cœur gros de soupirs, semble s'entretenir avec elle-même; sa tête est appuyée sur sa main, ses regards sont attachés à la terre; Vafrin ne sait si elle pleure, mais il voit ses prunelles mouillées et ses yeux chargés de perles liquides.

Vis-à-vis d'elle, Adraste est assis, le regard fixe, sans mouvement et presque sans haleine. Ses yeux, interprètes de ses désirs, couvrent la princesse et la dévorent. Tysapherne est auprès d'eux, les fixe tour à tour et brûle d'amour et de rage; son teint, mobile et changeant, se colore tantôt du feu de la tendresse, tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin, Altamore est entouré d'un cercle de femmes; il ne s'abandonne point à l'ardeur d'un impétueux désir; son œil discret erre mollement sur les divers attraits d'Armide; quelquefois il s'arrête sur une main charmante, quelquefois sur sa bouche vermeille. Souvent il épie des appas plus cachés, et sous un voile infidèle enfonce des regards curieux.

Armide enfin lève les yeux : la sérénité renaît sur son front; un sourire céleste vient, comme l'éclair, percer le nuage de sa douleur : « Généreux Adraste, quand je songe à ta valeur, je respire; mon âme se soulève sous le poids qui l'accable; bientôt elle goûtera la vengeance, et mon courroux qui l'attend en a déja toute la douceur.

« — Madame, éclaircissez ce front chargé d'ennuis et calmez votre douleur; bientôt vous verrez à vos pieds la tête de votre en-

nemi; bientôt, si vous l'aimez mieux, cette main vengeresse vous l'amènera prisonnier. Je l'ai promis, je le jure encore. » Tysapherne, qui l'entend, garde le silence, mais il est rongé de colère et dépit.

Armide reporte sur Tysapherne un doux regard : « Et toi, seigneur? lui dit-elle.—Moi, d'un pas timide, je marcherai de loin sur les traces de ton héros, de ton incomparable vengeur. — Oui, réplique l'Indien furieux, il suivra de loin mes traces, et craindra de se mesurer avec moi.

« — Que ne puis-je, s'écrie Tysapherne, me livrer au transport qui m'agite! Que ne m'est il permis de tirer ce fer! Bientôt on verrait qui des deux doit marcher le premier. Barbare! je ne crains ni ta valeur, ni tes vaines prouesses. Je ne crains que le Ciel et le funeste amour qui me consume. » Il se tait; Adraste se lève pour l'attaquer, mais Armide les arrête.

« Généreux guerriers, leur dit-elle, vous m'avez promis vos bras; pourquoi me ravir vos bienfaits? Vous êtes mes vengeurs; ce titre devrait vous unir. C'est moi que votre courroux offense, c'est sur moi que retombent vos outrages. » Ainsi parle Armide, et les rivaux furieux plient sous le joug de fer qu'elle leur impose.

Vafrin a tout vu, tout entendu; il va chercher ailleurs le secret affreux qu'un voile épais lui dérobe toujours. Il tente en vain de l'arracher par des questions faites avec art : les difficultés irritent encore ses désirs. Il veut ou l'emporter ou périr dans son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux, mille ruses inconnues; rien ne répond à ses vœux. Enfin la fortune tranche le nœud qui l'embarrasse, et dévoile à ses yeux le noir tissu du crime qui menace Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide est assise au milieu de ses vengeurs et d'une foule tumultueuse. C'est là qu'il se flatte encore de trouver quelque lumière. Il aborde une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

« Moi aussi, lui dit-il, je voudrais être le chevalier de quelque belle; je pourrais, comme un autre, lui offrir la tête de Bouillon ou la tête de Renaud. Demande-moi celle de quelqu'un de ces barbares, je te la promets... » Il espère que la plaisanterie amènera bientôt des discours plus sérieux.

Mais il sourit, et son sourire le trahit. Soudain une autre beauté le fixe et s'approche de lui : « Je veux, lui dit-elle, te dérober à toute autre; tu ne te repentiras point de m'avoir voué ton amour. Je te choisis pour mon chevalier, et je veux dès à présent t'entretenir à l'écart. »

Tous deux ils s'éloignent : « Je t'ai reconnu, Vafrin, et tu dois aussi me reconnaître. » A ces mots, il se trouble; mais bientôt, rappelant ses esprits : « Je ne me ressouviens pas, lui dit-il en souriant, de t'avoir jamais vue; et pourtant ces traits ne sont pas faits pour être oubliés; tout ce que je sais, c'est que mon nom ne ressemble point à celui que tu as prononcé.

« Je suis né sur les sables brûlants de Biserte; Lesbin est mon père, et je m'appelle Almansor. — Je sais qui tu es, et quel pays t'a vu naître. Ne dissimule plus, je suis ton amie; j'exposerai mes jours pour sauver les tiens; tu vois Herminie, la fille des rois, l'esclave de Tancrède, ton maître et le mien.

« Deux mois entiers j'ai été confiée à ta garde; mon cœur conserve avec reconnaissance le souvenir de ton zèle et de tes soins. C'est moi, regarde bien; c'est moi-même. »

Vafrin la fixe encore et l'a bientôt reconnue. « Ne crains rien, lui dit-elle, je te jure, par le soleil qui nous éclaire, que je n'abuserai point de ta confiance.

« Moi-même j'implore ta pitié ; il faut que tu me rendes à mes premiers fers : depuis que ma chaîne est rompue, malheureuse au sein d'une affreuse liberté, je n'ai coulé que de tristes nuits et des jours déplorables. Si tu viens en ces lieux pour observer ce qui s'y passe, la fortune jamais ne put être plus propice à tes désirs. Je te révélerai d'importants mystères et une trame odieuse, qu'aucune autre ne pourrait te découvrir. »

Inquiet et rêveur, Vafrin garde un morne silence ; il se rappelle Armide et ses perfidies. Que sait-il ? une femme est volage, indiscrète ; elle veut, elle ne veut plus. Insensé qui s'endort sur la foi de ses promesses. ! Enfin, il lui répond : « Madame, si vous voulez me suivre, je guiderai vos pas : partons, et ne perdons plus en discours inutiles de précieux instants. »

Ils conviennent de partir aussitôt. Vafrin se retire ; Herminie se mêle parmi les femmes, y demeure quelques moments, affecte un air de gaieté, parle de son chevalier, et bientôt elle s'éclipse. Elle arrive au rendez-vous, et tous deux à cheval ils fuient loin du camp.

Déjà ils étaient dans un lieu solitaire, et les tentes des Sarrasins disparaissaient derrière eux. « Quel est, dit Vafrin, ce noir complot qui menace les jours de Godefroi ? » Herminie déploie à ses yeux la funeste trame. « Huit guerriers, dit-elle, Ormond à leur tête, ont conspiré contre la vie du héros.

« Le jour qui décidera de l'empire de l'Asie, ils se jetteront dans la mêlée, déguisés en Français, la croix sur leurs armes, et vêtus

comme les gardes qui veillent autour de Bouillon.

« A leurs casques seront attachés quelques marques distinctives qui les feront reconnaître pour Egyptiens. Sous ce déguisement, au milieu du combat, les traîtres enfonceront dans le sein de Godefroi un fer empoisonné.

« Moi-même, hélas! j'ai servi leurs barbres projets : ces mains, ces tristes mains, ont été forcées de tracer le modèle de leur armure et de leurs habits. Je fuis un camp souillé par le crime; je fuis des tyrans qui me font une loi de partager leurs forfaits. Voilà, Vafrin, la raison qui m'oblige à m'éloigner de ces lieux.

« Hélas! ce n'est pas la seule... » A ces mots, une rougeur involontaire couvre ses joues : elle baisse les yeux, et ces derniers sons, à demi-articulés, expirent sur ses lèvres. Vafrin veut lui arracher le secret que lui cache sa pudeur : « Ah! madame, lui dit-il, vous avez des secrets que vous n'osez confier à ma foi? »

Un soupir s'échappe de son sein; d'une voix tremblante et mal assurée : « Fuis, dit-elle, impuissante pudeur! je ne reconnais plus tes lois. Eh! pourquoi tenterais-je encore de cacher un feu qui se trahit de lui-même? Il fut un temps où je me devais ces égards; aujourd'hui, errante, fugitive, quel respect dois-je encore à des liens que j'ai brisés? »

Ensuite elle ajoute : « Dans cette nuit funeste à moi-même, funeste à ma patrie, je perdis bien plus que je ne parus perdre : la ruine de mes Etats, la chute de mon trône, furent les premiers, mais ne furent pas les plus grands de mes malheurs. Cette nuit affreuse me ravit à moi-même; elle me ravit, sans retour, mon cœur, ma raison et mes sens.

« Vafrin, tu t'en souviens ; tremblante, éperdue, au milieu de tant de carnage et d'horreur, je courus à ton maître, au moment où il entrait dans mon palais; je me jetai à ses genoux : « Vainqueur indompté, lui dis-je, j'implore ta clémence. Je ne te demande point la vie, mais sauve du moins mon honneur et ma vertu. »

« Il me présenta sa main victorieuse : « Princesse, me dit-il, votre espoir ne sera point trompé. Je serai votre défenseur et votre appui. » Je sentis alors... je ne sais ce que je sentis; mais mon cœur fut pénétré d'une céleste douceur, et bientôt mon âme tout entière fut en proie à un feu dévorant.

» Tancrède, par des soins assidus, consolait mes ennuis : il mêlait ses larmes avec les miennes. Enfin, un jour : « Je vous rends, me dit-il, votre liberté, vos trésors. » Hélas! ce bienfait, Vafrin, n'en eut que l'apparence. En rompant mes fers, il me ravit à moi-même. Il me rendit de vaines richesses, mais il usurpa sur mon cœur un pouvoir despotique.

« Que l'amour a de peine à se cacher! Souvent je te parlais de mon vainqueur : instruit malgré moi d'une faiblesse que je n'osais t'avouer : Herminie, me disais-tu, vous brûlez d'une flamme secrète. Je m'en défendais toujours, mais des soupirs trahissaient mon cœur, et peut-être mes regards te revélèrent le feu dont j'etais consumée.

« Malheureux silence! Ah! que ne cherchai-je alors un remede à mes peines, puisque je devais un jour, pour les guérir, rompre inutilement le frein qui arrêtait mes désirs! Enfin, je partis : j'emportai dans mon cœur le trait qui l'avait blessé. Je mourais quand l'amour, pour prolonger ma triste existence, brisa tous les liens de la pudeur.

« J'allai chercher ce vainqueur qui fit mes

tourments, et qui, seul, pouvait les finir : des cruels, des barbares, arrêtèrent mes pas ; je pensai devenir leur proie : pour me dérober à leur fureur, je me sauvai dans un désert lointain ; là, dans une cabane solitaire, la houlette à la main, je vécus au milieu des bergers et des bois.

« Mais bientôt ce feu, que la crainte avait assoupi, se ralluma dans mon cœur. Je tentai encore de me réunir à Tancrède ; un nouveau malheur, que je ne pus éviter, me rendit à tous mes ennuis ; des Egyptiens me prirent et m'emmenèrent à Gaza.

« Ils me presentèrent à Emiren ; je lui révélai ma naissance et mes disgrâces ! il me plaignit. Je trouvai auprès de lui et auprès d'Armide un asile respecté. Voilà, Vafrin, ma déplorable histoire. Tant de fois captive, tant de fois affranchie, je conserve, je chéris encore mes premiers fers.

« O Ciel ! si le héros qui m'a chargée d'une chaîne que jamais rien ne pourra briser, allait me dire : « Esclave vagabonde, va chercher un autre asile... » S'il me repoussait loin de lui !... Ah ! puisse-t-il agréer mon retour et me rendre à mes premiers liens ! » Ainsi parlait Herminie. Ils marchèrent toute la nuit et tout le jour, soulageant par leurs entretiens les ennuis de la route.

Vafrin la conduisait par des sentiers détournés et par la voie la plus courte et la plus sûre. Au moment où le soleil allait éteindre ses feux dans l'Océan, ils arrivent dans un lieu voisin de Solime : ils aperçoivent des traces sanglantes ; bientôt ils voient dans des flots de sang un gigantesque guerrier étendu sur la poussière, le visage tourné vers le ciel et qui, tout mort qu'il est, semble menacer encore.

A ses armes ils le reconnaissent pour un

Infidèle : Vafrin s'éloigne. Plus loin, ses yeux en rencontrent un autre : Ah ! c'est un Chrétien dit-il ; il s'approche, il détache le casque : Ciel ! c'est Tancrède ! c'est mon maître ! »

A ces cris douloureux, au nom de Tancrède, l'infortunée princesse sent déchirer son cœur : éperdue, forcenée, elle accourt. A la vue de cette tete pâle, décolorée, mais belle encore, elle s'élance et se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux ; des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : « Malheureuse, où m'a conduite ma triste destinée ? Fatale vue, spectacle à jamais funeste ! Tancrède, enfin, tu m'es rendu ; mais, hélas ! je te revois, et tu ne me revois plus ! Je suis présente à tes yeux, et tes yeux sont fermés pour moi ! En te retrouvant, je te perds pour toujours.

« Infortunée ! l'eussé-je cru, que ta vue dût jamais être un supplice pour moi ? Que ne suis-je privée de la lumière du jour ! Hélas ! où est cette flamme qui animait ces yeux jadis si cruels et si doux ? Un voile éternel est étendu sur eux. Les roses de son teint, la sérénité de son front, que sont-elles devenues ?

« Mais, quoi ! cette sombre pâleur me plaît encore. Ombre chérie ! si tu entends mes cris, pardonne à mon audace, pardonne à l'ardeur de mes désirs : je vais cueillir sur ces lèvres éteintes des baisers qu'Amour m'avait promis plus brûlants. Oui, je veux, en dépit de la mort, rendre à ces lèvres froides et glacées une partie des feux qui devaient les embraser.

« O bouche qui, tant de fois, par tes discours, soulageas mes ennuis, souffre qu'un dernier baiser mêle encore quelques douceurs à mes derniers moments ! Autrefois, peut-être, si j'eusse encouragé tes désirs, tu me l'aurais donné ce baiser qu'il faut maintenant que je dérobe. Permets que mes lèvres pres-

sent tes lèvres, et qu'en les pressant j'exhale mon dernier soupir.

« Cher Tancrède, reçois mon âme tout entière, et qu'elle passe où repose la tienne !... » Ses gémissements etouffent ses paroles, et ses yeux se fondent en larmes. Le visage du héros en est inondé. Il revient à lui-même, il entr'ouvre ses lèvres languissantes ; un soupir échappé de son sein se confond avec les soupirs de la princesse.

Elle s'en aperçoit ; un rayon d'espérance luit au fond de son cœur. « Tancrede, mon cher Tancrède ! ouvre les yeux et reçois les larmes que je donne à ton trépas. Regarde Herminie mourante à côté de toi ! Attends ; mon âme va rejoindre la tienne ! Attends ; c'est la dernière faveur que je te demande. »

Tancrède ouvre ses yeux faibles et appesantis, et les referme soudain. Herminie continue ses plaintes. « Il n'est pas mort ! s'écrie Vafrin ; donnons-lui des secours, nous lui donnerons ensuite des larmes. » il lui ôte son armure ; d'une main faible et tremblante, la princesse seconde la sienne. Elle examine et sonde ses plaies. Son expérience et son art lui promettent de le rappeler à la vie.

Mais, dans ce lieu solitaire, elle n'a que son voile pour envelopper ses blessures. Amour fournit à sa pitié une ressource nouvelle. De ses cheveux elle étanche le sang ; de ses cheveux encore elle fait un lien pour bander ses plaies.

Le dictame et les plantes salutaires lui manquent, mais elle connaît des mots mystérieux qui peuvent charmer la douleur et la mort. Aux sons que sa bouche prononce, le héros sort du mortel assoupissement : il promène autour de lui un regard curieux ; il voit son fidèle Vafrin, il voit Herminie, que ses yeux ne reconnaissent point encore.

« Vafrin, dit-il, comment et depuis quand dans ces lieux? Et toi, qui es-tu, beauté dont la main daigne me secourir? » Partagée entre l'inquiétude et la joie, Herminie soupire et rougit. « Tu le sauras, lui dit-elle; mais, en ce moment, ton état demande le silence et le repos. Je te promets la vie, prépare à mes soins la récompense qui leur est due. » A ces mots elle s'assied, et sur ses genoux reçoit la tête de Tancrède.

Cependant Vafrin songe aux moyens de reconduire son maître dans le camp avant que la nuit plus sombre ait enveloppé la terre. Mais soudain une troupe de guerriers s'avance : ce sont les soldats de Tancrède; ils étaient avec lui quand il défia le Circassien; mais, dociles à ses ordres, ils n'osèrent suivre ses pas. Leur zèle, qu'alarme son retard, les ramène sur ses traces.

D'autres encore viennent après eux; sur leurs bras mollement entrelacés ils le reçoivent et le soutiennent. « Et le généreux Argant, dit Tancrède, il restera donc la proie des corbeaux et des vautours? Non, de grâce, ne le laissez pas en ces lieux : rendons à ses tristes restes les honneurs suprêmes; rendons à sa valeur le tribut d'éloges qui lui est dû.

« Ma haine ne survit point à son trépas. Il est mort en héros, et nous lui devons bien ces faibles hommages qu'on paye à la vertu qui n'est plus. » Des soldats, à ces mots, prennent entre leurs bras le corps d'Argant et suivent Tancrède, chargés de ce pesant fardeau. Vafrin, en gardien fidèle, marche à côté d'Herminie.

« C'est à Jérusalem que je veux aller, dit le guerrier : s'il faut que le flambeau de mes jours s'éteigne, j'expirerai du moins plus près du tombeau de mon Dieu. De là, mon âme, avec moins d'efforts, s'envolera dans le

ciel. Heureux, en mourant, de voir ces lieux où m'appelaient mes vœux et mes serments! »

Il dit : on le porte à Solime ; on l'y dépose sur un lit où il s'endort d'un sommeil tranquille. Non loin de lui, Vafrin donne à la princesse un asile secret et inconnu ; lui-même il va trouver Godefroi, et sans obstacles pénètre jusqu'à lui, quoique dans ce moment le héros, profondément occupé de son entreprise, pèse et balance ses espérances, et ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle de guerriers, les plus puissants et les plus sages est autour de lui. Vafrin parlé, et tous se taisent pour l'entendre. « J'ai pénétré, seigneur, dans le camp des Infidèles.

« N'attends pas que je te dise le nombre de leurs soldats ; les plaines, les montagnes, les valées, en sont couvertes. J'ai vu la terre au loin dépouillée de ses moissons ; j'ai vu tarir les fleuves et les fontaines, la Syrie n'a point assez d'eau pour éteindre leur soif, ni de blé pour les nourrir.

« Mais cette innombrable armée n'est presque toute qu'un ramas inutile, sans discipline et sans ordre ; ils ne savent point manier le fer, et lancent de loin des flèches impuissantes. On y voit cependant quelques guerriers d'élite qui marchent sous les drapeaux persans. On y voit une troupe peut-être encore plus formidable : c'est la troupe immortelle du calife.

« Immortelle, en effet, puisque toujours le même nombre la compose, et que toujours un nouveau soldat remplace le soldat qui vient de périr. Emiren commande l'armée, Emiren, qui, en prudence, en valeur, n'a peut-être point d'égal. Son maître lui ordonne de tout tenter pour engager un combat.

« Après-demain l'ennemi sera dans ces lieux... Renaud, songe à défendre ta vie, on brûle de te l'arracher; Armide a promis sa main à qui lui apportera ta tête, et les plus fameux guerriers ont juré de l'abattre.

« On compte parmi eux le roi de Samarcande, le vaillant Altamore; on y compte Adraste, le gigantesque Adraste, dont les Etats touchent aux portes de l'aurore; guerrier barbare, inhumain, qui, au lieu de coursier, monte un superbe éléphant; et Tysapherne encore, que la renommée place au rang des héros les plus redoutés. »

Il dit; Renaud s'enflamme, ses yeux étincellent; déjà il voudrait être au milieu des ennemis; il ne peut plus se contenir ni captiver l'ardeur qui le transporte : « Seigneur, ajoute Vafrin, en se retournant vers Bouillon, je ne t'ai rien dit encore; un secret plus affreux me reste à dévoiler : on aiguise contre toi le poignard de la trahison. »

Il révèle le complot qui menace ses jours, les armes, le poison, le fatal déguisement, et la récompense promise au crime. Tous l'interrogent; il leur répond à tous. Le silence succede; enfin Bouillon, s'adressant à Raymond : « Comte, lui dit-il, quel est ton avis?

« — Je ne crois plus qu'il faille demain recommencer l'assaut; investissons la tour et fermons-en la sortie à l'ennemi. Cependant, faisons reposer nos troupes, et préparons-nous à un combat qui doit décider du sort de l'Asie. Songe, toi-même, s'il vaut mieux aller chercher l'Egyption ou l'attendre.

« L'objet le plus important pour nous, c'est ta vie; par toi, nous sommes sûrs de vaincre, par toi, nous sommes sûrs de régner : sans toi, qui sera notre guide? quel sera notre appui? Pour reconnaître les perfides qui menacent tes jours, fais changer à tes gardes

d'habillement et d'armure, le crime se trahira lui-même.

« — Je retrouve dans tes conseils toute ta sagesse et toute ton amitié. Je prononce ce que tu n'oses décider : nous marcherons à l'ennemi ; les vainqueurs de l'Orient ne doivent pas se cacher derrière un rempart ou dans des retranchements ; c'est dans la plaine, c'est à la clarté du jour que nous devons montrer à ces impies notre valeur et notre audace.

« Ils trembleront au seul souvenir de nos triomphes ; notre aspect, l'éclat de nos armes, achèveront leur défaite. Sur leurs débris, nous assiérons les fondements de notre empire. Bientôt la tour se rendra d'elle-même, ou cèdera sans peine à nos efforts. » A ces mots, Bouillon se tait ; tous vont goûter le repos qu'amènent le silence et la nuit.

CHANT XX

Déjà le soleil avait rappelé les mortels à leurs travaux ; déjà son char, conduit par les Heures, avait mesuré une partie de sa carrière. Soudain, du haut de la tour où ils se sont réfugiés, les Infidèles aperçoivent un nuage lointain qui s'avance et roule vers Solime. Bientôt ils reconnaissent les Egyptiens et le secours qui leur est promis. Sous les pas de cette immense armée vole un tourbillon de poussière, la plaine et les collines disparaissent.

A cet aspect, les assiégés poussent des cris d'allégresse. Tels, aux rives de la Thrace, à l'approche des hivers, des bataillons de grues s'agitent et, par leurs cris, saluent la cha-

leur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'espérance ranime leur courage et leur vigueur ; ils lancent des flèches, ils vomissent des outrages et des blasphèmes.

Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naissent ces nouveaux transports et cette nouvelle audace. Ils portent leurs regards dans la plaine ; ils voient l'ennemi qui s'avance. Soudain une généreuse ardeur les enflamme : ils crient : *Aux armes! aux armes!* La jeunesse impétueuse se presse autour de Bouillon, et frémissant de rage : « Donne, seigneur, donne-nous, s'écrie-t-elle, le signal du combat. »

Mais le héros résiste à leur impatience et met un frein à leur audace ; il ne permet pas même que par de légers combats on essaye la fortune. « Après tant de fatigues, leur dit-il, donnons du moins un jour au repos. » Peut-être aussi veut-il nourrir dans ses ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ses armes en attendant que l'aurore trop lente ait enfin rallumé ses feux. Jamais l'air ne fut si pur et si serein qu'aux approches de cette journée. L'aurore naissante semble être couronnée de tous les rayons du soleil ; le ciel a redoublé ses clartés, et veut, sans voile, contempler ces glorieux exploits.

Dès qu'il a vu les premiers traits du jour, Godefroi fait marcher son armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller sur la tour et contenir les assiégés. Sous lui sont ses Gascons, et un peuple de Chrétiens qui, du fond de la Syrie, sont venus s'unir à leurs libérateurs.

On lit sur le front de Godefroi le présage assuré de la victoire ; un céleste éclat brille dans tous ses traits ; jamais il ne parut si

auguste et si grand : la fleur de la jeunesse renaît sur son visage; son regard, son maintien, tout annonce qu'il est au-dessus des vulgaires mortels.

Le camp des Egyptiens se présente à sa vue; Godefroi fait occuper une colline qui s'étend à sa gauche et se prolonge derrière lui. Dans la plaine, il déploie un front large et menaçant; l'infanterie est au milieu, et la cavalerie sur les ailes.

A la gauche, sur la pente de la montagne, il place les deux Robert; son frère est au centre; lui-même il commande la droite. Etendue dans la plaine, c'est là que sera le danger; c'est là qu'avec ses bataillons plus nombreux l'ennemi peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui sont ses Lorrains et l'élite de ses soldats. Entre les cavaliers il place des fantassins habitués à combattre au milieu des chevaux. Non loin de là est un escadron d'aventuriers et d'autres guerriers fameux, sous les ordres de Renaud.

« La victoire, lui dit Godefroi, est dans tes mains; c'est de toi que dépend notre sort : tiens ta troupe cachée à l'ombre de ces ailes. Au moment où l'ennemi s'approchera, fonds tout à coup sur lui, et fais évanouir ses projets. Sans doute il voudra nous envelopper. »

De là, sur un coursier rapide, il vole de rang en rang : son visage est découvert; la terreur est sur son front, et l'éclair dans ses yeux : il rassure les courages ébranlés; il affermit ceux qui espèrent : il rappelle au brave ses exploits, à l'audacieux ses prouesses : aux uns il promet des récompenses, aux autres des honneurs.

Enfin, il s'arrête sur une éminence à la tête de son armée, et adresse à ses guerriers ce discours qui les enflamme. Sa rapide élo-

quence roule comme un torrent qui, grossi par les fontes des neiges, se précipite du sommet d'une montagne.

« Illustres vainqueurs de l'Orient, fléaux de l'impiété, voici enfin le dernier de nos combats, voici le jour désiré si longtemps : le Ciel rassemble aujourd'hui tous vos ennemis pour les livrer tous à la fois à vos coups.

« Que de victoires réunies dans une seule ! Que de travaux, que de fatigues nous épargne l'Eternel ! Que l'aspect de cette immense multitude ne vous inspire aucune terreur. Divisée, sans harmonie, sans discipline, elle s'embarrassera elle-même. A tant de bras il manquera le courage qui les fait mouvoir, et cet ordre qui les dirige et les rend utiles.

« La plupart sans adresse, sans vigueur, arrachés à l'oisiveté ou à de vils emplois, n'apportent que leur lâcheté et leur inexpérience. De ce côté, je vois trembler leurs épées, je vois trembler leurs boucliers, je vois trembler leurs enseignes. Dans leurs sons incertains, dans leurs mouvements équivoques, je lis leur perte et notre triomphe.

« Ce guerrier couvert d'or et de pourpre qui les commande, et dont le regard est si fier, a vaincu peut-être des Arabes et des Maures, mais sa valeur ne résistera pas à la nôtre. Au milieu du trouble et de la confusion, que peut-il attendre de son courage et de son habileté? Il ne connaît point ses soldats, il leur est inconnu ; il en est peu d'entre eux auxquels il puisse dire : Tu étais là, j'y étais avec toi.

« Moi, je commande à une troupe choisie : jadis votre compagnon, aujourd'hui votre chef, j'ai combattu, j'ai triomphé avec vous. En est-il parmi vous dont je ne connaisse la patrie et la naissance ? Quand vos flèches volent dans les airs, en est-il une dont je ne

puisse dire : C'est un Français, c'est un Irlandais qui l'a lancée ?

« Je ne vous demande point des exploits nouveaux ; soyez tels que je vous ai vus : ayez votre zèle accoutumé, souvenez-vous de votre gloire, de la mienne, de l'honneur du Christ. Allez, frappez ces impies, foulez leurs cadavres sanglants, et sur leurs débris affermissez notre conquête. Pourquoi vous arrêter encore ? Je le lis dans vos yeux : la victoire est à nous. »

A ces mots, un rayon de lumière vient former un cercle autour de sa tête. Tel brille un éclair, ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit se plonge dans le sein des eaux. Ce rayon parut aux Chrétiens le présage assuré du diadème que devait un jour ceindre Bouillon.

Peut-être, s'il est permis à un mortel de sonder les célestes mystères, peut-être ce fut l'ange tutélaire du héros qui descendit du séjour des immortels et le couvrit de ses ailes. Cependant l'Egyptien, avec non moins d'ardeur, ordonnait son armée et encourageait ses soldats.

Il avait, comme Godefroi, placé son infanterie au milieu, et sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite ; Altamore à la gauche; Muléassem est au centre, et derrière lui Armide et son brillant cortége.

Sous Emiren se rangent le farouche Adraste et Tysapherne, et la troupe immortelle. A la gauche, avec Altamore, sont les rois de Perse et d'Afrique, et les deux monarques éthiopiens. Leurs nombreux escadrons peuvent se déployer dans un plus vaste espace ; c'est de là que la fronde doit lancer les pierres, et l'arc décocher les flèches.

Le général court de rang en rang ; il parle à ses soldats par lui-même ou par ses inter-

prêtes : il mêle les reproches et les louangés, les promesses et les menaces : « Pourquoi, dit-il à l'un, ce visage consterné? Que crains-tu? Que peut un seul contre cent? Notre ombre, nos cris seuls, mettront en fuite cette poignée de soldats.

« J'aime ton audace, dit-il à l'autre, généreux guerrier, va reprendre la proie que des barbares nous ont enlevée. » Quelquefois il évoque la patrie; il présente à leurs yeux son image pâle, défigurée, et le tableau de leurs familles suppliantes, éperdues : « Ta patrie te parle et t'implore par ma voix.

« Sauve mes lois, sauve mes temples. Ne permets pas qu'ils soient souillés de mon sang. Arrache les filles tremblantes aux outrages d'un soldat effréné; défends les cendres et les tombeaux de tes aïeux de l'impiété qui veut les profaner; vois les vieillards appesantis par l'âge qui déplorent leur faiblesse, et te montrent leurs cheveux blancs. Vois ton épouse en larmes qui te montre son sein, tes enfants, et ce lit confident de vos chastes amours! »

Il a dit à d'autres : « L'Asie remet dans vos mains sa gloire et sa vengeance ; c'est de vous qu'elle attend le sévère mais juste châtiment des barbares qui l'ont ravagée. » Ainsi, en diverses langues, et par divers motifs, il allume dans ses guerriers l'ardeur du combat. Mais déjà les deux chefs se taisent, et les deux armées ne sont plus séparées que par un espace étroit.

Quel étonnant spectacle ! Le signal est donné; tout s'ébranle : les enseignes et les drapeaux flottent dans les airs. les vents agitent les mobiles panaches; l'or et l'acier, frappés des rayons du soleil, portent au loin les éclairs et la terreur.

Tout est hérissé de piques et de javelots:

les arcs sont tendus, les lances sont en arrêt, les traits sifflent, les frondes résonnent, les coursiers écument et s'enflamment de la haine et de la fureur dont leurs maîtres sont animés. Ils bondissent, ils frappent la terre, et leurs naseaux brûlants vomissent la flamme et la fumée.

La beauté de ce spectacle en égale l'horreur. Malgré les alarmes qu'il inspire, un charme secret y fixe les yeux. Le son terrible de mille instruments flatte encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée des Chrétiens, moins nombreuse, offre un aspect plus imposant : leurs armes ont plus d'éclat ; un souffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon le premier fait sonner la charge ; l'Egyptien répond et accepte le combat ; les Chrétiens à genoux invoquent l'Eternel, et baisent la poussiere. Bientôt la plaine disparaît ; on se presse, on se mêle, et de tous côtés volent la fureur et la mort.

Quel guerrier, parmi les Chrétiens, frappa les premiers coups ? Quelle main cueillit les premiers lauriers ? Ce fut la tienne, ô Gildippe ! Le Ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan, le souverain d'Ormus : tu lui perces le cœur ; il tombe, et, en tombant, il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'amazone est brisée ; d'une main vigoureuse elle saisit son épée, se précipite au milieu des Persans, ouvre et renverse les rangs les plus serrés. Elle atteint Zopire à la ceinture, et, partagé en deux, elle l'étend sur la poussière. Elle frappe Alarcon à la gorge et lui coupe le canal des aliments et de la voix.

Artaxerce roule sans connaissance ; Argée expire ; Ismael voit trancher les nerfs qui attachent sa main à son bras. Les rênes de

son coursier flottent sur son col; l'animal, libre du frein qui le captivait, fuit au milieu des rangs et y porte le désordre.

Ces guerriers, cent autres encore dont les noms sont ensevelis dans l'oubli, tombent sous le fer de l'amazone. Les Persans l'entourent, la pressent et la menacent; déja ils se disputent l'honneur de sa defaite; mais le fidèle Odoart, dont la tendresse est alarmée, accourt pour la soutenir et la défendre. Tous deux réunis, ils sentent redoubler leurs forces et leur courage.

Généreux époux! vous donnâtes un spectacle nouveau dans les combats. Chacun de vous oublie ses propres dangers pour sauver, pour venger une vie qui lui est plus précieuse que la sienne! Gildippe repousse les coups qui menacent le tendre Odoart, Odoart couvre Gildippe de son bouclier; il présenterait, s'il le fallait, son sein tout nu aux armes dirigées contre une tête si chère.

Sous les coups du guerrier tombent et l'audacieux roi du Bécan, et Alvante, qui osa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimont, qui menaçait les jours de son époux,

Cependant le roi de Samarcande faisait parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux : autour de lui tout tombe, tout périt; ce qui échappe à son épée expire sous les pieds de son coursier : heureux qui meurt d'un seul coup et ne gémit pas encore sous le poids du fougueux animal!

Altamore moissonne et le vigoureux Brunellon et le gigantesque Hardouin. Le premier a la tête fendue, et les morceaux sanglants en retombent sur l'une et l'autre épaule. Le second, par un bizarre effet de sa blessure, est forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres guerriers tombent sous

les coups de l'homicide épée. Genton, Gaston, Guy, le généreux Rosemond, confondent ensemble leurs derniers soupirs. Qui pourrait compter les victimes d'Altamore? Qui pourrait dire tous ceux que son coursier écrase sous ses pieds? combien de blessures diverses? combien de morts différentes?

Personne n'ose affronter ses regards; personne n'ose le menacer; Gildippe seule revient sur lui; seule, elle ose braver ce dangereux rival. Jamais amazone, sur les rives du Thermodon, ne soutint un bouclier avec tant de vigueur, et ne mania la hache meurtrière avec tant d'audace.

La première elle frappe l'Infidèle, et du coup elle brise l'or et l'émail qui ornent son diadème. Le superbe Altamore est forcé de baisser la tête. La honte et le dépit l'enflamment, et sa rapide vengeance efface aussitôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le sentiment et presque la vie. Elle tombait; mais son fidèle époux accourt et la soutient. Soit hasard, soit courage, l'Infidèle abandonne sa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terrassé, le regarde et s'éloigne.

Cependant Ormond, dont la main s'est consacrée aux forfaits; Ormond, sous l'habit qui le cache, s'est mêlé parmi les Chrétiens, et avec lui les complices de sa perfidie. Tels, au déclin du jour, des loups, avides de carnage, tentent de surprendre un timide troupeau sous la ressemblance des gardiens fidèles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent, et déjà le barbare a pénétré non loin de Bouillon. Mais, à la vue de sa cotte d'armes : « Voilà, s'écrie le héros, le traître qui a conjuré contre mes jours ! voilà ses complices ! » Il dit, et marche au perfide.

Il lui fait une mortelle blessure; le scélérat, immobile, ne sait ni reculer, ni frapper, ni se défendre. Son audace est glacée ; un regard de Godefroi l'a pétrifié. Toutes les épées sont tournées contre ces assassins ; toutes les flèches pleuvent sur eux. Sanglants, percés de coups, il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux, Bouillon se jette dans la mêlée, et va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce et renverse les escadrons les plus serrés. Devant lui les Chrétiens disparaissent, comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler épars au gré des vents. Godefroi, par ses cris, par ses menaces, arrête ses soldats, et fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois : jamais le Simois ni le Xante ne virent sur leurs bords un carnage plus affreux. Baudouin et Muléassem se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche, près de cette colline où combat Emiren, tout est en feu.

Le général infidèle et l'un des Robert se mesurent ensemble, leur valeur est égale. Moins heureux contre Adraste, l'autre Robert voit son casque brisé et son armure en pièces. Tysapherne n'a point encore trouvé de rival digne de lui ; il court, il se précipite au milieu des rangs les plus serrés, et laisse partout le ravage et la mort.

La fortune balance les craintes et les espérances. Le champ de bataille est couvert de débris d'épées, de lances et de boucliers. Tout est jonché de cadavres : les uns mordent la poussière; d'autres, tournés vers le ciel, semblent menacer encore. Presque tous sont percés de l'arme meurtrière qui leur ravit la vie.

Le coursier fidèle est étendu auprès de son

maître : l'ami est couché auprès de son ami : le Chrétien, le Sarrasin, les vaincus, les vainqueurs, les morts et les mourants, sont entassés et confondus. Les cris de la fureur, les murmures de la colère, les gémissements, les sanglots, se mêlent et forment des sons confus, inarticulés, qui portent dans l'âme la terreur et l'effroi.

Ces armes si brillantes n'offrent plus qu'un aspect sombre et funeste ; le fer n'étincelle plus, l'or a perdu son éclat, les couleurs sont eteintes, les cimiers sont brisés, les cottes d'armes déchirées, sanglantes, ou couvertes de poussière.

Cependant les Arabes, les Ethiopiens et les Maures se déploient et s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens. Déjà leurs archers et leurs frondeurs les inquiètent de loin. Mais soudain Renaud marche avec ses guerriers. Les tonnerres, les volcans, inspirent moins de terreur et portent moins de ravage.

Assimir, le brave Assimir, se présente le premier à la tête de ses soldats basanés. Renaud l'atteint au col et le renverse mort sur la poussière. A la vue du sang qu'il vient de répandre, il sent redoubler sa fureur, et brûle de s'enivrer de carnage. Quels prodiges de valeur ! Que d'incroyables exploits !

La mort se multiplie sous ses coups et dévore plusieurs victimes à la fois. Les Infidèles consternés croient voir briller dans ses mains une triple épée. Tel, à nos yeux abusés par la rapidité du mouvement, le serpent paraît armé d'une triple langue. La terreur est dans tous leurs sens et leur montre partout le trépas.

Les tyrans de la Libye confondent avec les deux monarques éthiopiens leur sang et leurs derniers soupirs. Enflammés par l'exemple

de Renaud, ses illustres guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aspect : c'est moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe les Sarrasins n'opposent que leur désespoir et leurs cris.

Bientôt la frayeur les chasse et les disperse : tout est en désordre, tout fuit. Le vainqueur attaché à leurs pas les poursuit encore et achève leur déroute. Enfin, las d'égorger une troupe fugitive et sans défense, le héros s'arrête et sent amollir son courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines et renversent les forêts, soufflent plus doucement dans la plaine, ou telles encore les vagues qui grondent et mugissent contre les écueils reviennent expirer mollement sur la surface des ondes. La fureur de Renaud, terrible à l'ennemi qui lui résiste, est désarmée par sa fuite.

Sa valeur, qui dédaigne des victimes tremblantes et fugitives, le ramène sur l'infanterie : soutenue jusqu'alors par les Arabes et par les Africains, leur désastre l'a laissée sans défense. Renaud et ses impétueux guerriers se précipitent sur elle, l'enfoncent et la renversent.

La tempête, avec moins de rapidité, abat les épis qui cèdent et plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang, tout est couvert d'armes brisées, de cadavres déchirés et palpitants. Ce qui échappe au fer expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénètre jusqu'au lieu où, assise sur un char doré, les armes à la main, Armide était entourée de la foule de ses amants. Ses yeux ont bientôt reconnu son fatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où regnent la tendresse et la haine. Elle se glace, elle s'enflamme tour à tour.

Le héros reste un moment interdit à sa

vue : il veut s'éloigner, mais les rivaux conjurés fondent sur lui, les uns l'épée à la main, les autres la lance en arrêt. Elle-même a déjà une flèche toute prête : le dépit hâte ses mains trop lentes, l'amour les retient et les arrête.

L'amour révolté dans son sein y rallume le feu qu'elle y tenait caché. Trois fois elle essaye de tendre son arc, trois fois ses mains tremblantes se refusent à ce cruel emploi. Enfin le dépit l'emporte, l'arc est tendu, le trait vole, mais le repentir vole après lui.

Elle voudrait qu'il reculât; elle voudrait qu'il revînt percer son propre cœur. Etrange effet de l'amour dédaigne! que serait-ce s'il était vainqueur? Mais bientôt elle gémit de sa faiblesse, et la fureur à son tour triomphe dans son cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le désir et la crainte, et suit son trait des yeux.

Il va frapper la cuirasse du héros, s'y enfonce et s'y arrête. Renaud s'éloigne : Armide croit qu'il la méprise; furieuse, elle lui lance des flèches toujours impuissantes. Amour cependant rouvre ses blessures et les rend plus profondes.

« Il sera donc, dit-elle, toujours impénétrable à mes coups? Sans doute, comme son cœur, son corps est ceint d'un rempart de diamant. Ni mes flèches ni mes regards ne sauraient l'atteindre et le blesser. Sans armes je suis vaincue; les armes à la main je le suis encore; amante, ennemie, je suis également l'objet de ses dédains!

« Vaines ressources! Charmes impuissants! Malheureuse! Ah! tout cède à son pouvoir, et les forces des mortels et les secrets de la magie. Déjà tous les héros armés pour ma vengeance ont ployé sous ses efforts ou expiré sous ses coups. »

Seule, sans défense, elle se croit déjà captive et chargée de fers honteux. Dans sa frayeur, elle oublie et son arc et ses flèches et l'art des enchantements. Tel, à la vue de l'aigle prêt à le déchirer, le cygne timide tremble et se tapit contre terre.

Mais Altamore voit le danger qui la menace; pour voler à son secours, il abandonne ses Persans, qui déjà plient et que sa présence arrête à peine. Il oublie sa gloire; il oublierait l'univers entier pour sauver l'objet qu'il adore.

Il protége le char mal défendu et son fer lui ouvre un large passage. Cependant ses soldats sont égorgés et mis en fuite par Renaud et par Bouillon. Il le voit, il en gémit; mais, plus amant que guerrier, il assure la retraite d'Armide et revient donner aux siens un tardif et inutile secours.

Il ne retrouve partout que la terreur et la mort : mais la droite des Infidèles triomphe, et les Chrétiens fuient vaincus et dispersés. L'un des Robert, sanglant, percé de coups, sauve à peine sa vie; l'autre est dans les fers d'Adraste. Ainsi la fortune partageait les succes et les revers.

Godefroi rallie ses soldats et les ramène au combat : les deux ailes victorieuses se rencontrent et se heurtent; toutes deux teintes de sang, toutes deux enivrées d'un premier triomphe, elles ont à défendre leur gloire et leurs lauriers : le sort, entre elles, balance incertain.

Cependant Soliman, du haut de la tour, contemplait cette scène de carnage et d'horreur : d'un œil inquiet il suivait les mouvements des deux armées, leurs succès, leurs revers, les jeux de la fortune et ses retours soudains.

Il demeure un moment interdit, immobile :

bientôt son courage s'enflamme; il veut aussi partager les dangers et cueillir les lauriers que cette plaine sanglante offre à sa valeur. Soudain il s'arme : « Allons, allons, s'écrie-t-il, partons sans différer, c'est aujourd'hui qu'il faut ou vaincre ou mourir. »

Peut-être le Ciel, qui veut briser les derniers appuis des Infidèles et livrer aux Chrétiens leurs dernières victimes, lui inspire lui-même cette fureur; peut-être un secret pressentiment le pousse à braver la mort qui le menace. Ardent, impétueux, il ouvre la porte et présente aux Chrétiens la foudre et le trépas.

Seul, il s'élance; seul, il défie mille bras armés contre lui : déjà il est au milieu des ennemis. Entraînés par son ardeur, tous les siens, et Aladin lui-même, se précipitent sur ses pas. Le lâche oublie ses craintes, le prudent s'abandonne, tout est animé moins d'espérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent sous les coups du sultan! Plus rapide que l'éclair, son bras donne une mort inattendue. La terreur vole devant lui, et déjà les fidèles de Syrie, tremblants, désespérés, vont passer du désordre à la fuite.

Avec moins d'épouvante et d'effroi, les soldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris, accablés, ils voient le danger sans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de sang, elle dévore les Chrétiens. L'aigle avec moins de fureur s'acharne sur sa proie; un loup furieux fait moins de carnage dans une bergerie.

Aladin et ses guerriers marchent sur ses traces, et comme lui portent la terreur et la mort. Mais le généreux Raymond vient soutenir ses soldats : il voit Soliman, il reconnaît son vainqueur, il le reconnaît et le brave.

O fatale vieillesse! Il retombe encore une fois sous la main qui l'a terrassé. Au même moment, cent boucliers se lèvent pour le défendre, cent bras se lèvent pour l'accabler. Mais le sultan s'éloigne et abandonne un ennemi qu'il croit mort et qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs son fer meurtrier; il frappe, il égorge et se signale par d'incroyables exploits; mais les victimes manquent à sa rage : toujours altérée de sang, elle l'entraîne à d'autres combats.

Il se précipite à travers les ruines des remparts et vole au champ de bataille. Mais ses soldats sont toujours animés de sa fureur, et les Chrétiens toujours pleins de la terreur qu'il leur a inspirée. L'Infidèle veut achever son triomphe; le Chrétien résiste encore, mais sa résistance est déjà une fuite.

Les Gascons se retirent; mais déjà les fidèles Syriens sont dispersés. Ils étaient non loin de l'asile où reposait le généreux Tancrède : leurs cris parviennent jusqu'à lui; tout faible qu'il est, il se leve et va promener ses regards sur Solime. Il voit le comte de Toulouse étendu sur l'arène, ses troupes, les unes prêtes à céder et les autres déjà fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes et enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier, dont l'énorme poids ne surcharge point sa faiblesse; de l'autre il prend son épée et court au combat.

« Où fuyez-vous? s'écrie-t-il. Malheureux! vous laissez votre maître aux fers du Sarrasin! Les armes de Raymond suspendues dans ses temples y seront donc les monuments de sa gloire et de votre honte! Allez, retournez en Gascogne; dites au fils de votre comte que son père est mort et que votre fuite a trahi sa vieillesse. » Il dit, et, tout faible qu'il

est et sans cuirasse, il sert de rempart à mille guerriers armés et pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond; là viennent expirer tous les traits qu'on lui lance et tous les coups qu'on lui porte. De son épée le héros écarte les Infidèles, et le vieillard respire sous son ombre.

Bientôt il se relève tout brûlant de colère et de honte : il promène autour de lui des regards étincelants et cherche le barbare qui l'a frappé. Il le cherche en vain; il frémit et tourne contre les autres sa vengeance et sa rage.

Tous les siens revolent sur ses pas et s'enflamment du courroux qui l'anime. L'audace renaît au cœur des Chrétiens; la terreur passe aux Infidèles, et avec elle la fuite et le trépas. Raymond poursuit le cours de ses vengeances et cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abat les plus nobles têtes, le sort offre à ses yeux l'usurpateur de Solime : il lui décharge sur le front un coup terrible et redouble vingt fois. Le vieux monarque tombe, et mord en expirant la terre sur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui, les barbares s'abandonnent à leur terreur ou à leur désespoir : les uns, furieux, se livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens; les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu et achève sa glorieuse conquête.

La tour est prise; ses défenseurs expirent sur les degrés. Le comte de Toulouse monte au sommet, et, à la vue des deux armées, il y arbore la croix triomphante. Cependant Soliman est déjà loin des remparts et bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine ensanglantée et des

monceaux de cadavres. Tout présente à ses yeux l'empire de la mort et ses funestes triomphes. Il voit un coursier qui erre sans maître et sans guide : il saisit les rênes, s'élance sur son dos et vole au combat.

Sa présence rend aux Sarrasins effrayés le courage et la vigueur : il ne brille qu'un moment, mais il brille comme la foudre, qui laisse sur les débris des plus superbes édifices l'empreinte éternelle de son passage. Que de victimes expirent sous ses coups! Il en est deux dont le souvenir doit vivre au-delà des temps.

Gildippe! Odoart! si mes vers peuvent aller aux siècles futurs, vos exploits, vos malheurs iront avec eux : tous les âges vanteront votre tendresse et vos vertus, et les fidèles amants arroseront mes vers de larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe se précipite au milieu du carnage : de deux coups elle atteint Soliman dans le flanc et perce son bouclier. Le cruel qui la reconnaît : « Voilà, s'écrie-t-il, ce couple sans pudeur et sans vertu! Malheureuse! ton aiguille et ton fuseau te serviraient mieux que ton vil amant. »

Il dit; et plus furieux il lui porte un coup désespéré : son fer ose déchirer ce sein qu'Amour seul devait blesser de ses traits. Soudain elle laisse tomber les rênes de son coursier, languit et chancelle. Odoart, le malheureux Odoart accourt pour la défendre, et n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans son infortune? La fureur, la tendresse, le partagent et le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante, il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresse et la vengeance : d'une main il embrasse sa chère Gildippe; de l'autre il cherche à percer Soliman.

Mais, trop faible pour remplir ces deux devoirs à la fois, il voit tromper également son amour et sa haine. Le sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidèle compagne : elle tombe, et lui-même tombe avec elle et la presse de son poids.

Tel, sous les coups de la cognée, ou sous les efforts de la tempête, l'orme expire avec la vigne qui lui est unie, et semble gémir sur ces pampres qui couronnaient sa tête, et sur ces raisins qu'écrase sa chute.

Tel périt Odoart : il ne sent, il ne plaint que le malheur de la tendre Gildippe. Ils voudraient se dire un dernier adieu ; les paroles expirent sur leurs lèvres, et ils ne s'adressent que de tristes soupirs. Tous deux ils se regardent, tous deux ils se pressent encore et s'embrassent. Un même instant voit fermer leurs paupières, et leurs âmes s'envolent ensemble au céleste séjour.

Soudain la Renommée déploie son vol, et va semer cette funeste nouvelle. Renaud en est instruit et par les cris et par un messager trop sûr. Le courroux, le devoir, la douleur, l'attachement, tout allume dans son cour l'ardeur de les venger. Mais le fier Adraste vient s'offrir à lui et présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

« Voilà, s'écrie le barbare, la victime que demande mon bras ! Je te reconnais à tes armes ; je t'ai cherché tout le jour ; cent fois je t'ai vainement appelé par ton nom : je vais porter ta tête aux pieds de ma divinité, et remplir mes vœux et sa vengeance. Viens, ennemi d'Armide, viens faire avec son défenseur assaut de courage et de fureur. »

Il dit, et décharge un coup terrible sur la tête du héros : le casque résiste, mais Renaud chancelle : lui-même, à son tour, il enfonce dans le flanc du barbare une mortelle bles-

sure. Il tombe, ce géant formidable, ce monarque indompté, et un seul coup a l'honneur de sa chute.

A cet aspect, tous les cœurs sont glacés d'effroi. Soliman, Soliman lui-même se trouble et pâlit. Trop sûr de sa perte, il balance, il hésite, et pour la première fois son cœur est étonné. O Ciel! tout reconnaît tes lois, tout obéit à ton invisible bras.

Il voudrait combattre, il voudrait se précipiter sur Renaud ; mais il ne retrouve plus son ardeur première, il ne retrouve plus ses forces et sa vigueur : une terreur secrète éteint sa fureur et amortit son audace.

Tel un malade, dans le délire d'un sommeil agité, croit faire, pour courir, de pénibles efforts; mais ses mains et ses pieds se refusent à ses vœux : il voudrait parler, mais sa langue reste immobile et glacee. Mille pensées roulent dans le cœur de Soliman; aucune, cependant, n'est pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond sur lui avec la rapidité de l'éclair, et paraît à ses yeux plus grand, plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine, mais il conserve, en mourant, tout son courage et toute sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui le menacent ; il ne lui échappe pas un gémissement : tout en lui respire encore la grandeur et la fierté.

Ainsi, ce nouvel Antée, qui, dans le cours d'une longue guerre, tomba souvent et se releva toujours plus terrible, tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chute. La Fortune, d'une main incertaine, ne balance plus la victoire : elle-même se fixe au milieu des Chrétiens et combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle, la dernière espérance de l'Orient, fuit elle-même et dément l'orgueil

de son nom. Emiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du calife : « Malheureux, s'écrie-t-il, n'est-ce pas toi qu'entre mille j'avais choisi pour porter l'enseigne de mon maître ?

« Rimédon ! je ne te l'avais pas confiée, cette enseigne, pour la faire reculer. Lâche ! tu vois ton général seul au milieu des ennemis, et tu l'abandonnes ! Que veux-tu ? la vie. Reviens avec moi ; la route que tu prends conduit à la mort. Combattre est ta seule ressource, et le chemin de l'honneur est celui de la vie. »

Rimédon revient, la rage dans le cœur et la honte sur le front. A d'autres Emiren adresse de moins durs reproches. Quelquefois il menace, quelquefois il frappe, et la crainte de la mort fait braver à ses guerriers la mort même. A la vue de ses troupes qui se rallient, surtout à la vue de Tysapherne qui combat toujours, le général sent renaître son espoir.

Ce jour a été pour Tysapherne un jour à jamais glorieux : il a renversé les Normands, les Belges ont fui devant lui. Garnier, Roger, Gérard, ont expiré de sa main. Sûr d'une immortalité que lui ont acquise ses exploits, il dédaigne la vie, et se précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud. Il le reconnaît, quoique sa cotte d'armes ait perdu sa couleur, quoique son aigle soit tout ensanglantée : « Voici, dit-il, le moment le plus redoutable. O Ciel ! seconde mon audace. Armide ! sois témoin de mes efforts. O Mahomet ! si je triomphe, je fais vœu de suspendre les armes de l'impie dans ta mosquee. »

Ses vœux inutiles se perdent dans les airs, et le sourd Mahomet n'entend point sa prière. Cependant il réveille son courroux et l'allume

du feu de l'amour. Tel le lion farouche se bat les flancs et s'excite au carnage : plein d'une force et d'une fureur nouvelles, il fond sur Renaud.

Renaud fond sur lui : Chrétiens, Sarrasins, tous reculent à l'aspect de ces deux héros, et leur livrent une vaste arène; ils oublient leur colère, leurs sentiments et leurs propres dangers, pour contempler un combat plus terrible.

Tysapherne ne fait que frapper; Renaud frappe et fait des blessures. Le sang de l'Infidèle coule, son casque est brisé, son bouclier l'abandonne : Armide voit son vengeur presque abattu, presque désarmé; partout règnent la crainte et la terreur : un moment va rompre le nœud fragile qui rassemble le reste de ses defenseurs.

Déjà la solitude est autour de son char: plus de victoire pour elle, sa vengeance est trahie, elle redoute les fers, elle abhore le jour ; éperdue, furieuse, elle descend, monte sur un coursier et fuit ; mais elle emporte avec elle son courroux et son amour.

Telle fuyait la reine d'Egypte laissant son Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuste à lui-même, mais fidèle à l'amour, Antoine abandonnait la victoire pour suivre l'objet de sa flamme. Tysapherne aussi voudrait suivre la fugitive Armide, mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore, l'Infidèle croit avoir perdu la clarté du jour : désesperé, il se tourne contre son ennemi et lui décharge un coup affreux sur le front. Le héros chancelle et plie. Ainsi, dans les flancs de l'Etna, l'enclume tremble sous le lourd marteau du Cyclope.

Mais bientôt il se redresse, de son épée il perce la cuirasse de Tysapherne, et lui en-

fonce la pointe dans le cœur : elle ressort entre ses épaules, et ouvre à son âme fugitive une large et double issue.

Le vainqueur s'arrête et cherche encore des Chrétiens à défendre, ou des Sarrasins à combattre. Mais tout a fui, tout est en désordre, et les étendards roulent sur la poussière. Il suspend le carnage; le feu qui l'animait semble s'éteindre; calme et tranquille, il se ressouvient de cette beauté qui fuit seule et désespérée.

Il a vu sa fuite : la pitié réclame pour elle son intérêt et ses soins; il se rappelle qu'en la quittant il promit d'être encore son chevalier, et soudain il vole après elle et suit les traces que lui marquent les pas de son coursier. Cependant Armide s'est enfoncée dans un lieu solitaire où tout paraît favorable aux sinistres desseins que lui inspire son désespoir.

Elle rend grâces au hasard qui a conduit ses pas errants dans cet asile funeste et sombre. Elle descend, jette son arc, son carquois et ses traits. « Armes malheureuses ! dit-elle, armes impuissantes ! qui avez trahi ma vengeance, je vous abandonne : restez ensevelies dans ces déserts...

« Ah ! parmi tant de flèches, n'en sera-t-il point une qui puisse se baigner dans le sang ?... Le cœur du barbare a été pour vous impénétrable; osez du moins percer le sein d'une femme... Je vous livre le mien nu et sans défense; qu'il expie votre faiblesse et votre honte... Hélas ! il n'est que trop tendre... Amour le sait, jamais il ne put résister à ses coups.

« Donnez-moi la mort, et je vous pardonne... Malheureuse Armide, quel sort est le mien, s'il ne me reste que vous et mon désespoir !... Puisse du moins la mort guérir les blessures

de mon cœur, et ma flamme s'éteindre avec ma vie!...

« Heureuse, si ce poison funeste ne vient point avec moi infecter les enfers! Amour! Amour! abandonne enfin ta proie! Que ma vengeance, que ma fureur seules me restent et soient les compagnes éternelles de mon ombre!... ou plutôt que des sombres royaumes elles reviennent tourmenter le cruel qui m'a dédaignée! Que dans l'horreur des nuits elles troublent son sommeil et répandent autour de lui la terreur et l'effroi. »

Elle se tait; et, résolue de mourir, elle choisit le trait le plus perçant. Renaud arrive, Renaud la voit prête à finir sa cruelle destinée, déjà le fer à la main, déjà le visage couvert de la pâleur du trépas : il s'élance, il saisit ce bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide se retourne; elle voit Renaud, elle pousse un cri : ses regards, avec dédain, fuient un visage qu'elle adore. Elle tombe et s'évanouit. Tel un lis à demi-coupé penche languissamment sa tête. D'une main, Renaud la soutient, de l'autre il dénoue les nœuds qui captivent son sein.

Des larmes de la pitié il mouille et les joues et la gorge de cette beauté infortunée; elle revient à elle-même, et soulève une paupière tout humide des pleurs de son amant. Telle une rose flétrie se ranime humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent, trois fois ils se fermèrent pour ne pas voir cet objet de haine et de tendresse.

D'une main languissante elle essaye de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que serrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin, arrêtée dans ces liens, qui jadis lui furent si chers, qui peut-être le sont encore, elle verse un tor-

rent de larmes, et, toujours obstinée à ne pas regarder le héros, elle lui adresse ce discours :

« Barbare! qui t'amène en ces lieux? Toujours également cruel et dans ta fuite et dans ton retour, tu me donnes la mort, et tu veux prolonger ma vie! C'est toi qui cherches à sauver mes jours!... A quels affronts, hélas! à quels supplices réserves-tu la malheureuse Armide?... Je connais des secrets que le traître ignore... mais que peut une infortunée qui ne peut pas même mourir?

« Sans doute ta gloire serait offensée, si l'on ne voyait pas enchaînée à ton char une femme qu'ont trahie tes serments et que ta force accable! Sans doute le titre de son vainqueur sera le plus beau de tes titres!... Il fut un temps où je te demandai la paix et la vie... La mort seule aujourd'hui peut flatter ma douleur... mais ce n'est pas à toi que je la demande. Barbare! la mort même me serait affreuse, s'il fallait la tenir de ta main!

« Va! je saurai moi seule me sauver de tes fureurs. Captive et chargée de fers, les armes, le poison, les précipices, le lacet funeste, manqueront à mon désespoir; mais, pour mourir, il me reste des moyens que tu ne pourras m'ôter. J'en rends grâces au Ciel qui me les inspire. Garde tes vaines caresses... Le perfide! comme il feint encore! comme il joue ma crédule espérance! »

Renaud mêle les pleurs d'une chaste pité aux larmes que l'amour et le dépit font couler de ses beaux yeux. « Armide, lui dit-il, calme ton cœur agité. Ce ne sont point des dédains, c'est le trône que je te réserve. Moi, ton ennemi!... Je suis toujours ton chevalier et ton esclave.

« Lis dans mes yeux, si tu refuses d'en croire mes paroles, tu y verras la pureté de

mon zèle. Je jure de te replacer au trône où régnèrent tes aïeux. Ah ! plutôt, si le Ciel daignait répandre dans ton âme ses divines clartés et t'arracher le bandeau de l'erreur, il ne serait point dans l'Orient de puissance égale à la tienne. »

A ces prières, à ces tendres discours, il mêle des larmes et des soupirs. La colère s'éteint dans les yeux d'Armide ; il n'y reste que les feux de l'amour. Telle la neige se fond au rayon du soleil ou au souffle des zéphirs : « Commande à ton esclave, lui dit-elle, décide de son sort ; tes désirs seront ses lois. »

Cependant Emiren voit l'enseigne de son maître étendu sur la poussière : il voit le brave Rimédon expirant sous les coups de Godefroi, et tous ses guerriers renversés ou fugitifs. Le désespoir ranime encore sa valeur : il va chercher la mort, mais il ne veut la recevoir que d'une main qui puisse illustrer sa défaite.

Il voit dans Godefroi seul un rival digne de lui. Soudain il se précipite, et marche à lui sur des monceaux de victimes qu'il immole a sa vengeance : « Je viens, lui crie-t-il de loin, je viens mourir sous tes coups ; mais, en tombant, je tâcherai du moins de t'écraser sous ma chute. »

Il dit, et au même instant il fondent l'un sur l'autre. Godefroi a son bouclier percé, et reçoit une blessure dans le bras gauche ; mais soudain il atteint Emiren à la joue ; le Sarrasin chancelle, il veut se redresser, et retombe frappé d'un coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée : Bouillon poursuit sa victoire ; mais bientôt il s'arrête à la vue d'Altamore sanglant, et qui se défend avec les débris de ses armes rompues et fracassées.

Cent bras le menacent, cent lances le frappent à la fois : « Arrêtez, Chrétiens, s'écrie Bouillon ; et toi, rends-moi tes armes, je suis Godefroi. »

Ce guerrier, qui jamais n'avait avili son grand cœur par une bassesse, au seul nom d'un héros si fameux et si redouté : « Je me rends, lui dit-il, je dois cet hommage à ta valeur. Mais la défaite d'Altamore augmentera ta richesse en augmentant ta gloire.

« Une tendre épouse t'offrira, pour prix de ma liberté, toutes ses pierreries, tout l'or de mes Etats. — Le Ciel, lui répond Godefroi, ne me fit point un cœur avare. Garde les trésors de l'Inde et de la Perse ; je ne sais point mettre un prix à la vie de mes ennemis : je suis venu conquérir et non pas trafiquer dans l'Asie. »

Il dit, et confie Altamore à ses gardes. Lui-même il poursuit les Infidèles : ils fuient dans leurs retranchements, qui ne peuvent plus les défendre. Bientôt le camp est inondé de carnage : la mort erre dans toutes les tentes ; et ce pompeux amas d'inutiles richesses que traînait après lui l'Egyptien, nage dans les flots de son sang.

Godefroi triomphe ; le jour luit encore : il marche vers la cité dont il a brisé les fers, pour y offrir à l'Eternel l'hommage de sa victoire. Les mains toutes teintes du sang qu'il vient de répandre, il entre dans le temple avec ses guerriers, il y suspend ses armes ; et, prosterné sur la tombe sacrée, il y acquitte sa reconnaissance et ses vœux.

FIN

Paris. — Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs.
G. Masquin, directeur.

LIBRARY
SEP
15
1980
UNIVERSI

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR

BRIEF
PQA
0014410

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 08 07 10 001 4